11. 4. 5

Digitized by Google

# COURS

DE

# LITTÉRATURE FRANÇOISE.

H1 S2
P5 .M5

11.4.5

# COURS

DE

# LITTÉRATURE FRANÇOISE,

EXTRAIT

DES MEILLEURS AUTEURS;

PAR

M. DE LÉVIZAC.

TOME TROISIEME.

PARIS,

CHEZ LEOPOLD COLLIN, LIBRAIRE,

RUE GÎT-LE-CŒUR, N°. 4.

1807.

# DISCOURS

## SUR

## LA VERSIFICATION FRANÇOISE.

C'est en Provence qu'on doit chercher le berceau de la poésie françoise. Ses poëtes, connus sous le nom de Troubadours, composèrent dans leur idiome, qui étoit le Provençal, des chansons et des fabliaux ou contes qui leur firent bientôt un grand nom. Dans des siècles de barbarie, les moindres productions de l'esprit frappent des hommes qui ne connoissent rien de mieux. Appelés, accueillis dans toutes les cours, les Troubadours y reçurent ce tribut d'admiration, d'estime et de louange qui, en flattant l'amour-propre, encourage et fait naître les fruits du génie. Peu-à-peu cette profession devint si honorée que les grands, les princes eux-mêmes ne dédaignèrent pas de l'embrasser, et qu'ils la regardèrent comme un titre de plus à la vénération des hommes. Ils chantoient l'amour et les Dames, et ces sujets qui,

dans tous les temps, ont intéressé la plus belle moitié du genre humain, furent écoutés avec transport par nos ancêtres à demi barbares, et ne contribuèrent pas peu à effacer de leurs mœurs cette rudesse qu'ils avoient apportée des forêts de la Germanie. Soit qu'ils eussent inventé la rime, soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'ils l'eussent reçue des Maures d'Espagne, ils l'introduisirent dans leurs compositions, et cette consonnance plus ou moins répétée selon les genres de poésie, compensa en quelque sorte pour leurs oreilles, l'harmonie du vers métrique grec et latin dont la langue provençale n'étoit pas susceptible.

Les Troubadours conservèrent long-temps cet ascendant sur l'esprit des peuples : mais enfin, en se multipliant, ils se corrompirent, et donnèrent dans de tels excès, que les gouvernemens se virent forcés de les réprimer. Dès ce moment ils tombèrent dans le discrédit, et n'osèrent plus se produire. Mais les François ne pouvoient plus se passer de ces chansons et de ces contes qui tenoient à leur caractère et à leurs mœurs. De nouveaux poëtes succédèrent aux Troubadours. Ce furent les poëtes françois proprement dits,

c'est-à-dire, ceux qui écrivoient dans la langue romance, mélange bizarre et grossier de Latin et de Celte, qu'on appela depuis langue françoise. Ils prirent des Troubadours la rime à laquelle leur oreille étoit accoutumée, et les différens genres de poésie, surtout ceux à refrain, tels que la Ballade, le Rondeau, le Triolet, le Lai, etc. Ils employèrent aussi toutes les mesures de vers qui sont actuellement en usage, excepté l'hexamètre ou alexandrin qui ne s'introduisit que long-temps après. Malgré les efforts de quelques poëtes, la poésie resta pendant cinq siècles dans cet état d'imperfection. Marot fut le premier qui lui donna plus de souplesse, de légèreté et de grace; mais il ne connut ni l'art d'entremêler les rimes masculines et féminines, ni celui de satisfaire l'oreille en évitant les hiatus. Néanmoins ses vers sont encore des modèles du genre naïf. On peut s'en convaincre par les Fables de la Fontaine et par les Épigrammes de Rousseau. Ronsard qui succéda à Marot, en voulant donner à la poésie Françoise plus d'élévation et de noblesse, la replongea dans la barbarie. Il étoit réservé à Malherbe de lui donner ce nombre, cette beauté, cette

harmonie, cet heureux mélange de rimes et de mesures, ce ton de noblesse et de grandeur qui la caractérisent dans nos grands poëtes. Né avec un goût délicat et une oreille sensible, il connut les effets du rhythme, et créa la phrase poétique qui convenoit à notre langue : s'il ne la porta pas à la perfection, c'est qu'un seul homme ne peut tout faire. Néanmoins il détermina les règles de notre versification, et les fixa de manière que, depuis lui, on n'y a presque point fait de changemens.

Ces règles ont pour objet, 1°. le nombre de syllabes qui doivent entrer dans les vers; 2°. l'hémistiche qui exprime la moitié d'un vers divisé en deux parties; 3°. la rime qui les termine; 4°. les mots que le vers exclut, ou ceux qui ne peuvent entrer dans les vers de telle ou telle mesure; 5°. les licences qu'un poëte peut se permettre; 6°. enfin les différentes manières dont les vers doivent être arrangés entre eux dans chaque sorte de poëmes.

Le rhythme est une loi même de la nature qui veut que les paroles frappent agréablement l'oreille. Dès que les hommes rassemblés en société purent se livrer à l'amour des

arts, la poésie prit aussitôt naissance. Ils chantèrent les beautés de la nature et les plaisirs dont ils jouissoient. Il y a toute apparence que leurs premiers vers ne furent d'abord que des mesures irrégulières et sans art; mais ils durent ne pas tarder à s'apercevoir qu'il y en avoit qui plaisoient plus à l'oreille et d'autres moins. Ils s'attachèrent aux premières, et tâchèrent de faire perdre aux secondes ce qu'elles avoient de moins agréable, en les entremêlant avec d'autres. Ils s'aperçurent aussi que certaines mesures avoient plus de force et de majesté, tandis que le caractère de quelques autres avoit plus de douceur et de grace. De là, dans toutes les langues, les différentes espèces de vers ou d'espaces composés d'un certain nombre de pieds. Ce nombre de pieds est fixe, mais celui des syllabes varie selon les langues. L'hexamètre latin a six pieds, et néanmoins peut avoir depuis treize jusqu'à dix-sept syllabes, parce que la prosodie étant très-marquée dans cette langue, deux brèves n'y ont que la valeur d'une longue : mais l'alexandrin françois, quoiqu'également composé de six pieds, ne peut jamais avoir que douze syllabes, parce que la langue françoise n'ayant

pas comme les langues anciennes une prosodie bien sensible, il ne peut entrer que deux syllabes dans un pied. Les essais de vers métriques qu'on a faits, ne prouvent que le mauvais goût et la bizarrerie des auteurs qui y ont perdu leur temps.

Les seuls vers actuellement en usage dans la langue françoise, sont composés de douze, de dix, de huit, de sept, de six, de cinq, de quatre, de trois ou même de deux syllabes. S'il y en a qui s'écartent de ces mesures, on doit les regarder moins comme des vers que comme des paroles propres à être mises en chant. Dans quelques vaudevilles, on trouve des vers de onze ou de neuf syllabes : mais ces vers, séparés du chant, ne sont pas supportables : leur défaut d'harmonie choque une oreille délicate et sensible.

*Vers de 12 syllabes, ou de six pieds.*

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Il est-un heu-reux choix-de mots-harmo-nieux.
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Fuyez-des mau-vais sons-le con-cours o-dieux.

Ces vers qu'on nomme *alexandrins* doivent ce nom, selon une tradition assez incertaine, à un poëme intitulé Alexandre, où ce vers est employé pour la première fois. On les nomme aussi *héroïques*, parce que

le rhythme en étant noble, ferme et majestueux, on s'en sert pour les grands ouvrages, tels que le *Poëme Epique*, la *Tragédie*, la *haute Comédie*, l'*Epître*, la *Satire* etc. On les appelle aussi *grands vers* par opposition aux autres espèces.

*Vers de* 10 *syllabes, ou de cinq pieds.*

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Naissez, mes vers, soula-gez mes douleurs :
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Et sans efforts coulez avec mes pleurs.

Ces vers ont beaucoup de douceur et d'aisance, et conviennent principalement aux *Poëmes héroï-comiques, érotiques et facétieux;* aux *Epîtres badines*, à l'*Epigramme*, etc. Marot en a fait un grand usage.

*Vers de* 8 *syllabes, ou de quatre pieds.*

1 2 3 4 5 6 7 8
Fortu-ne dont-la main-couronne
1 2 3 4 5 6 7 8
Les for-faits les-plus i-nouïs,
1 2 3 4 5 6 7 8
Du faux-éclat-qui t'en-vironne
1 2 3 4 5 6 7 8
Serons-nous tou-jours é-blouïs ?

Ces vers ont le double avantage d'être susceptibles et de beaucoup de force et de noblesse, et sous ce rapport, ils s'emploient très-heureusement dans l'*Ode héroïque et morale;* et de beaucoup de grace et de légè-

reté, et sous ce rapport, ils servent à l'*Ode Anacréontique*, à l'*Epître badine et légère*, etc.

*Vers de 7 syllabes, ou de trois pieds et demi.*

1 2 3 4 5 6 7
O que-tes œu-vres sont-belles
1 2 3 4 5 6 7
Grand Dieu !-quels sont-tes bien-faits !
1 2 3 4 5 6 7
Que ceux-qui te-sont fi-dèles
1 2 3 4 5 6 7
Sous ton-joug trou-vent d'at-traits !

Cette mesure, quoique moins belle et moins harmonieuse que la précédente, sert néanmoins aux mêmes genres de poésie.

*Vers de 6 syllabes, ou de trois pieds.*

1 2 3 4 5 6
Songez-que l'art-d'aimer
1 2 3 4 5 6
N'est que-celui-de plaire.

On n'emploie guère ce vers que pour terminer les strophes d'une ode par une chute frappante, et tel est l'usage qu'en ont fait nos deux célèbres lyriques, Malherbe et Rousseau; ou qu'entremêlé avec d'autres de différente mesure, principalement dans le *Lyrique*, dans les *Contes* et dans les *Fables*.

*Vers de 5 syllabes, ou de deux pieds et demi.*

1 2 3 4 5
Dans ces-prés fleu-ris
1 2 3 4 5
Qu'arro-se la-Seine,

1 2 3 4 5
Cherchez-qui vous-mène,
1 2 3 4 5
Mes chè-res bre-bis.

Cette espèce de vers dont Martial de Paris a fait usage dans une élégie sur la mort de Charles VII, respire la grace et la douceur; aussi sont-ils très-propres à l'expression d'un sentiment tendre et vrai. On peut en juger par la charmante allégorie d'où sont tirés les vers qui servent de modèle, et par l'*Automne*, l'*Hiver* et le *Printemps* de Bernard, rapportés dans cette collection. Ils sont néanmoins susceptibles de beaucoup d'énergie, comme on peut le voir par les cantates de Rousseau.

*Vers de 4 syllabes, ou de deux pieds.*

1 2 3 4
Rien n'est-si beau
1 2 3 4
Que mon-hameau.

Ces vers ont moins de douceurs que les précédens : mais ils peuvent être employés avec succès, pourvu que ce soit avec sobriété. Il faut que les pièces qui en sont composées soient courtes, « comme la difficulté de se « resserrer dans un rhythme très-étroit, dit « la Harpe, est un de leurs mérites, cette « difficulté trop long-temps vaincue ne pa-

« roitroit qu'un jeu d'esprit, un effort arti-
« ficiel, et c'est ce qu'il faut éviter en tout
« genre. »

*Vers de 3 syllabes, ou d'un pied et demi.*

1 2 3
Sara-zin
1 2 3
Mon voi-sin.

Ces vers, d'une mesure encore plus gênante que les précédens, ne sont plus en usage. La pièce de Scarron qui commence par les deux vers qui servent de modèle, n'est plus citée qu'en ridicule. Cette mesure ne pouvoit convenir qu'à un poëte burlesque.

On trouve des vers de deux syllabes ou d'un pied dans les *Chansons* et dans les *Fables*, où ils peuvent être très-heureusement placés. En voici deux exemples pris dans la Fontaine:

Mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.
L'homme au trésor arrivé : et trouvé son argent
Absent.

De nos jours on a été plus loin. On a mis la passion en vers d'une seule syllabe. Voici un échantillon de cette pièce bizarre.

De||ce||lieu||Dieu||mort||sort,||sort||fort||dur;||mais||très||sûr.

« Ces prétendus tours de force, dit la

« Harpe, ne prouvent que la manie puérile « de s'occuper puérilement de petites choses, « et n'ont apparemment été imaginés que par « ceux qui ont du temps à perdre. »

Telles sont les mesures des vers françois : mais comme les vers de douze et de dix syllabes feroient, par leur longueur, une impression désagréable sur l'oreille et fatigueroient même la voix, on a imaginé de les diviser par un repos en deux parties ou hémistiches. Ce que Despréaux exprime d'une manière très-heureuse.

Que toujours dans vos vers — le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, — en marque le repos.

Dans ces vers l'hémistiche est placé après la sixième syllabe, ce qui doit toujours être dans les vers de cette mesure, où il faut que les hémistiches soient égaux, au lieu que dans ceux de dix syllabes les hémistiches sont inégaux, parce que le repos se place après la quatrième.

Ses yeux cavés — troubles et clignotans,
De feux obscurs — sont chargés en tout temps ;
Au lieu de sang — dans ses veines circule
Un froid poison — qui les gèle et les brûle.

Il n'est pas nécessaire que l'hémistiche soit toujours aussi bien marqué : cette attention

nuiroit à la variété si nécessaire au plaisir de l'oreille ; mais il faut du moins qu'il n'y ait pas une liaison nécessaire entre la syllabe qui termine le premier hémistiche et celle qui commence le second, comme dans ce vers,

Dieu nous aime, malgré nos infidélités.

où l'on voit que l'hémistiche est placé après *malgré*, préposition qui est nécessairement liée à son complément, et qui par conséquent ne peut en être séparée par un repos. Il n'en est pas de même quand le second hémistiche est composé de plusieurs adjectifs qui modifient conjointement un substantif qui termine le premier, ou qu'il commence par un adjectif ou une préposition qui sont suivis de leur complément.

Heureuse la vertu — douce, aimable et liante.
Il peut dans son jardin — tout peuplé d'arbres verts,
Recéler le printemps — au milieu des hivers.

On trouvera sans doute des exemples d'infraction à cette règle dans des poëtes très-estimés de nos jours; mais Despréaux et Racine n'en fournissent pas un seul.

Dans les grands vers, on ne doit pas commencer un sens dans un vers et le finir dans une partie du vers suivant. Cet enjambe-

ment ne peut se permettre que quand il donne lieu à une beauté d'un grand effet. Car, dans ce cas, non-seulement on peut, mais on doit même s'écarter de la route frayée. C'est alors « qu'il est permis, selon « l'expression de Pope, d'être irrégulier avec « gloire et de s'élever à des fautes qu'au- « cun vrai critique n'oseroit blâmer, en s'é- « lançant dans un moment d'inspiration, « au-delà des bornes vulgaires, afin de se « saisir d'une grace qui n'est pas à la portée « de l'art. » C'est ainsi que M. l'abbé de Lille, dans sa belle traduction des Géorgiques, a passé sur les règles ordinaires qui ordonnent la suspension de l'hémistiche, et proscrivent l'enjambement, lorsqu'il a dit :

L'univers ébranlé s'épouvante. — Le Dieu
De Rhodope et d'Athos réduit la cime en feu.

Et dans un autre endroit :

Soudain le mont liquide élevé dans les airs
Retombe: — un noir limon bouillonne au fond des mers.

Et dans le poëme des jardins, chant I.

Là du sommet lointain des roches buissonneuses
J'ai vu la chèvre pendre. —

Et chant III.

A leur terrible aspect, je tremble; — et de leur cime
L'imagination me suspend sur l'abîme.

Mais cette licence que Ronsard avoit cherché à introduire dans notre versification, a été portée à un tel excès, que, si les gens de goût ne s'étoient pas élevés contre cet abus, on eût ramené notre poésie à son enfance.

« Notre hexamètre naturellement majes-
« tueux, dit la Harpe, doit se reposer sur
« lui-même; il perd toute sa noblesse, si
« on le fait marcher par sauts et par bonds:
« si la fin d'un vers se rejoint souvent au
« commencement de l'autre, l'effet de la
« rime disparoît; et l'on sait qu'elle est essen-
« tielle à notre rhythme poétique. Il est vrai
« que par lui-même il est voisin de l'uni-
« formité; mais aussi le grand art est de
« varier la mesure sans la détruire, et de
« couper le vers sans le briser. Le moyen
« qu'ont employé nos bons poëtes, c'est de
« placer de temps en temps des césures ou
« des repos à différentes places, en sorte
« qu'un vers ne ressemble pas à l'autre; de
« ne pas toujours procéder par distiques,
« et de finir quelquefois le sens en faisant
« attendre la rime, comme dans cet endroit
« de Racine :

Je l'ai vu tout couvert d'une affreuse poussière,

Revêtu de lambeaux, tout pâle — mais son œil ;
Conservoit sous la cendre encor le même orgueil.

« Pour qu'il y ait de la variété dans les « grands vers, il faut que la coupe en soit « différente, et que la césure soit placée « avec une intention relative au sens. La « césure est différente de l'hémistiche en « ce qu'elle se place où l'on veut ; mais l'hé- « mistiche exprime essentiellement la moi- « tié d'un vers divisé en deux parties égales. « On peut aussi en varier l'effet, suivant les « diverses structures de la phrase, arrêtée « sur l'hémistiche d'une manière plus ou « moins distincte : c'est ce qu'enseigne Vol- « taire dans ces vers qui sont à la fois une « leçon et un modèle ».

Observez l'hémistiche — et redoutez l'ennui
Qu'un repos uniforme attache auprès de lui.
Que votre phrase heureuse — et clairement rendue
Soit tantôt terminée — et tantôt suspendue.
C'est le secret de l'art — imitez ces accens
Dont l'aisé Joliette avoit charmé vos sens.
Toujours harmonieux — et libre sans licence,
Il n'appesantit point ses sons et sa cadence.
Sallé, — dont Terpsichore avoit conduit les pas,
Fit sentir la mesure — et ne la marqua pas.

En lisant nos bons poëtes, on verra que la phrase est contenue tantôt dans un demi-

vers, tantôt dans un vers entier, tantôt dans deux, et que même quelquefois, quand on sait faire la phrase poétique, on ne complète le sens qu'au bout de huit, de douze vers, etc., et c'est ce mélange qui produit l'harmonie.

Mais si l'enjambement est un défaut dans les grands vers, il est une grace dans les vers de dix syllabes, si on ne l'y prodigue pas trop. Car, comme le remarque si bien la Harpe, l'excès des meilleures choses est un mal, et l'emploi trop fréquent des mêmes beautés devient affectation et monotonie. En voici de Voltaire, dans son Épître sur la calomnie qui sont parfaitement coupés.

Ecoutez-moi, respectable Emilie;
Vous êtes belle : — ainsi donc la moitié
Du genre humain sera votre ennemie.
Vous possédez un sublime génie :
On vous craindra. — Votre simple amitié
Est confiante, — et vous serez trahie.

Mais si tous les vers de la pièce avoient la même coupe, cela seroit insupportable. Les genres où l'enjambement peut entrer avec le plus d'avantage, sont le conte et la fable : aussi le trouve-t-on souvent dans la Fontaine, et il y est une beauté, parce qu'il

donne à son style un naturel, une aisance, une mollesse et cet abandon qui est une grace de plus dans ce poëte de la nature.

Après avoir fixé les règles de l'hémistiche, et avoir montré les variations qu'il éprouve, la chose qui se présente naturellement, c'est la rime, institution barbare, dit-on, mais qui, comme on l'a déjà vu, remonte à l'origine de notre poésie, et qui se trouve chez toutes les nations modernes. La rime est l'uniformité de son dans les mots qui terminent deux ou plusieurs vers. La rime est essentiellement nécessaire à nos langues modernes, parce qu'étant très-éloignées de la prosodie presque musicale des anciens, elles en ont besoin pour que les vers réveillent et fixent l'attention. « Il est vrai, dit la Harpe, « qu'elle est voisine de la monotonie, mais « elle est agréable en elle-même, comme « toute espèce de retour symétrique; car « la symétrie plaît naturellement aux hom- « mes, et entre plus ou moins dans tous les « procédés des arts d'agrément ». Voltaire a eu raison de dire :

La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux,
Enfans demi-polis des Normands et des Goths.

« Les novateurs bizarres, tels que La-

« motte, qui ont voulu ôter la rime à nos « vers, s'y connoissoient un peu moins que « l'auteur de la Henriade. »

Les rimes sont masculines ou féminines. Elles sont féminines quand le mot qui finit le vers se termine en *e* muet ou seul, ou suivi d'un *s* ou de *nt*, dans les temps des verbes où l'*e* n'est pas précédé d'une autre voyelle : car à l'imparfait ou au conditionnel, *ils aimoient*, *ils aimeroient*, la terminaison n'est point féminine, parce qu'elle ne laisse entendre que le son de l'*e* grave ouvert.

*Exemple d'une rime en* E *muet seul.*

Hélas ! de quoi lui sert que deux fois son audace
Ait vu des cieux brûlans, fendu des mers de glace ?

*Exemple d'une rime en* E *muet suivi d'un* S.

Orgueilleuse rivale, on t'aime et tu murmures :
Souffrirai-je à la fois ta gloire et tes injures ?

*Exemple d'une rime en* E *muet suivi de* NT.

Sous leurs corps tremblotans leurs genoux s'affoiblissent,
D'une subite horreur leurs cheveux se hérissent.

Dans ces vers l'*e* muet de la fin sonne si foiblement, qu'on l'entend à peine; aussi cette dernière syllabe est-elle comptée pour rien dans la mesure du vers.

Les rimes masculines sont celles qui fi-

nissent de toute autre manière que les trois précédentes.

*Exemple d'une rime en* E *fermé.*

Ses ouvrages tout pleins d'affreuses vérités,
Etincèlent pourtant de sublimes beautés.

*Exemple d'une rime en* OI.

Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi ?

*Exemple d'une rime en* UI.

Il n'a point tous ces arts qui trompent notre ennui ;
Mais que lui manque-t-il ? la nature est à lui.

*Exemple d'une rime en* IERS.

Rome ne manque point de généreux guerriers ;
Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers.

*Exemple d'une rime en* OIENT.

Des bataillons armés dans les airs se heurtoient.
Sous leurs glaçons tremblans les Alpes s'agitoient.

Les rimes soit masculines, soit féminines, se divisent en riches et en suffisantes. La rime riche est formée par deux mots, dont les derniers sons sont absolument semblables, et même, autant qu'il est possible, représentés par les mêmes lettres.

*Exemple d'une rime riche féminine,*

Mais dès qu'on veut tenter cette vaste carrière,
Pégase s'effarouche et recule en arrière.

*Exemple d'une rime riche masculine.*

Ils sont détruits ces bois, dont le front glorieux
Ombrageoit de Louis le front victorieux.

Il est aisé de voir par ces exemples, que dans les vers masculins on a principalement égard au dernier son des mots, au lieu que dans les vers féminins c'est sur le son de l'avant-dernière syllabe que l'attention se porte, parce que celui de la dernière étant presque nul, ne peut être assez marqué pour frapper l'oreille par une consonnance sensible. Au reste, quand on s'est exercé à bien lire les vers, on sent aisément les bornes qu'il n'est pas permis à un poëte de passer. Il n'est personne qui ne sente que l'oreille n'est point satisfaite quand on fait rimer deux mots dont la quantité est différente, et qu'en conséquence Despréaux et Racine ont manqué à leur exactitude ordinaire, quand ils ont dit : le premier,

Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grace.

et le second,

J'en rends graces au ciel qui, m'arrêtant sans cesse
Sembloit m'avoir fermé le chemin de la Grèce.

parce que *grace* et *sans cesse* ayant dans leur pénultième syllabe un son ouvert et long

ne peuvent rimer avec *préface* et *Grèce* dont la pénultième est brève. L'abbé de Lille a fait la même faute en faisant rimer *rênes* et *rennes*, dont le premier est très-long et le second très-court. C'est à cette occasion que l'abbé d'Olivet fait la réflexion suivante. « A « peine la versification françoise commen- « çoit-elle à se prescrire des règles, dans un « temps où elle se permettoit encore les hiatus, « et les enjambemens; dans un temps où la « rime masculine et la féminine n'étoient pas « encore obligées de se succéder l'une à « l'autre, dans ce temps-là qui nous paroît « barbare, on savoit déjà, et mieux que nous, « respecter les droits de la prosodie. »

L'oreille n'est pas également satisfaite quand un poëte fait rimer deux composés du même mot, comme dans ces vers de Voltaire.

Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêts, de rivaux et d'amis.

ou lorsqu'il y a une convenance de sons entre les deux hémistiches d'un vers, comme dans ce vers de Despréaux,

Aux Saumaises futurs préparer des tortures.

ou lorsqu'enfin le dernier hémistiche d'un vers rime avec le premier du vers qui le pré-

cède ou qui le suit, ou lorsque les deux premiers hémistiches des deux vers qui se suivent riment l'un avec l'autre. Quoiqu'on trouve peu de fautes de ce dernier genre dans nos grands poëtes, il y en a néanmoins quelques-unes. Despréaux nous en fournit un exemple dans ces vers,

Un fiacre me couvrant d'un déluge de boue
Contre le mur *voisin* m'écrase de sa roue :
En voulant me sauver, des porteurs *inhumains*
De leur maudit bâton me donnent dans les *reins*.

Mais on ne verra qu'une rime riche dans les vers qui finiront par des mots semblables qui ont des acceptions différentes ou par des dérivés dont le sens n'a presque point de rapport : comme,

*Exemple d'une rime féminine à mots semblables avec des acceptions différentes.*

Prends-moi le bon parti, laisse-là tous les *livres;*
Cent francs au denier cinq, combien font-ils? vingt *livres*.

*Exemple d'une rime masculine également à mots semblables.*

Toutefois, Acomat, ne vous éloignez *pas;*
Peut-être on vous fera revenir sur vos *pas*.

*Exemple d'une rime avec des dérivés dont le sens n'a point de rapport.*

Et sans chercher l'appui d'une naissance *illustre*
Un héros de soi-même empruntoit tout son *lustre*.

Quant aux mots que le vers exclut et aux licences qu'un poëte peut se permettre, la lecture des modèles les renfermera dans les bornes suivantes.

1°. La poésie rejette non-seulement tous les mots prosaïques, durs et bas; mais elle proscrit encore toutes ces conjonctions qui ôteroient à l'expression sa rapidité, sa hardiesse et son feu. Fière et indépendante, elle veut que rien n'arrête sa marche. Même en obéissant à des lois, elle veut être libre, ou du moins le paroître.

2°. Un mot terminé par une voyelle autre que l'*e* muet, ne peut être suivi d'un mot qui commence par une voyelle : car alors il y auroit un choc de voyelles qui blesseroit l'oreille. Ce choc se nomme *hiatus* ou *bâillement*. Ce défaut se trouve dans ces vers de Marot

Un doux *nenni avec* un doux sourire.
*Là où* savez sans vous ne puis aller.

Aussi notre grand législateur du Parnasse le défend-il dans ces vers dont l'harmonie imitative est si frappante.

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

D'où on doit conclure 1°. que l'*e* final muet et précédé d'une voyelle, comme dans *aimée*,

*finie*, *roue*, etc., ne peut entrer dans le vers qu'à l'aide de l'élision; 2°. que la conjonction *et* ayant toujours le son de l'*e* fermé, ne doit point s'y trouver avant un mot qui commence par une voyelle. 3°. Que le son nasal étant une voyelle, n'y peut être heureusement suivi d'un mot qui commence par une voyelle, lorsque le mot où se trouve ce son final, et celui qui commence par une voyelle doivent être prononcés de suite et sans un repos sensible : mais ce bâillement est reçu lorsqu'il y a de nécessité un repos entre les deux mots. Aussi Racine ne se l'est-il permis que dans ces occasions, comme l'observe l'abbé de Dangeau, dans sa dissertation sur les voyelles, adressée à l'Académie Françoise, tandis que Corneille qui n'avoit pas perdu l'accent de sa province, en fournit jusqu'à vingt-six exemples dans son Cinna.

3°. Il y a des mots qui ont vieilli en prose et qui n'en sont devenus que plus poétiques, tels sont *prospère*, *naguères*, *mensonger*, *un penser*, *antique*, *reliques* dans le sens de *restes*, etc., qui ne se disent plus en prose, mais qui, étendant le domaine de la poésie, lui donnent un caractère plus auguste et plus vénérable. Dans une dissertation lue

à l'Académie Françoise, Marmontel a fait voir les richesses que notre poésie pouvoit puiser dans nos vieux auteurs, en y ressuscitant de vieux mots que nous avons remplacés ou par des périphrases toujours traînantes, ou par des à-peu-près qui n'en ont ni la grace ni l'énergie. Mais si l'on permet aux poëtes d'enrichir leur langue par des expressions anciennes, cette permission ne va pas jusqu'à leur passer l'introduction de nouveaux mots. Sur quoi l'abbé d'Olivet fait la réflexion suivante. « Un écrivain judi-
« cieux, dit-il, et qui ne veut pas risquer
« de survivre à ses propres expressions, donne
« aux mots le temps de s'établir assez bien
« pour n'avoir rien à craindre de la fortune.
« Ce n'est pas à nous à employer ceux que
« nous voyons naître. S'ils peuvent vivre,
« ce sera une richesse pour nos neveux;
« mais à condition que nos neveux, s'ils
« sont sages, ne feront pas comme nous,
« qui avons perdu par caprice une infinité
« d'anciens mots, pour les remplacer par
« d'autres moins propres et moins signifi-
« catifs. » Si l'abbé d'Olivet revenoit au monde, que diroit-il de cette foule de mots

nouveaux dont, depuis la révolution, on a défiguré la langue françoise ?

4°. Enfin, la langue françoise admet si peu de licences en vers, qu'on est étonné, quand on en fait l'examen, qu'elles se réduisent à un peu plus de hardiesse dans les tours, à des élipses plus fréquentes, à des transitions plus brusquées, à des figures moins préparées, etc., et à la suppression d'une lettre finale dans un petit nombre de mots, comme dans *je vois, je crois, j'avertis, je dis*, etc., qu'on peut écrire *je voi, je croi, j'averti, je di*, etc., et dans l'adverbe *encore* qu'on écrit *encor*, lorsque la mesure du vers l'exige.

Il ne reste plus qu'à faire connoître l'arrangement des vers entre eux.

Dans cet arrangement on doit avoir égard, soit au nombre des syllabes de chaque vers, soit à la manière dont les rimes sont disposées.

Quant au nombre des syllabes, il est fixe dans certains genres, et arbitraire dans d'autres. Les grandes pièces de poésie sont ordinairement en vers Alexandrins, et l'on y conserve toujours cette mesure : mais dans

la poésie lyrique, et dans les pièces libres, le nombre des syllabes varie, et dépend principalement du goût et du caprice même du poëte. Néanmoins il y a des bornes qu'il ne lui est point permis de passer.

Quant à la rime, c'est la différence des rimes masculines et féminines qui sert de base à leur disposition.

Les vers sont à rimes plates, à rimes croisées ou à rimes mêlées.

Les vers à rimes plates sont ceux où deux vers masculins sont suivis de deux féminins, après lesquels reviennent deux autres vers masculins et ainsi de suite, comme :

Que peuvent contre Dieu tous les rois de la terre?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre ;
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer.
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix le ciel fuit, la mer tremble :
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.

Le poëme épique, la tragédie, la comédie, l'églogue, la satire et l'épître dans le genre sérieux et noble sont à rimes plates.

Il y a deux fautes à éviter dans les rimes plates : la première, c'est de mettre après

deux vers masculins, deux féminins qui riment avec ceux qui précédent ces deux vers, et *vice versâ*. On en trouve des exemples dans la Henriade : en voici un qui offre cette double faute.

Soudain Potier se lève et demande audience,
Chacun à son aspect garde un morne silence.
Dans ce temps malheureux par le crime infecté,
Potier fut toujours juste et pourtant éconté.
Souvent on l'avoit vu, par sa mâle éloquence,
De leurs emportemens réprimer la licence;
Et conservant sur eux sa vieille autorité
Leur montrer la justice avec impunité.

La seconde, c'est lorsqu'on donne une même consonnance aux rimes des vers masculins et féminins qui se suivent. Cette faute se trouve encore plusieurs fois dans la Henriade.

On voit en un instant des abîmes ouverts,
De noirs torrens de soufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers par ce nouveau tonnerre
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre

« J'avoue, dit l'abbé d'Olivet, à l'occasion d'une consonnance semblable dans une ode du Père de la Rue, « j'avoue que mon « oreille n'en sait point assez pour distinguer « le son de ces quatre rimes. Je n'entends

« qu'*erre* par-tout, en supposant qu'on ne « fera pas, mal à propos, et contre l'usage, « sonner les *s* d'*airs* et d'*ouverts*, où elles « ne sont que signes du pluriel. » Comment Voltaire qui a si souvent fait des changemens dans la Henriade, a-t-il pu laisser subsister un si grand nombre de fautes de ce genre? comment n'a-t-il pas senti qu'elles ne pouvoient que nuire à son poëme, surtout lorsque les vers où elles se trouvent, sont, comme les quatre derniers du premier exemple, peu saillans et même foibles d'expression et d'image. Toute infraction aux règles doit être rachetée par quelque beauté.

Les vers à rimes croisées diffèrent peu des vers à rimes mêlées. On appelle vers à rimes croisées ceux où un vers masculin est suivi d'un où de deux vers féminins, et un vers féminin d'un ou de deux vers masculins, comme:

Faune, d'un sourire
Approuve leur choix:
Le jaloux satyre
Fuit au fond des bois;
Et Pan qui soupire
Brise son hautbois.

ou bien:

Quels traits me présentent vos fastes,

Impitoyables conquérans !
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des rois vaincus par des tyrans ;
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumans de carnage,
Un peuple aux fers abandonné;
Des mères pâles et sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effréné.

On compose à rimes croisées l'ode, le sonnet, la ballade et le rondeau. Voltaire a hasardé dans sa tragédie de Tancrède d'introduire les rimes croisées au théâtre : mais des oreilles accoutumées aux chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine n'ont pu goûter cette innovation. Que ce soit préjugé ou non, on a attaché aux rimes plates plus de noblesse et de dignité.

Les vers sont à rimes mêlées quand on n'observe d'autre règle, que de ne pas mettre de suite plus de deux vers masculins et féminins, et qu'on fait suivre un vers masculin ou féminin d'un ou de deux vers d'une rime différente. On compose à rimes mêlées les épîtres légères et badines, les fables, les contes, les chansons, les épigrammes, etc.

Les vers à rimes croisées forment ordinairement les stances qui sont un certain

nombre de vers après lequel le sens est fini. Une stance ne peut avoir ni moins de quatre vers ni plus de dix. La mesure des vers y dépend de la fantaisie du poëte : ils peuvent être ou tous grands, ou tous petits, ou mêlés les uns avec les autres.

Les stances sont régulières ou irrégulières. Elles sont régulières, quand elles ont le même nombre de vers, un croisement égal de rimes, et une distribution correspondante de grands et de petits vers : elles sont irrégulières, si elles manquent de quelqu'une de ces convenances.

La perfection des stances consiste en trois choses. Il faut 1°. que chaque stance ait un sens complet et fini au dernier vers. Dans les odes latines une stance peut enjamber sur l'autre ; mais en françois cet enjambement n'est permis en aucun cas ; 2°. que le dernier vers d'une stance ne rime pas avec le premier de la suivante ; 3°. que les mêmes rimes ne reparoissent pas dans deux stances consécutives. Cette dernière condition n'est pas toujours observée à la rigueur. En lisant nos poëtes lyriques, on trouvera beaucoup d'infractions aux deux dernières règles ; mais ce

sont des négligences qui ont toujours besoin d'être compensées par quelque beauté.

Une stance peut former seule un petit poëme. Alors, selon le nombre de vers dont elle est composée, on lui donne le nom de *Quatrain*, de *Sixain*, de *Huitain* et de *Dixain*. Le nom *d'Octave* que quelques personnes donnent aux stances de huit vers, ne doit s'employer qu'en parlant des stances de la poésie italienne. Il y a aussi des stances de cinq, de sept et de neuf vers.

Un morceau composé de plusieurs stances conserve le nom de *stances*, lorsque le sujet est simple, l'expression douce, et les sentimens puisés dans un grand fonds de sensibilité, et, qu'en outre, il n'y a dans les mouvemens ni désordre ni impétuosité.

Mais si dans un sujet qui a de la grandeur, le poëte donne à son style plus d'élévation, de force et de feu; s'il multiplie les tropes et les images; s'il met plus de vivacité dans les mouvemens; s'il y a de temps en temps une impétuosité, un désordre même qui naissent de l'enthousiasme, ce morceau prend le nom d'*Ode*, et les stances celui de *Strophes*.

Cependant il faut convenir qu'il y a peu

de difference entre ce qu'on nomme stances, et les odes morales et anacréontiques.

Les stances et les strophes sont libres dans leur forme : on peut combiner comme on veut les vers et les rimes qui les composent, pourvu qu'on observe les repos que la combinaison exige. Malherbe, Rousseau et le Franc de Pompignan ont employé bien des combinaisons plus ou moins favorables à l'harmonie, mais ils sont bien loin d'avoir épuisé toutes celles qui peuvent se prêter à l'expression du sentiment. L'oreille qui les leur a fait découvrir, ne peut-elle pas en faire naître de nouvelles et d'aussi heureuses ?

Si l'Ode est libre dans sa forme, il n'en est pas ainsi du Sonnet : il est assujetti à des règles si sévères, qu'il n'est pas étonnant qu'entre mille, on en trouve à peine un ou deux de supportables. Aussi Despréaux après avoir dit qu'Apollon *l'enrichit d'une beauté suprême*, ajoute-t-il :

Un Sonnet sans défaut vaut seul un long poëme ;
Mais en vain mille auteurs y pensent arriver,
Et cet heureux phénix est encore à trouver.

Le Sonnet peut rouler sur un objet simple et même plaisant. Scarron en a quelques-uns d'une grande gaîté, et d'une tournure dont le comique inattendu frappe et amuse un instant. Mais les sujets nobles et sérieux répondent mieux à la majesté de sa marche qui doit être toujours imposante et grave; et alors, comme l'observe Despréaux, il ne souffre ni la foiblesse d'un seul vers, ni la répétition d'un mot déjà mis.

Tous les vers d'un sonnet doivent être de la même mesure : celui de l'*Avorton*, qui a fait tant de bruit, pêche contre cette règle. On emploie ordinairement la mesure de douze syllabes, parce que c'est de tous les rhythmes celui qui a le plus de majesté. Ces vers sont au nombre de quatorze, et se divisent en deux quatrains et en deux tercets ou stances de trois vers.

Il faut que les rimes masculines ou féminines des deux quatrains soient semblables, et qu'elles s'entremêlent dans l'un de la même manière que dans l'autre.

La rime est différente dans les deux tercets : il n'y a qu'une seule règle à observer, c'est de les commencer par deux rimes sem-

blables; l'arrangement des quatre autres vers est arbitraire. On exige encore que les rimes ne soient pas les mêmes que dans les quatrains, et de plus que leur croisement soit différent.

Il doit y avoir dans chaque quatrain un repos après le second vers, et un plus marqué après le quatrième. Le dernier vers du premier tercet doit aussi être suivi d'un repos; mais il n'est pas nécessaire qu'il soit plus fort que celui du second vers de chaque quatrain.

Despréaux a renfermé ces règles dans quatre vers d'une précision admirable. Apollon, dit-il,

Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille
La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille,
Et qu'ensuite six vers, artistement rangés,
Fussent en deux tercets, par le sens divisés.

Voici un sonnet de Voiture, qui, au jugement de Despréaux, a toutes les perfections dont ce genre est susceptible.

1^er^. *Quatrain.*

Des portes du matin l'amante de Céphale
Ses roses épandoit dans le milieu des airs,
Et jetoit sur les cieux nouvellement ouverts
Ces traits d'or et d'azur qu'en naissant elle étale.

2e. *Quatrain.*

Qnand la nymphe divine à mon repos fatale,
Apparut, et brilla de tant d'attraits divers,
Qu'il sembloit qn'elle seule éclairoit l'nnivers,
Et remplissoit de fen la rive orientale.

1er. *Tercet.*

Le soleil se hâtant ponr la gloire des cieux
Vint opposer sa flamme à l'éclat de ses yeux,
Et prit tons les rayons dont l'Olympe se dore :

2e. *Tercet.*

L'onde, la terre et l'air s'allumoient alentour ;
Mais auprès de Philis on le prit pour l'anrore,
Et l'on crut qne Philis étoit l'astre du jour.

Le Rondeau offre moins de difficultés, parce qu'il admet des vers de toute mesure, et que les tours Gaulois qu'il aime de préférence, excluent tout air d'appareil et de grandeur,

Le Rondeau, né Gaulois, a la naïveté,

a dit Despréaux. Il est composé de treize vers sur deux rimes dont huit masculines et cinq féminines, ou sept masculines et six féminines. Il a deux refrains, l'un après le huitième, et l'autre après le treizième. Il doit encore avoir un repos après le cinquiè-

me vers ; ce qui a fait dire à quelques personnes qu'il est composé de trois stances dont la première et la dernière sont de cinq vers, et celle du milieu de trois. Le refrain consiste dans la répétition du premier mot, ou même des premiers mots du Rondeau. Il faut que ce refrain soit lié avec la pensée qui précède, et qu'il en termine le sens d'une manière naturelle. Le Rondeau a beaucoup de grace, quand les mots qui servent de refrain présentent des sens un peu différens En voici un de Malleville qui a ce genre de beauté. Il est contre l'abbé de Boisrobert.

*Coiffé* d'un froc bien rafiné,
Et revêtu d'un doyenné
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frère René devient messire
Et vit comme un déterminé.
Un prélat riche et fortuné
Sous un bonnet enluminé,
En est, s'il le faut ainsi dire,

*coiffé.*

Ce n'est pas que frère René
D'aucun mérite soit orné.
Qu'il soit docte, qu'il sache écrire ;
Ni qu'il dise le mot pour rire :
Mais c'est seulement qu'il est né

*coiffé.*

Il y a une autre espèce de Rondeau dont la douceur et la naïveté font le principal caractère. C'est le triolet dont la beauté consiste dans le retour de la même pensée pour faire partie d'une autre pensée. Le suivant de Ranchin est un modèle de douceur, de grace et de simplicité.

*Le premier jour du mois de Mai*
*Fut le plus heureux de ma vie.*
Le beau projet que je formai
*Le premier jour du mois de Mai !*
Je vous vis et je vous aimai.
Si ce dessein vous plut, Silvie,
*Le premier jour du mois de Mai*
*Fut le plus heureux de ma vie.*

Les autres espèces d'ancienne poésie françoise sont la Ballade qui étoit composée de trois couplets faits sur les mêmes rimes, et qui finissoient tous par les mêmes vers, avec un envoi; le Lai, qui étoit une poésie plaintive, comme l'annonce le mot même qui signifie en vieux langage *complainte*, *doléance*; le Virelai, qui étoit un petit poëme sur deux rimes et en vers courts avec un refrain; la Villanelle, espèce de poésie pastorale, dont tous les couplets finissent par le même refrain, etc. Depuis l'origine

de la poésie parmi nous jusqu'aux beaux jours du siècle de Louis XIV, nos poëtes se sont beaucoup exercés dans ces différens genres de poésie dont l'invention leur étoit due ; mais des genres dont le principal mérite étoit la difficulté vaincue, ne pouvoient pas se soutenir. Aussi furent-ils abandonnés, du moment qu'une raison plus cultivée, et le bon goût généralement répandu rendirent plus sensible aux beautés de nos grands poëtes.

Il y a encore deux espèces de petits poëmes qu'il est essentiel de connoître : ce sont l'Epigramme et le Madrigal. Le nombre et la mesure des vers en sont libres.

Despréaux caractérise ainsi l'Epigramme.

L'Epigramme plus simple, en son tour plus borné
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.

Marot, Saint-Gelais et Gombaut parmi nos anciens poëtes, et Racine, Despréaux, Piron et surtout Rousseau parmi nos modernes, sont ceux qui se sont le plus distingués dans ce genre.

Ce petit poëme n'a pas un objet fixe : c'est quelquefois un trait de satire plus ou moins mordant.

Ce n'est quelquefois qu'une pensée dont la fausseté fait tout le sel. En voici un exemple.

Blaise voyant à l'agonie
Lucas qui lui devoit cent francs,
Lui dit, toute honte bannie,
Çà, payez-moi vîte, il est temps.
Laissez-moi mourir à mon aise,
Répondit foiblement Lucas :
Ah ! parbleu vous ne mourrez pas
Que je ne sois payé, dit Blaise.

Mais ce n'est aussi quelquefois qu'une pensée ingénieuse, fine et vive, qui bien loin d'être satirique, est une louange délicate. Les anciens n'attachoient pas toujours à l'épigramme une idée de malignité. On peut voir par l'Anthologie Grecque qu'ils nommoient épigramme tout poëme qui présentoit un sens complet, clairement exprimé et renfermé en peu de mots. Celle que Despréaux a imitée de l'Anthologie est remarquable par la finesse de la pensée. La voici.

Quand la première fois dans le sacré vallon
La troupe des Neufs Sœurs, par ordre d'Apollon
Lut l'Iliade et l'Odyssée,
Chacune à les louer se montrant empressée,

Apprenez un secret qu'ignore l'univers,
Leur dit alors le dieu des vers ;
Jadis avec Homère aux rives du Permesse,
Dans ces bois de lauriers, où seul il me suivoit,
Je les fis toutes deux : plein d'une douce ivresse
Je chantois ; Homère écrivoit.

Si ce petit poëme ne renferme qu'une pensée tendre et galante, ou n'exprime qu'un sentiment doux et délicat, il perd en françois le nom d'épigramme pour prendre celui de madrigal. Cette réponse de Pradon à quelqu'un qui lui avoit écrit une lettre pleine d'esprit, en est un charmant.

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'est pour vous un amusement.
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

Marot a plusieurs madrigaux d'une délicatesse extrême. En voici un qu'on a imité et retourné de cent manières, sans pouvoir jamais y donner la même grace.

Amour trouva celle qui m'est amère.
(Et j'y étois ; j'en sais bien mieux le conte)
Bonjour, dit-il, bonjour, Vénus ma mère ;
Puis tout à coup il voit qu'il se mécompte,
Dont la douleur au visage lui monte,
D'avoir failli honteux, dieu sait combien :

Non, non, Amour, lui dis-je, n'ayez honte;
Plus clairvoyans que vous s'y trompent bien.

En voici un autre où il y a moins d'esprit et plus de sensibilité.

Un jour la dame en qui si fort je pense,
Me dit un mot de moi tant estimé,
Que je ne pus en faire récompense,
Fors de l'avoir en mon cœur imprimé,
Me dit avec un ris accoutumé;
« Je crois qu'il faut qu'à t'aimer je parvienne. »
Je lui réponds : « n'ai garde qu'il m'advienne
« Un si grand bien, et si j'ose affirmer
« Que je devrois craindre que cela vienne,
« Car j'aime trop quand on me veut aimer ».

Celui intitulé *le oui* et *le nenni* est encore plus délicat, mais quoiqu'il n'offre rien de choquant dans l'expression, le fonds des idées ne permet pas de le rapporter.

Quoique plusieurs poëtes aient réussi dans le madrigal, aucun n'a égalé Marot. Il étoit réservé au seul Voltaire de porter ce genre à un point de perfection qui ne laisse plus rien à désirer.

On peut rapporter au madrigal l'inscription, le portrait, la chanson galante et le billet.

Rien de plus galant et de plus tendre que cette chanson de Marot.

Puisque de vous je n'ai autre visage,
Je m'en vais rendre hermite en un désert,
Pour prier Dieu, si un autre vous sert,
Qu'ainsi que moi, en votre honneur soit sage.
Adieu amour, adieu gentil corsage.
Adieu ce teint, adieu ces frians yeux.
Je n'ai pas eu de vous grand avantage,
Un moins aimant aura peut être mieux.

Un modèle de billet est celui que Quinault dans la *mère coquette* fait écrire par Isabelle à Acante, un amant avec qui elle désire d'avoir un éclaircissement.

Je voudrois vous parler et nous voir seuls tous deux;
Je ne conçois pas bien pourquoi je le désire.
Je ne sais ce que je vous veux;
Mais n'avez-vous rien à me dire?

*Lévizac.*

# COURS

# DE LITTÉRATURE.

## LIVRE PREMIER.

### POÉSIE DIDACTIQUE, ÉPIQUE, HÉROI-COMIQUE ET LYRIQUE.

## POÉSIE DIDACTIQUE.

### Histoire de la poésie françoise depuis Villon jusqu'a Malherbe.

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur :
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poëte,
Dans son génie étroit il est toujours captif ;
Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif.
O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit la carrière épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer :
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez long-temps votre esprit et vos forces.

La nature, fertile en esprits excellens,
Sait entre les auteurs partager les talens :
L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme :
L'autre, d'un trait plaisant, aigniser l'épigramme :
Malherbe, d'un héros peut vanter les exploits ;
Racan, chanter Philis, les bergers et les bois.
Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime
Méconnoît son génie, et s'ignore soi-même :
Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
S'en va, mal à propos, d'une voix insolente
Chanter du peuple hébreu la fuite triomphante,
Et poursuivant Moïse au travers des déserts,
Court avec Pharaon se noyer dans les mers.

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime :
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr :
La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir.
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue ;
Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
Mais, lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle ;
Et pour la rattraper le sens court après elle.
Aimez donc la raison : que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

La plupart, emportés d'une fougue insensée ;
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée,
Ils croiroient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensoient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
Evitons ces excès : laissons à l'Italie
De tous ces faux brillans l'éclatante folie.

Tout doit tendre au bon sens : mais pour y parvenir
Le chemin est glissant et pénible à tenir;
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.
La raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voie.
Un auteur quelquefois trop plein de son objet,
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face;
Il me promène après de terrasse en terrasse;
Ici s'offre un perron; là règne un corridor;
Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.
Il compte des plafonds les ronds et les ovales;
« Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales ».
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et je me sauve à peine au travers du jardin.
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant.
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire :
Un vers étoit trop foible ; et vous le rendez dur :
J'évite d'être long, et je deviens obscur :
L'un n'est point trop fardé; mais sa muse est trop nue :
L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue.
Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans cesse en écrivant variez vos discours.
Un style trop égal et toujours uniforme
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.
Heureux qui, dans ses vers, sait d'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!

Son livre aimé du ciel, et chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse :
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du bon sens, le burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté :
On ne vit plus en vers que pointes triviales :
Le Parnasse parla le langage des halles :
La licence à rimer alors n'eut plus de frein ;
Apollon travesti devint un Tabarin.
Cette contagion infecta les provinces,
Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes :
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs ;
Et jusqu'à d'Assouci, tout trouva des lecteurs.
Mais de ce style enfin la cour désabusée
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
Distingua le naïf du plat et du bouffon,
Et laissa la province admirer le Typhon.
Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
Imitons de Marot l'élégant badinage,
Et laissons le burlesque aux plaisans du Pont-Neuf.
Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,
Même en une Pharsale, entasser sur les rives
« De morts et de mourans cent montagnes plaintives. »
Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire.
Ayez pour la cadence une oreille sévère :
Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Il est un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux :
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.
Durant les premiers ans du Parnasse françois,
Le caprice tout seul faisoit toutes les lois.
La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenoit lieu d'ornemens, de nombre et de césure.
Villon fut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
Marot bientôt après fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades,
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard, qui le suivit, par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois long-temps eut un heureux destin;
Mais sa muse, en françois parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Ce poëte orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.
Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grace apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.

Marchez donc sur ses pas ; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre ;
Et, de vos vains discours prompt à se détacher,
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.
Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées ;
Le jour de la raison ne le sauroit percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
Surtout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux :
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :
Un style si rapide, et qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, sur un terrain, fangeux.
Hâtez-vous lentement ; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :

Polissez-le sans cesse et le repolissez;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.
C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent:
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;
Que le début, la fin, répondent au milieu;
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties;
Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique:
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer,
Qu'ils soient de vos écrits les confidens sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires;
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur;
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur.
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.
Un flatteur aussitôt cherche à se récrier:
Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
Tout est charmant, divin, aucun mot ne le blesse:
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse:
Il vous comble par-tout d'éloges fastueux.
La vérité n'a point cet air impétueux.
Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible:
Il ne pardonne point les endroits négligés;
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés;
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase;
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase:

Votre construction semble un peu s'obscurcir :
Ce terme est équivoque : il le faut éclaircir ;
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
Mais souvent sur ses vers un auteur intraitable
A les protéger tous se croit intéressé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.
De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.
Ah ! monsieur, pour ce vers, je vous demande grace,
Répondra-t-il d'abord. Ce mot me semble froid,
Je le retraucherois. C'est le plus bel endroit !
Ce tour ne me plaît pas. Tout le monde l'admire !
Ainsi toujours constant, à ne se point dédire,
Qu'un mot dans son ouvrage ait parn vous blesser,
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il chérit la critique :
Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
Mais tout ce beau discours, dont il vient nous flatter,
N'est rien qu'un piége adroit pour vous les réciter.
Aussitôt il vous quitte, et, content de sa muse,
S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse :
Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots auteurs,
Notre siècle est fertile en sots admirateurs ;
Et, sans ceux que fournit la ville et la province,
Il en est chez le duc, il en est chez le prince.
L'ouvrage le plus plat a, chez les courtisans,
De tout temps rencontré de zélés partisans :
Et pour finir enfin, par un trait de satire,
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

*Boileau. Art poétique, chant 1^er^.*

### La manière de lire les Vers.

Arrête, sot lecteur, dont la triste manie
Détruit de nos accords la savante harmonie;
Arrête, par pitié! Quel funeste travers,
En dépit d'Apollon, te fait lire des vers?
Ah! si ta voix ingrate ou languit, ou détonne,
Ou traîne avec lenteur son fausset monotone;
Si des feux du génie, en nos vers allumés,
N'étincellent jamais tes yeux inanimés;
Si ta lecture enfin, dolente psalmodie,
Ne dit rien, ne peint rien à mon ame engourdie:
Cesse, ou laisse-moi fuir. Ton regard abattu
Du regard de Méduse a l'affreuse vertu.
L'auditeur, qu'ont glacé tes sons et ta présence,
Croit subir le suplice inventé par Mézence:
Tu l'attaches vivant au cadavre d'un mort.
Attentif à ta voix, Phébus même s'endort;
Sa défaillante main laisse tomber sa lyre.
C'est peu d'aimer les vers, il faut les savoir lire;
Il faut avoir appris cet art mélodieux
De parler dignement le langage des dieux.
Cet art, qui, par les tons des phrases cadencées,
Donne de l'harmonie et du nombre aux pensées;
Cet art de déclamer, dont le charme vainqueur
Assujettit l'oreille, et subjugue le cœur.
« D'où vient, me diras-tu, cette brusque apostrophe?
« Lisant pour m'éclairer, je lis en philosophe;
« Plus un écrit est beau, moins il a besoin d'art,
« Et le teint de Vénus peut se passer de fard.
« L'harmonieux débit, que ta muse me vante,
« Ne séduisit jamais une oreille savante.

« De cette illusion qu'un autre soit épris !
« Mais la vérité nue a pour moi plus de prix ».
Eh quoi ! d'une lecture insipide et glacée
Tu prétends attrister mon oreille lassée !
Quoi ! traître, à tes côtés tu prétends m'enchaîner !
A loisir, en détail, tu veux m'assassiner !
Dans les longs bâillemens et les vapeurs mortalles
Ensevelir l'honneur des œuvres les plus belles ;
Et toujours méthodique, et toujours concerté,
Des élans d'un auteur abaisser la fierté ;
Tomber quand il s'élève, et ramper quand il vola !
Ah ! garde pour toi seul ton scrupule frivole ;
Sois captif dans le cercle obscur et limité,
Qui fut tracé des mains de l'uniformité ;
Aux lois de ton compas asservis Melpomène,
Et la douleur de Phèdre, et l'amour de Chimène ;
Ravale à ton niveau l'essor audacieux
De l'oiseau du tonnerre, égaré dans les cieux ;
Meurs d'ennui, j'y consens. Sois barbare à ton aise ;
Mais ne m'accable pas sous un joug qui me pèse,
N'exige pas du moins, insensible lecteur,
Que jamais je me plie à ton goût destructeur.
Va, d'un débit heureux l'innocente imposture,
Sans trop annoncer l'art, embellit la nature ;
Et les traits que la Muse éternise en ses chants,
Récités avec grace, en seront plus touchans ;
Ils laisseront dans l'ame une trace durable,
Du génie éloquent empreinte inaltérable ;
Et rien ne plaira plus à tous les goûts divers
Qu'un organe flatteur, déclamant de beaux vers.
Jadis on les chantoit. Les annales antiques
De Moïse et d'Orphée exaltent les cantiques.

Te faut-il rappeler ces prodiges connus,
Ces rochers attentifs à la voix de Linus;
Et Sparte qui s'éveille aux accens de Tyrthée;
Et Therpandre apaisant la foule révoltée;
Et le jeune David, par ses psaumes hébreux,
Calmant du vieux Saül les accès douloureux;
Et Timothée, au sein de Babylone en cendre,
Disposant à son gré de l'ame d'Alexandre?
Les poëtes divins, maîtres des nations,
Savoient noter alors l'accent des passions,
L'ame étoit adoucie, et l'oreille charmée,
Et même des tyrans la rage désarmée.
Ce fut l'attrait des vers qui fit aimer les lois.
L'art de les déclamer fut le talent des rois.
Les dieux même, les dieux, par la voix des oracles,
De cet art enchanteur consacroient les miracles.
Chez les fils de Cadmus, peuples ingénieux,
Que les sons de la lyre étoient harmonieux!
Que, dans ces beaux climats, l'exacte prosodie
Aux chansons des Neuf-Sœurs prêtoit de mélodie!
On voyoit, à côté des dactyles volans,
Le spondée allongé se traîner à pas lents.
Chaque mot, chez les Grecs, amans de la mesure,
Se plioit de lui-même aux lois de la césure:
Chaque genre eut sont rhythme: en vers majestueux
L'Epopée entonna ses récits fastueux;
La modeste Elégie eut recours au distique;
Archiloque s'arma de l'iambe caustique;
A des mètres divers Alcée, Anacréon,
Prêtèrent leur génie et leur gloire et leur nom.
Pour nous, enfans des Goths, Apollon plus avare
A dédaigné long-temps notre jargon barbare.

Ce jargon s'est poli; les Muses sur nos bords,
Ont, d'une mine ingrate, arraché des trésors.
O Racine, ô Boileau ! votre savante andace
Fait parler notre langue aux échos dn Parnasse;
Ce rebelle instrnment rend des accens flatteurs.
Vous peignez la nature en sons imitateurs,
Tantôt doux et légers, tantôt pesans et graves;
Votre Apollon est libre au milien des entraves;
Et l'oreille, attentive an charme de vos vers,
Croit de Virgile même entendre les concerts.
Mais ces vers, mal rendus, perdent leur énergie.
Il est nne secrète et pnissante magie,
Il est nn art dc lire, et de se pénétrer
Des transports qu'un auteur nons voulnt inspirer;
D'entrer dans sa pensée; et, d'une voix facile,
D'assortir en tout temps son organe à son style;
D'atteindre son essor; d'éviter, avec lui,
Et la monotonie, et l'enflnre, et l'ennui;
D'égayer à-la-fois, de la voix et dn geste,
Ces mots, ces traits piquans d'un raillenr vif et leste;
De donner leur coulenr aux comiques tableaux
Qn'a tracés, en riant, la mnse des Boileaux;
De prendre nn ton plns doux, que la tendresse anime,
Dans ces vers que prononce on Zaïre on Monime;
D'emprnnter le conp d'œil et l'ame d'un héros,
Qnand Coligny, d'un mot, fait pâlir ses bourreaux;
De s'élever enfin jusqn'an ton d'un grand homme.
Toi, qui peignis si bien les alarmes de Rome,
O Virgile ! tes vers avec art étoient lns,
Lorsque tu fis pleurer la mort de Marcellus;
Lorsque tu recueillis ces larmes maternelles,
Ces regrets si touchans, ces doulenrs éternelles;

D'un triste enthousiasme alors tu t'enivrois ;
Pour arracher des pleurs, toi-même tu pleurois.
Et tu viens, froid lecteur, d'une voix indiscrette,
Réciter nos chansons, comme on lit la gazette !
La Muse en vain comptoit sur ses enchantemens :
Tes mains, tes froides mains brisent ses talismans !
Loin de persuader, dans ta bouche odieuse,
La vérité déplaît, triste et fastidieuse.
Sous les traits de l'ennui, la raison perd ses droits :
Il faut et nous instruire, et nous plaire à-la-fois.
Qui veut gagner mon cœur doit flatter mes oreilles.
Ah ! qu'un rimeur, jaloux du succès de ses veilles,
Frémira de t'ouïr, didactique lecteur,
Défigurer des vers dont il sera l'auteur !
Ah ! comme à chaque mot, que ta bouche estropie,
Il murmure, en secret, de ton audace impie !
Un père, juste ciel ! peut-il voir ses enfans
Condamnés, sous ses yeux, à périr tout vivans !
Le poëte indigné, qu'un sot lecteur mutile,
Fera, pour se contraindre, un effort inutile.
Il n'est respect humain qui le puisse arrêter,
La nature souffrante enfin va l'emporter :
« Quoi ! bourreau, tu poursuis ! Cesse, je t'en conjure,
« De faire à mes écrits cette mortelle injure.
« Tu me servirois mieux, si tu m'estimois moins.
« On ne me lis jamais, ou lis moi sans témoins ».
J'approuve ce transport d'une Muse échauffée.
Tel on dit autrefois que Rameau, notre Orphée,
Dans son juste dépit, avoué d'Apollon,
D'un mauvais concertant brisa le violon.
Autant il frémissoit, quand des voix infidèles
Hurloient à l'Opéra ses chansons immortelles ;

Autant il admiroit tes accens et tes yeux,
Arnould, seule déesse au théâtre des dieux.
Il embellissoit tout, tes charmes l'embellirent;
Et du moins ses talens des tiens s'énorgueillirent.
Mais si le goût du chant fait le prix des beaux airs,
La pompe du débit est le charme des vers.
Voyez-vous ce cristal, où les yeux d'une belle
Cherchent de ses attraits une image fidèle?
Tel doit être un lecteur; il offre à notre esprit
Le miroir animé des beautés d'un écrit.
L'amante de Narcisse, en nos forêts errante,
Redit d'un dernier mot la syllabe mourante;
Mais, des chants de la Muse écho plus assidu,
Tout ce qu'elle prononce, un lecteur l'a rendu.
Ce n'est pas sans effort qu'aux lois de l'harmonie
Les François, de leur langue, ont plié le génie.
Comment rendre sonore, et libre, et cadencé,
Un idiome sourd, timide, embarrassé
Du moindre sens douteux redoutant l'équivoque?
Tout ce qui n'est pas clair nous déplaît et nous choque;
Mais à ce pur éclat, que rien ne doit ternir,
Mille autres doux brillans doivent se réunir.
La haute poésie, en merveilles fertile,
Veut la double chaleur et de l'ame et du style;
Une verve inspirée; un choix de mots heureux
Toujours mis à leur place, et tous d'accord entr'eux;
Le rhythme à la raison marié sans contrainte,
Et le fruit du travail, sans sa pénible empreinte:
Tous ces traits sont perdus, tout ce prestige est vain,
Si l'art du lecteur manque à l'art de l'écrivain,
Il est mille beautés, qu'un voile diaphane
Décèle à l'œil instruit, cache au regard profane;

C'est le secret du goût. Un lecteur éclairé
Soudain vous initie à ce charme ignoré.
D'un rapide coup d'œil il embrasse une page;
Saisit de loin le vers, le mot qui fait image;
Coule sur les détails foibles ou moins brillans,
Pour donner plus de prix aux morceaux plus saillans;
Suit de près son auteur, à son esprit se livre,
Et lit moins qu'il ne semble improviser un livre,
Tant il sait à propos, ou moins grave, ou plus fort,
Descendre sans bassesse, et monter sans effort!
Combien d'art il lui faut! C'est peu qu'il fasse entendre
L'organe le plus souple, et la voix la plus tendre;
C'est peu qu'il réunisse à ses premiers talens
Un geste pittoresque, et des regards parlans;
Que dis-je? ce n'est rien, si le ciel inflexible,
Pour le rendre éloquent, ne la créé sensible.
Ah! comme, en prononçant des vers mélodieux,
La flamme du génie animera ses yeux!
Comme il captivera nos ames entraînées!
Comme il fera couler les heures enchaînées!
Comme on se souviendra des vers qu'il aura lus!
Imprimés dans le cœur, ils n'en sortiront plus.
O d'une voix fidèle accord juste et suprême!
C'est mieux qu'un instrument, c'est la Musique même,
Qui note chaque mot, lui donne son accent,
Et prête à la pensée un charme plus puissant.
Tout poëte le sait; tout poëte cultive
L'art de tenir l'oreille enchantée et captive.
N'est-ce pas à cet art que tant d'auteurs fêtés
Ont dû tous leurs succès dans nos sociétés?
Qui compose avec feu, déclame avec ivresse.
Mais sitôt qu'un ouvrage, échappé de la presse,

Chez Lejay, chez Duchesne, étale avec orgueil,
Un frontispice orné de la main de Longueil,
Du goût de l'acheteur son succès va dépendre.
Le poëte, par-tout, ne peut se faire entendre,
Ni par-tout, dans le monde, accompagner ses vers.
Ils tomberont, hélas! s'il sont lus de travers.
Rien ne peut les sauver d'un funeste naufrage.
Crassus, en digérant, veut parcourir l'ouvrage;
Il l'ouvre avec dédain, prend un ton de censeur,
Bâille à chaque syllabe, et se croit connoisseur.
Crassus, tout opprimé des vapeurs de sa table,
Juge le triste écrit, le trouve détestable,
Plaint son argent, se fâche; et déclare, en un mot,
Le libraire un fripon, et le poëte un sot.
Monseigneur le décide; un flatteur s'extasie.
Laissons-là ce vain juge. Entrons chez Aspasie:
Aspasie aux bons vers aime à mettre le prix,
Et sa table est toujours ouverte aux beaux-esprits.
Quatre heures ont sonné. La belle, à sa toilette,
Daigne entendre l'écrit du malheureux poëte.
Certain petit abbé, lecteur officieux,
Commence en minaudant; et, d'un air précieux,
Rajuste son collet, bégaye une tirade;
S'interrompt pour placer une turlupinade;
Rit aux endroits touchans, commente les bons mots,
Et sautant les feuillets, de propos en propos,
Enfin, monsieur l'abbé, plus étourdi qu'un page,
Sans s'en douter arrive à la dernière page.
La belle cependant caresse un petit chien,
Regarde en un miroir si son rouge va bien:
« —Convenez-en, l'abbé, le style est pitoyable.
« —Affreux! —Le dénoûment est trop brusque; —effroyable!

« Cela n'est point filé.—C'est d'un triste, d'ailleurs !
« D'un sombre!—Oh!oui, Madame, à donner des vapeurs ».
Sur ce mot de vapeurs, on annonce à la belle
Un fat, qui va jouer une scène nouvelle.
Ce fat est un docteur, un charlatan mielleux,
Sans esprit, mais pourtant trouvé miraculeux,
L'Esculape du jour.— « Autant qu'il m'en souvienne,
« Dit-il, c'est aujourd'hui votre jour de migraine ?
« — Vraiment, oui; rien n'échappe à notre cher docteur.
« — Madame....Mais pardon, je trouble le lecteur.
« Je suis désespéré d'interrompre.... L'ouvrage
« Est-il bon ? — Il est neuf. — A-t-il votre suffrage ?
« Allons, mon cher docteur, vous même jugez-en !
« Moi, madame?—Voyons.—Est-ce un drame, un roman?
« Quelque conte moral ? — Et non ! c'est un poëme.
« — Oh! les vignettes sont d'une beauté suprême.
« Madame, avez-vous vu ces guirlandes de fleurs,
« Ces nymphes, ces amours, ces bosquets enchanteurs ?
« — Ah ! vous avez raison, les planches sont uniques.
« Les sujets cependant en sont un peu cyniques;
« Mais ce n'est pas assez d'admirer le graveur,
« Docteur, jugez l'écrit, et jugez sans faveur.
« — Madame prononcez; soyez mon Uranie :
« Ce n'est qu'à la beauté de juger le génie.
« — Ah! docteur, vous flattez.—Mais enfin !—Entre nous,
« L'ouvrage ne vaut rien. — Je m'en rapporte à vous,
« Madame ; et dès ce soir, dans toutes mes visites,
« Je règle mon avis sur ce que vous m'en dites.
« Ah ! d'honneur, ce serait un fâcheux embarras
« De lire tous les vers qu'on trouve beaux ou plats.
« De votre opinion l'on vous demande compte ;
« Hésiter, rester court, ce seroit une honte.

« Il faut prendre un parti ; je n'y manque jamais,
« Et pour ne risquer rien, je trouve tout mauvais ».
Voilà comme on vous lit ! voilà comme on vous juge !
Infortunés Rimeurs ! Sans espoir, sans refuge
Vous serez condamnés par de légers esprits,
Qui dénigrent souvent ce qu'ils n'ont pas compris.
Leurs dédains aux laquais renverront la brochure.
Que je vous plains surtout, si, pour dernière injure,
Vos vers en un café courent se présenter !
Vadius s'en empare, et les veut réciter.
Il scande pesamment leurs légers hémistiches,
Trouve les tours gênés, les ornemens postiches,
Et les fait trouver tels par son ton de pédant.
Mais Damis, de vos vers admirateur ardent,
Damis, qui rapporta des bords de la Garonne
L'ineffaçable accent de la race gasconne,
Soutient qué lé poëme est excellent, Sandis !
Il lé prend, il lé lit d'un ton dé Cadédis.
A son panégyrique on est loin de souscrire ;
Aux dépens de l'auteur son accent vous fait rire ;
Et l'auditeur trompé, qu'il lasse jusqu'au bout,
Aux vices du poëme impute son dégoût.
Combien d'autres oisons, au débit fade et triste,
Pourroient de ces portraits grossir encor la liste !
On se plaint du vain tas des auteurs importuns,
Mais les mauvais lecteurs sont encor plus communs.
Celui-ci, des bergers enflant le dialogue,
Change en lambeau tragique, une riante églogue ;
Comme Oreste en fureur fait hurler Corydon
Et vent armer Philis du poignard de Didon.
Celui-là, déclamant des riens avec emphase,
Se rengorge, et s'admire en finissant la phrase ;

Et son œil inquiet, de moment en moment,
Va quêter à la ronde un applaudissement.
L'un trop précipité, ne fait jamais de pause ;
L'autre à chaque syllabe hésite et se repose.
Bouffon perpétuel, l'un rit hors de saison ;
L'autre, ennuyeux pleureur, s'attendrit sans raison.
Le plus insupportable est celui qui bégaye
Et se trouve surtout mignard, lorsqu'il grasséye,
On croit, dans la jeunesse où tout paroît charmant,
D'un défaut naturel se faire un agrément.
Ce vice qui bientôt fatigue l'indulgence,
De l'éducation trahit la négligence.
On veut lire ! et l'on sait à peine articuler !
Eh ! mes amis, d'abord, apprenez à parler.
Sans doute, on peut toujours ainsi que Démosthène,
Dénouer l'embarras d'une langue incertaine ;
Mais par des soins constans cet organe assoupli
Doit plutôt, dès l'enfance, avoir reçu son pli.
De l'homme qu'elle achève animant la figure
La parole a besoin d'être d'autant plus pure
Que l'oreille, aussi prompte à juger que les yeux,
Rend aussi des arrêts bien plus capricieux.
Son dédain peut aller jusqu'à la tyrannie ;
La moindre aigreur la blesse. Une douce euphonie
Peut seule, au premier mot, désarmer son orgueil,
Comme un visage heureux plaît au premier coup d'œil.
Rien ne peut égaler le charme inexprimable
Que donne à la lecture un son de voix aimable :
C'est un don enchanteur ; mais en le cultivant,
Par trop d'affèterie on le gâte souvent.
De la prétention c'est l'effet ordinaire ;
On fait toujours plus mal ce qu'on veut trop bien faire.

Signalons, pour finir, les écueils séducteurs
Où vont, sur cette route, échouer les lecteurs.
Il en est qui, sans cesse aux balcons du théâtre,
Admirant un acteur, dont on est idolâtre,
Copistes de son jeu, singes de ses défauts,
Gauches imitateurs des accens les plus faux,
Se sont fait une longue et puérile étude
De ses gestes d'emprunt, de ses tons d'habitude,
Et qui, sans vérité, sans grace, sans chaleur,
Sous le talent d'un autre, ont étouffé le leur.
Ah! laissons-les briguer, servilement fidèles,
L'honneur de ressembler à de mauvais modèles.
Il faut être soi-même, et l'on doit bien songer
Qu'on ne s'embellit point par un masque étranger.
Il ne sied qu'à Pasquin de copier Moncade.
J'ai vu d'autres lecteurs, à l'air mielleux et fade,
Sous un faux appareil de sensibilité,
D'un esprit sec et froid cacher la nullité.
Un rien fait tressaillir leurs fibres, susceptibles
Des traits de sentiment les plus imperceptibles.
Mais l'imposture perce à travers ces grands mots;
L'exagération n'en impose qu'aux sots.
Au sublime, en ce point, si nous voulons atteindre,
N'affectons jamais rien; tout excès est à craindre.
Trop de simplicité vaut mieux que trop d'apprêt.
L'art, qui se fait sentir, est un art indiscret.
Le Sublime est toujours voisin de la nature.
Gardons-nous d'imiter, dans sa folle lecture,
Dans ses roulemens d'yeux et ses contorsions
Ce fanatique amant de ses productions,
Ce furieux rimeur, qui, d'un ton ridicule,
Comme un vrai possédé s'agite, gesticule,

Tourmente notre oreille, épuise son gosier,
Et croit être sublime à force de crier.
Jadis, sur son trépied, la Sibylle tremblante,
D'un dieu même remplie, étoit moins violente.
O Poëte chéris! ô Troubadours charmans!
Laissez à des jonglenrs ces affrenx hurlemens;
Soyez simples et vrais. Cette fnreur mansade
Étonne quelquefois, jamais ne persuade.
A qnelque mouvement qu'on se laisse emporter,
Jamais du naturel il ne faut s'écarter.
Vous affectez en vain ce ton d'énergumène,
Cette fausse chaleur, cette voix plns qu'humaine;
Prédicateurs forcés, vos terribles sermons,
Sans émouvoir nos cœurs, déchirent vos poumons.
Oh! que j'aime bien mieux le lecteur donx et sage,
Dont le feu modéré s'accroît à chaqne page;
Et qui, dès son début, sans le prendre si haut,
Ménage sa chaleur, et tonne quand il faut!
Ainsi, quand Nivernois veut, aux Muses fidèle,
Lire à l'Académie une Fable nouvelle,
Il sait d'un charme henreux enivrer les esprits;
Chaque vers est saillant, chaque mot à son prix;
Tont fait image en lui, tont sert à l'éloquence:
Ses discours, ses regards, et même son silence,
Ainsi les Grecs charmés environnoient Nestor.
Il cessoit de parler.... on l'écontoit encor.

François-de-Neufchateau.

### Préceptes sur l'Agriculture.

Quand la neige au printemps s'éconle des montagnes,
Dès que le doux zéphyr amollit les campagnes,

Que j'entende le bœuf gémir sous l'aiguillon,
Qu'un soc long-temps rouillé brille dans le sillon.
Veux-tu voir les guérets combler tes vœux avides?
Par les soleils brûlans, par les frimas humides,
Qu'ils soient deux fois mûris et deux fois engraissés,
Tes greniers crouleront sous tes grains entassés.
Toutefois dans le sein d'une terre inconnue
Ne va point vainement enfoncer la charrue :
Observe le climat, connois l'aspect des cieux,
L'influence des vents, la nature des lieux,
Des anciens laboureurs l'usage héréditaire,
Et les biens que prodigue ou refuse une terre.
Dans ces riches vallons la moisson jaunira ;
Sur ces coteaux rians la grappe mûrira.
Ici sont des vergers qu'enrichit la culture;
Là règne un vert gazon qu'entretient la nature.
Le Tmole est parfumé d'un safran précieux ;
Dans les champs de Saba l'encens croît pour les dieux.
L'Euxin voit le castor se joner dans ses ondes ;
Le Pont s'enorgueillit de ses mines fécondes ;
L'Inde produit l'ivoire ; et dans ses champs guerriers
L'Epire pour l'Elide exerce ses coursiers.
Ainsi jadis le ciel partagea ses largesses,
Lorsqu'un mortel sauvé des ondes vengeresses,
De fertiles cailloux semant d'affreux déserts,
D'hommes laborieux repeupla l'univers.
Connois donc la nature, et règle-toi sur elle.
Si ton terrain est gras, dès la saison nouvelle
Qu'on y plonge le soc, et que l'été pondreux
Mûrisse tes sillons embrasés par ses feux ;
Mais si ton sol ingrat n'est qu'une foible arène,
Qu'au retour du bouvier le soc l'effleure à peine :

Ainsi l'un perd l'excès de sa fécondité,
L'autre de quelque suc est encore humecté.
Qu'un vallon moissonné dorme un an sans culture,
Son sein reconnoissant te paie avec usure;
Ou bien sème du blé dans le même terrain
Qui n'a produit d'abord que le frêle lupin,
Ou la vesse légère, ou ces moissons bruyantes
De pois retentissant dans leurs cosses tremblantes.
Pour l'avoine et le lin, et les pavots brûlans,
De leurs sucs nourriciers ils épuisent les champs;
La terre cependant, malgré leurs influences,
Pourra par intervalle admettre ces semences,
Pourvu qu'un sol usé, qu'un terrain sans vigueur,
Par de riches engrais raniment leur langueur.
La terre ainsi repose en changeant de richesses;
Mais un entier repos redouble ses largesses.
Cérès approuve encor que des chaumes flétris
La flamme en pétillant dévore les débris;
Soit que les sels heureux d'une cendre fertile
Deviennent pour la terre un aliment utile;
Soit que le feu l'épure, et chasse le venin
Des funestes vapeurs qui dorment dans son sein;
Soit qu'en la dilatant par sa chaleur active,
Il ouvre des chemins à la séve captive;
Soit qu'enfin resserrant les pores trop ouverts
D'un sol que fatiguoit l'inclémence des airs,
Aux froides eaux du ciel, au souffle de Borée,
Au soleil dévorant il en ferme l'entrée.
Vois-tu ce laboureur constant dans ses travaux,
Traverser ses sillons par des sillons nouveaux,
Ecraser sous le poids des longs râteaux qu'il traîne
Les glèbes dont le soc a hérissé la plaine,

Gourmander sans relâche un terrain paresseux,
Cérès à ses travaux sourit du haut des cieux.
J'aime des hivers secs et des étés humides.
L'été, des sillons frais; l'hiver, des champs arides,
Sont un garant certain de la fertilité,
C'est alors que, surpris de leur fécondité,
Et le riche Gargare et l'heureuse Mysie
Enfantent des moissons qui nourrissent l'Asie.
Au maître des saisons adresse donc tes vœux;
Mais l'art du laboureur perd tout après les dieux.
Dans ses champs la semence est-elle déposée?
Il la couvre à l'instant sous la glèbe écrasée;
Puis d'un fleuve coupé par de nombreux canaux,
Court dans chaque sillon distribuer les eaux.
Si le soleil brûlant flétrit l'herbe mourante,
Aussitôt je le vois, par une douce pente,
Amener du sommet d'un rocher sourcilleux
Un docile ruisseau qui, sur un lit pierreux,
Tombe, écume, et roulant avec un doux murmure,
Des champs désaltérés ranime la verdure.
Tantôt, pour empêcher qu'un frêle chalumeau
Ne languisse accablé sous son riche fardeau,
Dès qu'il voit du sillon sortir ses blés superbes,
Il livre à ses troupeaux le vain luxe des herbes;
Tantôt son bras actif, desséchant des marais,
De leur dormantes eaux délivre les guérets,
Surtout lorsque gonflant ses ondes orageuses,
Un fleuve a submergé les campagnes fangeuses,
Et que du noir limon dont les champs sont couverts,
L'exhalaison impure empoisonne les airs.

*Delille. Géorg. Chant 1er.*

PRODIGES QUI ACCOMPAGNÈRENT LA MORT DE CÉSAR.

Qui pourroit, ô soleil, t'accuser d'imposture?
Tes immenses regards embrassent la nature :
C'est toi qui nous prédis ces tragiques fureurs
Qui couvent sourdement dans l'abîme des cœurs.
Quand César expira, plaignant notre misère,
D'nn nnage sanglant tu voilas ta lumière,
Tn refusas le jour à ce siècle pervers,
Une éternelle nuit menaça l'univers.
Que dis-je! tout sentoit notre douleur profonde;
Tout annonçoit nos maux, le ciel, la terre et l'onde.
Les burlemens des chiens et le cri des oiseaux.
Combien de fois l'Etna brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardens, des flammes ondoyantes,
Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes?
Des bataillons armés dans les airs se heurtoient;
Sous leurs glaçons tremblans les Alpes s'agitoient;
On vit crrer la nuit des spectres lamentables;
Des bois muets sortoient des voix épouvantables;
L'airain même parut sensible à nos malheurs;
Sur le marbre amolli l'on vit couler des pleurs;
La terre s'entrouvit, les fleuves reculèrent,
Et pour comble d'effroi... les animaux parlèrent.
Le superbe Eridan, le souverain des eaux,
Traîne et roule à grand bruit forêts, bergers, troupeaux;
Le prêtre, environné de victimes mourantes,
Observe avec horreur leurs fibres menaçantes;
L'onde changée en sang roule des flots impnrs;
Des loups hurlans dans l'ombre épouvantent nos murs;
Même en un jour serein, l'éclair luit, le ciel gronde,
Et la comète en feu vient effrayer le monde.

Aussi la Macédoine a vu nos combattans
Une seconde fois s'égorger dans ses champs ;
Deux fois le ciel souffrit que ces fatales plaines
S'engraissassent du sang des légions Romaines.
Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons,
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille ;
Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler,
Et des soldats Romains les ossemens rouler.
O père des Romains, fils du dieu des batailles ;
Protectrice du Tibre, appui de nos murailles,
Vesta ! Dieux paternels ! ô Dieux de mon pays !
Ah ! du moins que César rassemble nos débris !
Par ces revers sanglans dont elle fut la proie
Rome a bien effacé les parjures de Troie.
Hélas ! le ciel jaloux du bonheur des Romains,
César, te redemande aux profanes humains.
Que d'horreurs en effet ont souillé la nature !
Les villes sont sans lois, la terre sans culture ;
En des champs de carnage on change nos guérets,
Et Mars forge ses dards des armes de Cérès.
Ici le Rhin se trouble et là mugit l'Euphrate,
Par-tout la guerre tonne et la discorde éclate ;
Des augustes traités le fer tranche les nœuds,
Et Bellone en grondant se déchaîne en cent lieux.
Ainsi lorsqu'une fois lancés de la barrière,
D'impétueux coursiers volent dans la carrière,
Leur guide les rappelle et se roidit en vain ;
Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein.

*Le même, ibid.*

### Éloge de l'Italie.

De l'aurore au couchant parcourons l'univers ;
Tous les divers climats ont des arbres divers.
Chez l'Arabe, l'encens embaume au loin la plaine ;
Sur les rives du Gange on voit noircir l'ébène ;
Là, d'un tendre duvet les arbres sont blanchis ;
Ici, d'un fil doré les bois sont enrichis.
Le Nil du vert acanthe admire les feuillage ;
Le baume, heureux Jourdain, parfume tes rivages,
Et l'Inde au bord des mers voit monter ses forêts
Plus haut que ses archers ne font voler leurs traits.
Vois les arbres du Mède et son orange amère
Qui, lorsque la marâtre aux fils d'une autre mère
Verse le noir poison d'un breuvage enchanté,
Dans leur corps expirant rappelle la santé :
L'arbre égale en beauté celui que Phébus aime ;
S'il en avoit l'odeur, c'est le laurier lui-même ;
Sa feuille sans efforts ne se peut arracher ;
Sa fleur résiste au doigt qui la veut détacher,
Et son suc, du veillard qui respire avec peine,
Raffermit les poumons, et parfume l'haleine.
Mais l'Inde, et ses forêts, et leur riche trésor,
Et le Gange, et l'Hermus qui roule un limon d'or,
Et les riches parfums que l'Arabie exhale
A l'antique Ausonie ont-ils rien qui s'égale ?
Colchos, pour labourer tes vallons fabuleux,
Mets au joug des taureaux étincelans de feux :
Que des dents d'un dragon les fatales semences
Hérissent tes guérets d'une moisson de lances ;
Le blé pare nos champs, le raisin nos coteaux :
J'y vois mûrir l'olive et bondir des troupeaux.

Ici, l'ardent coursier s'échappe au loin sur l'herbe ;
Là, paissent la génisse et le taureau superbe,
Qui, baignés d'une eau pure et couronnés de fleurs,
Conduisent aux autels nos fiers triomphateurs.
Deux fois nos fruits sont mûrs, deux fois nos brebis pleines;
Même au sein des hivers l'été luit dans nos plaines ;
Mais ce sol ne nourrit, ni le tigre inhumain,
Ni le poisson qui trompe une innocente main ;
Nul lion n'y rugit, et jamais sur l'arène
Une hydre épouvantable en longs plis ne s'y traîne.
Par-tout sont de beaux champs qu'éclairent de beaux cieux,
Où la nature est riche et l'art industrieux.
Vois ces forts suspendus sur ces rochers sauvages,
Ces fleuves dont nos murs couronnent les rivages :
La mer de deux côtés nous présente son sein ;
Vingt lacs autour de nous ont creusé leur bassin.
Ici, le Lare étend son enceinte profonde ;
Là, tel qu'un océan, le Bénac s'enfle et gronde.
Peindrai-je ces beaux ports, ce hardi monument
Qui maîtrise l'orgueil d'un fougueux élément,
Et dans les lacs voisins lui laissant un passage,
Présente à nos vaisseaux une mer sans orage ?
Fouille ces champs féconds ; le fer, l'argent, l'airain,
L'or même en longs ruisseaux circulent dans leur sein.
Ces champs ont vu fleurir cent peuples redoutables,
Les Sabins belliqueux, les Marses indomptables,
Et ces Liguriens qu'indigne le repos,
Et ces Volsques armés d'énormes javelots :
Ces champs ont enfanté les Dèces, les Emiles,
Les braves Scipions, les généreux Camilles,
Toi surtout, toi, César, qui sur des bords lointains,
Soumets l'Inde tremblante à l'aigle des Romains.

*Le même, ibid.*

### Description du printemps.

Mais le printemps surtout seconde tes travaux ;
Le printemps rend aux bois des ornemens nouveaux :
Alors la terre ouvrant ses entrailles profondes,
Demande de ses fruits les semences fécondes ;
Le dieu de l'air descend dans son sein amoureux,
Lui verse ses trésors, lui darde tous ses feux,
Remplit ce vaste corps de son ame puissante ;
Le monde se ranime, et la nature enfante.
Dans les champs, dans les bois, tout sent les feux d'amour.
L'oiseau reprend sa voix ; les zéphirs de retour
Attiédissent les airs de leurs molles haleines ;
Un suc heureux nourrit l'herbe tendre des plaines ;
Aux rayons doux encor du soleil printanier
Le gazon sans péril ose se confier ;
Et la vigne, des vents bravant déjà l'outrage,
Laisse échapper ses fleurs et sortir son feuillage.
Sans doute le printemps vit naître l'univers ;
Il vit le jeune oiseau s'essayer dans les airs ;
Il ouvrit au soleil sa brillante carrière,
Et pour l'homme naissant épura la lumière.
Les aquilons glacés, et l'œil ardent du jour
Respectoient la beauté de son nouveau séjour.
Le seul printemps sourit au monde en son aurore ;
Le printemps tous les ans le rajeunit encore,
Et des brûlans étés séparant les hivers
Laisse du moins entre eux respirer l'univers.

Le même, *ibid.*

## Le vieillard des rives du Galèse.

Aux lieux où le Galèse en des plaines fécondes
Parmi les blonds épis roule ses noires ondes,
J'ai vu, je m'en souviens, un vieillard fortuné,
Possesseur d'un terrain long-temps abandonné:
C'étoit un sol ingrat, rebelle à la culture,
Qui n'offroit aux troupeaux qu'une aride verdure,
Ennemi des raisins et funeste aux moissons;
Toutefois en ces lieux hérissés de buissons,
Un parterre de fleurs, quelques plantes heureuses
Qu'élevoient avec soin ses mains laborieuses,
Un jardin, un verger dociles à ses lois,
Lui donnoient le bonheur qui s'enfuit loin des rois.
Le soir, des simples mets que ce lieu voyoit naître,
Ses mains chargeoient sans frais une table champêtre.
Il cueilloit le premier les roses du printemps,
Le premier, de l'automne amassoit les présens;
Et lorsque autour de lui déchaîné sur la terre
L'hiver impétueux brisoit encor la pierre,
D'un frein de glace encore enchaînoit les ruisseaux,
Lui déjà de l'acanthe émondoit les rameaux;
Et du printemps tardif accusant la paresse,
Prévenoit les zéphirs, et hâtoit sa richesse.
Chez lui le vert tilleul tempéroit les chaleurs;
Le sapin pour l'abeille y distilloit ses pleurs:
Aussi dès le printemps, toujours prompts à renaître,
D'innombrables essaims enrichissoient leur maître:
Il pressoit le premier ses rayons toujours pleins,
Et le miel le plus pur écumoit sous ses mains.
Jamais Flore chez lui n'osa tromper Pomone;
Chaque fleur du printemps étoit un fruit d'automne;

Il savoit aligner, pour le plaisir des yeux,
Des poiriers déjà forts, des ormes déjà vieux,
Et des pruniers greffés, et des platanes sombres
Qui déjà recevoient les buveurs sous leurs ombres.

*Le même, ibid.*

### Épisode d'Aristée.

Possesseur autrefois de nombreuses abeilles,
Aristée avoit vu ce peuple infortuné
Par la contagion, par la faim moissonné;
Aussitôt des beaux lieux que le Pénée arrose,
Vers la source sacrée où le fleuve repose,
Il arrive, il s'arrête; et tout baigné de pleurs,
A sa mère en ces mots exhale ses douleurs:
« Déesse de ces eaux, ô Cyrène! ô ma mère!
Si je puis me vanter qu'Apollon est mon père,
Hélas! du sang des dieux n'as-tu formé ton fils
Que pour l'abandonner aux destins ennemis?
Ma mère, qu'as-tu fait de cet amour si tendre?
Où sont donc ces honneurs où je devois prétendre?
Hélas! parmi les dieux j'espérois des autels,
Et je languis sans gloire au milieu des mortels.
Ce prix de tant de soins qui charmoit ma misère;
Mes essaims ne sont plus; et vous êtes ma mère!
Achevez, de vos mains ravagez ces coteaux;
Embrasez mes moissons, immolez mes troupeaux;
Dans ces jeunes forêts allez porter la flamme,
Puisque l'honneur d'un fils ne touche point votre ame. »
Cyrène entend sa voix au fond de son séjour:
Près d'elle en ce moment les nymphes de sa cour

Filoient d'un doigt léger des laines verdoyantes ;
Leurs beaux cheveux tomboient en tresses ondoyantes ;
Là, sont la jeune Opis aux yeux pleins de douceur,
Et Clio toujours fière et Béroë sa sœur ;
Toutes deux se vantant d'une illustre origine,
Etalant toutes deux l'or, la pourpre et l'hermine ;
Et la brune Nésée, et la blonde Phyllis,
Thalie au teint de rose, Ephyre au teint de lis ;
Près d'elle Cymodoce à la taille légère,
Cydippe vierge encor, Lycoris déjà mère ;
Vous, Aréthuse, enfin, que l'on vit autrefois
Presser d'un pas léger les habitans des bois.
Pour charmer leur ennui, Clymène au milieu d'elles
Leur racontoit des dieux les amours infidèles,
Et Vénus de Vulcain trompant les yeux jaloux,
Et le bonheur de Mars, et ses larcins si doux.
Tandis qu'à l'écouter les nymphes attentives
Font tourner leurs fuseaux entre leurs mains actives,
Du malheureux berger la gémissante voix
Parvient jusqu'à sa mère une seconde fois ;
Cyrène s'en émeut, ses compagnes timides
Ont tressailli d'effroi dans leurs grottes humides :
Aréthuse cherchant d'où partent ces sanglots,
Montre ses blonds cheveux sur la voûte des flots :
« O ma sœur ! tu sentois de trop justes alarmes ;
Ton fils, ton tendre fils, tout baigné de ses larmes
Paroît au bord des eaux accablé de douleurs,
Et sa mère est, dit-il, insensible à ses pleurs ».
« Mon fils ! répond Cyrène, en pâlissant de crainte,
Qu'il vienne ; et quel est donc le sujet de sa plainte ?
Qu'on amène mon fils, qu'il paroisse à mes yeux ;
Mon fils a droit d'entrer dans le palais des dieux.

Fleuve, retire-toi ». L'onde respectneuse
A ces mots suspendant sa course impétueuse,
S'ouvre et se repliant en deux monts de cristal
La porte mollement au foud de son canal.
Le jeune dien desceud, il s'étonue, il admire
Le palais de sa mère et son liquide empire :
Il écoute le bruit des flots retentissaus,
Coutemple le berceau de cent fleuves naissaus,
Qui, sortant en grondant de leur grotte profonde,
Promènent en cent lieux leur course vagabonde.
De là partent le Phase et le vaste Licus,
Le père des moissous, le riche Caïcus,
L'Enipée orgueilleux d'orner la Thessalie,
Le Tibre encor plus fier de baiguer l'Italie,
L'Hypanis se brisant sur des rochers affreux,
Et l'Anio paisible, et l'Eridan fougueux,
Qui roulant à travers les campagnes fécondes,
Conrt dans les vastes mers ensevelir ses ondes.
Mais eufin il arrive à ce brillant palais
Que les flots ont crensé dans un roc toujours frais.
Sa mère en l'écontant, sourit et lê rassure ;
Les nymphes sur sès mains épanchent nne eau pure,
Offrent ponr le sécher de fins tissus de lin ;
On fait fumer l'encens, on fait couler le vin.
« Prends ce vase, ô mon fils ! afin qn'il nous seconde,
Invoquons l'océan, le vieux père du monde,
Et vous reines des eaux, protectrices des bois,
Entendez-moi, mes sœurs ». Elle dit : et trois fois
Le feu sacré reçut la liquenr pétillaute,
Trois fois jaillit dans l'air nne flamme brillante ;
Elle accepte l'augure et ponrsuit en ces mots :
« Protée, ô mon cher fils, pent senl finir tes maux ;

C'est lui que nous voyons sur ces mers qu'il habite,
Atteler à son char les moustres d'Amphitrite.
Pallène est sa patrie ; et dans ce même jour
Vers ces bords fortunés il hâte son retour :
Les Nymphes, les Tritons, tous jusqu'au vieux Nérée
Respectent de ce dieu la science sacrée ;
Ses regards pénétrans, son vaste souvenir
Embrassent le présent, le passé, l'avenir ;
Précieuse faveur du dieu puissant des ondes,
Dont il paît les troupeaux dans les plaines profondes.
Par lui tu connoîtras d'où naissent tes revers ;
Mais il faut qu'on l'y force en le chargeant de fers.
On a beau l'implorer, son cœur sourd à la plainte,
Résiste à la prière et cède à la contrainte.
Moi-même, quand Phébus partageant l'horizon,
De ses feux dévorans jaunira le gazon,
A l'heure où les troupeaux goûtent le frais de l'ombre,
Je guiderai tes pas vers une grotte sombre,
Où sommeille ce dieu sorti du sein des flots.
Là, tu le surprendras dans les bras du repos ;
Mais à peine on l'attaque, il fuit, il prend la forme
D'un tigre furieux, d'un sanglier énorme ;
Serpent, il s'entrelace, et lion, il rugit ;
C'est un feu qui pétille, un torrent qui mugit ;
Mais, plus il t'éblouit par mille formes vaines,
Plus il faut resserrer l'étreinte de ses chaînes,
Redoubler tes assauts, épuiser ses secrets,
Et forcer ton captif à reprendre ses traits ».
Sur son fils, à ces mots, sa main officieuse
Répand d'un doux parfum l'essence précieuse :
Cette pure ambroisie embaume ses cheveux,
Rend son corps plus agile, et ses bras plus nerveux.

Au sein des vastes mers s'avance un mont sauvage
Où le flot mugissant, brisé par le rivage,
Se divise, et s'enfonce en un profond bassin
Qui reçoit les rochers dans son paisible sein :
Là, dans un antre obscur se retiroit Protée :
Cyrène le prévient, y conduit Aristée,
Le place loin du jour dans l'ombre de ces lieux,
Se couvre d'un nuage et se dérobe aux yeux.
Déjà le chien brûlant dont l'Inde est dévorée.
Vomissoit tous ses feux sur la plaine altérée ;
Déjà l'ardent midi, desséchant les ruisseaux,
Jusqu'au fond de leur lit avoit pompé leurs eaux :
Pour respirer le frais dans sa grotte profonde
Protée en ce moment quittoit le sein de l'onde ;
Il marche : près de lui le peuple entier des mers
Bondit, et fait au loin jaillir les flots amers.
Tous ces monstres épars s'endorment sur la rive.
Alors, tel qu'un berger quand la nuit sombre arrive,
Lorsque le loup s'irrite aux cris du tendre agneau,
Le dieu sur un rocher compte au loin son troupeau.
A peine il s'assoupit, que le fils de Cyrène
Accourt, pousse un grand cri, le saisit et l'enchaîne.
Le vieillard de ses bras sort en feu dévorant ;
Il échappe en lion, il se roule en torrent :
Enfin las d'opposer une défense vaine,
Il cède, et se montrant sous une forme humaine :
« Jeune imprudent, dit-il, qui t'amène en ce lieu ?
Parle, que me veux-tu ? » Vous le savez, grand dieu,
Oui, vous le savez trop, lui répond Aristée ;
Le livre des destins est ouvert à Protée ;
L'ordre des immortels m'amène devant vous.
Daignez... Le dieu roulant des yeux pleins de courroux,

A peine de ses sens dompte la violence,
Et tout bouillant encor rompt ainsi le silence :
« Tremble ! un dieu te poursuit : pour venger ses douleurs,
Orphée a sur ta tête attiré ces malheurs ;
Mais il n'a pas au crime égalé le supplice.
Un jour tu poursuivois sa fidèle Eurydice,
Eurydice fuyoit, hélas ! et ne vit pas
Un serpent que les fleurs recéloient sous ses pas :
La mort ferma ses yeux : les nymphes ses compagnes
De leurs cris douloureux remplirent les montagnes ;
Le Thrace belliqueux lui-même en soupira ;
Le Rhodope en gémit et l'Ebre en murmura.
Son époux s'enfonça dans un désert sauvage :
Là, seul, touchant sa lyre, et charmant son veuvage,
Tendre épouse ! c'est toi qu'appeloit son amour,
Toi qu'il pleuroit la nuit, toi qu'il pleuroit le jour.
C'est peu : malgré l'horreur de ses profondes voûtes,
Il franchit de l'enfer les formidables routes ;
Et perçant ses forêts où règne un morne effroi,
Il aborda des morts l'impitoyable roi.
Et la parque inflexible, et les pâles furies,
Que les pleurs des humains n'ont jamais attendries :
Il chantoit, et ravis jusqu'au fond des enfers,
Au bruit harmonieux de ses tendres concerts,
Les légers habitans de ces obscurs royaumes,
De spectres pâlissans, de livides fantômes,
Accouroient plus pressés que ces oiseaux nombreux
Qu'un orage soudain, ou qu'un soir ténébreux
Rassemble par milliers dans les bocages sombres :
Des mères, des héros, aujourd'hui vaines ombres,
Des vierges que l'hymen attendoit aux autels,
Des fils mis au bûcher sous les yeux paternels,

Victimes que le Styx, dans ses prisons profondes,
Environne neuf fois des replis de ses ondes,
Et qu'un marais fangeux bordé de noirs roseaux
Entoure tristement de ses dormantes eaux.
L'enfer même s'émut, les fières Euménides
Cessèrent d'irriter leurs couleuvres livides;
Ixion immobile écoutoit ses accords;
L'hydre affreuse oublia d'épouvanter les morts;
Et Cerbère, abaissant ses têtes menaçantes,
Retint sa triple voix dans ses gueules béantes.
Enfin il revenoit triomphant du trépas,
Sans voir sa tendre amante, il précédoit ses pas;
Proserpine à ce prix couronnoit sa tendresse:
Soudain ce tendre amant, dans un instant d'ivresse,
Suivit imprudemment l'ardeur qui l'entraînoit,
Bien digne de pardon, si l'enfer pardonnoit.
Presque aux portes du jour, troublé, hors de lui-même,
Il arrête, il se tourne.... il revoit ce qu'il aime!
Ç'en est fait: un coup d'œil a détruit son bonheur;
Le barbare Pluton révoque sa faveur;
Et des enfers charmés de ressaisir leur proie,
Trois fois le gouffre avare en retentit de joie.
Eurydice s'écrie: « O destin rigoureux!
Hélas! quel dieu cruel nous a perdus tous deux?
Quelle fureur! voilà qu'au ténébreux abîme
Le barbare destin rappelle sa victime.
Adieu, déjà je sens dans un nuage épais
Nager mes yeux éteints et fermés pour jamais.
Adieu, mon cher Orphée; Eurydice expirante
Envain te cherche encor de sa main défaillante;
L'horrible mort jetant son voile autour de moi,
M'entraîne loin du jour, hélas! et loin de toi. »

Elle dit : et soudain dans les airs s'évapore :
Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore ;
Il n'embrasse qu'une ombre ; et l'horrible nocher
De ces bords désormais lui défend d'approcher.
Alors deux fois privé d'une épouse si chère,
Où porter sa douleur ? où traîner sa misère ?
Par quels sons, par quels pleurs fléchir le dieu des morts?
Déjà cette ombre froide arrive aux sombres bords.
Près du Strymon glacé, dans les antres de Thrace,
Durant sept mois entiers il pleura sa disgrace ;
Sa voix adoucissoit les tigres des déserts,
Et les chênes émus s'inclinoient dans les airs.
Telle sur un rameau, durant la nuit obscure,
Philomèle plaintive attendrit la nature,
Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain,
Qui glissant dans son nid une furtive main,
Ravit ces tendres fruits que l'amour fit éclore,
Et qu'un léger duvet ne couvroit pas encore.
Pour lui plus de plaisir, plus d'hymen, plus d'amour.
Seul parmi les horreurs d'un sauvage séjour,
Dans ces noires forêts du soleil ignorées,
Sur les sommets déserts des monts hyperborées,
Il pleuroit Eurydice, et plein de ses attraits,
Reprochoit à Pluton ses perfides bienfaits.
En vain mille beautés s'efforçoient de lui plaire :
Il dédaigna leurs feux ; et leur main sanguinaire,
La nuit, à la faveur des mystères sacrés,
Dispersa dans les champs ses membres déchirés.
L'Ebre roula sa tête encor toute sanglante.
Là, sa langue glacée, et sa voix expirante
Jusqu'au dernier soupir formant un foible son,
D'Eurydice en flottant murmuroit le doux nom,

Eurydice! ô douleur! touchés de son supplice
Les échos répétoient Eurydice! Eurydice!
Le devin dans la mer se replonge à ces mots,
Et du gouffre écumant fait tournoyer les flots.
Cyrène de son fils vient calmer les alarmes;
« Cher enfant, lui dit-elle, essuie enfin tes larmes.
Tu connois ton destin; Eurydice autrefois
Accompagnoit les chœurs des nymphes de ces bois;
Elles vengent sa mort: toi fléchis leur colère,
On désarme aisément leur rigueur passagère.
Sur le riant Lycée où paissent tes troupeaux
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux;
Choisis un nombre égal de génisses superbes
Qui des prés émaillés foulent en paix les herbes:
Pour les sacrifier élève quatre autels;
Et les faisant tomber sous les couteaux mortels,
Laisse leur corps sanglant dans la forêt profonde.
Quand la neuvième aurore éclairera le monde,
Au déplorable époux dont tu causas les maux,
Offre une brebis noire et la fleur des pavots;
Enfin pour satisfaire aux mânes d'Eurydice,
De retour dans les bois immole une génisse. »
Elle dit: le berger dans ses nombreux troupeaux
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux,
Immole un nombre égal de génisses superbes,
Qui des prés émaillés fouloient en paix les herbes.
Pour la neuvième fois quand l'aurore parut,
Au malheureux Orphée il offrit son tribut,
Et rentra plein d'espoir dans la forêt profonde.
O prodige! le sang par sa chaleur féconde
Dans le flanc des taureaux forme un nombreux essaim;
Des peuples bourdonnans s'échappent de leur sein,

Comme un nuage épais dans les airs se répandent
Et sur l'arbre voisin en grappe se suspendent.

*Le même, ibid.*

PREMIERS EFFETS DE LA NAISSANCE DU PRINTEMPS.

Brillant astre du jour, de climats en climats,
Tu poursuis en vainqueur les ombres, les frimas;
Tu conduis le zéphyr dans les airs qu'il épure;
Tu traces sur le globe un cercle de verdure,
Et des bords du Niger, des monts audacieux
Où le Nil a caché sa source dans les cieux,
Cette aimable couleur, de contrée en contrée
S'étend aux monts voisins de l'onde hyperborée.
Des tapis d'émeraude ont bordé les ruisseaux:
Ils couvrent les vallons, le penchant des coteaux,
Et les monts odorans où la brebis charmée
Goûte du serpolet la séve ranimée.
Les sucs et les esprits du nouvel àliment
Lui rendent la gaîté, l'ame et le mouvement:
Je la vois qui bondit sous la garde fidèle
Du chien qui la rassure en grondant autour d'elle.
La naïve bergère assise au coin d'un bois,
Chante et roule un fuseau qui tourne sous ses doigts.
Tandis que mes regards erroient sur les campagnes,
Le pampre a reverdi sur le front des montagnes.
Ce vert sombre et foncé des humbles végétaux
Doit bientôt revêtir les chênes, les ormeaux,
Et dans peu la forêt reprendra sa parure.
Quels chants vont éclater sous son toit de verdure!
Déjà le rossignol fait retentir les bois:
Il sait précipiter et ralentir sa voix;

Ses accens variés sont suivis d'un silence
Qu'interrompt avec grace une juste cadence.
Immobile sous l'arbre où l'oiseau s'est placé,
Souvent j'écoute encore, et son chant a cessé.
Enfin dans les forêts la chaleur plus active
Redonne un libre cours à la séve captive.
Ce rapide torrent, gêné dans ses canaux,
Ouvrant ponr s'échapper l'écorce des rameaux,
Du bouton déployé fait sortir le feuillage,
L'élève et le répand sur l'arbre qu'il ombrage.
Le chevreuil plus tranquille est caché dans les bois;
Je ne vois plus l'oiseau dont j'écoute la voix.
La couleur qui rassemble et l'ombre et la lumière,
Ce vêtement nouveau de la nature entière,
Réjouit à la fois et repose mes yeux,
Que fatigue au printemps l'éclat nouveau des cieux.
O vallons! ô coteaux! champs heureux et fertiles!
Quels charmes ces beaux jours vont rendre à vos asiles!
O de quel mouvement je me sens agité,
Quand je reviens à vous du sein de la cité!
Je sens renaître en moi le plaisir, l'espérance,
Et ce doux sentiment d'une heureuse existence,
Que le monde frivole où j'étois entraîné,
Et son luxe et ses arts ne m'avoient point donné.
Tout me rit, tout me plaît dans ce séjour champêtre;
C'est là qu'on est heureux sans trop penser à l'être.
Je ne jouis pas seul: le retour du printemps
Vient d'inspirer la joie aux citoyens des champs.
Les entends-tu, Doris, bénir leur destinée,
Et saluer en chœur l'aurore de l'année?
Vois-tu l'activité, l'espoir de son bonheur,
Eclater dans les yeux du jeune agriculteur?

Content de voir finir les jours de l'indolence,
Il veut par le travail mériter l'abondance;
Il se plaît dans sa peine : il craint la pauvreté;
Mais il craint plus encor la triste oisiveté.
Tandis que sous un dais la mollesse assoupie
Traîne les longs momens d'une inutile vie,
Il dompte, en se jouant, ce taureau menaçant
Qui résiste avec crainte, et cède en mugissant;
Et le soc enfoncé dans un terrain docile
Sous ses robustes mains ouvre un sillon facile.
Il va semer ses grains si chers aux animaux,
Compagnons éternels de ses nobles travaux :
La herse, en les couvrant sous la glèbe amollie,
Assure le dépôt qu'à la terre il confie.
S'il a vu dans ses champs l'ivraie ou les chardons
Opprimer le froment, usurper les sillons,
Il appelle au travail sa compagne fidèle.
Elle assemble aussitôt ses enfans autour d'elle.
L'aîné, le fer en main, a devancé ses pas;
Le plus jeune sourit emporté dans ses bras
Et tous avant l'aurore ils vont loin du village
D'égager le froment étouffé sous l'herbage.
L'enfant laborieux, mais novice en son art,
Suit sa mère en aveugle, et l'imite au hasard;
Et le fer que conduit sa main mal assurée,
Blesse la jeune plante à Cérès consacrée;
Il voit autour de lui ses frères empressés
Rassembler en monceaux les cailloux dispersés.
Tous de leurs vains travaux relèvent l'importance;
Chacun dans ce moment croit sortir de l'enfance.
La mère d'un souris flatte leur vanité,
Applaudit à leur zèle, excite leur gaîté,

Et d'un œil satisfait les voit sur la verdure
S'agiter, se jouer, croître avec la nature.
Mais les momens sont chers; les beautés du printemps
Se succèdent en foule, et brillent peu d'instans:
Jouissons, le temps vole, et Flore nous appelle.
Le soleil entouré d'une splendeur nouvelle,
Va dans sa route oblique embraser les Gémeaux:
Conduit par la Pléiade, il sort du sein des eaux,
Sur nos champs embellis prodigue la lumière,
Et semble avec plaisir prolonger sa carrière.
Des tapis de verdure il fait sortir les fleurs;
Il nuance, varie, anime les couleurs.
Déjà sur le rempart qui défend la prairie
La rose est en bouton, l'aubépine est fleurie.
J'ai vu la marguerite étalant ses beautés,
Son cercle émaillé d'or, ses rayons argentés;
Ici la primevère élève sur la plaine
Ses grappes d'un or pâle, et sa tige incertaine.
Heureux, cent fois heureux l'habitant des hameaux,
Qui dort, s'éveille et chante à l'ombre des berceaux,
Et ravi des beautés qu'il voit dans la campagne
Du plaisir qu'il éprouve avertit sa compagne!
Eglé va consulter dans le ruisseau voisin
Quelle fleur doit orner ou sa tête ou son sein:
Ces trésors du printemps semés sur la verdure
Sont pour elle un tribut qu'il doit à sa parure.

Saint-Lambert, *Saisons, chant 1^er.*

### La campagne après une pluie de Mai.

Naissez, brillantes fleurs, snr ces vastes guérets,
Conronnez ces vergers, égayez ces forêts;
Réjouissez les sens et parez la jeunesse;
En donnant les plaisirs, promettez la richesse.
Tempère, astre du jour, le feu de tes rayons,
Ne brûle pas ces bords que tu rendis féconds;
Sans dissiper leurs eaux échauffe les nnages;
Et qne la douce ondée arrose nos rivages.
Ah! Doris, c'est alors qu'il fant voir le printemps.
Hâtons-nons, quittons tout : les vieillards, les enfans
Ponr voir tomber des cieux la vapenr printanière,
Sont déjà rassemblés an senil de lenr chaumière.
Hélas! ils ont tremblé que l'excès des chaleurs
Ne consumât les fruits desséchés sous les fleurs,
Ne flétrît dans les prés l'herbe qui vient de naître,
Et ne retînt caché l'épi qui veut paroître.
Mais ils ont vu pâlir le disque du soleil,
Cet astre, en s'élevant de l'orient vermeil,
Se montre environné d'une vapeur légère,
Qni monte dans les cienx, s'étend sur l'hémisphère,
Et sans troubler les airs répand l'obscurité.
Le fenillage dn saule est à peine agité,
Et les foibles roseaux ne courbent point leurs têtes.
On n'entend point ces bruits précurseurs des tempêtes;
Les troupeaux sans frayeur s'écartent des hameaux
Et l'oiseau dans les bois chante sons les rameanx.
La nne enfin s'abaisse, et snr les champs paisibles
Distille sa rosée en gonttes insensibles :
Je ne vois point les flots de sa chute ébranlés :
Ni lenr sein sillonné de cercles redoublés;

A peine je l'entends dans le bois solitaire
Tomber de feuille en feuille et couler sur la terre.
Jusqu'à la fin du jour la tranquille vapeur,
Sur les champs ranimés dépose la fraîcheur.
Le soleil au couchant dore enfin nos rivages,
Et sème de rubis le contour des nuages :
La campagne étincelle ; un cercle radieux,
Tracé dans l'air humide, unit la terre aux cieux :
Mais bientôt les vapeurs où brilloit la lumière,
Suivent le globe ardent qui finit sa carrière.
La nuit, qui sur son char s'élève au firmament,
Amène le repos, suspend le mouvement ;
Et le bruit foible et doux du zéphyr et de l'onde,
Se fait entendre seul dans le calme du monde.
Ce murmure assoupit les sens du laboureur ;
Les spectacles du jour ont réjoui son cœur ;
Il a vu sur ses champs descendre l'abondance ;
Et des songes flatteurs, enfans de l'espérance,
Lui rendent les plaisirs qu'interrompt son sommeil.
Mais quels brillans tableaux étonnent son réveil !
Quel éclat ! quels parfums ! quels changemens rapides !
L'épi s'est élancé de ses tuyaux humides :
Les arbustes des champs, tous les arbres féconds,
Opposent leurs couleurs aux couleurs des gazons ;
Et leur tige, à travers la blancheur la plus pure,
Laisse de son feuillage échapper la verdure.
O que l'homme est heureux ! qu'il doit être content
Des beautés qu'il admire et des biens qu'il attend !

*Le même, ibid.*

### Invocation au soleil, naissance d'une multitude d'êtres.

O toi dont l'éternel a tracé la carrière,
Toi, qui fais végéter et sentir la matière,
Qui mesures le temps, et dispenses le jour,
Roi des mondes errans qui composent ta cour,
Du Dieu qui te conduit noble et brillante image,
Les saisons, leurs présens, nos biens, sont ton ouvrage.
Tu disposas la terre à la fécondité,
Quand tu la revêtis de grace et de beauté;
Tu t'élevas bientôt sur la céleste voûte,
Et des traits plus ardens répandus sur ta route
De l'équateur au pôle ont pénétré les airs,
Le centre de la terre et l'abîme des mers;
A des êtres sans nombre ils donnent la naissance.
Tout se meut, s'organise et sent son existence:
La matière est vivante, et des champs enflammés
Le sable et le limon semblent s'être animés.
Les germes des oiseaux, des poissons, des reptiles,
S'élancent à la fois de leurs prisons fragiles.
Ici le faon léger se joue avec l'agneau;
Là le jeune coursier bondit près du chevreau;
Sur les bords opposés de ces feuilles légères
Résident des tribus l'une à l'autre étrangères.
Les calices des fleurs, les fruits sont habités;
Dans les humbles gazons s'élèvent des cités,
Et des eaux de la nue une goutte insensible
Renferme un peuple atôme, une foule invisible.

*Le même, chant 2.*

### L'été dans nos climats.

Comme un flot disparoît sous le flot qui le suit
Un être est remplacé par l'être qu'il produit.
Ils naissent, Dieu puissant, lorsque ta voix féconde
Les appelle à leur tour sur la scène du monde :
Dévorés l'un par l'autre, ou détruits par le temps,
Ils ont à tes desseins servi quelques instans.
Mais si l'été brûlant a prodigué la vie
A tant d'êtres nouveaux dont la terre est remplie,
Il augmente, il achève, il mûrit les trésors
Qu'un air plus tempéré fit naître sur nos bords.
Quel aspect imposant il donne à la nature !
Il ne la flétrit pas, il change sa parure.
Sans doute elle a perdu de sa variété ;
Mais simple avec grandeur, belle avec majesté,
Elle a pour ornemens sa superbe opulence ;
Nos biens sont sa beauté ; sa grace est l'abondance.
Déjà l'œil dans nos champs compte moins de couleurs ;
L'été dans le parterre a relégué les fleurs.
Je n'irai plus chercher, au bord de la prairie,
Cet émail, ces beautés que le printemps varie ;
Je porte mes regards sur de vastes guérets ;
Je parcours d'un coup d'œil les champs et les forêts,
Un océan de blés, une mer de verdure.
Dans un espace immense il faut voir la nature.
Loin des rians jardins, loin des plants cultivés,
J'irai sur l'Apennin, sur ces monts élevés,
D'où j'ai vu d'autres monts formant leur vaste chaîne
De degrés en degrés s'abaisser sur la plaine.
Un fleuve y serpentoit, et ses flots divisés
Baignoient dans cent canaux les champs fertilisés.

Je le voyois briller à travers les campagnes,
Se noircir qnelquefois de l'ombre des montagnes,
S'approcher, s'éloigner, et d'nn cours incertain
Se perdre et s'enfoncer dans un sombre lointain.
Mes regards étonnés de ces riches spectacles,
Commandoient à l'espace, et voloient sans obstacles
Jusqu'aux fonds azurés, on la voûte des airs
S'nnit, en se courbant, an vaste sein des mers.
Je voyois les moissons du soleil éclairées,
Ondoyer mollement sur les plaines dorées;
Des forêts s'élever snr les monts écartés;
Des arbres couronner les bonrgs et les cités;
Des prés déjà blanchis et des pampres fertiles,
Dn penple des hameaux entonrer les asiles.
Le globe des saisons dans les flots radieux,
Précipitant ses traits lancés dn hant des cieux:
Le flenve étincelant, et la mer argentée,
Renvoyoient snr les monts leur lumière emprnntée.
C'étoit dans ces momens où l'excès des chaleurs
Sons lenrs paisibles toits retient les laboureurs.
Il sembloit qu'à moi seul la natnre en silence,
Etalât sa richesse et sa magnificence.

*Le même, ibid.*

### Éloge de l'Agriculture.

J'admirois tes bienfaits, divine agriculture:
Tu sais multiplier les dons de la nature;
Toi seule à l'enrichir forces les élémens:
Elle doit à tes soins ses plns beanx ornemens.
Sans toi ces végétanx que tu sais reprodnire
Périssent en naissant; on naissent pour se nuire.

Tu tiras les humains du centre des forêts ;
Fixés auprès des champs qu'ils cultivoient en paix,
Ils purent prononcer le saint nom de patrie,
Et connoître les mœurs, ornement de la vie.
Bientôt les animaux, vaincus dans les déserts,
Esclaves des humains, se plurent dans nos fers.
L'homme ravit la laine à la brebis paisible,
Le taureau lui soumit son front large et terrible ;
La génisse apporta son nectar argenté,
Aliment pur et doux, source de la santé.
L'agriculture alors nourrit un peuple immense,
Et des champs aux cités fit passer l'abondance :
La candeur, l'équité, la liberté, l'honneur
Fut le partage heureux du peuple agriculteur.
Et lui seul enrichi des trésors nécessaires,
Reçut de l'étranger les tributs volontaires.
Sénat d'un peuple-roi qui mit le monde aux fers,
Conseil de demi-dieux qu'adora l'univers,
Cérès avec Bellone a formé ton génie.
Des hameaux dispersés sur les monts d'Ausonie,
Des vallons consacrés par les pas des Catons,
Du champ des Régulus, du toit des Scipions,
S'élançoit au printemps ton aigle déchaînée,
Pour annoncer la foudre à la terre étonnée.
Au retour des combats, tes vertueux guerriers
Au temple de Cérès appendoient leurs lauriers.
Les arbres émondés par le fer des Emiles,
Les champs sollicités par les mains des Camilles,
De leurs dons à l'envi combloient leurs possesseurs,
Et ces fruits du travail n'altéroient point les mœurs.
Peuple qui des rochers de la Scandinavie
Descendis en vainqueur sur l'Europe asservie,

Tu maintiens sur tes bords les vertus des héros;
Mais tu sais respecter l'habitant des hameaux,
Et du vil publicain, du noble tyrannique,
Il n'a point à nourrir le faste asiatique;
Il prend place au conseil près du trône des rois,
Sait penser, obéir, suivre et donner des lois.

*Le même, ibid.*

VIE HEUREUSE D'UN GRAND SEIGNEUR AVANCÉ EN AGE ET RETIRÉ DANS SES TERRES, OU IL EXCITE L'INDUSTRIE ET FAIT DU BIEN.

Un seul mortel, peut-être, est plus heureux que vous;
Riche pour l'indigent, et pauvre pour lui-même,
Il répand le bonheur sur des vassaux qu'il aime.
Ses trésors sont le prix des travaux assidus;
Son estime et son cœur sont le prix des vertus.
D'un canton qu'il adore il est souvent l'arbitre:
Le bon sens est son code; et l'équité son titre.
Auprès de ses foyers, asile de la paix,
Aux rivaux irrités il dicte ses arrêts;
Il les mène à sa table oublier leur querelle,
Et Bacchus scelle entre eux une paix éternelle.
Je l'ai vu ce mortel, si grand dans son bonheur,
J'ai vu ses plaisirs purs, le calme de son cœur,
De ses doux entretiens mon ame étoit ravie;
Ils traçoient à mes yeux le tableau de sa vie.
« L'étude et les plaisirs, la guerre et les amours,
Ont rempli, me dit-il, l'instant de mes beaux jours;
Mais dans ces temps d'erreur, de folie et d'ivresse,
J'ai cherché mes devoirs; j'ai vu que la noblesse

Invitée aux emplois, appelée aux honneurs,
Doit au peuple son temps et l'exemple des mœurs.
J'ai passé dans les camps les momens de la guerre,
Et quand Louis vainqueur eut désarmé la terre,
Je fus utile encor dans un état nouveau.
Les agréables soins d'un seigneur de château,
Les plaisirs d'une vie occupée et tranquille,
Me donnoient un bonheur plus pur et plus facile.
C'est aux champs que le cœur cultive les vertus :
C'est aux champs, mon ami, qu'on peut, loin des abus,
Être ami de soi-même, amant de la nature.

. . . . . .

J'étois content; mais seul dans cet heureux séjour,
Il manquoit à mon cœur les charmes de l'amour.
Je cherchai, je choisis une sage compagne,
Qui prît avec les goûts les mœurs de la campagne;
Nous élevions un fils pour l'état et pour nous.
« J'avois tous les plaisirs d'un père et d'un époux :
Et je les ai perdus dans ces jours de tristesse,
Où l'homme qui vieillit sent déjà sa foiblesse,
Et cherche à s'appuyer sur des êtres chéris.
Mon ami, j'ai perdu mon épouse et mon fils :
De tout ce que j'aimois, cette éternelle absence,
Abattit mon courage, accabla ma constance.
Le jour, sur leur tombeau, j'allois verser des pleurs,
Et je veillois la nuit pour sentir mes douleurs.
Mes regrets m'étoient chers; mais mon ame affoiblie
Tombant dans les langueurs de la mélancolie,
Je ne voyois plus rien à craindre, à désirer.
Et je perdois enfin la douceur de pleurer.
« Un jour où j'errois seul dans un vallon stérile,
Sous de sombres rochers, près d'une orde immobile,

J'entendis près de moi des accens douloureux.
Je me trouvai sensible aux cris d'un malheureux,
Je courus à sa voix; ses plaintes redoublèrent :
Je lui tendis les bras, et nos larmes coulèrent.
Sans connoître nos maux, nous mêlions nos douleurs,
Et je lui savois gré de me rendre des pleurs.
« Hélas, l'infortuné; sans force, sans courage,
Se traînoit avec peine, et quittoit son village,
Où la faim consumoit son père et ses enfans.
Je calmai sa douleur par de foibles présens,
Et j'allai consoler ses enfans et son père.
De leur toit délabré j'écartai la misère;
Je sentis auprès d'eux mes regrets s'adoucir,
Et reconnus en moi la trace du plaisir.
« A l'aride fougère, aux chardons inutiles,
Cérès avoit livré ses champs les plus fertiles;
Le pauvre nourri d'herbe, et vêtu de lambeaux,
Vainement au fermier demandoit des travaux :
Je voulus réveiller cette triste indolence,
Et rappeler ici l'industrie et l'aisance.
Charmé de mes desseins, j'entrevis le bonheur,
Et déjà le chagrin pesoit moins sur mon cœur.
« L'indigent féconda la terre abandonnée :
Je payai ses momens. Du prix de sa journée
Il meubla sa cabane et vêtit ses enfans;
Ils vivoient des moissons qui couronnoient des champs.
« Il faut rendre meilleur le pauvre qu'on soulage;
C'est l'effet du travail, en tout temps, à tout âge.
On vit dans mon château la veuve et l'orphelin
Rouler sur les fuseaux ou la laine, ou le lin;
Les vieillards, par des soins, par des travaux faciles,
Pouvoient jouir encor du plaisir d'être utiles;

On paya les impôts sans se croire opprimé ;
Tout fut riche et content, et moi je fus aimé.
« O mon ami ! l'amour, les sens et la jennesse,
Des plaisirs les plus doux m'ont fait sentir l'ivresse ;
Mais protéger le foible, inspirer la vertu,
Est un plaisir plus grand, qui m'étoit inconnu.
Ah ! quand l'heureux fermier, l'innocente fermière
Accourent pour me voir au seuil de leur chaumière ;
Lorsque j'ai rassemblé ce peuple agricultenr,
Qui veille, rit et chante, et me doit son bouheur ;
Qnand je me dis le soir, sons mon toit solitaire,
J'ai fait ce jour encor le bien que j'ai pu faire ;
Mon cœnr s'épanouit ; j'épronve en ce moment
Une céleste joie, un saint ravissement ;
Et ce plaisir divin sonvent se renouvelle ;
Le temps n'en détruit pas le souvenir fidèle ;
On en jouit toujours, et dans l'âge avancé,
Le présent s'embellit des vertus dn passé.
Du temps, vons le voyez, j'ai senti les outrages ;
Déjà mes yeux éteints sont chargés de nuages ;
Mon corps est affaissé sous le fardeau des ans ;
Mais sans glacer mon cœur, l'âge affoiblit mes sens ;
J'embrasse avec ardeur les plaisirs qn'il me laisse.
De cœurs contens de moi j'entoure ma vieillesse ;
Je m'occupe, je pense, et j'ai pour volnpté
Ce charme que le ciel attache à la bonté. »
Ainsi, dans tous les temps, jouit le cœur dn sage,
Et son dernier soleil brille encor sans nuage :
Oui, l'arbitre éternel des êtres et des temps
Réserve des plaisirs à nos derniers instans.

*Le même, ibid.*

BEAUX JARDINS QU'ON PEUT SE PROPOSER D'IMITER.

Dans sa pompe élégante, admirez Chantilli,
De héros en héros, d'âge en âge embelli.
Beloeil, tout à la fois magnifique et champêtre,
Chanteloup, fier encor de l'exil de son maître,
Vous plairont tour-à-tour. Tel que ce frais bouton,
Timide avant-coureur de la belle saison,
L'aimable Tivoli, d'une forme nouvelle,
Fit le premier en France entrevoir le modèle.
Les Graces en riant dessinèrent Montreuil.
Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours, Auteuil,
Que dans vos frais sentiers doucement on s'égare!
L'ombre du grand Henri chérit encor Navarre.
Semblable à son auguste et jeune déité,
Trianon joint la grace avec la majesté.
Pour elle il s'embellit, et s'embellit par elle.
Et toi, d'un prince aimable, ô l'asile fidèle,
Dont le nom trop modeste est indigne de toi,
Lieu charmant! offre-lui tout ce que je lui dois,
Un fortuné loisir, une douce retraite.
Bienfaiteur de mes vers, ainsi que du poëte,
C'est lui qui, dans ce choix d'écrivains enchanteurs,
Dans ce jardin paré de poétiques fleurs,
Daigne accueillir ma muse. Ainsi, du sein de l'herbe,
La violette croît auprès du lys superbe.
Compagnon inconnu de ces hommes fameux,
Ah! si ma foible voix pouvoit chanter comme eux,
Je peindrois tes jardins, le dieu qui les habite,
Les arts et l'amitié qu'il y mène à sa suite.
Beau lieu! fais mon bonheur. Et moi, si quelque jour,
Grace à lui, j'embellis un champêtre séjour,

De mon illustre appui j'y placerai l'image.
De mes premières fleurs je veux qu'elle ait l'hommage :
Pour elle je cultive et j'enlace en festons
Le myrte et le laurier, tous deux chers aux Bourbons.
Et si l'ombre, la paix, la liberté m'inspire,
A l'auteur de ces dons je dévouerai ma lyre.
Riche de ses forêts, de ses prés, de ses eaux,
Le Germain offre encor des modèles nouveaux.
Qui ne connoît Rhinsberg qu'un lac immense arrose,
Où se plaisent les arts, où la valeur repose;
Potzdam, de la victoire héroïque séjour,
Potzdam, qui, pacifique et guerrier tour-à-tour,
Par la paix et la guerre a pesé sur le monde;
Bellevue où, sans bruit, roule aujourd'hui son onde,
Ce fleuve dont l'orgueil aimoit à marier
A ses tresses de jone des festons de laurier;
Gosow, fier de ses plants, Cassel, de ses cascades;
Et du charmant Vorlitz les fraîches promenades?
L'eau, la terre, les monts, les vallons et les bois,
Jamais d'aspects plus beaux n'ont présenté le choix.
Dans les champs des Césars la maîtresse du monde,
Offre sous mille aspects sa ruine féconde :
Par-tout, entremêlés d'arbres pyramidaux,
Marbres, bronzes, palais, urnes, temples, tombeaux,
Parlent de Rome antique; et la vue abusée
Croit au lieu d'un jardin parcourir un musée.
L'Ibère, avec orgueil, dans leur luxe royal,
Vante son Aranjuez, son vieil Escurial,
Toi, surtout, Ildephonse, et tes fraîches délices.
Là ne sont pas ces eaux dont les sources factices,
Se fermant tout à coup par leur morne repos,
Attristent le bocage, et trompent les échos.

Sans cesse résonnans dans ces jardins superbes,
D'intarissables eaux, en colonnes, en gerbes,
S'élancent, fendent l'air de leurs rapides jets,
Et des monts paternels égalent les sommets;
Lieu superbe, où Philippe, avec magnificence,
Défioit son aïeul, et retraçoit la France.
Le Batave, à son tour, par son art courageux,
Sut changer en jardin son sol marécageux;
Mais dans le choix des fleurs une recherche vaine,
Des bocages couvrant une insipide plaine,
Sont leur seule parure; et notre œil attristé
Y regrette des monts la sauvage âpreté;
Mais ses riches canaux et leur rive féconde,
De ses moulins dans l'air, de ses barques sur l'onde,
Des troupeaux dans ses prés les mobiles lointains,
Ses fermes, ses hameaux, voilà ses vrais jardins.
Des arbres résineux la robuste verdure,
Les mousses, les lichens qui bravent la froidure,
Du Russe, presque seuls, parent le long hiver:
Mais l'art subjugue tout: le fer, vainqueur de l'air,
De Flore dans ces lieux entretient la couronne,
Et Vulcain y présente un hospice à Pomone.
Par ses hardis travaux, tel le plus grand des Czars
Sut chez un peuple inculte acclimater les arts.
Heureux si des méchans l'absurde frénésie
Ne vient pas en poison changer leur ambrosie;
Et si de Pierre, un jour, quelque heureux successeur,
Sans craindre leur danger, sait goûter leur douceur!
Le Chinois offre aux yeux des beautés pittoresques,
Des contrastes frappans et quelquefois grotesques,
Ses temples, ses palais richement colorés,
Leurs murs de porcelaine, et leurs globes dorés.

Vous dirai-je quel luxe, aux rives Ottomanes,
Charme dans leurs jardins les beautés musulmanes ?
Là, les arts enchanteurs prodiguent les berceaux,
Le marbre des bassins, le murmure des eaux,
Les Kiosks élégans, les fleurs toujours écloses :
L'empire d'orient est l'empire des roses.
Sous un ciel moins heureux, le Sarmate, à son tour,
Présente aux yeux ravis plus d'un riant séjour.
Tel brille ce superbe et riche paysage
Qui fut de Radzivil l'ingénieux ouvrage :
Là, tout plaît à nos yeux, le coteau, le vallon,
Et la belle Arcadie a mérité son nom.
Et pourrois-je oublier ta pompe enchanteresse,
Toi, dans qui l'élégance est jointe à la richesse,
Fortuné Pulhavi, qui seul obtins des dieux
Les charmes que le ciel partage à d'autres lieux ?
Quel tableau ravissant présentent tes campagnes !
De quel cadre pompeux l'entourent ces montagnes
Où du grand Casimir, seul, sans garde et sans cour,
Le palais règne encor sur les champs d'alentour !
Détours mystérieux, magnifiques allées,
Bois charmans, verts coteaux, agréables vallées,
Les aspects étrangers, et les propres trésors,
Tout enchante au-dedans, tout invite au-dehors.
Dirai-je les forêts dont les monts se couronnent,
Ou ce chêne, géant des bois qui l'environnent,
Ou ce gros peuplier de qui l'énorme tronc,
Lorsque de cent hivers il a bravé l'affront,
Se festonnant de nœuds d'où sort un vert feuillage,
Semble orné par le temps et rajeuni par l'âge?
Pour mieux charmer les yeux, au pied de tes coteaux,
La Vistule pour toi roule ses vastes eaux;

Pour toi son sein blanchit sous des barques agiles ;
Elle baigne tes bois, elle embrasse tes îles.
Quel plaisir, quand le soir jette ses derniers feux,
De voir, peints à la fois dans ses flots radieux
Qu'un beau pourpre colore, et qu'un blanc pur argente,
Le soleil expirant et la lune naissante !
Là, d'un chemin public c'est l'aspect animé ;
Du plus loin qu'il te voit le voyageur charmé
S'arrête, admire, et part emportant ton image ;
Le fleuve, le ruisseau, la forêt, le bocage,
Les arcs lointains des ponts, la flèche des clochers,
Me frappent tour à tour ; tes grottes, tes rochers,
Sont de vastes palais voûtés par la nature ;
D'autres, enfans de l'art, ont chacun leur parure.
Là, les fleurs, l'oranger, les myrtes toujours verts,
Jouissent du printemps et trompent les hivers ;
D'un portique pompeux leur abri se décore,
Et leur parfum trahit la retraite de Flore.
Ailleurs c'est un musée, asile studieux,
Livres, bronzes, tableaux, là, tout charme les yeux ;
Là, même après Mérope, Athalie et Zaïre,
Mes foibles vers peut-être obtiennent un sourire.
Rome, Athène, en ces lieux quel art vous imita ?
Je reconnois de loin le temple de Vesta.
Voici la roche auguste où tonnoit la Sibylle ;
Sa main n'y trace plus sur la feuille mobile
Ces arrêts fugitifs, tableaux de l'avenir ;
Ici, c'est le passé qui parle au souvenir :
Ses nombreux monumens enrichissent l'histoire,
Et ce temple est pour nous le temple de mémoire.
J'y trouve le bon roi, l'usurpateur cruel,
Et les traits de Henri près de ceux de Cromwel,

La chaîne de Stuart, ce livre d'Antoinette
Par qui montoit vers Dieu sa prière secrète.
Ah ! couple infortuné, sujet de tant de pleurs,
Vos noms seuls prononcés attendrissent les cœurs.
Au sortir de ce temple où revivent les âges,
Un autre va des lieux me montrer les images.
Imagination, pouvoir que j'ai chanté,
Conduis-moi, porte-moi dans ce temple enchanté
Où des murs Bysantins, d'un temple où le Druide
Souilloit de sang humain son autel homicide,
D'un palais de l'Ecosse et d'un fort de Paris,
S'assemblent les fragmens, l'un de l'autre surpris.
Rome, Rome elle-même en ravages féconde,
Mêle ici sa ruine aux ruines du monde;
Un roi du capitole y venge l'univers;
Mais un temple est formé de ces débris divers;
Il peint le monde entier, il orne le bocage,
Et le temps destructeur méconnoît son ouvrage.
Au fond de ce bosquet, vers ce lieu retiré,
J'avance et je découvre un débri plus sacré.
Venez ici vous tous dont l'ame recueillie
Vit des tristes plaisirs de la mélancolie;
Voyez ce mausolée où le bouleau pliant,
Lugubre imitateur du saule d'orient,
Avec ses longs rameaux, et sa feuille qui tombe,
Triste, et les bras pendans, vient pleurer sur la tombe.
Et toi dont le génie orna ce lieu charmant,
Que ce lieu pour toi-même est un doux monument!
Il te vit, fille heureuse, adorer un bon père,
Te vit heureuse épouse, et bienheureuse mère.
Ta fille à ces beautés prête un charme nouveau;
Elle embellit les fleurs, le bosquet, le ruisseau,

Te rend plus chers les bois chéris de tes ancêtres.
Là vos plus doux plaisirs sont des plaisirs champêtres ;
Là, communs sont vos vœux, votre bonheur commun,
Vos parcs sont séparés, et vos cœurs ne sont qu'un.
Et moi, peintre des champs, moi qui ferai peut-être
Vivre ces beaux jardins que vos mains ont fait naître,
Mon nom, du moins, mon nom habite donc ces lieux!
La pierre qui l'honore est donc chère à vos yeux !
Des groupes de bergers et des chœurs de bergères
Viennent donc quelquefois, de leurs danses légères,
Animer la prairie où gît modestement,
Au bord d'un clair ruisseau, mon humble monument!
Ah ! que ne peut ma voix s'y faire un jour entendre !
Mes chants vous rendroient grace ; et, pour une ame tendre,
Quels sons harmonieux, quels accords ravissans
De la reconnaissance égalent les accens ?
Entendez donc sa voix ; et que son doux langage
Pour moi soit un plaisir, et pour vous un hommage.
Enfin je viens à toi, florissante Albion,
Au bel art des jardins instruite par Bacon ;
De Pope, de Milton, les chants le secondèrent ;
A leur voix, des vieux parcs, les terrasses tombèrent ;
Le niveau fut brisé ; tout fut libre ; et tes mains
Ont, comme tes cités, affranchi tes jardins.
Un goût plus pur orna, dessina les bocages.
Oh ! qui pourrait compter les parcs, les paysages,
Les sites enchanteurs qu'arrose dans son cours
Ce fleuve impérieux qui, dans ses longs détours,
Parmi des prés fleuris, des campagnes fécondes,
Marche vers l'océan, en souverain des ondes,
Plus riche que l'Hermus, plus vaste que le Rhin,
Et dont l'urne orgueilleuse est l'urne du destin.

Combien j'aime Park-place, où, content d'un bocage,
L'ambassadeur des rois se plaît à vivre en sage;
Leasowe, de Shenstone autrefois le séjour,
Où tout parle de vers, d'innocence et d'amour;
Hagley, nous déployant son élégance agreste;
Et Pain's-hill si charmant dans sa beauté modeste;
Et Bowton et Foxly, que le bon goût planta,
Fier d'obéir lui-même aux lois qu'il nous dicta;
Tous deux voisins, tous deux aimés des dieux champêtres,
Et, malgré leur contraste, amis comme leurs maîtres.
Toi-même viens enfin prendre place en mes chants,
Chiswick, plein des trésors de la ville et des champs;
Soit que dans ces bosquets j'admire la nature;
Soit que ton élégante et noble architecture,
Dans ce beau pavillon dont l'œil est amoureux,
Du grand Palladio m'offre l'ouvrage heureux;
Soit que, dans ce salon où la toile respire,
La Flandre et l'Ausonie offrent à Devonshire
D'innombrables beautés, qu'efface un de ses traits.
Charmez donc ses loisirs, beaux lieux, asiles frais;
Et quand son goût vous prête une grace nouvelle,
Croissez, ombragez-vous, et fleurissez pour elle.

*De Lille. Jardins, chant 1^er^.*

### Bois et Bocages.

Bois augustes, salut! Vos voûtes poétiques
N'entendent plus le Barde, et ses affreux cantiques;
Un délire plus doux habite vos déserts,
Et vos autres encor nous instruisent en vers.
Vous inspirez les miens, ombres majestueuses!
Souffrez donc qu'aujourd'hui mes mains respectueuses

Viennent vous embellir, mais sans vous profaner;
C'est de vous que je veux apprendre à vous orner.
Les bois peuvent s'offrir sous des aspects sans nombre.
Ici, des troncs pressés rembruniront leur ombre;
Là, de quelques rayons égayant ce séjour,
Forment un doux combat de la nuit et du jour.
Plus loin, marquant le sol de leurs feuilles légères,
Quelques arbres épars joueront dans les clairières;
Et flottant l'un vers l'autre, et n'osant se toucher,
Paroîtront à la fois se fuir et se chercher.
Ainsi le bois par vous perd sa rudesse austère;
Mais n'en détruisez pas le grave caractère:
De détails trop fréquens, d'objets minutieux
N'allez pas découper son ensemble à nos yeux.
Qu'il soit un, simple et grand, et que votre art lui laisse
Avec toute sa pompe, un peu de sa rudesse.
Montrez ces troncs brisés; je veux des noirs torrens
Dans le creux des ravins suivre les flots errans.
Du temps, des eaux, de l'air n'effacez point la trace;
De ces rochers pendans respectez la menace,
Et qu'enfin dans ces lieux empreints de majesté
Tout respire une mâle et sauvage beauté:
Mais sans nuire à sa pompe égaycz sa tristesse.
Le bocage, moins fier, avec plus de mollesse
Déploie à nos regards des tableaux plus rians,
Veut un site agréable, et des contours lians,
Fuit, revient, et s'égare en routes sinueuses,
Promène entre des fleurs des eaux voluptueuses;
Et j'y crois voir encore, ivre d'un doux loisir,
Epicure dicter les leçons du plaisir.
Mais c'est peu qu'en leur sein le bois ou le bocage
Renferment leur richesse élégante ou sauvage;

Dans l'art d'orner les champs, comme dans nos écrits,
A la variété le goût donne le prix,
Cette variété, séduisante déesse,
Qui flattant de nos cœurs l'inconstante foiblesse,
Un prisme dans les mains, colore l'univers.
. . . . . .
Dans vos heureux travaux rendez-lui donc hommage;
Le chef-d'œuvre des dieux vous en offre l'image.
Regardez cette tête où la divinité
Semble imprimer ses traits; quelle variété!
Des sentimens du cœur majestueux théâtre,
Le front s'épanouit en ovale d'albâtre,
Et donblant son éclat par un contraste heureux,
S'entoure et s'embellit de l'ombre des cheveux:
L'œil ardent réunit des faisceaux de lumière:
Deux noirs sourcils en arc protègent sa panpière;
Et la lèvre, où s'empreint la rougeur du corail;
De la blancheur des dents relève encor l'émail,
Le nez, dans sa longueur, dessinant le visage,
Par une ligne droite avec art le partage;
Tandis que, déployant ses contours gracieux,
La joue au teint vermeil s'arrondit à nos yeux.
Voyez le pied, la main, dont la structure étale
De ses doigts variés la longueur inégale;
Voilà votre modèle: heureux imitateur,
Suivez dans ses dessins la main du créateur,
Et d'objets en objets promené dans l'espace,
Que l'œil toujours jouisse et jamais ne se lasse.
N'allez donc pas des bois symétrisant les bords,
D'un coup d'œil uniforme attrister les dehors.
Que vos murs de verdure et vos tristes charmilles
Ne cachent point aux yeux leurs nombreuses familles:

Je veux les voir ; je veux, dans ces bocages verts,
Sous leurs divers aspects voir ces arbres divers :
Les uns tout vigoureux et tout frais de jeunesse,
D'autres tout décrépits, tout noueux de vieillesse ;
Ceux-ci rampans ; ceux-là, fiers tyrans des forêts,
Des tributs de la séve épuisant leurs sujets :
Vaste scène où des mœurs de la vie et des âges
L'esprit avec plaisir reconnoît les images.

*Le même, ibid, chant 2.*

### Les Fleurs.

Fleurs charmantes ! par vous la nature est plus belle :
Dans ses brillans tableaux l'art vous prend pour modèle :
Simples tributs du cœur, vos dons sont chaque jour
Offerts par l'amitié, hasardés par l'amour.
D'embellir la beauté vous obtenez la gloire ;
Le laurier vous permet de parer la victoire,
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur.
L'autel même où de Dieu repose la grandeur,
Se parfume au printemps de vos douces offrandes,
Et la religion sourit à vos guirlandes.
Mais c'est dans nos jardins qu'est votre heureux séjour.
Filles de la rosée et de l'astre du jour,
Venez donc de nos champs décorer le théâtre.
N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre,
Au lieu de vous jeter par touffes, par bouquets,
J'aille de lits en lits, de parquets en parquets,
De chaque fleur nouvelle attendre la naissance,
Observer ses couleurs, épier leur nuance.
Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur,

Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille,
D'une anémone unique adore la merveille,
On, d'un rival heureux enviant le secret,
Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.
Laissez-lui sa manie et son amour bizarre;
Qu'il possède en jaloux et jouisse en avare.
Sans obéir aux lois d'un art capricieux,
Fleurs, parure des champs et délices des yeux,
De vos riches couleurs venez peindre la terre,
Venez; mais n'allez pas dans les buis d'un parterre
Renfermer vos appas tristement relégués.
Que vos heureux trésors soient par-tout prodigués.
Tantôt de ces tapis émaillez la verdure;
Tantôt de ces sentiers égayez la bordure;
Serpentez en guirlande; entourez ces berceaux;
En Méandres brillans courez au bord des eaux;
Ou tapissez ces murs, ou dans cette corbeille
Du choix de vos parfums embarrassez l'abeille.
Que Rapin, vous suivant dans toutes les saisons,
Décrive tous vos traits, rappelle tous vos noms;
A de si longs détails le dieu du goût s'oppose.
Mais qui peut refuser un hommage à la rose,
La rose, dont Vénus compose ses bosquets,
Le printemps sa guirlande, et l'amour ses bouquets;
Qu'Anacréon chanta, qui formoit avec grace
Dans les jours de festin la couronne d'Horace;
La rose au doux parfum, de qui l'extrait divin
Goutte à goutte versé par une avare main,
Parfume, en s'exhalant, tout un palais d'Asie,
Comme un doux souvenir remplit toute la vie?

*Le même, ibid, chant. 3.*

## La Chartreuse de Paris.

Vieux cloître où de Bruno les disciples cachés
Renferment tous leurs vœux sur le ciel attachés ;
Cloître saint, ouvre-moi tes modestes portiques ;
Laisse-moi m'égarer dans ces jardins rustiques
Où venoit Catinat méditer quelquefois,
Heureux de fuir la cour et d'oublier les rois.
J'ai trop connu Paris : mes légères pensées
Dans son enceinte immense au hasard dispersées,
Veulent en vain rejoindre et lier tous les jours,
Leur fil demi-formé, qui se brise toujours ;
Seul, je viens recueillir mes vagues rêveries.
Fuyez, bruyans remparts, pompeuses Tuileries,
Jardin dont la grandeur et la simplicité
Du siècle de Louis nous peint la majesté !
Je préfère ces lieux où l'ame moins distraite,
Même au sein de Paris, peut goûter la retraite ;
La retraite me plaît, elle eut mes premiers vers.
Déjà de feux moins vifs éclairant l'univers,
Septembre loin de nous s'éloigne, et décolore
Cet éclat dont l'année un moment brille encore.
Il redouble la paix qui m'attache en ces lieux :
Son jour mélancolique et si doux à nos yeux,
Son vert plus rembruni, son grave caractère,
Semblent se conformer au deuil du monastère.
Sous ces bois jaunissans j'aime à m'ensevelir ;
Couché sur un gazon qui commence à pâlir
Je jouis d'un air pur, de l'ombre et du silence.
Ces chars tumultueux où s'assied l'opulence,
Tous ces travaux, ce peuple en tumulte agité,
Ces sons confus qu'élève une vaste cité,

Des enfans de Bruno ne troublent point l'azile ;
Le bruit les environne et leur ame est tranquille.
Tous les jours, reproduit sous des traits inconstans,
Le fantôme du siècle emporté par le temps,
Passe, et roule autour d'eux ses pompes mensongères,
Mais c'est en vain : du siècle ils ont fui les chimères :
Hormis l'éternité, tout est songe pour eux.
Et nous osons pourtant les juger malheureux !
Quel préjugé funeste à des lois si rigides,
Attache, disons-nous, ces pieux suicides ?
Ils meurent longuement, rongés d'un noir chagrin,
L'autel garde leurs vœux sur des tables d'airain,
Et le seul désespoir habite leurs cellules.
Eh bien ! vous qui plaignez ces victimes crédules
Pénétrez avec moi ces murs religieux ;
N'y respirez-vous pas l'air paisible des cieux ?
Vos chagrins ne sont plus, vos passions se taisent,
Et du cloître muet les ténèbres vous plaisent.
Mais quel lugubre son du haut de cette tour
Descend, et fait frémir les dortoirs d'alentour ?
C'est l'airain qui du temps formidable interprète,
Dans chaque heure qui fuit, à l'humble anachorète
Redit en longs échos : SONGE AU DERNIER MOMENT !
Le son sous cette voûte expire lentement,
Et quand il a cessé l'ame en frémit encore.
La méditation qui, seule dès l'aurore,
Dans ces sombres parvis marche en baissant son œil,
A ce signal s'arrête, et lit sur un cercueil,
L'épitaphe à demi par les ans effacée,
Qu'un gothique écrivain dans la pierre a tracée.
O tableaux éloquens ! ô combien à mon cœur
Plaît ce dôme noirci d'une divine horreur !

Et le lierre embrassant ses débris de murailles,
Où croasse l'oiseau chantre des funérailles,
Les approches du soir, et ces ifs attristés,
Où glissent du soleil les dernières clartés,
Et ce buste pieux que la mousse environne,
Et la cloche d'airain à l'accent monotone,
Ce temple où chaque aurore entend de saints concerts
Sortir d'un long silence, et monter dans les airs,
Un martyr dont l'autel a conservé ces restes,
Et le gazon qui croît sur ces tombeaux modestes
Où l'heureux cénobite a passé sans remord
Du silence du cloître à celui de la mort.
Cependant sur ces murs l'obscurité s'abaisse;
Leur deuil est redoublé, leur ombre est plus épaisse;
Les hauteurs de Meudon me cachent le soleil;
Le jour meurt, la nuit vient, le couchant moins vermeil,
Voit pâlir de ces feux la dernière étincelle.
Tout-à-coup se rallume une aurore nouvelle,
Qui monte avec lenteur sur les dômes noircis
De ce palais voisin qu'éleva Médicis; (1)
Elle en blanchit le faîte, et ma vue enchantée
Reçoit par ces vitraux la lueur argentée.
L'astre touchant des nuits verse du haut des cieux
Sur les tombes du cloître un jour mystérieux,
Et semble y réfléchir cette douce lumière,
Qui des morts bienheureux doit charmer la paupière.
Ici, je ne vois plus les horreurs du trépas,
Son aspect attendrit et n'épouvante pas.
Me trompé-je? Ecoutons; sous ces voûtes paisibles
Ont retenti des voix, des harpes invisibles,

(1) Le Luxembourg.

Et la religion, le front voilé, descend.
Elle approche : déjà son calme attendrissant,
Jusqu'au fond de votre ame en secret s'insinue.
Entendez-vous un Dieu dont la voix inconnue
Dit : *Au fond du désert, ô mon fils, cherche-moi,*
*Viens, je t'y parlerai, j'y serai près de toi.*
Maintenant du milieu de cette paix profonde,
Tournez les yeux, voyez dans les routes du monde,
S'agiter les humains que travaille sans fruit
Cet espoir obstiné du bonheur qui les fuit :
Rappelez-vous les mœurs de ces siècles sauvages,
Où sur l'Europe entière apportant les ravages,
Des Vandales obscurs, de farouches Lombards,
Des Goths se disputoient le trône des Césars.
La force étoit sans frein, le foible sans asile :
Parlez : blâmerez-vous les Benoît, les Bazile,
Qui loin du siècle impie, en ces temps abhorrés,
Ouvrirent au malheur des refuges sacrés ?
Déserts de l'orient, sables, sommets arides,
Catacombes, forêts, sauvages Thébaïdes,
O que d'infortunés votre noire épaisseur
A dérobés jadis au fer de l'oppresseur !
C'est là qu'ils se cachoient, et les chrétiens fidèles,
Que la religion protégeoit de ses aîles,
Vivant avec Dieu seul dans leurs pieux tombeaux,
Pouvoient au moins prier sans craindre les bourreaux.
Le tyran n'osoit plus y chercher ses victimes.
Et que dis-je ? accablé de l'horreur de ses crimes,
Souvent dans ce lieu saint l'oppresseur désarmé,
Venoit demander grace aux pieds de l'opprimé.
D'héroïques vertus habitoient l'hermitage.
Je vois dans les débris de Thèbes, de Carthage,

Aux creux des souterrains, au fond des vieilles tours,
D'illustres pénitens fuir le monde et les cours.
La voix des passions se tait sous leurs cilices,
Mais leurs austérités ne sont point sans délices,
Celui qu'ils ont cherché ne les oubliera pas,
Dieu commande au désert de fleurir sous leurs pas.
Palmier qui rafraîchis la plaine de Syrie,
Ils venoient reposer sous ton ombre chérie;
Prophétique Jourdain, ils erroient sur tes bords,
Et vous, qu'un roi charmoit de ses divins accords,
Cèdres du haut Liban, sur votre cîme altière,
Vous portiez jusqu'au ciel leur ardente prière!
Cet antre protégeoit leur paisible sommeil:
Souvent le cri de l'aigle avança leur réveil;
Ils chantoient l'Eternel sur le roc solitaire,
Au bruit sourd d'un torrent dont l'eau les désaltère,
Quand tout-à-coup un ange, en dévoilant ses traits,
Leur porte au nom du ciel un message de paix.
Et cependant leurs jours ne sont point sans orages.
Cet éloquent Jérôme, homme des premiers âges,
Voyoit sous le cilice et de cendres couvert,
Tous les vices de Rome assiéger son désert.
Leurs combats exerçoient son austère sagesse.
Peut-être comme lui déplorant sa foiblesse,
Un mortel trop sensible habita ce séjour.
Hélas! plus d'une fois les soupirs de l'amour
S'élèvent dans la nuit du fond des monastères;
En vain les repoussant de ses regards austères,
La pénitence veille à côté d'un cercueil;
Il entre déguisé sous les voiles du deuil;
Au Dieu consolateur en pleurant il se donne.
A Comminge, à Rancé Dieu sans doute pardonne:

A Comminge, à Rancé qui ne doit quelques pleurs ?
Qui n'eu sait les amours ? qui n'eu plaint les malheurs ?
Et toi, dont le nom seul trouble l'ame amoureuse,
Des bois du Paraclet vestale malheureuse,
Toi qui sans prononcer de vulgaires sermens,
Fis connoître à l'amour de nouveaux sentimens ;
Toi, que l'homme sensible, abusé par lui-même,
Se plaît à retrouver dans la femme qu'il aime,
Héloïse, à ton nom quel cœur ne s'attendrit ?
Tel qu'un autre Abaillard tout amant te chérit.
Que de fois j'ai cherché, loin du monde volage,
L'asile où dans Paris s'écoula ton jeune âge !
Ces vénérables tours qu'allonge vers les cieux
La cathédrale antique où prioient nos aïeux ;
Ces tours ont conservé ton amoureuse histoire.
Là, tout m'en parle encor ; là, revit ta mémoire :
Là du toit de Fulbert j'ai revu les débris.
On dit même, en ces lieux de ton ombre chéris,
Qu'un long gémissement s'élève chaque année,
A l'heure où se forma ton funeste hyménée.
La jeune fille alors lit, au déclin du jour,
Cette lettre éloquente où brûle ton amour :
Son trouble est aperçu de l'amant qu'elle adore,
Et des feux que tu peins son feu s'accroît encore.
Mais que fais-je, imprudent ? quoi ! dans ce lieu sacré
J'ose parler d'amour, et je marche entouré
Des leçons du tombeau, des menaces suprêmes ?
Ces murs, ces longs dortoirs se couvrent d'anathèmes,
De sentences de mort qu'aux yeux épouvantés,
L'ange exterminateur écrit de tous côtés.
Je lis à chaque pas : DIEU, L'ENFER, la VENGEANCE.
Par-tout est la rigueur, nulle part la clémence.

Cloître sombre ! où l'amour est proscrit par le ciel,
Où l'instinct le plus cher est le plus criminel ;
Déjà, déjà ton deuil plaît moins à ma pensée.
L'imagination vers le ciel élancée,
Aima leur saint repos, leur long recueillement :
Mais mon ame a besoin d'un plus doux sentiment.
Ces devoirs rigoureux font trembler ma foiblesse.
Tontefois quand le temps qui détrompe sans cesse,
Pour moi des passions détruira les erreurs,
Et leurs plaisirs trop courts souvent mêlés de pleurs,
Quand mon cœur nourrira quelque peine secrète,
Dans ces momens si doux et si chers au poëte,
Où fatigué du monde, il veut, libre du moins,
Et jouir de lui-même, et rêver sans témoins,
Alors je reviendrai, solitude tranquille,
Oublier dans ton sein les ennuis de la ville,
Et retrouver encor, sous ses lambris déserts,
Les mêmes sentimens retracés dans ces vers.

*Fontanes.*

### La chasse du Cerf.

Aux habitans de l'air faut-il livrer la guerre ?
Le chasseur prend son tube, image du tonnerre ;
Il l'élève au niveau de l'œil qui le conduit :
Le coup part, l'éclair brille, et la foudre le suit.
Quels oiseaux va percer la grêle meurtrière ?
C'est le vanneau plaintif, errant sur la bruyère :
C'est toi, jeune alouette, habitante des airs !
Tu meurs en préludant à tes tendres concerts.
Mais pourqnoi célébrer cette lâche victoire,
Ces triomphes sans fruits et ces combats sans gloire ?

O muse, qui souvent, d'une si douce voix,
Imploras la pitié pour les chantres des bois,
Ah ! dévoue à la mort l'animal dont la tête
Présente à notre bras une digne conquête,
L'ennemi des troupeaux, l'ennemi des moissons.
Mais quoi ? Du cor bruyant j'entends déjà les sons :
L'ardent coursier déjà sent tressaillir ses veines,
Bat du pied, mord le frein, sollicite les rênes.
A ces apprêts de guerre, au bruit des combattans,
Le cerf frémit, s'étonne et balance long-temps.
Doit-il loin des chasseurs prendre son vol rapide ?
Doit-il leur opposer son audace intrépide ?
De son front menaçant ou de ses pieds légers,
A qui se fîra-t-il dans ces pressans dangers ?
Il hésite long-temps : la peur enfin l'emporte ;
Il part, il court, il vole : un moment le transporte
Bien loin de la forêt, et des chiens et du cor.
Le coursier libre enfin, s'élance et prend l'essor ;
Sur lui l'ardent chasseur part comme la tempête,
Se penche sur ses crins, se suspend sur sa tête.
Il perce les taillis, il rase les sillons,
Et la terre sous lui roule en noirs tourbillons.
Cependant le cerf vole, et les chiens sur sa voie
Suivent ces corps légers que le vent leur envoie ;
Par-tout où sont ses pas sur le sable imprimés,
Ils attachent sur eux leurs naseaux enflammés ;
Alors le cerf tremblant, de son pied, qui les guide,
Maudit l'odeur traîtresse et l'empreinte perfide.
Poursuivi, fugitif, entouré d'ennemis,
Enfin dans son malheur il songe à ses amis.
Jadis de la forêt dominateur superbe,
S'il rencontre des cerfs errans en paix sur l'herbe,

Il vient au milieu d'eux, humiliant son front,
Leur confier sa vie et cacher son affront.
Mais, hélas! chacun fuit sa présence importune
Et la contagion de sa triste fortune :
Tel un flatteur délaisse un prince infortuné.
Banni par eux il fuit, il erre abandonné :
Il revoit ces grands bois, si chers à sa mémoire,
Où cent fois il goûta les plaisirs et la gloire,
Quand les bois, les rochers, les antres d'alentour
Répondoient à ses cris et de guerre et d'amour,
Et qu'en sultan superbe à ses jeunes maîtresses
Sa noble volupté partageoit ses caresses.
Honneur, empire, amour, tout est perdu pour lui.
C'est envain qu'à ses mains prêtant un noble appui,
D'un cerf tout jeune encor la confiante audace
Succède à ses dangers et s'élance à sa place;
Par les chiens vétérans le piége est éventé.
Du son lointain des cors bientôt épouvanté,
Il part, rase la terre, ou, vieilli dans la feinte,
De ses pas, en sautant, il interrompt l'empreinte;
Ou, tremblant et tapi loin des chemins frayés,
Veille et promène au loin ses regards effrayés,
S'éloigne, redescend, croise et confond sa route.
Quelquefois il s'arrête; il regarde, il écoute;
Et des chiens, des chasseurs, de l'écho des forêts
Déjà l'affreux concert le frappe de plus près.
Il part encor, s'épuise encore en ruses vaines.
Mais déjà la terreur court dans toutes ses veines;
Chaque bruit est pour lui l'annonce de son sort,
Chaque arbre un ennemi, chaque ennemi la mort.
Alors, las de traîner sa course vagabonde,
De la terre infidèle il s'élance dans l'onde,

Et change d'élément sans changer de destin.
Avide et réelamant son barbare festin,
Bientôt vole après lui, de sueur dégouttante,
Brûlante de fureur et de soif haletante,
La meute aux cris aigus, aux yeux étincelans.
L'onde à peine suffit à leurs gosiers brûlans :
Mais à leur fier instinct d'autres besoins commandent ;
C'est de saug qu'ils ont soif, c'est du sang qu'ils demandent.
Alors désespéré, sans amis, sans secours,
A la fureur enfin sa foiblesse a recours.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'en ruses impuissantes
La frayeur ait usé ses forces languissantes ?
Et que n'a-t-il plutôt, écoutant sa valeur,
Par un noble combat illustré son malheur ?
Mais, enfin, las de perdre une inutile adresse,
Terrible il se ranime, il s'avance, il se dresse,
Soutient seul mille assauts ; son généreux courroux
Réserve aux plus vaillans ses plus terribles coups.
Sur lui seul à la fois tous ses ennemis fondent ;
Leurs morsures, leurs cris, leur rage se confondent.
Il lutte, il frappe encore : efforts infructueux !
Hélas ! que lui servit son port majestueux,
Et sa taille élégante et ses rameaux superbes,
Et ses pieds qui voloient sur la pointe des herbes ?
Il chancelle, il succombe, et deux ruisseaux de pleurs
De ses assassins même attendrissent les cœurs.

*De Lille, Homme des champs, chant 1er*

### Le curé de campagne.

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère ?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère

Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année,
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie, et le suit au tombeau.
Je ne choisirai point pour cet emploi sublime,
Cet avide intrigant que l'intérêt anime,
Sévère pour autrui, pour lui-même indulgent;
Qui pour un vil profit quitte un temple indigent,
Dégrade par son ton la chaire pastorale,
Et sur l'esprit du jour compose sa morale.
Fidèle à son église, et cher à son troupeau,
Le vrai pasteur ressemble à cet antique ormeau
Qui, des jeux du village ancien dépositaire,
Leur a prêté cent ans son ombre héréditaire,
Et dont les verts rameaux, de l'âge triomphans,
Ont vu mourir le père et naître les enfans.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre providence.
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.
Souvent dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin, la douleur et le trépas ensemble,
Il paroît, et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.
Qui prévient le besoin, prévient souvent le crime.
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime;
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.
Honorez ses travaux; que son logis antique,
Par vous rendu décent et non pas magnifique,

Au-dedans des vertus renfermant les trésors,
D'un air de propreté s'embellisse au-dehors.
La pauvreté dégrade, et le faste révolte.
Partagez avec lui votre riche récolte;
Ornez son sanctuaire et parez son autel.
Liguez-vous saintement pour le bien mutuel:
Et quel spectacle, ô Dieu, vaut celui d'un village
Qu'édifie un pasteur, et que console un sage?
Non, Rome subjuguant l'univers abattu,
Ne vaut pas un hameau qu'habite la vertu,
Où les bienfaits de l'un, de l'autre les prières,
Sont les trésors du pauvre et l'espoir des chaumières.

*Le même, ibid.*

### Jardins de Lima; Canal du Languedoc; combat d'Hercule et du fleuve Achélous.

Dans les champs où, plus près de l'astre ardent du jour,
Au sein de ses vallons Lima sent, tour à tour,
Par le vent de la mer, par celui des montagnes,
Le soir et le matin rafraîchir ses campagnes,
Avec bien moins de frais et bien moins d'art encor,
L'homme sait des ruisseaux disposer le trésor,
Et, suivant qu'il répand ou suspend leur largesse,
Retarde sa récolte ou hâte sa richesse.
Près du fruit coloré la fleur s'épanouit;
L'arbre donne et promet, l'homme espère et jouit.
Là le cep obéit au fer qui le façonne;
Ici de grappes d'or la vigne se couronne;
Et, sans que l'eau du ciel lui dispense ses dons,
L'homme au cours des ruisseaux asservit les saisons.

Lieux charmans, où les cieux sont féconds sans nuage,
Et qui ne doivent point leur richesse à l'orage !
Tant l'art a de pouvoir ! tant l'homme audacieux
Sait vaincre la nature et corriger les cieux !
Ne pouvez-vous encor de ces terres fangeuses
Guider dans des canaux les eaux marécageuses,
Et, donnant à Cérès des trésors imprévus,
Montrer au ciel des champs qu'il n'avoit jamais vus ?
Tantôt, coulant sans but, des sources vagabondes
A leur libre penchant abandonnent leurs ondes,
Et suivent au hasard leurs cours licencieux :
Changez en long canal ces flots capricieux.
Bientôt vous allez voir mille barques agiles
Descendre, remonter sur ses ondes dociles.
Aux cantons étrangers il porte vos trésors ;
Des fruits d'un sol lointain il enrichit vos bords ;
Par lui les intérêts, les besoins se confondent,
Tous les biens sont communs, tous les lieux se répondent,
Et l'air, l'onde et la terre en bénissent l'auteur.
Riquet, de ce grand art atteignit la hauteur,
Lorsqu'à ce grand travail du peuple monastique,
Dont long-temps l'ignorance honora Rome antique,
Son art joignit encor des prodiges nouveaux,
Et rénnit deux mers par ses hardis travaux.
Non, l'Egypte et son lac, le Nil et ses merveilles
Jamais de tels récits n'ont frappé les oreilles.
Là, par nn art magique, à vos yeux sont offerts
Des fleuves sur des ponts, des vaisseaux dans les airs ;
Des chemins sous des monts, des rocs changés en voûte,
Où vingt fleuves ; suivant leur ténébreuse route,
Dans de noirs souterrains conduisent les vaisseaux,
Qui du noir Achéron semblent fendre les eaux ;

Puis, gagnant lentement l'ouverture opposée,
Découvrent tout à coup un riant Elysée,
Des vergers pleins de fruits et des prés pleins de fleurs,
Et d'un bel horizon les brillantes couleurs.
En contemplant du mont la hauteur menaçante,
Le fleuve quelque temps s'arrête d'épouvante;
Mais, d'espace en espace en tombant retenus,
Avec art applanis, avec art soutenus,
Du mont, dont la hauteur au vallon doit les rendre,
Les flots, de chute en chute, apprennent à descendre;
Puis traversant en paix l'émail fleuri des prés,
Conduisent à la mer les vaisseaux rassurés.
Chef-d'œuvre qui vainquit les monts, les champs, les ondes,
Et joignit les deux mers qui joignent les deux mondes!
Mais ces fleuves féconds sont souvent destructeurs:
Sachez donc réprimer ces flots dévastateurs.
Tout connut ce bel art, et l'antiquité même
En présente à nos yeux l'ingénieux emblême.
Du fabuleux Ovide écoutez le récit.
« Achéloïs, dit-il, échappé de son lit,
Entraînoit les troupeaux dans ses eaux orageuses,
Rouloit l'or des moissons dans ses vagues fangeuses,
Emportoit les hameaux, dépeuploit les cités,
Et changeoit en déserts les champs épouvantés.
Soudain Hercule arrive et veut dompter sa rage:
Dans les flots écumans il se jette à la nage,
Les fend d'un bras nerveux, apaise leurs bouillons,
Et ramène en leur lit leurs fougueux tourbillons.
Du fleuve subjugué l'onde en courroux murmure:
Aussitôt d'un serpent il revêt la figure;
Il siffle, il s'enfle, il roule, il déroule ses nœuds,
Et de ses vastes plis bat ses bords sablonneux.

A peine il l'aperçoit, le vaillant fils d'Alemène
De ses bras vigoureux le saisit et l'enchaîne;
Il le presse, il l'étouffe, et de son corps mourant
Laisse le dernier pli sur l'arène expirant,
Se relève en fureur et lui dit : « téméraire,
Osas-tu bien d'Hercule affronter la colère ?
Et ne savois-tu pas qu'en son berceau fameux
Des serpens étouffés furent ses premiers jeux ? »
Etonné, furieux de sa double victoire,
Le fleuve de ses flots prétend venger la gloire,
Il fond sur son vainqueur. Ce n'est plus un serpent,
En replis ondulens sur le sable rampant;
C'est un taureau superbe, au front large et sauvage:
Ses bonds impétueux déchirent son rivage,
Sa tête bat les vents, le feu sort de ses yeux;
Il mugit, et sa voix a fait trembler les cieux.
Hercule, sans effroi, voit renaître la guerre,
Part, vole, le saisit, le combat et l'atterre,
L'accable de son poids, presse de son genou
Sa gorge haletante et son robuste cou;
Puis, fier et triomphant de sa rage étouffée,
Arrache un de ses dards et s'en fait un trophée.
Aussitôt les sylvains, les nymphes de ses bords,
Dont il vengea l'empire et sauva les trésors,
Au vainqueur qui repose apportent leurs offrandes,
L'entourent de festons, le parent de guirlandes,
Et, dans la corne heureuse épanchant leurs faveurs,
La remplissent de fruits, la couronnent de fleurs.
Heureuse fiction, aimable allégorie,
Du peintre et du poëte également chérie !
Eh ! qui dans ce serpent, dans ses plis sinueux,
Ne voit des flots errans les détours tortueux,

Sonmettant à nos lois leur fureur vagabonde ?
Ce taureau qui mugit, c'est la vague qui gronde :
Ces deux cornes du fleuve expriment les deux bras ;
Celle qu'arrache Alcide en ces fameux combats,
Riche des dons de Flore et des fruits de Pomone,
De l'homme, heureux vainqueur des eaux qu'il emprisonne,
Marque la récompense, et sous ces heureux traits
L'abondance aux mortels verse encor ses bienfaits.

*Le même, ibid, chant 2.*

### Les fleurs et le jardin des plantes.

Multipliez les fleurs, ornement du parterre.
Oh ! si la fable encor venoit charmer la terre,
Ces fleurs reproduiroient, en s'animant pour nous,
Et la jeune beauté qui mourut sans époux,
Et le guerrier qui tombe à la fleur de son âge,
Et l'imprudent jeune homme épris de son image.
Renais dans l'hyacinthe, enfant aimé d'un Dieu ;
Narcisse, à ta beauté dis un dernier adieu ;
Penche-toi sur les eaux pour t'admirer encore ;
D'un éclat varié, que l'œillet se décore ;
Et toi qui te cachas, plus humble que tes sœurs,
Violette, à mes pieds verse au moins tes odeurs !
Que sous l'herbe en tous lieux, ta pourpre se noircisse,
Et que la giroflée en montant s'épaississe !
Mariez le jasmin, le lilas, l'églantier,
Et surtout, que la rose embaumant ce sentier,
Brille comme le teint de la vierge ingénue,
Que fait rougir l'amour d'une flamme inconnue.

Ces trésors, pour vous seuls, ne doivent pas fleurir;
A la jeune bergère on aime à les offrir,
Elle rend un sourire; hélas, belle rosière,
D'autres amis des mœurs doteront ta chaumière;
Mes présens ne sont point une ferme, un troupeau,
Mais je puis d'une rose embellir ton chapeau.
O fleurs! en tous les temps égayez ma retraite,
Et plus heureux que moi puisse un autre poëte
Peindre sous des crayons, frais comme vos couleurs,
Vos traits, vos doux instincts, vos sexes et vos mœurs!
L'amour, dont vos parfums enflamment le délire,
Souvent par vos bouquets étendit son empire:
O fleurs! qui tant de fois avez servi l'amour,
Votre sein virginal le ressent à son tour.
Oui, vous n'ignorez pas les humaines délices.
Vainement la pudeur, au fond de vos calices,
Cacha de vos plaisirs le charme clandestin;
Les zéphirs, précurseurs du soir et du matin,
Les zéphirs les ont vus, et leur voix fortunée
Raconte aux verts bosquets votre aimable hyménée.
Cependant si mon œil veut un jour de plus près
De vos lits amoureux surprendre les secrets,
J'irai dans ce jardin, où calme et solitaire,
La science à toute heure arme son sanctuaire.
Que de fois en entrant dans ce séjour sacré,
J'ai cru revoir ce dieu par l'Egypte adoré,
Ce Pan, qui du grand tout fut le visible emblême!
Sur les bords de la Seine il a porté lui-même,
Loin des rives du Nil, son culte et ses autels,
Et ses prêtres savans, bienfaiteurs des mortels.
Là je vois rassemblés, sous sa garde féconde,
Tous les germes ravis aux quatre parts du monde.

Quels riches entretiens ! tour à tour entraîné,
De l'éloquent Buffon à ce docte Linné,
J'entendrai les savans qu'a formés leur génie:
Ils partagent entre eux la nature infinie,
Et dans son vaste empire, ils régnent tous en paix :
Chacun soulève un coin de ses voiles épais.
Sans ombre, ô vérité ! tu veux qu'on te contemple :
Le sphynx n'est plus assis sur le seuil de ton temple.
Ici tous les secrets s'ouvrent à tous les yeux :
Le divin Esculape égaré dans ces lieux,
D'un art trop insulté m'expliquant les mystères,
Demande à l'humble fleur quelques sucs salutaires.
La fille du printemps ne les refuse pas,
Car souvent ses bienfaits égalent ses appas.
Ainsi donc que les fleurs, charme de votre asile,
Ne frappent point les yeux d'un éclat inutile.
A l'entour un essaim bourdonne sourdement,
C'est là que pénétré d'un double enchantement,
Vous lirez au doux bruit de la ruche agitée,
Ces vers plus doux encore où gémit Aristée;
C'est là qu'on rit par fois, Réaumur à la main,
Des aimables erreurs du poëte Romain.

*Fontanes.*

### Les religions antiques.

D'un air plus grand encore et plus majestueux,
De la religion l'appareil fastueux,
Conduisant des vainqueurs la pompe solennelle,
Consacroit la victoire et marchoit devant elle;
Et du pied des autels sembloit dire aux humains :
Rome commande au monde et le ciel aux Romains.

Le juste ciel, sans doute, abhorroit ces conquêtes ;
Mais si quelque vertu peut expier ces fêtes,
C'est que Rome honora dans ses jours de splendeur
Ces simples déités qui firent sa grandeur.
Le dieu du capitole habita des chaumières,
Loin de ces chars sanglans, de ces pompes guerrières,
Où le sang des taureaux, satisfaisant aux dieux,
Du sang humain versé rendoit graces aux cieux.
Que j'aime à revoler vers ces fêtes champêtres,
Où Rome célébroit les dieux de ses ancêtres,
La déesse des blés et le dieu des raisins,
Les nymphes des forêts, les faunes, les sylvains,
Toi surtout, toi, Palès, déité pastorale!
A peine blanchissoit la rive orientale,
Le berger, secouant un humide rameau,
D'une onde salutaire arrosoit son troupeau :
O Palès, disoit-il, reçois mes sacrifices ;
Protége mes brebis, protége mes génisses
Contre la faim cruelle et le loup inhumain ;
Que je trouve le soir le nombre du matin ;
Qu'autour de mon bercail exacte sentinelle,
Sans cesse en haletant rôde mon chien fidèle ;
Que mon troupeau connoisse et ma flûte et ma voix ;
Que le lait le plus pur écume entre mes doigts :
Rends mon belier ardent, rends mes chèvres fécondes ;
Puissent de frais gazons, puissent de claires ondes
Dans un riant pacage arrêter mes brebis ;
Que leur fine toison compose mes habits,
Et, quand le fuseau tourne entre leurs mains légères,
Ne blesse pas les doigts de nos jeunes bergères !
Il dit, et tout à coup un faisceau pétillant
S'allume, et dans les airs s'élève un feu brillant,

Que trois fois dans sa vive et folâtre allégresse,
D'un pied léger franchit une ardente jeunesse.
Jeux charmans, vous régnez encor dans nos hameaux !
Eh ! qui n'est point ému de ces brillans tableaux !
La superstition sied bien au paysage ;
Triste dans les cités, elle est gaie au village,
Et le sage lui-même aime à voir, en ses vœux,
La terre à ses travaux intéressant les cieux.

*De Lille, Poëme sur l'Imagination.*

EVE SE VOYANT POUR LA PREMIÈRE FOIS DANS LE CRISTAL D'UNE ONDE PURE ET LIMPIDE.

Sur cette plaine humide
Je hasarde un regard ignorant et timide ;
O prodige ! mon œil y retrouve les cieux ;
Une image flottante y vient frapper mes yeux ;
Pour mieux l'examiner, vers elle je m'incline,
Elle-même vers moi s'avance et m'examine ;
Je tressaille et recule ; aussitôt je la voi
S'effrayer, tressaillir, reculer comme moi.
Je ne sais quel attrait me ramène vers elle ;
Vers moi, même penchant aussitôt la rappelle.
Enchantés de la voir, mes yeux cherchent les siens ;
Enchantés de me voir, ses yeux cherchent les miens,
Et peut-être en ces lieux, ma crédule tendresse
Admireroit encor sa forme enchanteresse,
Si me désabusant de sa fausse amitié,
Du fond de ce bocage une voix n'eût crié :
« Eve, que prétends-tu ? cette image est toi-même :
« Une ombre ici te plaît ; c'est une ombre qui t'aime.

« Elle vient, elle fuit, et revient avec toi ;
« Sors de l'illusion, charmant objet, suis-moi,
« Viens, je te montrerai, non plus une ombre vaine,
« Mais l'être à qui te lie une éternelle chaîne. »

*De Lille, Paradis perdu.*

# POÉSIE ÉPIQUE.

## Passage du Rhin par l'armée Françoise, le 12 Juin 1672.

Au pied du mont Adulle, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante,
Lorsqu'un cri tout à coup suivi de mille cris,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde, et par-tout sur ses rives
Il voit fuir à grand pas ses Naïades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un héros conduit par la victoire
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire,
Que Rhimberg et Vesel, terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
« Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent fondres d'airain tournés contre sa tête;
Il marche vers Tholus, et les flots en courroux
Au prix de sa fureur sont tranquilles et doux.
Il a de Jupiter la taille et le visage;
Et depuis ce Romain dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords ».
Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles;
Le feu sort à travers ses humides prunelles:
« C'est donc trop peu, » dit-il, « que l'Escaut en deux mois
« Ait appris à couler sous de nouvelles lois,

« Et de mille remparts mon onde environnée
« De ces fleuves sans noms suivra la destinée !
« Ah ! périssent mes eaux, ou par d'illustres coups
« Montrons qui doit céder des mortels ou de nous ».
A ces mots essuyant sa barbe limoneuse
Il prend d'un vieux guerrier la figure pondreuse ;
Son front cicatrisé rend son air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part, et couvert d'une nue
Du fameux fort de Skink prend la route connue.
Là contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars.
Il voit cent bataillons, qui loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde, et renforçant sa voix :
« Grands arbitres, » dit-il, « des querelles des rois,
« Est-ce ainsi que votre ame aux périls aguerrie
« Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie ?
« Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
« Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux.
« Du moins en vous montrant sur la rive opposée
« N'oseriez-vous saisir une victoire aisée ?
« Allez, vils combattans, inutiles soldats,
« Laissez-là ces mousquets trop pesans pour vos bras,
« Et la faux à la main, parmi vos marécages,
« Allez couper vos joncs, et presser vos laitages ;
« Ou gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir
« Avec moi de ce pas venez vaincre ou mourir ».
Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur ame :
Et leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.

Ils marchent droit au fleuve, où Louis en personne
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre Grammont le premier dans les flots
S'avance soutenu des regards du héros.
Son coursier écumant sous un maître intrépide
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près : sous ce chef redouté
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière ;
Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Salart.
Chacun d'eux au péril veut la première part.
Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde impatient s'élance :
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois
Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.
Louis les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ses soins cependant trente légers vaisseaux,
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux.
Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux, le plomb vole à l'instant ;
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint :
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint :
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse ;
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer :
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.

Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone :
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne ;
Quand pour nouvelle alarme à ses esprits glacés
Un bruit s'épand qu'Enguien et Condé sont passés,
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons et gagne les batailles ;
Enguien, de son hymen le seul et digne fruit
Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine ;
Le Dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

*Boileau.*

### Mort d'Eriphile.

Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
Déjà de tout le camp la Discorde maîtresse
Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée,
Voyoit pour elle Achille, et contre elle l'armée.
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Epouvantoit l'armée, et partageoit les dieux.
Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage ;
Déjà couloit le sang, prémices du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé,
Terrible, et plein du Dieu qui l'agitoit sans doute :
« Vous, Achille, » a-t-il dit, « et vous Grecs, qu'on m'écoute.
« Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
« M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.

« Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie
« Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
« Thésée, avec Hélène uni secrètement,
« Fit succéder l'hymen à son enlèvement.
« Une fille en sortit, que sa mère a célée ;
« Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.
« Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours ;
« D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
« Sous un nom emprunté, sa noire destinée
« Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
« Elle me voit, m'entend ; elle est devant vos yeux ;
« Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux ».
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Eriphile.
Elle étoit à l'autel ; et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.
Elle-même tantôt, d'une course subite,
Etoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort.
Mais, puisque Troye enfin est le prix de sa mort,
L'armée, à haute voix, se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà, pour la saisir, Calchas lève le bras.
« Arrête, » a-t-elle dit, « et ne m'approche pas.
« Le sang de ces héros, dont tu me fais descendre,
« Sans tes profanes mains saura bien se répandre ».
Furieuse elle vole, et sur l'autel prochain
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule, et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre,
Les vents agitent l'air d'heureux frémissemens,
Et la mer leur répond par ses mugissemens.

La rive au loin gémit, blanchissante d'écume :
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume :
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur, qui nous rassure tous.
Le soldat étonné dit que dans une nue
Jusque sur le bûcher Diane est descendue ;
Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,
Elle portoit au ciel notre encens et nos vœux.

*Racine, Iphigénie.*

### Mort d'Hippolyte.

A peine nous sortions des portes de Trezène ;
Il étoit sur son char : ses gardes affligés
Imitoient son silence, autour de lui rangés.
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes :
Sa main sur ses chevaux laissoit flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs, en ce moment, a troublé le repos ;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.

Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissemens font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.
Tout fuit; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et, d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte, et, sourds à cette fois,
Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuissans leur maître se consume.
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu, qui d'aiguillons pressoit leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé.
Dans les rènes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.

Il veut les rappeler, et sa voix les effraie.
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques,
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
Je cours, en soupirant, et sa garde me suit.
De son généreux sang la trace nous conduit.
Les rochers en sont teints : les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle ; et me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain :
« Le ciel, » dit-il, « m'arrache une innocente vie.
« Prends soin, après sa mort, de la triste Aricie.
« Cher ami, si mon père un jour désabusé
« Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
« Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
« Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
« Qu'il lui rende »..... A ce mot, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré ;
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnoîtroit l'œil même de son père !

*Racine, Phèdre.*

HENRI S'EMBARQUE A DIEPPE, ET RELACHE A JERSEY, OU IL EST REÇU PAR UN VIEILLARD.

A travers deux rochers, où la mer mugissante
Vient briser en courroux son onde blanchissante,
Dieppe, aux yeux du héros, offre son heureux port.
Les matelots ardens s'empressent sur le bord ;

Les vaisseaux sous leurs mains fiers souverains des ondes,
Etoient prêts à voler sur les plaines profondes :
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au souffle du zéphyre abandonnoit les mers.
On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre ;
On découvroit déjà les bords de l'Angleterre :
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit ;
L'air siffle, le ciel gronde, et l'onde au loin mugit ;
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues :
La foudre étincelante éclate dans les nues ;
Et le feu des éclairs, et l'abîme des flots
Montroient par-tout la mort aux pâles matelots.
Le héros qu'assiégeoit une mer en furie,
Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie,
Tourne ses yeux vers elle, et dans ses grands desseins,
Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
Tel, et moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorsque de l'univers il disputoit l'empire,
Confiant sur les flots aux Aquilons mutins,
Le destin de la terre, et celui des Romains,
Défiant à la fois, et Pompée et Neptune,
César à la tempête opposoit sa fortune.
Dans ce même moment le Dieu de l'univers,
Qui vole sur les vents, qui soulève les mers,
Ce Dieu dont la sagesse ineffable et profonde,
Forme, élève, et détruit les empires du monde,
De son trône enflammé qui luit au haut des cieux
Sur le héros François daigna baisser les yeux ;
Il le guidoit lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,
Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots ;
Là, conduit par le ciel, aborda le héros.

Non loin de ce rivage, un bois sombre et tranquille
Sous des ombrages frais présente nn donx asile.
Un rocher, qui le cache à la furenr des flots,
Défend anx Aqnilons d'en tronbler le repos.
Une grotte est anprès, dont la simple structnre
Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avoit loin de la cour
Cherché la douce paix dans cet obscnr séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est-là qne de lui-même il faisoit son étude;
C'est-là qu'il regrettoit ses inutiles jours,
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amonrs.
Sur l'émail de ces prés, an bord de ces fontaines,
Il fouloit à ses pieds les passions hnmaines:
Tranqnille, il attendoit qu'au gré de ses souhaits
La mort vint à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adoroit, prit soin de sa vieillesse,
Il fit dans son désert descendre la sagesse;
Et prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.
Ce vieillard au héros que Dieu lui fit connoître,
Au bord d'nne onde pure offre nn festin champêtre.
Le prince à ces repas étoit accontumé:
Souvent sons l'humble toit du laboureur charmé,
Fnyant le bruit des cours, et se cherchant lui-même,
Il avoit déposé l'orgueil du diadême.

*Voltaire, Henriade, chant 1er.*

### Mort de l'amiral de Coligny.

Coligny languissoit dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versoit ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vint arracher ses sens à ce calme agréable :
Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités ;
Il voit briller par-tout les flambeaux et les armes :
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,
Ses serviteurs sanglans dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne personne !
« C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne. »
Il entend retentir le nom de Coligny ;
Il aperçoit de loin le jeune Téligny,
Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille ;
Qui sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandoit vengeance, et lui tendoit les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avoit vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déjà des assassins la nombreuse cohorte,
Du salon qui l'enferme alloit briser la porte ;
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux,
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtoit ou pressoit le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect
Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;

Une force inconnue a suspendu leur rage.
« Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans;
Frappez, ne craignez rien : Coligny vous pardonne;
Ma vie est peu de chose et je vous l'abandonne....
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous.....»
Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux;
L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes;
Et de ses assassins, ce grand homme entouré,
Sembloit un roi puissant par son peuple adoré.
Besme, qui dans la cour attendoit sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime.
Des assassins trop lents, il veut hâter les coups;
Aux pieds de ce héros, il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible;
Lui seul à la pitié toujours inaccessible,
Auroit cru faire un crime et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentoit surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide;
Coligny l'attendoit d'un visage intrépide:
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, et glaçât son courage.
Du plus grand des François tel fut le triste sort.
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis;
Conquête digne d'elle et digne de son fils.

Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paroître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans trouble, sans remords, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présens.

*Le même, ibid., chant 3.*

MASSACRE DE LA ST. BARTHÉLEMY.

Qui pourroit cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images!
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'étoit qu'un foible essai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'assassins les troupes effrénées,
Par devoir et par zèle au carnage acharnées,
Marchoient le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos frères sanglans:
Guise étoit à leur tête, et bouillant de colère
Vengeoit sur tous les miens les mânes de son père.
Nevers, Gondi, Tavanne un poignard à la main,
Echauffoient les transports de leur zèle inhumain;
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisoient au meurtre et marquoient leurs victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirant sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés:
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
Ces monstres furieux, de carnage altérés,

Excités par la voix des prêtres sanguinaires,
Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs frères,
Et le bras tout souillé du sang des innocens,
Osoient offrir à Dieu cet exécrable encens.
O combien de héros indignement périrent!
Renel et Pardaillan chez les morts descendirent;
Et vous, brave Guerchy, vous, sage Lavardin,
Dignes de plus de vie et d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marsillac et Soubise, au trépas condamnés,
Défendent quelque temps leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coup, et respirant à peine,
Jusqu'aux portes du Louvre on les pousse, on les traîne;
Ils teignent de leur sang ce palais odieux,
En implorant leur roi, qui les trahit tous deux.
Du haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loisir contemploit cette fête.
Ses cruels favoris d'un regard curieux,
Voyoient les flots de sang regorger sous leurs yeux,
Et de Paris en feu les ruines fatales
Étoient de ces héros les pompes triomphales.
Que dis-je? ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
Le roi, le roi lui-même au milieu des bourreaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses sujets souilloit ses mains sacrées:
Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
Ce roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de son barbare frère,
A ce honteux carnage excitoit sa colère.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain;
Rarement dans le sang il a trempé sa main;

Mais l'exemple dn crime assiégeoit sa jennesse,
Et sa cruauté même étoit une foiblesse.

*Le même, ibid.*

### Portrait du duc de Guise.

Tandis qne sous le joug de ses maîtres avides,
Valois pressoit l'état du fardeau des subsides,
On vit paroître Guise, et le peuple inconstant
Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant:
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son père,
Sa grace, sa beauté, cet heurenx don de plaire,
Qni mienx qne la verta sait réguer sur les cœnrs,
Attiroient tons les vœux par des charmes vainquenrs.
Nul ne sut mieux qne lni le grand art de séduire;
Nul sur ses passions n'eut jamais plns d'empire,
Et ne sut mienx cacher, sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais sonple et populaire,
Des peuples en pnblic il plaignoit la misère,
Détestoit des impôts le fardeau rigourenx;
Le pauvre alloit le voir, et revenoit heureux:
Il savoit prévenir la timide indigence;
Ses bienfaits dans Paris annonçoient sa présence:
Il se faisoit aimer des grands qu'il haïssoit;
Terrible et sans retour alors qu'il offensoit:
Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices,
Brillant par ses vertus, et même par ses vices,
Connoissant le péril, et ne redoutant rien;
Heureux guerrier, grand prince, et mauvais citoyen.

*Le même, ibid.*

BATAILLE DE COUTRAS.

De tous les favoris qu'idolâtroit Valois,
Qui flattoient sa mollesse et lui donnoient des lois,
Joyense né d'un sang chez les François insigne.
D'une faveur si haute étoit le moins indigne!
Il avoit des vertus, et si de ses beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son ame accoutumée,
Auroit de Guise un jour atteint la renommée:
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage;
Dans un jeune héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançoient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçoient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses;
Leurs armes éclatoient du feu des diamans
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portoient au combat leur superbe imprudence:
Orgueilleux de leur pompe, et fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançoient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon camp frappoit leur vue.
Mon armée en silence à leur yeux étendue,
N'offroit de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang et couverts de blessures.
Leur fer et leurs mousquets composoient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux
Je conduisois aux coups leurs escadrons pondreux;

Comme eux de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étois distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus et renversés,
Sous nos coups expirans, devant nous dispersés :
A regret dans leur sein j'enfonçois cette épée,
Qui du sang Espagnol eût été mieux trempée.
Il le faut avouer, parmi ces courtisans,
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables ;
Tous fermes dans leur poste et tous inébranlables,
Ils voyoient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des courtisans François tel est le caractère :
La paix n'amollit point leur courage ordinaire ;
De l'ombre du repos ils volent aux hasards ;
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.
Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnois, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse,
Je l'aperçus bientôt, porté par des soldats,
Pâle et déjà couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
Des baisers du zéphire et des pleurs de l'aurore,
Brille un moment aux yeux, et tombe avant le temps,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.

*Le même, ibid.*

### Le temple de l'Amour.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, et commence l'Asie,
S'élève un vieux palais respecté par les temps :
La nature en posa les premiers fondemens ;

Et l'art ornant depnis sa simple architecture,
Par ses travanx hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verts,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, et les présens de Flore;
Et la terre n'attend pour donner ses moissons,
Ni les vœux des hnmains, ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter dans nne paix profonde,
Tont ce que la natnre aux premiers jours du monde,
De sa main bienfaisante accordoit aux hnmains,
Un éternel repos, des jonrs purs et sereins,
Les donceurs, les plaisirs qne promet l'abondance,
Les biens dn premier âge, hors la senle innocence.
On entend ponr tout bruit des concerts enchanteurs
Dont la molle harmonie inspire les langnenrs;
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtresses,
Qui célèbrent leur honte, et vantent lenrs foiblesses.
Chaque jonr on les voit, le front paré de flenrs,
De lenr aimable maître implorer les faveurs;
Et dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'amour les conduit par la main.
Près du temple sacré les graces demi-nues
Accordent à leurs voix lenrs danses ingénnes.
La molle volupté sur un lit de gazons,
Satisfaite et tranquille écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le mystère en silence,
Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance,
Les plaisirs amonrenx, et les tendres desirs,
Plus doux, plus sédnisans encor qne les plaisirs.

De ce temple fameux telle est l'aimable entrée,
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable et tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre:
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre jalousie, au teint pâle et livide,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide:
La haine et le courroux répandant leur venin,
Marchent devant ses pas un poignard à la main.
La malice les voit, et d'un souris perfide
Applaudit en passant à leur troupe homicide,
Le repentir les suit détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.

*Le même, ibid, chant 9.*

### Description d'une tempête.

Une effroyable nuit, sur les eaux répandue,
Déroba tout à coup ces objets à ma vue;
La mort seule y parut.... Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers;
Par des vents opposés les vagues ramassées,
De l'abîme profond jusques au ciel poussées,
Dans les airs embrasés agitoient mes vaisseaux,
Aussi près d'y périr, qu'à fondre sous les eaux.
D'un déluge de feu l'onde comme allumée
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée;
Et Neptune en courroux, à tant de malheureux
N'offroit, pour tout salut, que des rochers affreux.

*Crébillon, Idoménée.*

### Autre description d'une tempête.

Mais signalant bientôt toute son inconstance,
La mer en un moment se mutine et s'élance ;
L'air mugit, le jour fuit, une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur :
La foudre éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés ouvre le ciel et l'onde ;
Et comme un tourbillon, embrassant nos vaisseaux,
Semble en sources de feu bouillonner sur les eaux.
Leurs vagues quelquefois nous portent sur leurs cimes,
Nous font rouler après dans de vastes abîmes,
Où les éclairs pressés pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feu sembloient nous plonger tous.
Le pilote effrayé que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne.
A travers les écueils notre vaisseau poussé,
Se brise et nage encor sur les eaux dispersé.

*Crébillon, Electre.*

### Invocation.

Toi qui près d'une lampe et dans un jour obscur,
Vis les traits d'un amant vaciller sur le mur,
Palpitas et courus à cette image sombre,
Et de tes doigts légers traçant les bords de l'ombre,
Fixas avec transport sous ton œil captivé,
L'objet que dans ton cœur l'amour avoit gravé ;
C'est toi dont l'inventive et fidèle tendresse
Fit éclore autrefois le dessein dans la Grèce.
Du sein de ces déserts, lieux jadis renommés,
Où parmi les débris des palais consumés,

Sur les tronçons épars des colonnes rompues,
Les traces de ton nom sont encore aperçues;
Leve-toi, Dibutade, anime mes accens,
Embellis les leçons éparses dans mes chants;
Mets dans mes vers ce feu qui sous ta main divine,
Fut d'un art enchanteur la première origine.

*Le Mierre, Peinture, chant 1er.*

### Le Milon du Pujet.

Milon entr'ouve un chêne aussi vieux que la terre,
Mais l'arbre tout à coup se rejoint et l'enserre.
Un lion qui se dresse et s'attache à son flanc,
De l'athlète entravé boit à loisir le sang,
Sur le marbre animé le Pujet défigure
Tout le corps du lutteur sous les maux qu'il endure.
Ses cheveux sont dressés, ses membres sont roidis;
Vous reculez d'effroi, vous entendez ses cris.

*Le même, ibid.*

### Sort de la peinture et de la sculpture a Rome, dans le temps de l'inondation des barbares.

O temps! ô coups du sort! la peinture autrefois,
La sculpture sa sœur habitoient près des rois.
Des Romains toutes deux furent long-temps l'idole.
L'une de tous les dieux peuplant le Capitole,
Fit ployer le genou des crédules humains
Devant le Jupiter qu'avoit taillé ses mains;
L'autre orna ces palais et ces bains qu'on renomme,
Des portraits de César, le premier dieu dans Rome.

Tontes denx trioniphoient ; mais lorsqu'en d'antres temps
Rome eut tendu les mains aux fers de ses tyrans,
Qnand le luxe en ses murs eut creusé tant d'abîmes,
Rome perdit les arts ponr expier ses crimes.
Le Tibre présageant son déplorable sort ;
Vit l'orage de loin se former dans le nord.
La peintnre et sa sœur, dans cette nuit fatale,
Pleurèrent leurs trésors foulés par le Vandale :
Tout fuit, tout disparut : l'nne, de ses tableaux,
Au travers de la flamme, emporta les lambeaux ;
L'autre, sous les remparts enfouit les statues,
Les vases mutilés, les colonnes rompues.
Ces restes précieux au pillage arrachés,
Sous la terre long-temps demeurèrent cachés.
Michel-Ange accourut, il perça ce lieu sombre,
De la savante Rome il interrogea l'ombre ;
Au flambeau de l'antique à demi-consumé,
Il alluma ce feu dont il fut animé.
De la perte des arts son pinceau nous console,
Et sur lenr tombeau même il fonda leur école.

*Le même, ibid.*

### Expression des passions.

Peins sous un air pensif l'ardente ambition ;
Donne à l'effroi l'œil tronble, et qne son teint pâlisse ;
Mets comme un donble fond dans l'œil de l'artifice ;
Que le front de l'espoir paroisse s'éclaircir ;
Fais pétiller l'ardenr dans les yeux du desir ;
Compose le visage et l'air de l'hypocrite ;
Que l'œil de l'envieux s'enfonce en son orbite ;
Elève le sonrcil de l'indomptable orgneil ;

Abaisse le regard de la tristesse en deuil;
Peins la colère en feu, la surprise immobile,
Et la douce innocence avec un front tranquille.

*Le même, ibid, chant 3.*

### Clair de Lune.

Mais de Diane au ciel l'astre vient de paroître,
Qui luit paisiblement sur ce séjour champêtre.
Eloigne tes pavots, Morphée, et laisse-moi
Contempler ce bel astre aussi calme que toi,
Cette voûte des cieux mélancolique et pure,
Ce demi jour si doux levé sur la nature,
Ces sphères qui roulant dans l'espace des cieux
Semblent y ralentir leurs cours silencieux,
Du disque de Phébé la lumière argentée,
En rayons tremblotans sous ces eaux répétée,
Ou qui jette en ce bois, à travers les rameaux,
Une clarté douteuse et des jours inégaux;
Des différens objets la couleur affoiblie,
Tout repose la vue, et l'ame recueillie.
Reine des nuits, l'amant devant toi vient rêver,
Le sage réfléchir, le savant observer :
Il tarde au voyageur dans une nuit obscure,
Que ton pâle flambeau s'élève et le rassure;
Le ciel où tu me luis est le sacré vallon,
Et je sens que Diane est la sœur d'Apollon.

*Le même, ibid.*

### Les fables anciennes.

Sourdes divinités, insensibles idoles,
Mes chants n'empruntent rien de vos secours frivoles.
Astres qui nous marquez les saisons et les ans,
Le dieu qui vous conduit nous donne leurs présens.
Les épis, sans Cérès, dans les sillons jaunissent;
Les raisins, sans Bacchus, sous le pampre noircissent;
De Pan et d'Apollon les fabuleux troupeaux
N'ont point des immortels entendu les pipeaux.
L'olive ne doit point aux leçons de Minerve,
Le soin qui la cultive et l'art qui la conserve.
Neptune est un vain nom, et le coursier ardent
Ne fut point enfanté d'un coup de son trident.

Rosset, *Agriculture.*

### Le coq.

En amour, en fierté, le coq n'a point d'égal.
Une crête de pourpre orne son front royal;
Son œil noir lance au loin de vives étincelles;
Un plumage éclatant peint son corps et ses ailes,
Dore son cou superbe, et flotte en longs cheveux.
De sanglans éperons arment ses pieds nerveux.
Sa queue en se jouant du dos jusqu'à la crête,
S'avance et se recourbe en ombrageant sa tête.

Le même, *ibid.*

### Les fleurs d'avril.

J'avance et j'aperçois près de la frétilaire
L'anémone, à Vénus toujours sûre de plaire,

Et l'élégante iris, qui retrace à mes yeux
Dans sa variété l'arc humide des cieux,
Et l'humble marguerite, à des lits de verdure
Prêtant le feu pourpré d'une riche bordure.
Me serois-je trompé ? non, la jonquille encor
Offre à mon œil ravi la pâleur de son or.
Pour couronner enfin les richesses qu'étale
Des jardins renaissans la pompe végétale,
La tulipe s'élève : un port majestueux,
Un éclat qui du jour reproduit tous les feux,
Dans les murs Byzantins mérite qu'on l'adore,
Et lui font pardonner son calice inodore.

*Roucher, Les mois.*

### Les glaciers des Alpes.

Monts chantés par Haller, recevez un poëte.
Errant parmi ces monts, imposante retraite,
Au front du Grindelval je m'élève, et je voi . . .
Dieu, quel pompeux spectacle étalé devant moi !
Sous mes yeux enchantés la nature rassemble
Tout ce qu'elle a d'horreur et de beautés ensemble.
Dans un lointain qui fuit un monde entier s'étend.
Et comment embrasser ce mélange éclatant
De verdure, de fleurs, de moissons ondoyantes,
De paisibles ruisseaux, de cascades bruyantes,
De fontaines, de lacs, de fleuves, de torrens,
D'hommes et de troupeaux sur les plaines errans,
De forêts de sapins au lugubre feuillage,
De terrains éboulés, de rocs minés par l'âge,
Pendans sur des vallons où le printemps fleurit,
De coteaux escarpés où l'automne sourit,

D'abîmes ténébreux, de cimes éclairées,
De neiges couronnant de brûlantes contrées,
Et de glaciers enfin, vaste et solide mer,
Où règne sur son trône un éternel hiver?
Là pressant sous ses pieds les nuages humides,
Il hérisse les monts de hautes pyramides,
Dont le bleuâtre éclat au soleil s'enflammant,
Change ces pics glacés en rocs de diamant.
Là viennent expirer tous les feux du solstice.
En vain l'astre du jour embrassant l'écrevisse,
D'un déluge de flamme assiège ces déserts:
La masse inébranlable insulte au roi des airs.
Mais trop souvent la neige arrachée à leur cime,
Roule en bloc bondissant, court d'abîme en abîme,
Gronde comme un tonnerre, et grossissant toujours
A travers les rochers fracassés dans son cours,
Tombe dans les vallons, s'y brise, et des campagnes
Remonte en brume épaisse au sommet des montagnes.

*Le même, ibid.*

### Beauté des nuits d'été.

Il renaît triomphant le mois où nos guérêts
Perdent les blonds épis dont les orna Cérès.
Il fait reluire aux yeux de la terre étonnée
Les plus belles des nuits que dispense l'année.
Que leur empire est frais! qu'il est doux! qu'il est pur!
Qui jamais vit au ciel un plus riant azur?
Pour inviter ma muse à prolonger sa veille,
Il étale à mes yeux merveille sur merveille.
A peine est rallumé le flambeau de Vénus,
En foule à ce signal les astres reviens,

Apportent à la nuit un tribut de lumière.
La paisible Phébé s'avance la première,
Et le front rayonnant d'une douce clarté,
Dévoile avec lenteur son croissant argenté.
Ah ! sans les tendres feux que son disque nous lance,
L'homme errant dans la nuit en fuiroit le silence,
Et tel qu'un jeune enfant que poursuit la terreur,
Foible, il croiroit marcher environné d'horreur.
Viens donc d'un jour à l'autre embrasser l'intervalle,
O lune! ô du soleil la sœur et la rivale!
Et que des rais d'argent dans l'onde réfléchis,
Se prolongent en paix sur les coteaux blanchis.

*Le même, ibid.*

### Le Jour des Morts.

Déjà du haut des cieux le cruel sagittaire
Avoit tendu son arc et ravageoit la terre;
Les coteaux et les champs, et les prés défleuris
N'offroient de toutes parts que de vastes débris;
Novembre avoit compté sa première journée.
Seul alors, et témoin du déclin de l'année,
Heureux de mon repos je vivois dans les champs.
Et quel poëte épris de leurs tableaux touchans,
Quel sensible mortel, des scènes de l'automne
N'a chéri quelquefois la beauté monotone?
O ! comme avec plaisir, la rêveuse douleur,
Le soir foule à pas lents ces vallons sans couleur,
Cherche les bois jaunis, et se plaît au murmure
Du vent qui fait tomber leur dernière verdure!
Ce bruit sourd a pour moi je ne sais quel attrait;
Tout à coup si j'entends s'agiter la forêt,

D'un ami qui n'est plus la voix long-temps chérie,
Me semble murmurer dans la feuille flétrie.
Ami, c'est dans ces temps où tout marche au cercueil,
Que la religion prend un habit de deuil;
Elle en est plus auguste, et sa grandeur divine
Croît encore à l'aspect de ce monde en ruine.
Aujourd'hui ramenant un usage pieux,
Sa voix r'ouvroit l'asile où dorment nos aïeux.
Hélas! ce souvenir frappe encor ma pensée.
L'aurore paroissoit: la cloche balancée,
Mêlant un son lugubre aux sifflemens du nord,
Annonçoit dans les airs la fête de la mort;
Vieillards, femmes, enfans accouroient vers le temple.
Là, préside un mortel dont la voix et l'exemple
Maintiennent dans la paix ses heureuses tribus;
Un prêtre ami des lois, et zélé sans abus,
Qui, peu jaloux du nom, d'une orgueilleuse mitre,
Aimé de son troupeau, ne veut point d'autre titre;
Et des apôtres saints fidèle imitateur,
A mérité comme eux ce doux nom de pasteur.
Jamais dans ses discours une fausse sagesse
Des fêtes du hameau n'attrista l'allégresse.
Il est pauvre et nourrit le pauvre consolé.
Près du lit des vieillards quelquefois appelé,
Il accourt, et sa voix, pour calmer leur souffrance,
Fait descendre auprès d'eux la paisible espérance.
« Mon frère, de la mort ne craignez point les coups;
Vous remontez vers Dieu, Dieu s'avance vers vous. »
Le mourant se console, et sans terreur expire.
Lorsque de ses travaux l'homme des champs respire,
Qu'il laisse avec le bœuf reposer le sillon,
Ce pontife sans art, rustique Fénélon,

Nous lit, du Dieu qu'il sert, les touchantes paroles ;
Il ne réveille point ces combats des écoles,
Ces tristes questions qu'agitèrent en vain
Et Thomas, et Prosper, et Pélage, et Calvin.
Toutefois, en ce jour de grâce et de vengeance,
A ses enfans chéris que charmoit sa présence,
Il rappela l'objet qui les rassembloit tous ;
Et, loin d'armer contre eux le céleste courroux,
Il sut par l'espérance adoucir la tristesse.
« Hier, dit-il, nos chants, nos hymnes d'allégresse,
Célébroient à l'envi ces morts victorieux,
Dont le zèle enflammé sut conquérir les cieux.
Pour les mânes plaintifs, à la douleur en proie,
Nous pleurons aujourd'hui ; notre deuil est leur joie.
La puissante prière a droit de soulager
Tous ceux qu'éprouve encore un tourment passager.
Allons donc visiter leur funèbre demeure ;
L'homme, hélas ! s'en approche, y descend à toute heure.
Consolons-nous pourtant : un céleste rayon
Percera des tombeaux la sombre région.
Oui : tous ses habitans, sous leur forme première,
S'éveilleront surpris de revoir la lumière ;
Et moi, puissé-je alors vers un monde nouveau,
En triomphe à mon Dieu ramener mon troupeau. »
Il dit, et prépara l'auguste sacrifice.
Tantôt ses bras tendus montroient le ciel propice ;
Tantôt il adoroit humblement incliné.
O moment solennel ! ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
Ses vieux murs, son jour sombre, et ses vitraux gothiques,
Cette lampe d'airain qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,

Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue,
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue,
Les pleurs, les vœux, l'encens qui montent vers l'autel,
Et de jeunes beautés qui sous l'œil maternel
Adoucissent encor, par leur voix innocente,
De la religion la pompe attendrissante;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible;
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible
Où sur des harpes d'or l'immortel séraphin,
Aux pieds de Jéhovah, chante l'hymne sans fin.
C'est alors que sans peine un Dieu se fait entendre;
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre;
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.
Mais du temple à grands flots se hâtoit de sortir
La foule qui déjà par groupes séparée,
Vers le séjour des morts s'avançoit éplorée.
L'étendard de la croix marchoit devant nos pas;
Nos chants majestueux consacrés au trépas,
Se mêloient à ce bruit précurseur des tempêtes;
Des nuages obscurs s'étendoient sur nos têtes,
Et nos fronts attristés, nos funèbres concerts
Se conformoient au deuil et des champs et des airs.
Cependant du trépas on atteignoit l'asile.
L'if, et le buis lugubre, et le lierre stérile,
Et la ronce, alentour, croissent de toutes parts;
On y voit s'élever quelques tilleuls épars;
Le vent court en sifflant sur leur cime flétrie.
Non loin s'égare un fleuve; et mon ame attendrie
Vit dans le double aspect des tombes et des flots,
L'éternel mouvement, et l'éternel repos.

Avec quel saint transport tout ce peuple champêtre,
Honorant ses aïeux, aimoit à reconnoître
La pierre ou le gazon qui cachoit leurs débris !
Il leur parloit encor ; mais au sein de Paris,
Des parens les plus chers, de l'ami le plus tendre,
Où peut l'œil incertain redemander la cendre ?
Les morts en sont bannis, leurs droits sont violés,
Et leurs restes sans gloire au hasard sont mêlés.
Ah ! déjà contre nous j'entends frémir leurs mânes.
Tremblons : malheur aux temps, aux nations profanes
Chez qui, dans tous les cœurs affoibli par degré,
Le culte des tombeaux cessa d'être sacré !
Les morts ici du moins n'ont pas reçu d'outrage ;
Ils conservent en paix leur antique héritage.
Leurs noms ne chargent point des marbres fastueux ;
Un pâtre, un laboureur, un fermier vertueux,
Sous ces pierres sans art, modestement sommeille.
Elles couvrent peut-être un Turenne, un Corneille,
Qui dans l'ombre a vécu de lui-même ignoré.
Eh bien ! si de la foule autrefois séparé,
Illustre dans les camps, ou sublime au théâtre,
Son nom charmoit encor l'univers idolâtre :
Aujourd'hui son sommeil en seroit-il plus doux ?
De ce nom, de ce bruit dont l'homme est si jaloux,
Combien, auprès des morts, j'oubliois les chimères !
Ils réveilloient en moi des pensers plus austères.
Quel spectacle ! D'abord un sourd gémissement
Sur le fatal enclos erra confusément ;
Bientôt les vœux, les cris, les sanglots retentissent ;
Tous les yeux sont en pleurs, toutes les voix gémissent ;
Seulement j'aperçois une jeune beauté,
Dont la douleur se tait et veut fuir la clarté.

Ses larmes cependant coulent en dépit d'elle,
Son œil est égaré, son pied tremble et chancelle;
Hélas ! elle a perdu l'amant qu'elle adoroit;
Que son cœur pour époux se choisit en secret:
Son cœur promet encor de n'être point parjure.
Une veuve, non loin de ce tronc sans verdure,
Regrettoit un époux, tandis qu'à ses côtés
Un enfant qui n'a vu qu'à peine trois étés,
Ignorant son malheur, pleuroit aussi comme elle.
Là, d'un fils qui mourut en suçant la mamelle,
Une mère au destin reprochoit le trépas,
Et sur la pierre étroite elle attachoit ses bras.
Ici, des laboureurs au front chargé de rides,
Tremblans, agenouillés sur des feuilles arides,
Venoient encor prier, s'attendrir dans ces lieux
Où les redemandoit la voix de leurs aïeux.
Quelques vieillards surtout d'une main languissante,
Embrassoient tour à tour une tombe récente.
C'étoit celle d'Hombert, d'un mortel respecté,
Qui depuis neuf soleils en ces lieux fut porté.
Il a vécu cent ans, il fut cent ans utile.
Des fermes d'alentour le sol rendu fertile,
Les arbres qu'il planta, les heureux qu'il a faits,
A ses derniers neveux conteront ses bienfaits.
Souvent on les vanta dans nos longues soirées.
Lorsqu'un hiver fameux désoloit nos contrées,
Et que le grand Louis, dans son palais en deuil,
Vaincu, pleuroit trop tard les fautes de l'orgueil,
Hombert, dans l'âge heureux qu'embellit l'espérance,
Déjà d'un premier fils bénissoit la naissance.
Le rigoureux janvier ramenant l'aquilon,
Détruit tous les trésors qu'attendoit le sillon.

Sur les champs dévastés la mort seule domine :
Deux mois, dans nos climats la hideuse famine
Conrut seule et muette en dévorant toujours.
Hombert désespéré, sa femme sans secours,
Voyoient le monstre affreux menacer leur asile :
Ils plenroient sur leur fils : leur fils dormoit tranquille.
O courage ! ô yertu ! renfermant ses douleurs,
Hombert, pour la sauver, fuit une épouse en pleurs.
Soldat, il prend le glaive, il s'exile loin d'elle,
Mais du milieu des camps sa tendresse fidèle
A sa femme, à sôn fils se hâtoit d'envoyer
Ce salaire indigent, noble prix du guerrier.
On dit que de Villars il mérita l'estime ;
Et même, sous les yenx de ce chef magnanime,
Anx bataillons d'Eugène il ravit nn drapeau.
La paix revint, alors il revit son hameau,
Et pour le soc paisible onblia son armure.
Son exemple éclairant nne aveugle cnltnre,
Apprit à féconder ces domaines ingrats ;
Ce rempart tntélaire élevé par son bras,
Du fleuve débordé contint les eaux rebelles.
Qne de fois il calma les naissantes qnerelles !
Lui seul para ces monts de leurs premiers raisins,
Et même il transplanta sur les mûriers voisins
Ce ver laborieux qui déroule en silence
Les fragiles réseanx filés ponr l'opulence.
Tn méritois sans donte, ô vieillard généreux,
Les honneurs de ce jour, nos regrets et nos vœux !
Anssi le prêtre saint, guidant la pompe auguste,
S'arrêta tout à coup près des cendres du juste.
Là, retentit le chant qni délivre les morts.
C'en est fait, et trois fois dans ses pieux transports,

Le peuple a parcouru l'enceinte sépulcrale ;
L'homme sacré trois fois y jeta l'eau lustrale,
Et l'écho de la tombe aux mânes satisfaits
Répéta sourdement : *qu'ils reposent en paix.*
Tout se tut, et soudain, ô fortuné présage !
Le ciel vit s'éloigner les fureurs de l'orage,
Et brillant au milieu des brouillards entr'ouverts,
Le soleil jusqu'au soir consola l'univers.

*Fontanes.*

# POÉSIE HÉROI-COMIQUE.

## LA DISCORDE TROUBLANT LA PAIX DONT JOUISSOIT LA SAINTE CHAPELLE.

PARMI les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
Paris voyoit fleurir son antique chapelle.
Ses chanoines vermeils, et brillans de santé,
S'engraissoient d'une longue et sainte oisiveté.
Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéans faisoient chanter matines,
Veilloient à bien dîner, et laissoient en leur lieu
A des chantres gagés le soin de louer Dieu :
Quand la Discorde, encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
Avec cet air hideux qui fait frémir la paix,
S'arrêta près d'un arbre au pied de son palais.
Là, d'un œil attentif contemplant son empire,
A l'aspect du tumulte, elle-même s'admire.
Elle y voit par le coche et d'Evreux et du Mans,
Accourir à grands flots ses fidèles Normands :
Elle y voit aborder, le marquis, la comtesse,
Le bourgeois, le manant, le clergé, la noblesse;
Et par-tout des plaideurs les escadrons épars
Faire autour de Thémis flotter ses étendards.
Mais une église seule, à ses yeux immobile,
Garde au sein du tumulte une assiette tranquille :
Elle seule la brave, elle seule aux procès
De ses paisibles murs veut défendre l'accès.
La Discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offense,
Fait siffler ses serpens, s'excite à la vengeance :

Sa bouche se remplit d'un poison odieux,
Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.
Quoi, dit-elle d'un ton qui fit trembler les vitres,
J'aurai pu jusqu'ici broniller tous les chapitres,
Diviser Cordeliers, Carmes et Célestins!
J'anrai fait soutenir un siège aux Augustins!
Et cette église seule, à mes ordres rebelle,
Nourrira dans son sein une paix éternelle!
Suis-je donc la Discorde, et parmi les mortels,
Qui voudra désormais encenser mes autels?
A ces mots d'un bonnet couvrant sa tête énorme,
Elle prend d'un vieux chantre et la taille et la forme;
Elle peint de bourgeons son visage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le trésorier.
Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée
S'élève un lit de plume à grands frais amassée:
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour:
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence.
C'est là que le Prélat muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger somme attendoit le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage;
Son menton sur son sein descend à double étage,
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.
La déesse en entrant, qui voit la nappe mise,
Admire un si bel ordre, et reconnoît l'église;
Et marchant à grands pas vers le lieu du repos,
An Prélat sommeillant elle adresse ces mots:
« Tu dors, Prélat, tu dors, et là-haut à ta place,
Le chantre aux yeux du chœur étale son audace,

Chante les *oremus*, fait des processions,
Et répand à grands flots les bénédictions.
Tu dors! attends-tu donc, que sans bulle et sans titre
Il te ravisse encor le rochet et la mitre?
Sors de ce lit oiseux qui te tient attaché,
Et renonce au repos, ou bien à l'évêché ».
Elle dit, et du vent de sa bouche profane
Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
Le Prélat se réveille, et plein d'émotion
Lui donne toutefois la bénédiction.
Tel qu'on voit un taureau, qu'une guêpe en furie
A piqué dans les flancs, aux dépens de sa vie,
Le superbe animal, agité de tourmens,
Exhale sa douleur en longs mugissemens:
Tel le fougueux Prélat, que ce songe épouvante,
Querelle en se levant et laquais et servante;
Et d'un juste courroux ranimant sa vigueur,
Même avant le dîner, parle d'aller au chœur.
Le prudent Gilotin, son aumônier fidèle,
En vain par ses conseils sagement le rappelle,
Lui montre le péril, que midi va sonner,
Qu'il va faire, s'il sort, refroidir le dîner:
« Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le dîner est prêt, vous appelle à l'office?
De votre dignité soutenez mieux l'éclat.
Est-ce pour travailler que vous êtes Prélat?
A quoi bon ce dégoût et ce zèle inutile?
Est-il donc pour jeûner quatre-temps, ou vigile?
Reprenez vos esprits, et souvenez-vous bien,
Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien ».
Ainsi dit Gilotin, et ce ministre sage,
Sur table au même instant, fait servir le potage.

Le Prélat voit la soupe, et plein d'un saint respect
Demeure quelque temps muet à cet aspect.
Il cède, il dîne enfin : mais toujours plus farouche,
Les morceaux trop hâtés se pressent dans sa bouche.
Gilotin en gémit, et sortant de fureur,
Chez tous ses partisans va semer la terreur.
On voit courir chez lui leurs troupes éperdues,
Comme l'on voit marcher les bataillons de grues,
Qand le Pygmée altier, redoublant ses efforts,
De l'Hèbre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aspect imprévu de leur foule agréable,
Le Prélat radouci veut se lever de table :
La couleur lui renaît, sa voix change de ton :
Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
Lui-même le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe :
Il l'avale d'un trait ; et chacun l'imitant,
La cruche au large ventre est vide en un instant.

*Boileau, Lutrin, chant 1er.*

### Le Carême impromptu.

Sous un Ciel toujours rigoureux,
Au sein des flots impétueux,
Non loin de l'Armorique plage,
Il est une île, affreux rivage,
Habitacle marécageux,
Moitié peuplé, moitié sauvage,
Dont les habitans malheureux,
Séparés du reste du monde,
Semblent ne connoître que l'onde,
Et n'être connus que des cieux.

Des nouvelles de la nature
Viennent rarement sur ces bords ;
On n'y sait que par aventure,
Et par de très-tardifs rapports,
Ce qui se passe sur la terre,
Qui fait la paix, qui fait la guerre,
Qui sont les vivans et les morts.
De cette étrange résidence
Le curé, sans trop d'embarras,
Enseveli dans l'indolence
D'une héréditaire ignorance,
Vit de baptême et de trépas,
Et d'offices qu'il n'entend pas.
Parmi les notables de l'île,
Il est regardé comme habile,
Quand il peut dire quelquefois
Le mois de l'an, le jour du mois.
On va penser que j'exagère,
Et que j'outre ce caractère ;
« Quelle apparence, dira-t-on ;
« Quelle île assez abandonnée,
« Ignore le temps de l'année ?
« Non, ce trait ne peut être bon
« Que dans une île imaginée
« Par le fabuleux Robinson.
De grace, censeur incrédule,
Ne jugez point sur ce soupçon :
Un fait narré sans fiction
Va vous enlever ce scrupule ;
Il porte la conviction ;
Je n'y mettrai que la façon.
Le curé de l'île susdite,

Vieux papa, bon Israélite,
(N'importe quand advint le cas,)
N'avoit point, avant les étrennes,
Fait apporter de nos climats
De *guide-ânes* ni d'almanachs,
Pour le guider dans ses antiennes,
Et régler ses petits états.
Il reconnut sa négligence;
Mais trop tard vint la prévoyance.
La saison ne permettoit pas
De faire voile vers la France;
Abandonnée aux noirs frimas,
La mer n'étoit plus praticable,
Et l'on n'espéroit les bons vents,
Qui rendent l'onde navigable,
Et le continent abordable,
Qu'à la naissance du printemps.
Pendant ces trois mois de tempête,
Que faire sans calendrier?
Comment placer les jours de fête:
Comment les différencier?
Dans une pareille méprise
Quelqu'autre eût plus savant
N'auroit pu régir son église;
Et peut-être dévotement,
Bravant les fougues de la bise,
Se seroit livré, sans remise,
Aux périls du moite élément:
Mais pour une telle imprudence,
Doué d'un trop bon jugement,
Notre bon prêtre assurément,
Chérissoit trop son existence;

C'étoit d'ailleurs un vieux routier
Qui s'étant fait une habitude
Des fonctions de son métier,
Officioit sans trop d'étude,
Et qui dans sa décrépitude
Dégoisoit psaumes et leçons
Sans y faire tant de façons,
Prenant donc son parti sans peine,
Il annonce le premier mois,
Et recommande, par trois fois,
A son assistance chrétienne,
De ne point finir la semaine
Sans chômer la fête des rois.
Ces premiers points étoient faciles;
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en pensant qu'il ne sauroit pas
Où ranger les fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin? Peu scrupuleux,
Il décida, ne pouvant mieux,
Que ces fêtes, comme ignorées,
Ne seroient chez lui célébrées
Que quand, au retour du zéphir,
Lui-même il auroit pu venir
Prendre langue dans nos contrées.
Il crut cet avis selon Dieu;
Ce fut celui de son vicaire,
De Javotte sa ménagère,
Et de son magister Mathieu,
La plus forte tête du lieu.
Ceci posé, Janvier se passe;
Plus agile encor dans son cours,
Février fuit, Mars le remplace,

Et l'aquilon régnoit toujours.
Du printemps avec patience
Attendant le prochain retour,
Et sur l'annuelle abstinence
Prétendant cause d'ignorance,
Tout bonnement et sans détour,
Par faute de réminiscence,
Notre vieux curé, chaque jour,
Se mettoit sur la conscience
Un chapon de sa basse-cour.
Cependant poursuit la chronique,
Le carême, depuis un mois,
Sur tout l'univers catholique
Etendoit ses austères lois:
L'île seule, grace au bon homme,
A l'abri des statuts de Rome,
Voyoit ses libres habitans
Vivre en gras pendant tout ce temps.
De vrai, ce n'étoit fine chère;
Mais cependant chaque insulaire,
Mi-paysan et mi-bourgeois,
Pouvoit parer son ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois.
A l'exemple du presbytère,
Tous dans cette erreur salutaire,
Sonpoient pour nous d'un cœur joyeux
Tandis que nous jeûnions pour eux.
Enfin pourtant, le froid Borée
Quitta l'onde plus tempérée.
Voyant qu'il étoit plus que temps
D'instruire nos impénitens,
Le diable, content de lui-même,

Ne retarda plus le printemps;
C'étoit lui qui, par stratagême
Leur rendant contraire tout vent,
Avoit voulu, chemin faisant,
Leur escamoter un carême,
Pour se divertir en passant.
Le calme rétabli sur l'onde,
Mon curé, selon son serment,
Pour voir comment alloit le monde,
S'embarque sans retardement;
S'étant bien lesté la bedaine
De quatre tranches de jambon,
(Fait digne de réflexion;
Car de la sainte quarantaine
Déjà la cinquième semaine
Venoit de commencer son cours.)
Il vient: il trouve avec surprise
Que dans l'empire de l'église
Pâques revenoit dans dix jours.
« Dieu soit loué! prenons courage, »
Dit-il enfonçant son castor:
« Grace au Seigneur, notre voyage
« Se trouve fait à temps encor,
« Pour pouvoir, dans mon hermitage,
« Fêter Pâques selon l'usage. »
Content il rentre sur son bord,
Après avoir fait ses emplettes
Et d'almanachs et de lunettes:
Il part, il arrive à bon port
Dans ses solitaires retraites.
Le lendemain, jour des rameaux,
Prônant avec un zèle extrême,

Il notifie à ses vassaux
La date de notre carême;
« Mais, poursuit-il, j'ai mon système.
« Mes frères nous n'y perdrons rien,
« Et nous le rattraperons bien.
« D'abord, avant notre abstinence,
« Pour conserver l'usage ancien,
« Et bien remplir toute observance,
« Le Mardi gras sera Mardi;
« Le jour des Cendres, Mercredi:
« Suivront trois jours de pénitence,
« Dans toute l'île on jeûnera;
« Et Dimanche unis à l'église,
« Sans plus craindre aucune méprise,
« Nous chanterons *Alleluia* ».

Gresset.

# POÉSIE LYRIQUE.

## CANTATE

### Circé.

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite, et la mort dans les yeux,
Pleuroit sa funeste aventure.
Là, ses yeux errans sur les flots
D'Ulysse fugitif sembloient suivre la trace.
Elle croit voir encor son volage héros;
Et, cette illusion soulageant sa disgrace,
Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots.

Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas:
Tourne un moment tes yeux sur ces climats;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

Ce triste cœur, devenu ta victime,
Chérit encor l'amour qui l'a surpris:
Amour fatal! ta haine en est le prix.
Tant de tendresse, ô dieux! est-elle un crime,
Pour mériter de si cruels mépris?

Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas:
Tourne un moment tes yeux sur ces climats;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

C'est ainsi qu'en regets sa douleur se déclare :
Mais bientôt, de son art employant le secours,
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéthon,
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton.
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume,
La foudre dévorante aussitôt le consume;
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour;
Les astres de la nuit interrompent leur course :
Les fleuves étonnés remontent vers leur source;
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs ;
Un voile effroyable
Couvre l'univers ;
La terre tremblante
Frémit de terreur ;
L'onde turbulente
Mugit de fureur;
La lune sanglante
Recule d'horreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantemens
Vont troubler le repos des ombres :
Les mânes effrayés quittent leurs monumens ;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens ;
Et les vents, échappés de leurs cavernes combres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflemens.

Inutiles efforts! amante infortunée,
D'un Dieu plus fort que toi dépend ta destinée :
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas,
Des enfers déchaînés allumer la colère;
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Ce n'est point par effort qu'on aime,
L'Amour est jaloux de ses droits ;
Il ne dépend que de lui-même,
On ne l'obtient que par son choix.
Tout reconnoît sa loi suprême ;
Lui seul ne connoît point de lois.

Dans les champs que l'hiver désole
Flore vient rétablir sa cour ;
L'alcyon fuit devant Éole ;
Éole le fuit à son tour :
Mais sitôt que l'amour s'envole,
Il ne connoît plus de retour.

J.-B. Rousseau.

### Bacchus.

C'est toi, divin Bacchus, dont je chante la gloire :
Nymphes, faites silence, écoutez mes concerts.
Qu'un autre apprenne à l'univers
Du fier vainqueur d'Hector la glorieuse histoire ;
Qu'il ressuscite dans ses vers
Des enfans de Pélops l'odieuse mémoire ;
Puissant dieu des raisins, digne objet de nos vœux,
C'est à toi seul que je me livre ;

De pampres, de festons, couronnant mes cheveux,
En tous lieux je prétends te suivre ;
C'est pour toi seul que je veux vivre
Parmi les festins et les jeux.

Des dons les plus rares
Tu combles les cieux ;
C'est toi qui prépares
Le nectar des dieux.

La céleste troupe,
Dans ce jus vanté,
Boit à pleine coupe
L'immortalité.

Tu prêtes des armes
Au dieu des combats ;
Vénus sans tes charmes
Perdroit ses appas.

Du fier Polyphème
Tu domptes les sens ;
Et Phébus lui-même
Te doit ses accens.

Mais quels transports involontaires
Saisissent tout à coup mon esprit agité ?
Sur quel vallon sacré, dans quels bois solitaires
Suis-je en ce moment transporté ?
Bacchus à mes regards dévoile ses mystères.
Un mouvement confus de joie et de terreur
M'échauffe d'une sainte audace ;

Et les Ménades en fureur
N'ont rien vu de pareil dans les antres de Thrace.

Descendez, mère d'Amour,
Venez embellir la fête
Du dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour.
Descendez, mère d'Amour :
Mars trop long-temps vous arrête.

Déjà le jeune Sylvain,
Ivre d'amour et de vin,
Poursuit Doris dans la plaine :
Et les nymphes des forêts
D'un jus pétillant et frais
Arrosent le vieux Silène.

Descendez, mère d'Amour,
Venez embellir la fête
Du dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour.
Descendez, mère d'Amour :
Mars trop long-temps vous arrête.

Profanes, fuyez de ces lieux ;
Je cède aux mouvemens que ce grand jour m'inspire.
Fidèles sectateurs du plus charmant des dieux,
Ordonnez le festin, apportez-moi ma lyre ;
Célébrons entre nous un jour si glorieux.
Mais, parmi les transports d'un aimable délire,
Eloignons loin d'ici ces bruits séditieux
Qu'une aveugle vapeur attire :

Laissons aux Scythes inhumains
Mêler dans leurs banquets le meurtre et le carnage ;
Les dards du Centaure sauvage
Ne doivent point souiller nos innocentes mains.

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas :
Les Satyres, Bacchus, et Faune,
Détestent l'horreur des combats.

Malheur aux mortels sanguinaires
Qui, par de tragiques forfaits,
Ensanglantent les doux mystères
D'un dieu qui préside à la paix !

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas :
Les Satyres, Bacchus, et Fanne
Détestent l'horreur des combats.

Vent-on que je fasse la guerre ?
Suivez-moi, mes amis ; accourez, combattez.
Emplissons cette coupe, entourons-nons de lierre.
Bacchantes, prêtez-moi vos thyrses redoutés.
Que d'athlètes soumis ! que de rivaux par terre !
O fils de Jupiter, nous ressentons enfin
Ton assistance souveraine.
Je ne vois que buveurs étendus sur l'arène
Qui nagent dans des flots de vin.

Triomphe ! victoire !
Honneur à Bacchus !

Publions sa gloire.
Triomphe ! victoire !
Buvons aux vaincus.

Bruyante trompette,
Secondez nos voix,
Sonnez leur défaite.
Bruyante trompette,
Chantez nos exploits.

Triomphe ! victoire !
Honneur à Bacchus !
Publions sa gloire.
Triomphe ! victoire !
Buvons aux vaincus.

Le même.

DIANE.

A peine le soleil au fond des antres sombres
Avoit du haut des cieux précipité les ombres ;
Quand la chaste Diane, à travers les forêts,
Aperçut un lieu solitaire
Où le fils de Vénus et les dieux de Cythère
Dormoient sous un ombrage frais :
Surprise, elle s'arrête ; et sa prompte colère
S'exhale en ce discours qu'elle adresse tout bas
A ces dieux endormis, qui ne l'entendent pas :

« Vous, par qui tant de misérables
Gémissent sous d'indignes fers,
Dormez, Amours inexorables,
Laissez respirer l'univers.

« Profitons de la nuit profonde
Dont le sommeil couvre leurs yeux ;
Assurons le repos au monde
En brisant leurs traits odieux.

« Vous, par qui tant de misérables
Gémissent sous d'indignes fers,
Dormez, Amours inexorables,
Laissez respirer l'univers ».

A ces mots elle approche, et ses nymphes timides,
Portant sans bruit leurs pas vers ces dieux homicides,
D'une tremblante main saisissent leurs carquois,
Et bientôt du débris de leurs flèches perfides
Sèment les plaines et les bois.
Tous les dieux des forêts, des fleuves, des montagnes,
Viennent féliciter leurs heureuses compagnes ;
Et, de leurs ennemis bravant les vains efforts,
Expriment ainsi leurs transports :

« Quel bonheur ! quelle victoire !
Quel triomphe ! quelle gloire !
Les amours sont désarmés.

« Jeunes cœurs, rompez vos chaînes :
Cessons de craindre les peines
Dont nous étions alarmés.

« Quel bonheur ! quelle victoire !
Quel triomphe ! quelle gloire !
Les Amours sont désarmés ».

L'Amour s'éveille au bruit de ces chants d'allégresse.
Mais quels objets lui sont offerts !
Quel réveil ! dieux ! quelle tristesse.
Quand de ses dards brisés il voit les champs couverts !
Un trait me reste encor dans ce désordre extrême ;
Perfides, votre exemple instruira l'univers.
Il parle ; le trait vole, et, traversant les airs,
Va percer Diane elle-même :
Juste mais trop cruel revers,
Qui signale, grand dieu, ta vengeance suprême !

Respectons l'Amour
Tandis qu'il sommeille,
Et craignons qu'un jour
Ce dieu ne s'éveille.

En vain nous romprons
Tous les traits qu'il darde,
Si nous ignorons
Le trait qu'il nous garde.

Respectons l'Amour
Tandis qu'il sommeille,
Et craignons qu'un jour
Ce dieu ne s'éveille.

*Le même.*

AMYMONE.

Sur les rives d'Argos, près de ces bords arides
Où la mer vient briser ses flots impérieux.
La plus jeune des Danaïdes,

Amymone, imploroit l'assistance des dieux;
Un Faune poursuivoit cette belle craintive :
Et levant ses mains vers les cieux,
« Neptune, disoit-elle, entends ma voix plaintive,
Sauve-moi des transports d'un amant furieux :

« A l'innocence poursuivie,
Grand dieu, daigne offrir ton secours ;
Protège ma gloire et ma vie
Contre de coupables amours.

« Hélas ! ma prière inutile
Se perdra-t-elle dans les airs ?
Ne me reste-t-il plus d'asile
Que le vaste abîme des mers ?

« A l'innocence poursuivie,
Grand dieu, daigne offrir ton secours ;
Protège ma gloire et ma vie
Contre de coupables amours ».

La Danaïde en pleurs faisoit ainsi sa plainte,
Lorsque le dieu des eaux vint dissiper sa crainte.
Il s'avance entouré d'une superbe cour:
Tel jadis il parut aux regards d'Amphitrite,
Quand il fit marcher à sa suite
L'Hymenée et le dieu d'amour.
Le Faune à son aspect s'éloigne du rivage;
Et Neptune, enchanté, surpris,
L'amour peint dans les yeux, adresse ce langage
A l'objet dont il est épris :

« Triomphez, belle princesse,
Des amans audacieux :
Ne cédez qu'à la tendresse
De qui sait aimer le mieux.

« Heureux le cœur qui vous aime,
S'il étoit aimé de vous !
Dans les bras de Vénus même
Mars en deviendroit jaloux.

« Triomphez, belle princesse,
Des amans audacieux :
Ne cédez qu'à la tendresse
De qui sait aimer le mieux ».

Qu'il est facile aux dieux de séduire une belle !
Tout parloit en faveur de Neptune amoureux,
L'éclat d'une cour immortelle,
Le mérite récent d'un secours généreux.
Dieux ! quels secours ! Amour, ce sont-là de tes jeux :
Quel Satyre eût été plus à craindre pour elle ?
Thétis, en rougissant, détourna ses regards :
Doris se replongea dans ses grottes humides,
Et par cette leçon apprit aux Néréïdes
A fuir de semblables hasards.

Tous les amans savent feindre ;
Nymphes, craignez leurs appas :
Le péril le plus à craindre
Est celui qu'on ne craint pas.

L'audace d'un téméraire
Est aisée à surmonter ;

C'est l'amant qui sait nous plaire
Que nous devons redouter.

Tous les amans savent feindre ;
Nymphes, craignez leurs appas :
Le péril le plus à craindre
Est celui qu'on ne craint pas.

*Le même.*

## L'HIVER.

Vous dont le pinceau téméraire
Représente l'hiver sous l'image vulgaire
D'un vieillard foible et languissant,
Peintres injurieux, redoutez la colère
De ce dieu terrible et puissant :

Sa vengeance est inexorable ;
Son pouvoir jusqu'aux cieux sait porter la terreur ;
Les efforts des Titans n'ont rien de comparable
Au moindre effort de sa fureur.

Plus fort que le fils d'Alemène,
Il met les fleuves aux fers :
Le seul vent de son haleine
Fait trembler tout l'univers.

Il déchaîne sur la terre
Les aquilons furieux :
Il arrête le tonnerre
Dans les mains du roi des dieux.

Plus fort que le fils d'Alcmène,
Il met les fleuves aux fers :
Le seul vent de son haleine
Fait trembler tout l'univers.

Mais si sa force est redoutable,
Sa joie est encor plus aimable :
C'est le père des doux loisirs ;
Il réunit les cœurs, il bannit les soupirs,
Il invite aux festins, il anime la scène :
Les plus belles saisons sont des saisons de peine ;
La sienne est celle des plaisirs.
Flore peut se vanter des fleurs qu'elle nous donne,
Cérès des biens qu'elle produit ;
Bacchus peut s'applaudir des trésors de l'automne ;
Mais l'hiver, l'hiver seul en recueille le fruit.

Les dieux du ciel et de l'onde,
Le soleil, la terre et l'air,
Tout travaille dans le monde
Au triomphe de l'hiver.

C'est son pouvoir qui rassemble
Bacchus, l'Amour et les Jeux :
Ces dieux ne règnent ensemble
Que quand il règne avec eux.

Les dieux du ciel et de l'onde,
Le soleil, la terre et l'air,
Tout travaille dans le monde
Au triomphe de l'hiver.

Le même.

## Les bains de Tomeri. Pour S. A. S. madame la Duchesse Douairière.

Quel spectacle pompeux orne ce bord tranquille !
Diane avec toute sa cour,
Vient-elle y chercher un asile
Contre les feux du dieu du jour ?
Pour voir ces déités nouvelles,
Le soleil tient encor ses coursiers arrêtés :
La nymphe qui préside à ces bords enchantés
Épuise ses regards sur elles,
Et rassemble en ces mots ses compagnes fidèles,
Pour rendre hommage à leurs beautés :

« Venez voir votre souveraine,
Nymphes, sortez de vos roseaux :
C'est Thétis qui vient sur la Seine
Goûtez la fraîcheur de mes eaux.

« Coulez, coulez, eaux fugitives :
Et vous, oiseaux, quittez les bois ;
Chantez sur ces aimables rives,
Chantez l'honneur que je reçois.

« Venez voir votre souveraine,
Nymphes, sortez de vos roseaux ;
C'est Thétis qui vient sur la Seine
Goûter la fraîcheur de mes eaux.

Nouvelles déités qui flottez sur mes ondes,
Que d'attraits inconnus vous offrez à mes yeux !
Jamais dans ses grottes profondes

Amphitrite n'a vu rien de si précieux ;
Mais n'en rougissez pas, dans cette cour charmante,
La déesse qui vous conduit
Brille comme au milieu des astres de la nuit
Du jeune Endymion on voit briller l'amante.
Quel cœur résisteroit à des attraits si doux !
Naïades, approchez : Tritons, éloignez-vous.

« Vous qui rendez Flore immortelle,
Rassemblez-vous, tendres zéphirs ;
Une divinité nouvelle
Est réservée à vos soupirs.

« Venez sur mes humides plaines
Caresser ces jeunes beautés ;
Venez de vos douces haleines
Echauffer mes flots argentés.

« Vous qui rendez Flore immortelle,
Rassemblez-vous, tendres zéphirs ;
Une divinité nouvelle
Est réservée à vos soupirs.

« Et vous, dont le pouvoir s'étend sur tout le monde,
Amours, si les attraits de la fille des mers
Ont pu vous attirer sur l'onde,
Accourez sur ma rive, et traversez les airs :
Une Vénus nouvelle exige votre hommage :
Et bientôt vous verrez que celle de Paphos
Lui cède autant que mon rivage
Le cède aux vastes bords de l'empire des flots.

« Tendres amours, accourez tous ;
Venez, volez, troupe immortelle :
La beauté languiroit sans vous,
Et vous expireriez sans elle.

« S'il est vrai que le dieu d'amour
A la beauté doit sa naissance,
La beauté, par un doux retour,
Doit à l'amour seul sa puissance.

« Tendres amours, accourez tous :
Venez, volez, troupe immortelle :
La beauté languiroit sans vous,
Et vous expireriez sans elle ».

*Le même.*

# COURS

# DE LITTÉRATURE.

## LIVRE SECOND.

### RELIGION ET MORALE.

## RELIGION.

#### Essence et Majesté de Dieu.

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable
Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.
Ses saints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Devant lui sont ces dieux, ces brûlans séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face;
Des puissances du siècle ils retranchent la race,

Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.

Voltaire.

### Mouvement d'une ame qui s'élève a la connoissance de Dieu par la contemplation de ses ouvrages.

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur :
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tons les célestes corps?
Quelle grandeur infinie,
Quelle divine harmonie
Résulte de lenrs accords!

De sa puissance immortelle
Tout parle, tont nons instruit;
Le jour an jour la révêle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et snperbe ouvrage
N'est point ponr l'homme un langage
Obscur et mystérienx :
Son admirable structure
Est la voix de la nature,
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de scs mains

Ce soleil qui dans sa route
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière
Cet astre ouvre sa carrière,
Comme un époux glorieux
Qui dès l'aube matinale
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit;
Et, par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

O que tes œuvres sont belles,
Grand Dieu! quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie;
Elle assure notre voie;
Elle nous rend triomphans:
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus foibles enfans.

Soutiens ma foi chancelante,
Dieu puissant: inspire moi

Cette crainte vigilante
Qui fait pratiquer ta loi.
Loi sainte, loi desirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or;
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son cher trésor.

Mais, sans tes clartés sacrées,
Qui peut connoître, Seigneur,
Les foiblesses égarées
Dans les replis de son cœur?
Prête moi tes feux propices:
Viens m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas:
Viens consumer par ta flamme
Ceux que je vois dans mon ame,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triste esclavage
Tu viens dégager mes sens,
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours seront innocens.
J'irai puiser sur ta trace
Dans les sources de ta grace,
Et, de ses eaux abreuvé,
Ma gloire fera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître
Est le Dieu qui m'a sauvé.

J.-B. Rousseau.

### Existence de la loi naturelle imprimée dans le coeur de l'homme.

La nature a fourni d'une main salutaire
Tout ce qui dans la vie à l'homme est nécessaire,
Les ressorts de son ame et l'instinct de ses sens.
Le ciel à ses besoins soumet les élémens.
Dans les plis du cerveau la mémoire habitaute
Y peint de la nature une image vivante.
Chaque objet de ses sens prévient la volonté.
Le son dans sou oreille est par l'air apporté.
Sans efforts et sans soins son œil voit la lumière.
Snr sou Dieu, sur sa fin, sur sa cause première
L'homme est-il, sans secours, à l'erreur attaché?
Quoi! le monde est visible, et Dieu seroit caché!
Quoi! le plns grand besoin que j'aie eu ma misère
Est le senl qu'en effet je ne pnis satisfaire?
Nou, le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait en vain:
Snr le front des mortels il mit son sceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître;
Il m'a donné sa loi, puisqu'il m'a donné l'être.
La morale uniforme en tout temps, en tout lieu,
A des siècles sans fin parle au nom de ce Dieu.
C'est la loi de Trajau, de Socrate et la vôtre.
De ce culte éternel la nature est l'apôtre;
Le bon sens la reçoit, et les remords veugeurs,
Nés de la conscience en sont les défenseurs.
Leur redoutable voix par-tout se fait entendre.
Pensez-vous en effet que ce jenne Alexaudre,
Aussi vaillant que vous, mais bien moins modéré,
Teint du sang d'un ami trop inconsidéré,

Ait pour se repentir consulté des augures ?
Ils auroient dans leurs eaux lavé ses mains impures,
Ils auroient à prix d'or bientôt absous le roi.
Sans eux de la nature il éconta la loi :
Honteux, désespéré d'un moment de furie,
Il se jugea lui-même indigne de la vie.
Cette loi souveraine, à la chine, au Japon,
Inspira Zoroastre, illumina Solon.
D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie,
ADORE UN DIEU, SOIS JUSTE, ET CHÉRIS TA PATRIE.
Ainsi le froid Lapon crut un être éternel ;
Il eût de la justice un instinct naturel ;
Et le Nègre vendu sur un lointain rivage,
Dans les Nègres encore aima sa noire image.
Jamais un parricide, un calomniateur,
N'a dit tranquillement dans le fond de son cœur :
*Qu'il est beau, qu'il est doux d'accabler l'innocence,*
*De déchirer le sein qui nous donna naissance !*
*Dieu juste ! Dieu parfait ! que le crime a d'appas !*
Voilà ce qu'on diroit, mortels, n'en doutez pas,
S'il n'étoit une loi terrible, universelle,
Que respecte le crime en s'élevant contre elle.
Est-ce nous qui créons ces profonds sentimens ?
Avons-nous fait notre ame ? avons-nous fait nos sens ?
L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine,
Ont la même nature et la même origine :
L'artisan les façonne, et ne peut les former.
Ainsi l'être éternel, qui nous daigne animer,
Jeta dans tous les cœurs une même semence.
Le ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'imposture et d'erreur ;
Il ne peut la changer ; son juge est dans son cœur.

J'entends avec Cardan Spinosa qui murmure.
« Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature
Ne sont que l'habitude et les illusions
Qu'un besoin mutuel inspire aux nations ».
Raisonneur malheureux, ennemi de toi-même,
D'où nous vient ce besoin? pourquoi l'être suprême
Mit-il dans notre cœur, à l'intérêt porté,
Un instinct qui nous lie à la société?
Les lois que nous faisons, fragiles, inconstantes,
Ouvrages du moment, sont par-tout différentes.
Sous le fer du méchant le juste est abattu.
Hé bien, conclurez-vous qu'il n'est point de vertu?
Quand des vents du midi les funestes haleines
De semences de mort ont inondé nos plaines,
Direz-vous que jamais le ciel en son courroux
Ne laissa la santé séjourner parmi-nous?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable.
Du choc des élémens effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur;
Mais tout est passager, le crime et le malheur.
De nos desirs fougueux la tempête fatale
Laisse au fond de nos cœurs la règle et la morale;
C'est une source pure : en vain dans ses canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux;
En vain sur sa surface une fange étrangère
Apporte, en bouillonnant, un limon qui l'altère;
L'homme le plus injuste, et le moins policé,
S'y contemple aisément quand l'orage est passé.
Tous ont reçu du ciel, avec l'intelligence,
Ce frein de la justice et de la conscience.
De la raison naissante elle est le premier fruit;
Dès qu'on la peut entendre aussitôt elle instruit :

Contrepoids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de desirs, asservi, mais né libre;
Arme que la nature a mise en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain.
De Socrate en un mot c'est là l'heureux génie;
C'est là ce Dieu secret qui dirigeoit sa vie,
Ce Dieu qui jusqu'au bout présidoit à son sort,
Quand il but, sans pâlir, la coupe de la mort.
Quoi! cet esprit divin n'est il que pour Socrate?
Tout mortel a le sien qui jamais ne le flatte.

*Voltaire.*

NÉCESSITÉ DE S'ASSURER DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Mais comment retrouver la gloire qui m'est due?
Qui peut te rendre à moi, félicité perdue?
Est-ce dans mes pareils que je dois te chercher?
Ils m'échappent; la mort me les vient arracher;
Et frappés avant moi, le tombeau les dévore:
J'irai bientôt les joindre; où vont-ils? je l'ignore.
Est-il vrai? n'est-ce point une agréable erreur,
Qui de la mort en moi vient adoucir l'horreur?
O mort! est-il donc vrai que nos ames heureuses
N'ont rien à redouter de tes fureurs affreuses;
Et qu'au moment cruel qui nous ravit le jour,
Tes victimes ne font que changer de séjour?
Quoi! même après l'instant où tes ailes funèbres
M'auront enseveli dans tes noires ténèbres,
Je vivrois! Doux espoir! que j'aime à m'y livrer!
« De quelle ambition tu te vas enivrer!
Dit l'impie. Est-ce à toi, vaine et foible étincelle,
Vapeur vile, d'attendre une gloire immortelle?

Le hasard nous forma ; le hasard nous détruit ;
Et nous disparoissons comme l'ombre qui fuit.
Malheureux, attendez la fin de vos souffrances ;
Et vous, ambitieux, bornez vos espérances.
La mort vient tout finir, et tout meurt avec nous.
Pourquoi, lâches humains, pourquoi la craignez-vous ?
Qu'est-ce donc qu'un cercueil offre de si terrible ?
Une froide poussière, une cendre insensible.
Là nous ne trouvons plus ni plaisir ni douleur.
Un repos éternel est-il donc un malheur ?
Plongeons-nous sans effroi dans ce muet abîme,
Où la vertu périt, aussi-bien que le crime ;
Et suivant du plaisir l'aimable mouvement,
Laissons-nous au tombeau conduire mollement ».
A ces mots insensés, le maître de Lucrèce,
Usurpant le grand nom d'ami de la sagesse,
Joint la subtilité de ses faux argumens ;
Lucrèce de ses vers prête les ornemens.
De la noble harmonie indigne et triste usage !
Épicure avec lui m'adresse ce langage.
« Cet esprit, ô mortels, qui vous rend si jaloux,
N'est qu'un feu qui s'allume et s'éteint avec nous.
Quand par d'affreux sillons l'implacable vieillesse
A sur un front hideux imprimé la tristesse ;
Que dans un corps courbé sous un amas de jours,
Le sang comme à regret semble achever son cours ;
Lorsqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage
Il n'entre des objets qu'une infidèle image ;
Qu'en débris chaque jour le corps tombe et périt,
En ruines aussi je vois tomber l'esprit.
L'ame mourante alors, flambeau sans nourriture,
Jette par intervalle une lueur obscure.

Triste destin de l'homme ! il arrive au tombeau
Plus foible, plus enfant qu'il ne l'est au berceau.
La mort, du coup fatal sappe enfin l'édifice :
Dans un dernier sonpir achevant son supplice,
Lorsque vide de sang le cœur reste glacé,
Son ame s'évapore, et tout l'homme est passé ».
Sur la foi de tes chants, ô dangereux poëte,
D'un maître trop fameux, trop fidèle interprète,
De mon heureux espoir désormais détrompé,
Je dois done, du plaisir à toute heure occupé,
Consaerer les momens de ma course rapide
A la divinité que tu ehoisis pour guide :
Et la mère des jeux, des ris et des amours,
Doit ainsi qu'à tes vers présider à mes jours.
Si l'homme cependant au bout de sa carrière,
N'a plus que le néant ponr attente dernière ;
Comment puis-je goûter ces plaisirs peu flatteurs,
Du destin qui m'attend foibles consolateurs ?
Tu veux me rassurer, et tn me désespères.
Vivrai-je dans la joie, au milieu des misères,
Quand même je n'ai pas où reposer un cœur
Las de tout parcourir en cherehant son bonheur ?
Rois, sujets, tout se plaint, et nos fleurs les plus belles
Renferment dans leur sein des épines eruelles :
L'amertnme seerète empoisonne toujours
L'onde qui nons paroît si elaire dans son eours.
C'est le sincère aveu que me fait Épieure.
L'orateur du plaisir m'en apprend la nature.
J'abandonne ce maître : ô raison, viens à moi :
Je veux seul méditer et m'instruire avee toi.

L. Racine, *Poëme de la Religion.*

### Tableau du Déluge.

Ils dorment ces mortels dévoués aux forfaits,
Ces ingrats qne le ciel a comblés de bienfaits,
Qui contre le ciel même osent lever la tête,
Ils dorment ; mais Dieu veille, et sa vengeance est prête !
Un vent impétueux, entouré de brouillards,
S'élève, et du soleil obscnrcit les regards ;
Le jour pâlit, expire, et la lune sanglante
Laisse à peine entrevoir une lueur tremblante ;
Le tonnerre effrayant gronde au milieu des airs ;
Il ébranle la terre, il fait rugir les mers ;
Et les volcans cachés sous l'abîme de l'onde,
Déconvrent en s'onvrant les fondemens du monde ;
L'océan déchaîné s'élève à gros bouillons,
Franchit ses bords, s'élance, inonde les sillons,
Et rassemblant ses flots snr la terre noyée
Surmonte du Liban la tête foudroyée.
L'nnivers est en proie aux fureurs du versean ;
Le ciel lui-même cède à l'empire de l'eau ;
L'onde convre, dévore, englontit les campagnes ;
Les poissons étonnés nagent snr les montagnes ;
Et portés sur le dos de ce gouffre écnmant
Les cèdres, de leur front, tonchent au firmament.
Dieu, l'autenr des bienfaits, prend le glaive du jnge,
Condamne son ouvrage, et le livre au déluge ;
Tout périt dans ce lac profond, universel,
Et l'homme si superbe apprend qn'il est mortel.
Sur son axe affaissé le globe qui chancelle,
Du dernier des humains voit la foible nacelle
Lutter contre les vents, fendre les flots amers,
Et porter dans son sein l'espoir de l'nnivers :

Image de l'antique et nouvelle alliance,
L'arche vers Ararath, vogue avec confiance.
La colombe y rapporte un rameau d'olivier,
Présage de la paix rendue au monde entier:
La vertu d'un seul homme a sauvé la nature:
Le nord souffle, l'air s'ouvre, et l'olympe s'épure:
Le soleil reparoit sur un char plus ardent;
L'océan dans son lit se replie en grondant,
Il laisse au sein des monts ces brillans coquillages
Des vengeances du ciel éternels témoignages.
Dieu fait grace aux mortels, et son arc radieux
Se courbe sur la terre, et la rejoint aux cieux.

*Berruix, Religion vengée.*

### Naissance de l'Idolatrie.

Mais lorsque par le fer leur droit est établi,
Le droit du ciel sur eux tombe presqu'en oubli;
Et recherchant ce Dieu dont la mémoire expire,
L'homme croit le trouver dans tout ce qu'il admire.
De l'astre qui pour lui renaît tous les matins,
Ainsi que la lumière il attend ses destins.
Aux feux inanimés qui roulent sur leurs têtes,
Les peuples en tremblant demandent des conquêtes.
Des dons de leurs pareils bientôt reconnoissans,
Ils adorent des arts les auteurs bienfaisans.
Devant son Osiris l'Egypte est en prière;
Vainement un tombeau renferme sa poussière;
Grossièrement taillée une pierre en tient lieu.
D'un tronc qui pourrissoit le ciseau fait un Dieu.
Du hurlant Anubis la ridicule image
Fait tomber à genoux tout ce peuple si sage.

Je ne vois chez Ammon qu'horreur, que cruauté :
Le sacrificateur, bourreau par piété,
Du barbare Moloch assouvit la colère
Avec le sang du fils, et les larmes du père.
Près de ce dieu cruel, un dieu voluptueux
Honoré par un culte impur, incestueux,
Chamos, qui de Moab engloutit les victimes,
De ses adorateurs n'exige que des crimes.
Que de gémissemens et de lugubres cris!
O filles de Sidon, vous pleurez Adonis :
Une dent sacrilège en a flétri les charmes ;
Et sa mort tous les ans renouvelle vos larmes.
Et toi, savante Grèce, à ces folles douleurs
Nous te verrons bientôt mêler aussi tes pleurs.
La foule de ces dieux qu'en Egypte on adore
Ne pouvant te suffire, à de nouveaux encore
De l'immortalité tu feras le présent :
Ton Atlas gémira sous un ciel trop pesant.
Nymphes, faunes, sylvains, divinités fécondes :
Peupleront les forêts, les montagnes, les oudes.
Chaque arbre aura la sienne, et les Romains un jour
De ces maîtres vaincus esclaves à leur tour,
Prodigueront sans fin la majesté suprême.
Empereurs, favoris, Antinoüs lui-même
Par arrêt du sénat entreront dans les cieux,
Et les hommes seront plus rares que les dieux.
Terre, quelle est ta gloire, et quel temps de lumière,
Quand la divinité se rend si familière!
Courons, l'argent en main, entourer ses autels :
Elle est prête à répondre au moindre des mortels.
Dans Delphes, dans Délos elle fait sa demeure :
Aux sables de l'Afrique elle parle à toute heure ;

A Dodone sans peine on peut l'entretenir,
Et d'un chêne prophète apprendre l'avenir.
Pourquoi le demander, s'il est inexplicable?
Que sert de le savoir, s'il est inévitable?
Des maux que nous craignons, pourquoi nous assurer?
L'incertitude au moins nous permet d'espérer,
N'importe: les destins que le ciel nous prépare,
A notre impatience, il faut qu'il les déclare,
Et s'ils ne sont écrits dans le cœur d'un taureau,
Nous irons les chercher dans le vol d'un oiseau.
O sagesse d'Athène! ô gravité de Rome!
O délire honteux de la raison de l'homme!
Où va-t-elle quand Dieu cesse de l'éclairer?

Racine fils.

### Cantique d'Ezéchiel sur la ruine de Tyr.

O Tyr, seras-tu satisfaite,
Toi qui disois à l'univers:
Je suis d'une beauté parfaite,
Mon trône est bâti dans les mers.
Tes citoyens pour te construire,
Dans ta demeure ont su conduire
Les plus hauts cèdres du Liban,
Les sapins qu'Hermon nous présente,
Tout l'ivoire que l'Inde enfante,
Et les vieux chênes de Basan.

Tu vis l'Italie et la Grèce
T'offrir dans un tribut nouveau,
Leur industrie et leur richesse,
Pour l'ornement de ton vaisseau.

L'Egypte de ses mains habiles
A tissu tes voiles mobiles
Du lin cueilli dans ses sillons;
Et l'Élide à tes pieds tremblante,
A de sa pourpre étincelante
Formé tes riches pavillons.

Tes besoins seuls et tes usages
De tes voisins fixoient les mœurs.
Arad défendoit tes rivages,
Sydon t'envoyoit des rameurs.
Pour conducteur de tes navires,
Tu ne prenois dans les empires
Que des sages et des vieillards :
Ton commerce, tyran du monde,
T'amenoit au travers de l'onde
Tous les hommes et tous les arts.

De tes phalanges renommées
Les Perses étoient les soldats.
Dans tes camps et dans tes armées
Les Lydiens suivoient tes pas.
Aux tours qui bordoient ton enceinte,
Ils attachoient, exempts de crainte,
Leurs carquois et leurs boucliers.
Ils en décoroient tes murailles,
Et ces instrumens des batailles
Relevoient tes appas guerriers.

De Carthage à tes vœux unie
Les métaux remplissoient ta main.
Tu rassemblois dans l'Ionie
Des esclaves et de l'airain.

Fiers de te consacrer ses peines,
Le Scythe exerçoit dans ses plaines
De jeunes coursiers pour tes chars;
Et les Syriens avec joie
Cédoient les perles et la soie
Qu'ils étaloient à tes regards.

Damas par d'utiles échanges
Payoit tes soins industrieux.
Saba t'apportoit les mélanges
De ses parfums délicieux.
Tu n'étois pas moins secondée
Des habitans de la Judée,
Ces peuples favoris du ciel,
Qui, pour remplir tes espérances,
Joignoient à des moissons immenses
Du baume, de l'huile et du miel.

Cédar, Assur et l'Arabie
S'associoient à tes efforts.
Les déserts de l'Ethiopie
Pour toi seule avoient des trésors.
Sur le continent, dans les îles,
Tu voyois les mortels dociles
Ne commercer que sous tes lois;
Et des campagnes du Sarmate
Jusqu'aux rivages de l'Euphrate
Ta puissance étendoit ses droits.

O Tyr, ô trop superbe reine,
Tes richesses t'enfloient d'orgueil;
Des mers unique souveraine,
Tu ne redoutois point d'écueil.

En vain l'orage te menace,
Tes rameurs pleins de ton audace
Te mènent sur les grandes eaux ;
Mais, ô confiance funeste !
Ministres du courroux céleste,
Les vents te brisent sur les flots.

Tes riches magasins, tes temples, tes portiques,
Tes vastes arsenaux, tes palais magnifiques,
Tes prêtres, tes soldats, les docteurs de ta loi,
Tes trésors, tes projets et tes grandeurs si vaines,
Et tes femmes hautaines,
Dans les profondes mers tomberont avec toi.

Les îles et la terre en seront consternées.
Au bruit de ces revers les flottes éloignées
Interrompront leur course et craindront même sort.
Les matelots troublés chercheront le rivage,
Et pour fuir le naufrage
Ils quitteront la rame, et resteront au port.

Un déluge de pleurs couvrira tes ruines ;
Des royaumes lointains, des régions voisines
Le cri retentira sur l'onde et dans les airs :
Les cheveux arrachés, la cendre et les cilices,
Volontaires supplices,
Annonceront par-tout le deuil de l'univers.

Les mortels accouroient pour admirer tes fêtes :
Que verront-ils ? des flots émus par les tempêtes,
Tes courtisans plongés dans le sein des douleurs.
Ils se rappelleront ton antique fortune,

Et d'une voix commune,
Dans de lugubres chants ils plaindront tes malheurs.

Dans ce trouble épouvantable
Avec eux nous redirons :
Quelle cité fut semblable
A celle que nous plenrons !
Elle garde le silence ;
Les flots avec violence
Ont englouti ses remparts.
O Tyr, ô ville célèbre,
Quel voile obscur et funèbre
Te dérobe à nos regards ?

O Tyr, les maîtres du monde
S'enrichissoient de tes biens,
En peuple, en trésors féconde,
Et puissante en citoyens :
L'univers tou tributaire,
De ta beauté mercenaire
Fut trop long-temps ébloni :
Que te reste-t-il ? tes crimes.
Des mers les profonds abîmes,
Voilà ton trône aujourd'hui.

Les rois changent de visage,
Leurs sujets tremblent comme eux.
Tu ne fixois leur hommage
Que par ton éclat pompeux ;
Ces enfans de l'avarice,
Ces adorateurs du vice

Poussent des cris superflus.
Adieu, ville infortunée ;
Pour jamais exterminée,
Nos yeux ne te verront plus.

Le Franc de Pompignay.

### Séjour des bienheureux.

C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, et soudain à leur vue
Sent couler dans son ame une joie inconnue ;
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs :
La volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats tout ressent ton empire,
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire ;
C'est ce flambeau divin, ce feu saint et sacré,
Ce pur enfant des cieux sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent ;
Ils desirent sans cesse et sans cesse ils jouissent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.
Là règnent les bons rois qu'ont produits tous les âges ;
Là sont les vrais héros, là vivent les vrais sages ;
Là sur un trône d'or Charlemagne et Clovis
Veillent du haut des cieux sur l'empire des lys ;
Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
Réunis dans ces lieux n'y sont plus que des frères.
Le sage Louis douze, au milieu de ces rois,
S'élève comme un cèdre, et leur donne des lois.
Ce roi, qu'à nos aïeux donna le ciel propice,
Sur son trône avec lui fit asseoir la justice ;

Il pardonna souvent ; il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
D'Amboise est à ses pieds ; ce ministre fidèle,
Qui seul aima la France, et fut seul aimé d'elle ;
Tendre ami de son maître, et qui dans ce haut rang,
Ne souilla point ses mains de rapine et de sang.
O jour ! ô mœurs ! ô temps d'éternelle mémoire !
Le peuple étoit heureux, le roi couvert de gloire :
De ses aimables lois chacun goûtoit les fruits,
Revenez, heureux temps, sous un autre Louis.

Voltaire.

### Que rien ne peut troubler la paix de ceux qui s'assurent en Dieu.

Celui qui mettra sa vie
Sous la garde du Très-Haut,
Repoussera de l'envie
Le plus dangereux assaut :
Il dira : Dieu redoutable
C'est dans ta force indomptable
Que mon espoir est remis :
Mes jours sont ta propre cause,
Et c'est toi seul que j'oppose
A mes jaloux ennemis.

Pour moi, dans ce seul asile,
Par ses secours tout-puissans,
Je brave l'orgueil stérile
De mes rivaux frémissans.
En vain leur fureur m'assiège :
Sa justice rompt le piége

De ces chasseurs obstinés ;
Elle confond leur adresse,
Et garantit ma foiblesse
De leurs dards empoisonnés.

O toi que ces cœurs féroces
Comblent de crainte et d'ennui,
Contre leurs complots atroces
Ne cherche point d'autre appui.
Que sa vérité propice
Soit contre leur artifice
Ton plus invincible mur ;
Que son aile tutélaire
Contre leur âpre colère
Soit ton rempart le plus sûr.

Ainsi, méprisant l'atteinte
De leurs traits les plus perçans,
Du froid poison de la crainte
Tu verras tes jours exempts ;
Soit que le jour sur la terre
Vienne éclairer de la guerre
Les implacables fureurs ;
Ou soit que la nuit obscure
Répande dans la nature
Ses ténébreuses horreurs.

Quels effroyables abîmes
S'entr'ouvrent autour de moi !
Quel délage de victimes
S'offre à mes yeux pleins d'effroi !
Quelle épouvantable image
De morts, de sang, de carnage,

Frappe mes regards tremblans!
Et quels glaives invisibles
Percent de coups si terribles
Ces corps pâles et sanglans!

Mon cœur, sois en assurance,
Dieu se souvient de ta foi;
Les fléaux de sa vengeance
N'approcheront point de toi:
Le juste est invulnérable
De son bonheur immuable
Les anges sont les garans;
Et toujours leurs mains propices
A travers les précipices
Conduisent ses pas errans.

Dans les routes ambiguës
Du bois le moins fréquenté,
Parmi les ronces aiguës
Il chemine en liberté;
Nul obstacle ne l'arrête:
Ses pieds écrasent la tête
Du dragon et de l'aspic;
Il affronte avec courage
La dent du lion sauvage
Et les yeux du basilic.

Si quelques vaines foiblesses
Troublent ses jours triomphans,
Il se souvient des promesses
Que Dieu fit à ses enfans.
A celui qui m'est fidèle,
Dit la sagesse éternelle

J'assurerai mes secours;
Je raffermirai sa voie,
Et dans des torrens de joie
Je ferai couler ses jours.

Dans ses fortunes diverses
Je viendrai toujours à lui;
Je serai dans ses traverses
Son inséparable appui:
Je le comblerai d'années
Paisibles et fortunées;
Je bénirai ses desseins:
Il vivra dans ma mémoire,
Et partagera la gloire
Que je réserve à mes saints.

J.-B. Rousseau.

## Le Temps.

Qui me dévoilera l'instant qui ta vu naître?
O temps! quel œil remonte aux sonrces de ton être?
Sans doute, ton berceau touche à l'éternité.
Quand rien n'étoit encore, enseveli dans l'ombre
De cet abîme sombre,
Ton règne y reposoit, mais sans activité.

Du chaos tout à conp les portes s'ébranlèrent;
Des soleils allumés les feux étincelèrent;
Tu naquis; l'Éternel te prescrivit sa loi.
Il dit au mouvement: du temps sois la mesure.
Il dit à la nature:
Le temps sera pour vous; l'éternité pour moi.

Dieu, telle est ton essence ; oui l'océan des âges
Roule, au-dessons de toi, sur tes frêles ouvrages ;
Mais il n'approche pas de ton trône immortel.
Des millions de jours, qui l'un l'autre s'effacent,
Des siècles qui s'entassent,
Sont commc le néant anx yeux de l'Éternel.

Mais moi, snr cet amas de fange et de ponssière,
En vain, contre le temps, je cherche une barrière ;
Son vol impétueux me presse et me poursnit :
Je n'occupe qu'un point de la vaste étendue :
Et mon ame éperdue,
Sous mes pas chancelans voit ce point qui s'enfuit.

De la destruction tout m'offre des images ;
Mon œil épouvanté ne voit que des ravages :
Ici, de vieux tombeaux que la mousse a couverts ;
Là, des mnrs abattns, des colonnes brisées,
Des villes embrasées,
Par-tout les pas du temps empreints sur l'univers.

Cieux, terres, élémens, tont est sous sa puissance ;
Mais, tandis que sa main, dans la nuit du silence,
Du fragile univers sappe les fondemens,
Sur des aîles de fen loin du monde élancée
Mon active pensée
Plane snr les débris enfantés par le temps.

Siècles, qui n'êtes plus, et vous qui devez naître,
J'ose vons appeler ; hâtez-vous de paroître.
Au moment où je suis, venez vous réunir.
Je parconrs tous les points de l'immense durée

D'une marche assurée;
J'enchaîne le présent; je lis dans l'avenir.

Le soleil épuisé dans sa brûlante course,
De ses feux, par degrés, verra tarir la source;
Et des mondes vieillis les ressorts s'useront.
Ainsi que les rochers qui, du haut des montagnes,
Roulent dans les campagnes,
Les astres l'un sur l'autre un jour s'écrouleront.

Là, de l'éternité commencera l'empire;
Et dans cet océan, où tout va se détruire,
Le temps s'englontira comme un foible ruisseau:
Mais mon ame immortelle, aux siècles échappée,
Ne sera point frappée;
Et des mondes brisés foulera le tombeau.

Des vastes mers, grand Dieu, tu fixas les limites.
C'est ainsi que des temps les bornes sont prescrites.
Quel sera ce moment de l'éternelle nuit?
Toi seul, tu le connois: tu lui diras d'éclore;
Mais l'univers l'ignore;
Ce n'est qu'en périssant qu'il en doit être instruit.

Thomas.

### L'Immortalité.

D'où me vient de mon cœur l'ardente inquiétude?
En vain je promène mes jours
Du loisir au travail, du repos à l'étude,
Rien n'en sauroit fixer la vague incertitude,
Et les tristes dégoûts me poursuivent toujours.

Des doux plaisirs essayons le délire ;
Couronnez-moi de fleurs, apportez-moi ma lyre,
Graces, plaisirs, amours, jeux, ris accourez tous.
Que le vin coule,
Que mon pied foule
Les parfums les plus doux ;
Mais quoi ! déjà la rose pâlissante
Perd son éclat, les parfums leur odeur,
Ma lyre échappe à ma main languissante,
Et les tristes ennuis sont rentrés dans mon cœur.

Volons aux plaines de Bellone,
Peut-être son brillant laurier
A mon cœur va faire oublier
Le noir chagrin qui l'environne.
Marchons, déjà la charge sonne,
Le fer brille, la foudre tonne,
J'entends hennir le fier coursier,
L'acier retentit sur l'acier,
L'Olympe épouvanté résonne
Des cris du vaincu, du vainqueur,
Autour de moi le sang bouillonna ;
A ces tableaux mon cœur frisonne,
Et la pitié plaintive a crié dans mon cœur.

D'un air moins turbulent l'ambition m'appelle,
Sublime quelquefois, et trop souvent cruelle,
Pour commander, j'obéis à sa loi
Puissant dominateur de la terre et de l'onde,
Je dispose à mon gré du monde,
Et ne puis disposer de moi.

Ainsi d'espérances nouvelles
Toujours avide et toujours dégoûté,
Vers une autre félicité
Mon ame ardente étend ses ailes,
Et rien ne peut calmer dans les choses mortelles
Cette indomptable soif de l'immortalité.

Lorsqu'en mourant le sage cède
Au décret éternel dont tout subit la loi,
Un Dieu lui dit, j'ai réservé pour moi
L'éternité qui te précède,
L'éternité qui s'avance est à toi.

Ah! que dis-je? écartons ce profane langage;
L'éternité n'admet point de partage,
Tout entière en toi seul Dieu sut la réunir;
Dans lui ton existence à jamais fut tracée,
Et déjà ton être à venir
Étoit présent à sa vaste pensée.

Sois donc digne de ton auteur,
Ne ravale point la hauteur
De cette origine immortelle!
Hé! qui peut mieux t'enseigner qu'elle
A braver des faux biens l'éclat ambitieux?
Que la terre est petite à qui la voit des cieux!
Que semble à ses regards l'ambition superbe?
C'est de ces vers rampants dans leur humble cité,
Vils tyrans des gazons, conquérans d'un brin d'herbe,
L'invisible rivalité.
Tous ces objets, qu'aggrandit l'ignorance,
Que colore la vanité,

Que sont-ils, aperçus dans un lointain immense,
Des célestes hauteurs de l'immortalité ?

C'est cette perspective, en grands pensers féconde,
C'est ce noble avenir qui, bien mieux que les lois,
Qu'inventa de l'orgueil l'ignorance profonde,
Rétablit en secret l'équilibre du monde,
Aux yeux de l'Éternel égale tous les droits,
Nos rires passagers, nos passagères larmes ;
Ote aux maux leur tristesse, aux voluptés leurs charmes;
De l'homme vers le ciel élance tous les vœux,
Absent de cet atome et présent dans les cieux.

Voit-il, daigne-t-il voir s'il existe une terre,
S'il y brille un soleil, s'il y gronde un tonnerre,
S'il est là des héros, des grands, des potentats,
Si l'on y fait la paix, si l'on y fait la guerre,
Si le sort y ravit, ou donne des états ?

Hé! qui, du sommet d'un coteau
Voyant le Nil au loin rouler ses eaux pompeuses,
Détourneroit ses yeux de ce riche tableau,
Et de ces eaux majestueuses,
Pour entendre à ses pieds murmurer un ruisseau ?

Silence, être mortels ! vaines grandeurs, silence !
L'obscurité, l'éclat, le savoir, l'ignorance,
La force, la fragilité,
Tout, excepté le crime et l'innocence,
Et le respect d'une juste puissance,
Près du vaste avenir, courte et frêle existence,
Aux yeux désenchanteurs de la réalité.

Descend de sa haute importance
Dans l'éternelle égalité.

Tel le vaste Apennin, de sa cime hautaine,
Confondant à nos yeux et montagne et vallon,
D'nn monde entier ne forme qu'une plaine,
Et rassemble en nn point un immense horizon.

Ah! si ce noble instinct par qni dn grand Homère,
Par qni des Scipions l'esprit fnt enfanté,
N'étoit qu'une vaine chimère,
Qu'un vain roman par l'orgueil inventé,
Aux limites de sa carrière,
D'où vient que l'homme épouvanté
A l'aspect du néant se rejète en arrière?
Pourqnoi dans l'instabilité
De cette demenre inconstante
Nourrit-il cette longue attente?

Non, ce n'est point un vain système;
C'est nn instinct profond, vainement combattn;
Et, sans donte, l'Etre suprême
Dans nos cœnrs le grava lui-même,
Pour combattre le vice, et servir la vertn.

Dans sa demenre inébranlable,
Assise sur l'éternité,
La tranquille immortalité,
Propice au bon et terrible au conpable,
Dn temps, qui sous ses yeux marche à pas de géant,
Défend l'ami de la justice,
Et ravit à l'espoir du vice
L'asile horrible du néant.

Oui, vous qui, de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez, vous êtes immortels !

Et vous, vous, du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous, vous êtes immortels ?
Hé ! quel cœur ne se livre à ce besoin suprême !
L'homme agité d'espérance et d'effroi
Apporte ce besoin d'exister après soi
Dans l'asile du trépas même.
Un sépulcre à ses pieds, et le front dans les cieux,
La pyramide qui s'élance,
Jusqu'au trône éternel va porter l'espérance
De ce cadavre ambitieux :
Sur l'airain périssable il grave sa mémoire,
Hélas ! et sa fragilité :
Et sur ces monumens, témoins de sa victoire,
Trop frêles garans de sa gloire,
Fait un essai mortel de l'immortalité.

Vous seuls qu'on admire, et qu'on aime,
Vous seuls, ô mes rivaux, par un pouvoir suprême,
Dressez des monumens qui ne sont point mortels :
Doublement investis des honneurs éternels,
Du talent vertueux vous tressez la couronne,
Votre front la reçoit, et votre main la donne ;
Homère de ses dieux partagea les autels.

Si quelquefois la flatterie
A déshonoré vos chansons,

Plus souvent vos sublimes sons
Font respecter les lois, font chérir la patrie :
Le Barde belliqueux conroit de rangs en rangs
Echauffer la jennesse aux combats élancée ;
Tyrtée embrassoit Mars de fenx plus dévorans,
Et les vers foudroyans d'Alcée
Menacent encor les tyrans.

Que je hais les tyrans ! combien, dès mon enfance,
Mes imprécations ont ponrsuivi leur char !
Ma foiblesse superbe insulte à leur puissance ;
J'anrois chanté Caton à l'aspect de César.

Et ponrquoi craindre la furie
D'un injuste dominateur ?
N'est-il pas une antre patrie
Daus l'avenir consolateur ?
Ainsi, quand tout fléchit dans l'empire du monde,
Hors la graude ame de Caton,
Immobile, il entend la tempête qui gronde,
Et tient, en méditant l'éternité profonde,
Un poignard d'une main, et dc l'autre Platon.

Par eux, bravant les fers, les tyrans et l'envie,
Il reste seul arbitre de son sort ;
A ses vœux l'nn promet la mort,
Et l'autre une éternelle vie.

Qne tont tombe aux genoux dc l'oppresseur du Tibre,
Sa grande ame affranchie a son refuge au ciel :
Il dit au tyran : je suis libre ;
Au trépas : je suis immortel.

Allez ; portez dans l'urne sépulcrale
Où l'attendoient ses immortels aïeux,
Portez ce reste glorieux,
Vainqueur, tout mort qu'il est, du vainqueur de Pharsale :
En vain César victorieux
Poursuit sa marche triomphale ;
Autour de la tombe fatale,
Libre encore un moment, le peuple est accouru ;
Du plus grand des Romains il pleure la mémoire ;
Le cercueil rend jaloux le char de la victoire ;
Caton triomphe seul, César a disparu.

Que dis-je ? enfans bannis d'une terre chérie,
François, que vos vertus triomphent mieux du sort !
Sans biens, sans foyers, sans patrie,
Votre malheur n'appelle point la mort :
Plus courageux vous supportez la vie :
Qui peut donc soutenir votre cœur généreux?
Ah ! la Foi vous promet le prix de tant de peines ;
Au sein de l'infortune elle vous rend heureux,
Riches dans l'indigence et libres dans les chaînes ;
Et du fond des cachots vous habitez les cieux.
Loin donc de l'homme impie, exécrable maxime,
Qui, sur ces deux appuis ébranlez le devoir !
Il faut un prix au juste, il faut un frein au crime ;
L'homme sans crainte est aussi sans espoir.

Ainsi par un accord sublime,
La céleste immortalité
S'élance d'un vol unanime
Avec sa sœur la sage Liberté.
Et vous, vous que mon cœur adore,

Faudra-t-il donc vous perdre sans retour ?
Non : Si d'un jour plus beau cette vie est l'aurore,
Nous nous retrouverons dans un autre séjour.
O, mes amis, nous nous verrous encore !
Qu'en nous reconnoissant nous serons attendris !
Du haut des célestes lambris,
Sur ce séjour de douleur et d'alarmes
Nous jetterons un regard de pitié ;
Et nos yeux n'auront plus à répandre de larmes,
Que les pleurs de la joie, et ceux de l'amitié.

Cependant, exilés dans ce séjour profane,
Cultivez les arts enchanteurs,
Ils calmeront les maux où le ciel vous condamne,
Ils mêleront quelque charme à vos pleurs.

Mais ne profanez point le feu qui vous anime,
Laissez-là des plaisirs les chants voluptueux
Et leur lyre pusillanime.
Célébrez l'homme magnanime,
Célébrez l'homme vertueux ;
Et que vos sons majestneux
Soient sur la terre un prélude sublime
Des hymnes chantés dans les cieux.

*De Lille.*

### Le Jugement dernier.

« Quels biens vous ont produit vos sauvages vertus !
« Justes, vous avez dit : Dieu nous protège en père ;
« Et par-tout opprimés vous rampez abattus
« Sous les pieds du méchant, dont l'audace prospère.

« Implorez ce Dieu défenseur ;
« En faveur de ses fils qu'il arme sa vengeance :
« Est-il aveugle ou sourd ? Est-il d'intelligence
« Avec l'impie et l'oppresseur ?

« Méchans, suspendez vos blasphêmes ;
« Est-ce pour le braver qu'il vous donna la voix ?
« Il nous frappe, il est vrai, mais sans juger ses lois,
« Soumis, nous attendons qu'il vous frappe vous-mêmes.
« Ce soleil témoin de nos pleurs,
« Amène à pas pressés le jour de sa justice.
« Dieu nous paiera de nos douleurs :
« Dieu viendra nous venger des triomphes du vice.

« Qu'il vienne donc ce Dieu, s'il a jamais été !
« Depuis que du malheur les vertus sont sujettes,
« L'infortuné l'appelle et n'est point écouté.
« Il dort au fond du ciel sur ses foudres muettes,
« Et c'est-là ce Dieu généreux !
« Et vous pouvez encore espérer qu'il s'éveille ?
« Allez, imitez-nous, et tandis qu'il sommeille,
« Soyez coupables, mais heureux ».

Quel bruit s'est élevé ? La trompette sonnante
A retenti de tous côtés,
Et sur son char de feu, la foudre dévorante
Parcourt les airs épouvantés.
Ces astres teints de sang, et cette horrible guerre
Des vents échappés de leurs fers,
Hélas ! annoncent-ils aux enfans de la terre
Le dernier jour de l'univers ?

L'océan révolté loin de son lit s'élance,
Et de ses flots séditieux
Court, en grondant, battre les cieux,
Tout prêts à le couvrir de leur ruine immense.
C'en est fait, l'Eternel trop long-temps méprisé,
Sort de la nuit profonde
Où loin des yeux de l'homme il s'étoit reposé;
Il a paru; c'est lui : son pied frappe le monde,
Et le monde est brisé.

Tremblez, humains; voici de ce juge suprême
Le redoutable tribunal.
Ici perdent leur prix l'or et le diadême;
Ici, l'homme à l'homme est égal.
Ici, la vérité tient ce livre terrible
Où sont écrits vos attentats;
Et la religion, mère autrefois sensible,
S'arme d'un cœur d'airain contre ses fils ingrats.

Sortez de la nuit éternelle,
Rassemblez-vous ames des morts;
Et reprenant vos mêmes corps,
Paroissez devant Dieu, c'est Dieu qui vous appelle.
Arrachés de leur froid repos,
Les morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent,
Et près de l'Eternel en désordre s'avancent
Pâles et secouant la cendre des tombeaux.

O Sion, ô combien ton enceinte immortelle
Renferme en ce moment de peuples éperdus!
Le Musulman, le Juif, le Chrétien, l'Infidèle,
Devant le même Dieu, s'assemblent confondus.

Quel tnmulte effrayant ! que de cris lamentables !
Ciel, qui pourroit compter le nombre des coupables !
Ici, près de l'ingrat
Se cachent l'imposteur, l'avarc, l'homicide,
Et ce gnerrier perfide
Qui vendit sa patrie en nu jour de combat.

Ces jnges trafiqnoient du sang de l'innocence
Avec scs fiers persécuteurs.
Sons le vain nom de bienfaitenrs,
Ces grands semoient ensemble et les dons et l'offense.
Où fuir ? où vous cacher ? L'œil vengeur vons poursuit :
Vous, brigands, jadis rois, ici sans diadême :
Les antrcs, les rochers, l'nnivers est détruit :
Tout est plein de l'Être suprême.

Coupables, approchez :
De la chaîne des ans les jonrs de la clémence
Sont enfin retranchés :
Insultez, insnltez aux pleurs de l'innocence :
Son Dien dort-il ? répondez-nons.
Vous pleurez ? vains regrets ! Ces plenrs font notre joie.
A l'ange de la mort Dieu vous a promis tous ;
Et l'enfer demande sa proie.

Mais d'où vient que je nage en dcs flots de clarté ?
Ciel ! malgré moi s'égarant snr ma lyre,
Mes doigts harmonieux peignent la volnpté ?
Fuyez, pécheurs, respectez mon délire.
Je vois lcs élus du Seigneur
Marcher d'un front riant au fond du sanctuaire.
Des enfans doivent-ils connoître la terrenr,
Lorsqu'ils approchent de leur père ?

Quoi ! de tant de mortels qu'ont nourris tes bontés,
Ce petit nombre, ô ciel, rangea ses volontés
Sous le joug de tes lois augustes !
Des vieillards, des enfans, quelques infortunés ;
A peine mon regard voit, entre mille justes,
S'élever deux fronts couronnés.

Que sont-ils devenus ces peuples de coupables,
Dont Sion vit ses champs couverts ?
Le Tout-Puissant parloit ; ses accens redoutables
Les ont plongés dans les enfers.
Là, tombent condamnés et la sœur et le frère,
Le père avec le fils, la fille avec la mère ;
Les amis, les amans, et la femme et l'époux,
Le roi près du flatteur, l'esclave avec le maître ;
Légions de méchans, honteux de se connoître,
Et livrés pour jamais au céleste courroux.

Le juste enfin remporte la victoire,
Et de ses longs combats, au sein de l'Eternel,
Il se repose, environné de gloire.
Ses plaisirs sont au comble, et n'ont rien de mortel ;
Il voit, il sent, il connoît, il respire
Le Dieu qu'il a servi, dont il aima l'empire ;
Il en est plein, il chante ses bienfaits.
L'éternel a brisé son tonnerre inutile ;
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le temps dort immobile.

Gilbert.

# MORALE.

## La Pitié.

Glorieux attribut de l'homme, roi du monde,
La pitié de ses biens est la source féconde:
La force n'en fit point le roi des animaux;
Non, c'est cette Pitié qui gémit sur les maux.
Vers la terre courbés par un instinct servile,
Ses sujets n'ont du ciel reçu qu'une ame vile;
Conduits par le besoin, et non par l'amitié,
Ils sentent la douleur, et jamais la pitié.
L'homme pleure, et voilà son plus beau privilége;
Au cœur de ses égaux la Pitié le protége.
Nous pleurons, quand, ravie au bonheur, aux amours,
La jeune vierge expire au printemps de ses jours;
Nous pleurons, lorsqu'en proie au ravisseur avide,
Tombe dans le malheur un orphelin timide;
Et lorsqu'aux tribunaux sa modeste pudeur
De son front ingénu fait parler la candeur;
La Pitié, dans notre ame embrassant sa défense,
Du côté de ses pleurs fait pencher la balance.
Un instinct de pitié nous apprend à gémir,
D'un péril étranger nous force de frémir.
Que dis-je? Du malheur la touchante peinture
Exerce son pouvoir sur l'ame la plus dure,
Nous pleurons quand Poussin, de son adroit pinceau,
Peint les jours menacés de Moïse au berceau:
Nous pleurons, quand Danloux dans la fosse fatale
Plonge, vivante encor, sa charmante Vestale:
Vers sa tombe avec elle il conduit la Pitié;
On ne voit que ses maux, son crime est oublié.

La Pitié, donx portrait de la bonté divine,
Rappelle les mortels à leur noble origine.
Malheur aux nations qui, violant nos droits,
De la Pitié touchante ont étouffé la voix !
L'autel de la Pitié fut sacré dans Athènes;
L'intérêt, mieux instruit, bénit ses douces chaînes :
Elle inspire les arts, elle adoucit les mœurs,
Et le cœur le plus dur s'amollit à ses pleurs.
C'est peu : du genre humain douce consolatrice,
De la société tu fondas l'édifice !
Oui, ce fut sur la foi de ce doux sentiment,
Plus puissant que les lois, plus fort que le serment,
Que les hommes, fuyant leurs sauvages asiles,
Joignirent leurs foyers dans l'enceinte des villes.
Là vinrent les mortels, dans les forêts épars,
Sous de communes lois, dans les mêmes remparts,
Prêts à se secourir aux premiers cris d'alarmes,
S'aider de leurs talens, de leurs bieus, de leurs armes,
Et, rapprochés entre eux par un besoin pareil,
S'assurer l'un à l'autre un paisible sommeil.
Mais bientôt tout changea ; la Fortune inégale
Vint assigner aux rangs leur utile intervalle;
Auprès de la richesse on vit la pauvreté,
Près des tristes besoins la molle oisiveté.
Alors vint la Pitié, seconde Providence ;
Dans les riches monceaux qu'entassa l'opulence,
La Pitié prélova la part de l'indigent ;
Le luxe fut humain, le pouvoir indulgent.
Des cœurs compatissans la tristesse eut des charmes ;
Les larmes dans les yeux rencontrèrent des larmes,
Et, plaçant le bonheur auprès de la bonté,
La vertu fut d'accord avec la volupté.

Tel fut l'ordre du monde, et l'arrêt des Dieux mêmes ;
Mortels, obéissez à ses décrets suprêmes !
Ecoutez la Pitié, secourez vos égaux,
Ajoutez à vos biens, en soulageant leurs maux.

*De Lille.*

### Vicissitudes de la fortune et du bonheur.

Si l'homme, d'un seul pas, entroit dans l'avenir,
Qu'il verroit de grandeurs au moment de finir !
Que de biens fugitifs ! que de chutes prochaines !
Que l'on auroit pitié des fortunes humaines !
Lorenzo, la fortune est prodigue pour toi :
En recevant ses dons, tremble et pâlis d'effroi.
Son sourire perfide annonce des disgraces :
Ses trompenses faveurs sont autant de menaces.
Ah ! crains de t'assoupir aux accens de sa voix ;
Crains l'or empoisonné de la coupe où tu bois ;
Veille, prudent pilote, et n'attends pas l'orage ;
Le calme le plus doux est voisin du naufrage.
Crois-moi, le ciel t'éprouve et ne t'a rien donné :
Crains, dans un sort heureux, un sort infortuné !
Va, je ne me fais point une barbare joie
De dissiper l'ivresse où ta raison se noie :
Tu le penses peut-être, et l'orgueil de ton cœur
Sollicite de moi l'aveu de ton bonheur ;
Mais ta félicité n'a rien qui m'en impose :
Je vois le précipice où ta langueur repose :
Sur ses bords émaillés mollement endormi,
Tu rêves des plaisirs dont frémit ton ami.
Pardonne à ma pitié ce langage sévère ;
Sais-tu que le bonheur est un prêt usuraire ;

Que l'infortune un jour viendra dans ton palais
Exiger durement le prix de ses délais ;
Que l'homme heureux contracte et s'engage avec elle ;
Qu'on acquitte trop tôt cette dette cruelle ,
Et que l'adversité s'armant de fouets vengeurs ,
A nos plaisirs passés mesure nos douleurs ?
Ah ! d'une folle joie évite l'imprudence ;
Il faut , pour mieux jouir , borner la jouissance.
Dans des transports trop vifs le bonheur se détruit :
Le désespoir nous reste et l'illusion fuit.
Tels que ces faux amis dont la vaine tendresse ,
Sans motif et sans choix , persécute ou caresse ,
Nos volages plaisirs se tournent contre nous :
L'amertume succède au nectar le plus doux.
Non , point de volupté que le temps ne corrompe :
Lorenzo , je l'ai dit , crains le bonheur ; il trompe.

*Young , Imit. de Colardeau.*

### De l'orgueil.

Je t'appelle et tu fuis , ô nature ! ô ma mère !
Ton front est assiégé d'une tristesse amère ;
Tes yeux , dont les regards embellissoient les fleurs ,
Languissent inondés d'un déluge de pleurs.
Qui peut autour de toi répandre ces ténèbres ?
Quel sang vient de couler sur tes lambeaux funèbres ?
Quel barbare a flétri le sein qui l'anima ?
Quel monstre a méconnu la main qui le forma ?
L'Orgueil , me répond-elle ; il trahit la nature ;
Dans mes flancs déchirés j'ai senti sa morsure.
Dès qu'il put les connoître , il sapa mes autels ,
Et vola de mon sein dans le cœur des mortels.

Là, comme en un miroir, le monstre se contemple;
Il y règne adoré tel qu'un Dieu dans son temple.
Ses traits, ensevelis sous un fard apprêté,
Laissent à sa laideur l'ombre de la beauté;
Les parfums les plus doux et l'encens le plus rare
Fument sur les autels que sa vanité pare;
L'amour dont il s'enflamme est son seul aliment,
Et les vertus d'autrui, sa honte et son tourment.
Il n'est rien de si pur que l'Orgueil ne profane,
Rien de si révéré que l'Orgueil ne condamne.
Introduit dans les cœurs qu'il n'a point avilis,
En serpent tortueux il sonde leurs replis.
Si parmi leurs vertus une foiblesse errante
Ternit de ce miroir la glace transparente,
Il la suit sourdement de détour en détour,
L'annonce avec éclat, et l'expose au grand jour.
Mais si la vérité, démasquant l'artifice,
De ses projets obscurs ébranle l'édifice,
Quel attentat affreux! quels desseins! quelle horreur!
L'Orgueil humilié devient bientôt fureur.
Ce n'est plus un serpent qui rampe sur la terre,
C'est un géant armé qui brave le tonnerre;
Qui, pour anéantir l'auguste vérité,
Iroit jusques au sein de la Divinité
Percer de mille coups sa rivale obstinée,
Et blasphémer le Dieu dont elle est émanée.

Le Card. de Bernis.

# COURS
# DE LITTÉRATURE.

## LIVRE TROISIÈME.

### ODES HÉROIQUES, MORALES ET ANACRÉONTIQUES. ÉPITRES. DISCOURS. SATIRES.

## ODES.

### Ode a la fortune.

D'Epicure élève profane,
Je refusois aux dieux des vœux et de l'encens ;
Je suivois les égaremens
Des sages insensés qu'aujourd'hui je condamne.
Je reconnois des dieux : c'en est fait : je me rends.

J'ai vu le maître du tonnerre,
Qui, la foudre à la main, se montroit à la terre ;
J'ai vu dans un ciel pur voler l'éclair brillant ;
Et les voûtes éternelles
S'embrâser des étincelles
Que lançoit Jupiter de son char foudroyant.

Le Styx en a mugi dans sa source profonde :
Du Ténare trois fois les portes ont tremblé :
Des hauteurs de l'Olympe aux fondemens du monde
L'Atlas a chancelé.

Oui, des puissances immortelles
Dictent à l'univers d'irrévocables lois.
La Fortune agitant ses inconstantes ailes,
Plane d'un vol bruyant sur la tête des rois.
Aux destins des états son caprice préside.
Elle seule dispense ou la gloire ou l'affront,
Enlève un diadème, et d'un essor rapide,
Le porte sur un autre front.

Déesse d'Antium, ô déesse fatale !
Fortune ! à ton pouvoir qui ne se soumet pas ?
Tu couvres la pourpre royale
Des crêpes affreux du trépas.
Fortune, ô redoutable reine !
Tu places les humains au trône ou sur l'écueil ;
Tu trompes le bonheur, l'espérance et l'orgueil,
Et l'on voit se changer, à ta voix souveraine,
La foiblesse en puissance et le triomphe en deuil.

Le pauvre te demande une moisson féconde,
Et l'avide marchand, sur le gouffre de l'onde,
Rapportant son trésor,
Présente à la Fortune, arbitre des orages,
Ses timides hommages,
Et te demande un vent qui le conduise au port.

Le Scythe vagabond, le Dace sanguinaire,
Et le guerrier Latin, conquérant de la terre,

Craint tes funestes coups.
De l'orient soumis les tyrans invisibles,
A tes autels terribles,
L'encensoir à la main, fléchissent les genoux.

Tu peux, (et c'est l'effroi dont leur ame est troublée,)
Heurtant de leur grandeur la colonne ébranlée,
Frapper ses demi-dieux,
Et soulevant entre eux la révolte et la guerre,
Cacher dans la ponssière
Le trône où leur orgueil crut s'approcher des cieux.
La nécessité cruelle
Toujours marche à ton côté,
De son sceptre détesté
Frappant la race mortelle.
Cette fille de l'enfer
Porte dans sa main sanglante
Une tenaille brûlante,
Du plomb, des coins et du fer.

L'espérance te suit, compagne plus propice,
Et la fidélité, déesse protectrice,
Au ciel tendant les bras,
Un voile sur le front, accompagne tes pas;
Lorsqu'annonçant les alarmes,
Sous un vêtement de deuil,
Tu viens occuper le seuil
D'un palais rempli de larmes,
D'où s'éloigne avec effroi,
Et le vulgaire perfide,
Et la courtisane avide,
Et ces convives sans foi,

Qui, dans un temps favorable,
Du mortel tout-puissant, par le sort adopté,
Venoient environner la table
Et s'enivroient du vin de sa prospérité.
Je t'implore à mon tour, déesse redoutée;
Auguste va descendre à cette île indomptée
Qui borne l'univers;
Tandis que nos guerriers vont affronter encore
Ces peuples de l'aurore,
Qui seuls ont repoussé notre joug et nos fers.
Ah! Rome vers les dieux lève des mains coupables;
Ils ne sont point lavés ces forfaits exécrables
Qu'ont vus les immortels.
Elles saignent encor nos honteuses blessures;
La fraude et les parjures,
L'inceste et l'homicide entourent les autels.

N'importe, c'est à toi, Fortune, à nous absoudre.
Porte aux antres brûlans où se forge la foudre
Nos glaives émoussés.
Dans le sang odieux des guerriers d'Assyrie
Il faut que Rome expie
Les flots de sang Romain qu'elle même a versés.

*Horace, Trad. de Laharpe.*

### Ode au prince Eugène.

Est-ce une illusion soudaine
Qui trompe mes regards surpris?
Est-ce un songe dont l'ombre vaine
Trouble mes timides esprits?

Quelle est cette déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme
Tout convert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui, des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieux ?

C'est l'inconstante Renommée,
Qui, sans cesse les yeux ouverts,
Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'univers.
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagère indifférente
Des vérités et de l'erreur,
Sa voix, en merveilles féconde,
Va chez tous les peuples du monde
Semer le bruit et la terreur.

Quelle est cette troupe sans nombre
D'amans autour d'elle assidus,
Qui viennent en foule à son ombre
Rendre leurs hommages perdus ?
La vanité qui les enivre,
Sans relâche s'obstine à suivre
L'éclat dont elle les séduit ;
Mais bientôt leur ame orgueilleuse
Voit sa lumière fraudulense
Changée en éternelle nuit.

O toi qui, sans lui rendre hommage,
Et sans redouter son pouvoir,
Sus toujonrs de cette volage
Fixer les soins et le devoir,

Héros, des héros le modèle,
Etoit-ce pour cette infidèle
Qu'on t'a vu, cherchant les hasards,
Braver mille morts toujours prêtes,
Et dans les feux et les tempêtes
Défier la fureur de Mars ?

Non, non ; ses lueurs passagères
N'ont jamais ébloui tes sens ;
A des déités moins légères
Ta main prodigue son encens :
Ami de la gloire solide,
Mais de la vérité rigide
Encor plus vivement épris,
Sous ses drapeaux seuls tu te ranges ;
Et ce ne sont point les louanges,
C'est la vertu que tu chéris.

Tu méprises l'orgueil frivole
De tous ces héros imposteurs
Dont la fausse gloire s'envole
Avec la voix de leurs flatteurs :
Tu sais que l'équité sévère
A cent fois du haut de leur sphère
Précipité ces vains guerriers,
Et qu'elle est l'unique déesse
Dont l'incorruptible sagesse
Puisse éterniser tes lauriers.

Ce vieillard qui d'un vol agile
Fuit sans jamais être arrêté,
Le temps, cette image mobile
De l'immobile éternité,

A peine du sein des ténèbres
Fait éclore les faits célèbres,
Qu'il les replonge dans la nuit :
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître
A mesure qu'il le produit.

Mais la déesse de mémoire,
Favorable aux noms éclatans,
Soulève l'équitable histoire
Contre l'iniquité du temps ;
Et, dans le registre des âges
Consacrant les nobles images
Que la gloire lui vient offrir.
Sans cesse en cet auguste livre
Notre souvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vu périr.

C'est là que sa main immortelle,
Mieux que la déesse aux cent voix,
Saura, dans un tableau fidèle,
Immortaliser tes exploits :
L'avenir, faisant son étude
De cette vaste multitude
D'incroyables événemens,
Dans leurs vérités authentiques,
Des fables les plus fantastiques
Retrouvera les fondemens.

Tous ces traits incompréhensibles
Par les fictions ennoblis
Dans l'ordre des choses possibles
Par là se verront rétablis.

Chez nos neveux moins incrédules,
Les vrais Césars, les faux Hercules,
Seront mis au même degré :
Et tout ce qu'on dit à leur gloire,
Et qu'on admire sans le croire,
Sera cru sans être admiré.

Guéris d'une vaine surprise,
Ils concevront sans être émus
Les faits du petit-fils d'Aerise,
Et tous les travaux de Cadmus :
Ni le monstre du labyrinthe,
Ni la triple chimère éteinte,
N'étonneront plus la raison ;
Et l'esprit avoûra sans honte
Tout ce que la Grèce raconte
Des merveilles du fils d'Éson.

Et pourquoi traiter de prestiges
Les aventures de Colchos ?
Les dieux n'ont-ils fait des prodiges
Que dans Thèbes ou dans Argos ?
Que peuvent opposer les fables
Aux prodiges inconcevables
Qui, de nos jours exécutés,
Ont cent fois dans la Germanie,
Chez le Belge, dans l'Ausonie,
Frappé nos yeux épouvantés ?

Mais ici ma lyre impuissante
N'ose seconder mes efforts ;
Une voix fière et menaçante
Tout à coup glace mes transports ;

Arrête, insensé, me dit-elle ;
Ne va point d'une main mortelle
Toucher un laurier immortel :
Arrête ; et, dans ta folle audace,
Crains de reconnoître la trace
Du sang dont fume ton autel.

Le terrible dieu de la guerre,
Bellone, et la fière Atropos,
N'ont que trop effrayé la terre
Des triomphes de ton héros ;
Ces dieux, ta patrie elle-même
Rendront à sa valeur suprême
D'assez authentiques tributs :
Admirateur plus légitime,
Garde tes vers et ton estime
Pour de plus tranquilles vertus.

Ce n'est point d'un amas funeste
De massacres et de débris
Qu'une vertu pure et céleste
Tire son véritable prix :
Un héros qui de la victoire
Emprunte son unique gloire
N'est héros que quelques momens ;
Et, pour l'être toute sa vie
Il doit opposer à l'envie
De plus paisibles monumens.

En vain ces exploits mémorables
Étonnent les plus fiers vainqueurs :
Les seules conquêtes durables
Sont celles qu'on fait sur les cœurs.

Un tyran cruel et sauvage
Dans les feux et dans le ravage
N'acquiert qu'un honneur criminel :
Un vainqueur qui sait toujours l'être
Dans les cœurs dont il se rend maître
S'élève un trophée éternel.

C'est par cette illustre conquête,
Mieux encor que par ses travaux,
Que ton prince élève sa tête
Au-dessus de tous ses rivaux :
Grand par tout ce que l'on admire,
Mais plus encor, j'ose le dire,
Par cette héroïque bonté,
Et par cet abord plein de grace
Qui des premiers âges retrace
L'adorable simplicité.

Il sait qu'en ce vaste intervalle
Où les destins nous ont placés,
D'une fierté qui les ravale
Les mortels sont toujours blessés ;
Que la grandeur fière et hautaine
N'attire souvent que leur haine
Lorsqu'elle ne fait rien pour eux ;
Et que, tandis qu'elle subsiste,
Le parfait bonheur ne consiste
Qu'à rendre les hommes heureux.

Les dieux même, éternels arbitres
Du sort des fragiles mortels,
N'exigent qu'à ces mêmes titres
Nos offrandes et nos autels.

C'est leur puissance qu'on implore ;
Mais c'est leur bonté qu'on adore
Dans le bien qu'ils font aux humains ;
Et, sans cette bonté fertile,
Leur foudre souvent inutile
Gronderoit en vain dans leurs mains.

Prince, suis toujours les exemples
De ces dieux dont tu tiens le jour :
Avant de mériter nos temples,
Ils ont mérité notre amour.
Tu le sais, l'aveugle fortune
Peut faire d'une ame commune
Un héros par-tout admiré :
La seule vertu profitable,
Généreuse, tendre, équitable,
Peut faire un héros adoré.

Ce potentat toujours auguste
Maître de tant de potentats,
Dont la main si ferme et si juste
Conduit tant de vastes états,
Deviendra la gloire des princes,
Lorsqu'en ses nombreuses provinces
Rassemblant les plaisirs épars,
Sous sa féconde providence
Tu feras fleurir l'abondance,
Les délices, et les beaux arts.

Seconde les heureux auspices
D'un monarque si renommé :
Déjà, par tes secours propices,
Janus voit son temple fermé.

Puisse ta gloire toujours pure
A toute la race future
Servir de modèle et de loi ;
Et ton intégrité profonde
Etre à jamais l'amour du monde,
Comme ton bras en fut l'effroi !

J.-B. Rousseau.

## Ode a Malherbe.

Si du tranquille Parnasse
Les habitans renommés
Y gardent encor leur place
Lorsque leurs yeux sont fermés ;
Et si, contre l'apparence,
Notre farouche ignorance
Et nos insolens propos
Dans ces demeures sacrées
De leurs ames épurées
Troublent encor le repos ;

Que dis-tu, sage Malherbe,
De voir tes maîtres proscrits
Par une foule superbe
De fanatiques esprits,
Et dans ta propre patrie
Renaître la barbarie
De ces temps d'infirmité
Dont ton immortelle veine
Jadis avec tant de peine
Dissipa l'obscurité ?

Peux-tu, malgré tant d'hommages,
D'encens, d'honneurs, et d'autels,
Voir mutiler les images
De tous ces morts immortels
Qui, jusqu'au siècle où nous sommes,
Ont fait chez les plus grands hommes
Naître les plus doux transports,
Et dont tes divins génies
De tes doctes symphonies
Ont formé tous les accords ?

Animé par leurs exemples
Soutenu par leurs leçons,
Tu fis retentir nos temples
De tes célestes chansons :
Sur la montagne Thébaine
Ta lyre fière et hautaine
Consacra l'illustre sort
D'un roi vainqueur de l'envie,
Vraiment roi pendant sa vie,
Vraiment grand après sa mort.

Maintenant ton ombre heureuse,
Au comble de ses desirs,
De leur troupe généreuse
Partage tous les plaisirs.
Dans ces bocages tranquilles,
Peuplés de myrtes fertiles
Et de lauriers toujours verts,
Tu mêles ta voix hardie
A la douce mélodie
De leurs sublimes concerts.

Là, d'un dieu fier et barbare
Orphée adoucit les lois :
Ici le divin Pindare
Charme l'oreille des rois :
Dans tes douces promenades
Tu vois les folles Ménades
Rire autour d'Anacréon,
Et les nymphes, plus modestes,
Gémir des ardeurs funestes
De l'amante de Phaon.

A la source d'Hippocrène,
Homère, ouvrant ses rameaux,
S'élève comme un vieux chêne
Entre de jeunes ormeaux :
Les savantes immortelles,
Tous les jours, de fleurs nouvelles
Ont soin de parer son front ;
Et par leur commun suffrage
Avec elles il partage
Le sceptre du double mont.

Ainsi les chastes déesses,
Dans ces bois verts et fleuris,
Comblent de justes largesses
Leurs antiques favoris.
Mais pourquoi leur docte lyre
Prendroit-elle un moindre empire
Sur les esprits des Neuf-Sœurs,
Si de son pouvoir suprême
Pluton, Cerbère lui-même,
Ont pu sentir les douceurs ?

Quelle est donc votre manie,
Censeurs dont la vanité
De ces rois de l'harmonie
Dégrade la majesté;
Et qui, par un double crime,
Contre l'Olympe sublime
Lançant vos traits venimeux,
Osez, dignes du tonnerre,
Attaquer ce que la terre
Eut jamais de plus fameux?

Impitoyables Zoïles,
Plus sourds que le noir Pluton,
Souvenez-vous, ames viles,
Du sort de l'affreux Python:
Chez les filles de mémoire
Allez apprendre l'histoire
De ce serpent abhorré,
Dont l'haleine détestée
De sa vapeur empestée
Souilla leur séjour sacré.

Lorsque la terrestre masse
Du déluge eut bu les eaux,
Il effraya le Parnasse
Par des prodiges nouveaux:
Le ciel vit ce monstre impie,
Né de la fange croupie
Au pied du mont Pélion,
Souffler son infecte rage
Contre le naissant ouvrage
Des mains de Deucalion.

Mais le bras sûr et terrible
Du dieu qui donne le jour
Lava dans son sang horrible
L'honneur du docte séjour.
Bientôt de la Thessalie,
Par sa déponille ennoblie,
Les champs en furent baignés;
Et du Céphise rapide
Son corps affreux et livide
Grossit les flots indignés.

De l'écume empoisonnée
De ce reptile fatal
Sur la terre profanée
Naquit un germe infernal;
Et de-là naissent les sectes
De tous ces sales insectes
De qui le souffle envieux
Ose d'un venin critique
Noircir de la Grèce antique
Les célestes demi-dieux.

A peine, sur de vains titres,
Intrus au sacré vallon,
Ils s'érigent en arbitres
Des oracles d'Apollon:
Sans cesse dans les ténèbres,
Insultant les morts célèbres,
Ils sont comme ces corbeaux
De qui la tronpe affamée,
Toujours de rage animée,
Croasse autour des tombeaux.

Cependant, à les entendre,
Leurs ramages sont si doux,
Qu'aux bords même dn Méandre
Le cygne en seroit jaloux;
Et quoiqu'en vain ils allument
L'encens dont ils se parfument
Dans leurs chants étudiés,
Souvent de ceux qu'ils admirent,
Lâches flatteurs, ils attirent
Les éloges mendiés.

Une louange équitable
Dont l'honneur seul est le but,
Dn mérite véritable
Est le plns jnste tribut:
Un esprit noble et sublime,
Nourri de gloire et d'estime,
Sent redoubler ses chaleurs,
Comme une tige élevée,
D'une onde pnre abreuvée,
Voit multiplier ses flenrs.

Mais cette flatteuse amorce
D'un hommage qu'on croit dû
Souvent prête même force
Au vice qu'à la vertu:
De la céleste rosée
La terre fertilisée,
Qnand les frimas ont cessé,
Fait également éclore
Et les doux parfums de Flore,
Et les poisons de Circé.

Cieux, gardez vos eaux fécondes
Pour le myrte aimé des dieux ;
Ne prodiguez plus vos ondes
A cet if contagieux :
Et vous, enfans des nuages,
Vents, ministres des orages,
Venez, fiers tyrans du nord,
De vos brûlantes froidures
Sécher ces feuilles impures
Dont l'ombre donne la mort.

Le même.

## A LA FORTUNE.

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouïs,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis ?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux et frivole
Honorerons-nous les autels ?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels ?

Le peuple dans ton moindre ouvrage
Adorant la prospérité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté :
Du titre de vertu suprême
Il dépouille la vertu même

Pour le vice que tu chéris ;
Et toujours ses fausses maximes
Erigent en héros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais de quelque superbe titre
Dont ces héros soient revêtus,
Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus :
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foiblesse, injustice, arrogance,
Trahisons, fureurs, cruauté :
Etrange vertu qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des vices les plus détestés !

Apprends que la seule sagesse
Peut faire les héros parfaits ;
Qu'elle voit toute la bassesse
De ceux que ta faveur a faits ;
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuste victoire
Que le sort remporte pour eux ;
Et que, devant ses yeux stoïques,
Leurs vertus les plus héroïques
Ne sont que des crimes heureux.

Quoi ! Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla ?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila ?
J'appellerai vertu guerrière
Une vaillance meurtrière

Qui dans mon sang trempe ses mains ?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer nn héros farouche,
Né ponr le malheur des humains ?

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérans ?
Des vœux ontrés, des projets vastes,
Des rois vaincus par des tyrans,
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fnmans de carnage,
Un peuple au fer abandonné,
Des mères pâles et sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras du soldat effréné.

Juges insensés que nons sommes,
Nous admirons de tels exploits !
Est-ce done le malhenr des hommes
Qui fait la vertn des grands rois ?
Lenr gloire, féconde en ruines,
Sans le meurtre et sans les rapines
Ne sauroit-elle subsister ?
Images des dieux sur la terre,
Est-ce par des conps de tonnerre
Que lenr grandeur doit éclater ?

Mais je venx qne dans les alarmes
Réside le solide honneur :
Quel vainquenr ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes et son bonhenr ?
Tel qu'on nous vante dans l'histoire
Doit peut-être toute sa gloire

A la honte de son rival :
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul Emile
Fit tout le succès d'Annibal.

Quel est donc le héros solide
Dont la gloire ne soit qu'à lui ?
C'est un roi que l'équité guide,
Et dont les vertus sont l'appui ;
Qui, prenant Titus pour modèle,
Du bonheur d'un peuple fidèle
Fait le plus cher de ses souhaits ;
Qui fuit la basse flatterie ;
Et qui, père de sa patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits.

Vous chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clytus,
Vous verrez un roi respectable,
Humain, généreux, équitable,
Un roi digne de vos autels :
Mais, à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Héros cruels et sanguinaires,
Cessez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires
Que Bellone vous fit cueillir ;
En vain le destructeur rapide
De Marc-Antoine et Lépide

Remplissoit l'univers d'horreurs :
Il n'eût point eu le nom d'Auguste
Sans cet empire heureux et juste
Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour :
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit :
Mais, au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un conquérant :
Celui qui dompte la fortune
Mérite seul le nom de grand.
Il perd sa volage assistance
Sans rien perdre de la constance
Dont il vit ses honneurs accrus ;
Et sa grande ame ne s'altère
Ni des triomphes de Tibère,
Ni des disgraces de Varus.

La joie imprudente et légère
Chez lui ne trouve point d'accès,
Et sa crainte active modère
L'ivresse des heureux succès.
Si la Fortune le traverse,
Sa constante vertu s'exerce

Dans ces obstacles passagers.
Le bonheur peut avoir son terme ;
Mais la sagesse est toujours ferme,
Et les destins toujours légers.

En vain une fière déesse
D'Enée a résolu la mort ;
Ton secours, puissante sagesse,
Triomphe des dieux et du sort :
Par toi Rome, après son naufrage,
Jusque dans les murs de Carthage
Vengea le sang de ses guerriers,
Et, suivant tes divines traces,
Vit, au plus fort de ses disgraces,
Changer ses cyprès en lauriers

*Le même.*

ODE SUR LA VIE HUMAINE.

Que l'homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs !
Dès qu'il respire, il pleure, il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance, toujours des pleurs,
Un pédant porteur de tristesse,
Des livres de toutes couleurs,
Des châtimens de toute espèce.

L'ardente et fougueuse jeunesse
Le met encore en pire état ;
Des créanciers, une maîtresse
Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge mûr, autre combat,
L'ambition le sollicite :
Richesses, dignités, éclat,
Soins de famille, tont l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite ;
Mauvaise humenr, infirmité,
Toux, gravelle, goutte, pituite,
Assiégent sa cadncité.

Pour comble de calamité,
Un directeur s'en rend le maître.
Il meurt enfin peu regretté :
C'étoit bien la peine de naître.

J.-B. Rousseau.

ODE SUR LA MORT DE J. B. ROUSSEAU.

Quand le premier chantre dn monde
Expira sur les bords glacés . . . . . .
Où l'Ebre effrayé dans son onde
Reçnt ses membres dispersés ;
Le Thrace errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs :
Les champs de l'air en retentirent ;
Et dans les antres qui gémirent,
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée ;
Muses, dans ces momens de deuil,
Elevez le pompeux trophée
Que vons demande son cercueil :

Laissez par de nouveaux prodiges,
D'éclatans et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets :
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie
Rousseau quitte aujourd'hui les fers,
Et loin du ciel de sa patrie,
La mort termine ses revers.
D'où ses maux ont-ils pris leur source ?
Quelles épines dans sa course
Etouffoient les fleurs sous ses pas ?
Quels ennuis ! quelle vie errante,
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et de combats !

Vous, dont l'inimitié durable
L'accusa de ces chants affreux,
Qui méritoient, s'il fut coupable,
Un châtiment plus rigoureux ;
Dans le sanctuaire suprême,
Grace à vos soins, par Thémis même
Son honneur est encor terni.
J'abandonne son innocence ;
Que veut de plus votre vengeance ?
Il fut malheureux et puni.

Jusques à quand, mortels farouches,
Vivrons-nous de haine et d'aigreur ?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur ?

Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé;
Il se relève, je succombe;
Et moi-même à ses pieds je tombe
Frappé du trait que j'ai lancé.

Songeons que l'imposture habite
Parmi le peuple et chez les grands;
Qu'il n'est dignité ni mérite
A l'abri de ses traits errans;
Que la calomnie écoutée,
A la vertu persécutée
Porte souvent un coup mortel,
Et poursuit sans que rien l'étonne,
Le monarque sous la couronne,
Et le pontife sur l'autel.

Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des dieux,
L'envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine,
Et les injustices du sort?
Le temps à peine les consomme;
Et jamais le prix du grand homme
N'est bien connu qu'après sa mort.

Oui, la mort seule nous délivre
Des ennemis de nos vertus,
Et notre gloire ne peut vivre
Que lorsque nous ne vivons plus.

Le chantre d'Ulysse et d'Achille
Sans protecteur et sans asile,
Fut ignoré jusqu'au tombeau :
Il expire, le charme cesse,
Et tous les peuples de la Grèce
Entre eux disputent son berceau.

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitans des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissans ! fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussoient d'insolentes clameurs,
Le dieu poursuivant sa carrière,
Versoit des torrens de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Souveraine des chants lyriques,
Toi que Rousseau dans nos climats,
Appela des jeux Olympiques,
Qui sembloient seuls fixer tes pas ;
Par qui ta trompette éclatante
Secondant ta voix triomphante,
Formera-t-elle des concerts ?
Des héros Muse magnanime,
Par quel organe assez sublime
Vas-tu parler à l'univers ?

Favoris, élèves dociles
De ce ministre d'Apollon,
Vous à qui ses conseils utiles
Ont ouvert le sacré vallon ;

Accourez, troupe désolée,
Déposez sur son mausolée
Votre lyre qu'il inspiroit;
La mort a frappé votre maître,
Et d'un souffle a fait disparoître
Le flambeau qui vous éclairoit.

Et vous dont sa fière harmonie
Egala les superbes sons,
Qui reviviez dans ce génie
Formé par vos seules leçons;
Mânes d'Alcée et de Pindare,
Que votre suffrage répare
La rigueur de son sort fatal!
Dans la nuit du séjour funèbre,
Consolez son ombre célèbre,
Et couronnez votre rival!

Le Franc de Pompignan.

ODE SUR LA JOURNÉE DE FONTENOI.

Flandres, qui dans tes champs, couverts d'ombres funèbres,
Vois croître les cyprès et les lauriers célèbres,
A des maîtres nouveaux soumise tant de fois,
Jusqu'à quand seras-tu la victime des armes,
Le séjour des alarmes,
Et le théâtre affreux des vengeances des rois?

De meurtres affamé, le démon des batailles
De ses barbares mains déchire tes entrailles;
Pour nourrir sa fureur tu renais chaque jour:
Et ton sort est pareil au destin déplorable

De ce fameux coupable,
Immortel aliment de l'avide vautour.

Que dis-je? contre toi si Louis se déclare,
Sa valeur fait tes maux, sa bonté les répare;
Tu devras ton bonheur à son bras irrité.
C'est ainsi que le Nil, franchissant son rivage,
Dans les champs qu'il ravage,
Répand le germe heureux de leur fécondité.

Dans l'horreur de la nuit, la discorde infernale
A rempli tour à tour du venin qu'elle exhale,
Les lions réunis aux sanglans léopards.
Sortis du fond des bois, ils viennent sur leurs têtes
Attirer les tempêtes
Qui foudroyoient déjà l'orgueil de tes remparts.

La barrière des cieux au soleil est ouverte.
Ennemis, frémissez: témoin de votre perte,
Pour la dernière fois il éclaire vos pas;
Il n'aura point fourni sa brillante carrière,
Qu'épars sur la poussière,
Vous serez engloutis dans la nuit du trépas.

Maurice et Cumberland, précédés du tonnerre,
Sous leurs fiers escadrons ont ébranlé la terre;
Leurs soldats sont tout prêts; ils vont tenter le sort.
Déjà sont dirigés ces bronzes formidables,
Dont les flancs redoutables
Renferment la terreur, le carnage et la mort.

Le clairon retentit. A ce signal terrible,
La foudre a répondu par un bruit plus horrible;

Un fracas meurtrier fend la voûte des airs.
L'Escaut, saisi d'effroi dans sa grotte profonde,
Précipite son onde,
Et court s'ensevelir au vaste sein des mers.

Muse, retrace-moi le choc des deux armées,
D'une égale fureur au massacre animées;
Le fer, le feu, la mort, lancés dans tous les rangs;
Des coursiers belliqueux les bouches écumantes,
Et les plaines fumantes
Du sang des bataillons sous le glaive expirans.

Deux tonnerres, cachés dans les sombres nuages,
Par leur choc ténébreux, précurseur des orages,
Troublent ainsi des dieux les paisibles lambris :
Ils tombent en grondant de la voûte céleste,
Et leur chute funeste
Dans les champs ravagés sème d'affreux débris.

Avancez, dit Louis à sa garde fidèle :
Volez, brillante élite, où l'honneur vous appelle;
Il n'appartient qu'à vous de fixer le destin;
Paroissez : la victoire, à regret indécise,
Sur vos drapeaux assise,
Va réparer l'affront de son vol incertain.

Dociles à sa voix, nos guerriers magnanimes
Rejettent les conseils des cœurs pusillanimes,
Qui, prompts à s'alarmer, désespèrent toujours :
Et traînant de leurs ans la méprisable chaîne,
Immoleroient sans peine
Le salut d'un empire au salut de leurs jours.

Ils partent ; c'en est fait : leur audace aguerrie
A repoussé l'Anglois, a vengé la patrie.
L'art a beau seconder un impuissant courroux :
Ce chef-d'œuvre imprévu des leçons de Bellone,
Cette épaisse colonne,
Prête à les écraser, s'écroule sous leurs coups.

Tel, aux climats du nord, où sa fureur s'exerce,
Le fougueux aquilon de son souffle renverse
Ces chênes orgueilleux, ornemens des forêts :
Telle, et plus redoutable en sa course rapide,
On voit la flamme avide
Dévorer les épis qui couvrent nos guérets.

Fortune, les François dont la valeur t'enchaîne,
Regardent d'un même œil ton amour ou ta haine ;
Tu n'as rien fait pour eux : ils ont tout fait sans toi.
Ce peuple, pour soumettre au joug de l'esclavage
L'ennemi qui l'outrage,
N'a besoin que d'un chef, ou des yeux de son roi.

Mânes de nos héros, ah ! si cette journée
Est le terme fatal de votre destinée,
Cédez, sans murmurer, à la rigueur du sort :
Minos vous a reçus des bras de la victoire ;
Les rayons de la gloire
Ont dissipé l'horreur des ombres de la mort.

Grammont, je n'entends plus soupirer ta vaillance ;
De laisser après toi le destin en balance ;
Les vaincus aux enfers rassurent ton grand cœur :
Ils reculent encore à l'aspect de ton ombre ;

Leur frayeur et leur nombre
Te sont de sûrs garans que ton maître est vainqueur.

Rivaux, dignes de nous, si le sort de vos armes
A la fière Albion fait répandre des larmes,
Vous n'en êtes pas moins et la gloire et l'appui :
A vos nobles efforts on rend cette justice,
Qu'un autre que Maurice
Eût vu votre valeur triompher aujourd'hui.

Tournay ranime en vain ses forces épuisées ;
Sous les débris fumans de ses tours embrasées
Vos pâles compagnons tombent ensevelis ;
Gand, Bruges, Dendermonde ouvrent déjà leurs portes,
Et nos braves cohortes
Dans Oudenarde en feu vont arborer les lys.

Cessez de disputer cette triste contrée
Que Bellone aux Bourbons tant de fois a livrée.
Dans des temps plus heureux vous pouviez nous dompter;
Mais aujourd'hui craignez de nouvelles disgraces ;
Retournez sur vos traces ;
Votre plus beau triomphe est de nous éviter.

L'hommage que l'on doit à tes vertus suprêmes,
Grand roi, nos ennemis te le rendent eux-mêmes :
Ils viendront à tes pieds implorer tes bienfaits.
Après avoir chanté l'éclat de tes trophées,
Puissent les doctes fées
Célébrer sous tes yeux les douceurs de la paix !

Tel Auguste autrefois, favorable au génie,
Excitoit les talens des fils de l'harmonie ;

Il abaissoit sur eux ses fertiles regards :
D'une main il fermoit, déposant son tonnerre,
Le temple de la guerre,
Et de l'autre il ouvroit le temple des beaux arts.

*Fréron.*

### Ode sur le système de Copernic.

L'Homme a dit : « les cieux m'environnent,
Les cieux ne roulent que pour moi :
De ces astres qui me couronnent,
La nature me fit le roi :
Pour moi seul le soleil se lève
Pour moi seul le soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs ;
Et je vois, souverain tranquille,
Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet univers ».

Fier mortel, bannis tes fantômes,
Sur toi-même jette un coup d'œil.
Qui sommes-nous, foibles atômes,
Pour porter si loin notre orgueil ?
Insensés ! nous parlons en maîtres,
Nous, qui dans l'océan des êtres
Nageons tristement confondus ;
Nous, dont l'existence légère,
Pareille à l'ombre passagère,
Commence, paroît, et n'est plus !

Mais quelles routes immortelles
Uranie entr'ouvre à mes yeux !

Déesse, est-ce toi qui m'appelles
Aux voûtes brûlantes des cieux?
Je te suis... Mon ame agrandie,
S'élançant d'une aile hardie,
De la terre a quitté les bords:
De ton flambeau la clarté pure
Me guide au temple où la nature
Cache ses augustes trésors.

Grand Dieu! quel sublime spectacle
Confond mes sens, glace ma voix!
Où suis-je? Quel nouveau miracle
De l'Olympe a changé les lois?
Au loin, dans l'étendue immense,
Je contemple seul en silence
La marche du grand univers;
Et dans l'enceinte qu'il embrasse,
Mon œil surpris voit sur leur trace
Retourner les orbes divers.

Portés du couchant à l'aurore
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vastes plaines du ciel.
Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque planète
Par d'imperceptibles ressorts?
Le soleil est-il le génie
Qui fait avec tant d'harmonie
Circuler les célestes corps?

Au milieu d'un vaste fluide,
Que la main du Dieu Créateur,

Versa dans l'abîme du vide,
Cet astre unique est leur moteur.
Sur lui-même agité sans cesse,
Il emporte, il balance, il presse
L'éther et les orbes errans;
Sans cesse une force contraire,
De cette ondoyante matière
Vers lui repousse les torrens.

Ainsi se forment les orbites
Que tracent les globes connus:
Ainsi, dans des bornes prescrites,
Volent et Mercure et Vénus.
La terre suit; Mars moins rapide,
D'un air sombre, s'avance et guide
Les pas tardifs de Jupiter;
Et son père, le vieux Saturne,
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'éther.

Oui, notre sphère, épaisse masse,
Demande au soleil ses présens.
A travers sa dure surface
Il darde ses feux bienfaisans.
Le jour voit les heures légères
Présenter les deux hémisphères,
Tour à tour à ses deux rayons;
Et sur les signes inclinée,
La terre promenant l'année,
Produit des fleurs ou des moissons.

Je te salue, ame du monde,
Sacré soleil, astre de feu,

De tous les biens source féconde,
Soleil, image de mon Dieu !
Aux globes qui, dans leur carrière,
Rendent hommage à ta lumière,
Annonce Dieu par ta splendeur :
Règne à jamais sur ses ouvrages,
Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

Massillâtre.

### Ode à Buffon sur ses détracteurs.

Buffon, laisse gronder l'envie ;
C'est l'hommage de sa terreur ;
Que peut sur l'éclat de ta vie
Son aveugle et lâche fureur ?
Olympe qu'assiège un orage
Dédaigne l'impuissant ravage
Des aquilons tumultueux :
Tandis que la noire tempête
Gronde à ses pieds, sa noble tête
Garde un calme majestueux.

Pensois-tu donc que le génie
Qui te place au trône des arts,
Long-temps d'une gloire impunie
Blesseroit de jaloux regards ?
Non, non, tu dois payer ta gloire ;
Tu dois expier ta mémoire
Par les orages de tes jours ;
Mais ce torrent qui dans ton onde
Vomit sa fange vagabonde
N'en sauroit altérer le cours.

Poursuis ta brillante carrière,
O dernier astre des François ;
Ressemble au dieu de la lumière
Qui se venge par des bienfaits.
Poursuis. Que tes nouveaux ouvrages
Remportent de nouveaux suffrages,
Et des lauriers plus glorieux :
La gloire est le prix des Alcides,
Et le dragon des Hespérides
Gardoit un or moins précieux.

Mais si tu crains la tyrannie
D'un monstre jaloux et pervers ;
Quitte le sceptre du génie,
Cesse d'éclairer l'univers ;
Descends des hauteurs de ton ame ;
Abaisse tes ailes de flamme ;
Brise tes sublimes pinceaux ;
Prends tes envieux pour modèles ;
Et de leurs vernis infidèles
Obscurcis tes brillans tableaux.

Flatté de plaire aux goûts volages,
L'esprit est le dieu des instans :
Le génie est le dieu des âges ;
Lui seul embrasse tous les temps.
Qu'il brûle d'un noble délire,
Quand la gloire autour de sa lyre
Lui peint les siècles assemblés,
Et leur suffrage vénérable
Fondant son trône inaltérable
Sur les empires écroulés !

Eût-il, sans ce tableau magique
Dont son noble cœur est flatté,
Rompu le charme léthargique
De l'indolente volupté?
Eût-il dédaigné les richesses;
Eût-il rejeté les caresses
Des Circés aux brillans appas?
Et par une étude incertaine
Acheté l'estime lointaine
Des peuples qu'il ne verra pas?

Ainsi l'active Chrysalide
Fuyant le jour et le plaisir,
Va filer son trésor liquide
Dans un mystérieux loisir:
La nymphe s'enferme avec joie
Dans ce tombeau d'or et de soie
Qui la voile aux profanes yeux,
Certaine que ses nobles veilles
Enrichiront de leurs merveilles
Les rois, les belles et les dieux.

Ceux dont le présent est l'idole
Ne laissent point de souvenir:
Par un succès vain et frivole,
Ils ont usé leur avenir.
Amans des roses passagères,
Ils ont les graces mensongères
Et le sort des rapides fleurs;
Leur plus long règne est d'une aurore:
Mais le temps rajeunit encore
L'antique laurier des Neuf-Sœurs.

Jusques à quand de vils Procustes
Viendront-ils au sacré vallon,
Souillant ces retraites augustes,
Mutiler les fils d'Apollon?
Le croirez-vous, races futures!
J'ai vu Zoïle aux mains impures,
Zoïle outrager Montesquieu;
Mais quand la parque inexorable
Frappa cet homme irréparable,
Nos regrets en firent un dieu.

Quoi! tour à tour dieux et victimes,
Le sort fait marcher les talens
Entre l'Olympe et les abîmes,
Entre la satire et l'encens:
Malheur au mortel qu'on renomme!
Vivant, nous blessons le grand homme,
Mort, nous tombons à ses genoux.
On n'aime que la gloire absente;
La mémoire est reconnoissante;
Les yeux sont ingrats et jaloux.

Buffon, dès que rompant ses voiles,
Et fugitive du cercueil,
De ces palais peuplés d'étoiles
Ton ame aura franchi le seuil,
Du sein brillant de l'empirée
Tu verras la France éplorée
T'offrir des honneurs immortels;
Et le temps, vengeur légitime,
De l'envie, expier le crime,
Et l'enchaîner à tes autels.

Moi, sur cette rive déserte
Et de talens, et de vertus,
Je dirai, soupirant ma perte,
Illustre ami, tu ne vis plus !
La nature est veuve et muette ;
Elle te pleure, et son poëte
N'a plus d'elle que des regrets :
Ombre divine et tutélaire !
Cette lyre qui t'a su plaire,
Je la suspends à tes cyprès.

Le Brun.

## Ode a Malherbe sur les douceurs de la vie champêtre.

Tircis, il faut penser à faire la retraite ;
La course de nos jours est plus qu'à demi faite ;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort,
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des vents notre nef vagabonde ;
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable ;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable ;
Plus on est élevé, plus on court de dangers :
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête ;
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois, que les toits des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,

Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin, retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses desirs!

Il labonre le champ que labonroit son père;
Il ne s'informe point de ce qn'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés:
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages,
Qne pour le soin qu'il a dn salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il desire;
Son fertile domaine est son petit empire;
Sa cabane est son Lonvre et son Fontainebleau;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces;
Et sans porter envie à la pompe des princes,
Il est content chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'henr sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous la fancille,
Le vendangenr plier sous le faix des paniers:
Il semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les hnmidcs vallons et les grasses eampagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il snit ancnnes fois nn cerf par les foulées,
Dans ces vieilles forêts dn peuple reculées,
Et qui même dn jour ignorent le flambeau:
Ancunes fois des chiens il snit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Dn lieu de sa retraite en faire son tombeau.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse,
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillotés :
Il tient par les moissons registre des années ;
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées
Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents et des ondes chenues,
Ce que nature avare a caché de trésors :
Il ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort, ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques,
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles
Qu'en ces riches lambris on ne voit qu'en portraits.

Crois-moi, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude,
De ces palais dorés où tout le monde accourt ;
Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuient,
Et devant le soleil tous les astres s'enfuient,
De peur d'être obligés de lui faire la cour.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où loin des vanités de la magnificence,
Commence mon repos, et finit mon tourment ;
Vallons, fleuves, rochers, aimable solitude,

Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

Racan.

### Ode sur Fontenai

Désert, aimable solitude
Séjour du calme et de la paix,
Asile où n'entrèrent jamais
Le tumulte et l'inquiétude ;

Quoi ! j'aurai tant de fois chanté
Aux tendres accords de ma lyre,
Tout ce qu'on soufre sous l'empire
De l'amour et de la beauté :

Et plein de la reconnoissance
De tous les biens que tu m'as faits,
Je laisserai dans le silence
Tes agrémens et tes bienfaits ?

C'est toi qui me rends à moi-même ;
Tu calmes mon cœur agité,
Et de ma seule oisiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces bois et ces hameaux,
C'est là que je commence à vivre,
Et j'empêcherai de m'y suivre
Le souvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant désirées,
J'ai connu vos illusions ;

Je vis loin des préventions
Que forgent vos chaînes dorées.

La cour ne peut plus m'éblouir ;
Libre de son joug le plus rude,
J'ignore ici la servitude
De louer qui je dois haïr.

Fils des dieux, qui de flatteries
Repaissez votre vanité,
Apprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée,
Que du murmure de ton eau.

Bannissons la flatteuse idée
Des honneurs que m'avoient promis
Mon savoir-faire et mes amis,
Tous deux maintenant en fumée.

Je trouve ici tous les plaisirs
D'une condition commune :
Avec l'état de ma fortune,
Je mets de niveau mes desirs.

Ah ! quelle riante peinture !
Chaque jour se pare à mes yeux
Des trésors dont la main des dieux
Se plaît d'enrichir la nature.

Quel plaisir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette,
Chercher l'ombre sous ces ormeaux!

Puis, sur le soir, à nos musettes
Ouïr répondre les coteaux,
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois et de chansonnettes!

Mais, hélas! ces paisibles jours
Coulent avec trop de vitesse;
Mon indolence et ma paresse
N'en peuvent arrêter le cours.

Déjà la vieillesse s'avance,
Et je verrai, dans peu, la mort
Exécuter l'arrêt du sort,
Qui m'y livre sans espérance.

Fontenai, lieux délicieux,
Où je vis d'abord la lumière;
Bientôt au bout de ma carrière,
Chez toi, je joindrai mes aïeux.

Muses qui, dans ce lieu champêtre:
Avec soin me fîtes nourrir;
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Cependant du frais de votre ombre
Il faut sagement profiter,

Sans regret prêt à vous quitter
Pour le manoir terrible et sombre,

Où des arbres dont tout exprès,
Pour un doux et plus long usage,
Mes mains ornèrent ce bocage,
Nul ne me suivra qu'un cyprès.

Mais je vois revenir Lisette,
Qui, d'une coiffure de fleurs,
Avec son teint, et leurs couleurs,
Fait une nuance parfaite.

Égayons ce reste de jours
Que la bonté des dieux me laisse;
Suivons des plaisirs l'heureux cours
C'est le conseil de la sagesse.

Chaulieu.

### Ode sur le siècle pastoral.

Précieux jours, dont fut ornée
La jeunesse de l'univers,
Par quelle triste destinée
N'êtes-vous plus que dans nos vers!

Votre douceur charmante et pure
Cause nos regrets superflus,
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'est plus.

La terre aussi riche que belle,
Unissoit, dans ces heureux temps,

Les fruits d'une automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel printemps.

Tout l'univers étoit champêtre,
Tous les hommes étoient bergers;
Les noms de sujets et de maître
Leur étoient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous dans une même abondance
Goûtoient même tranquillité.

Leurs toits étoient d'épais fenillages;
L'ombre des saules, leurs lambris;
Les temples étoient des bocages;
Les autels des gazons fleuris.

Les dieux descendoient sur la terre,
Que ne souilloient aucuns forfaits;
Dieux moins connus par le tonnerre,
Que par d'équitables bienfaits.

Vous n'étiez point dans ces années,
Vices, crimes tumultueux;
Les passions n'étoient point nées,
Les plaisirs étoient vertueux.

Sophismes, erreurs, imposture
Rien n'avoit pris votre poison;
Aux lumières de la nature
Les bergers bornoient leur raison.

Dans leur république champêtre
Régnoit l'ordre : image des dieux,
L'homme étoit ce qu'il devoit être,
On pensoit moins, on vivoit mieux.

Ils n'avoient point d'aréopages,
Ni de capitoles fameux ;
Mais n'étoient-ils point les vrais sages,
Puisqu'ils étoient les vrais heureux ?

Ils ignoroient les arts pénibles
Et les travaux nés du besoin ;
Des arts enjoués et paisibles
La culture fit tout leur soin.

La tendre et touchante harmonie
A leurs jeux doit ses premiers airs ;
A leur noble et libre génie
Apollon doit ses premiers vers.

On ignoroit dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains désirs,
Les espérances inquiètes,
Les longs remords des courts plaisirs.

L'intérêt au sein de la terre
N'avoit point ravi les métaux,
Ni soufflé le feu de la guerre,
Ni fait des chemins sur les eaux.

Les pasteurs, dans leur héritage,
Coulant leurs jours jusqu'au tombeau,

Ne connoissoient que le rivage
Qui les avoit vus au berceau.

Tous dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits,
Passoient leur jeunesse sans vices,
Et leur vieillesse sans regrets.

La mort qui pour nous a des ailes,
Arrivoit lentement pour eux;
Jamais des causes criminelles
Ne hâtoient ses coups douloureux.

Chaque jour voyoit une fête,
Les combats étoient des concerts,
Une amante étoit la conquête,
L'amour jugeoit du prix des airs.

Ce Dieu berger, alors modeste,
Ne lançoit que des traits dorés;
Du bandeau qui le rend funeste
Ses yeux n'étoient point entourés.

La bergère aimable et fidèle
Ne se piquoit point de savoir:
Elle ne savoit qu'être belle,
Et suivre la loi du devoir.

La fougère étoit sa toilette,
Son miroir le cristal des eaux,
La jonquille et la violette
Etoient ses atours les plus beaux.

On la voyoit dans sa parure
Aussi simple que ses brebis ;
De leur toison commode et pure
Elle se filoit des habits.

O règne heureux de la nature,
Quel dieu nous rendra tes beaux jours ?
Justice, égalité, droiture,
Que n'avez-vous régné toujours ?

Ne peins-je point une chimère ?
Ce charmant siècle a-t-il été ?
D'un auteur, témoin oculaire,
En sait-on la réalité ?

J'ouvre les fastes sur cet âge,
Par-tout je trouve des regrets ;
Tous ceux qui m'en offrent l'image,
Se plaignent d'être nés après.

J'y lis que la terre fut teinte
Du sang de son premier berger ;
Depuis ce jour, de maux atteinte,
Elle s'arma pour le venger.

Ce n'est donc qu'une belle fable
N'envions rien à nos aïeux ;
En tout temps l'homme fut coupable :
En tout temps il fut malheureux.

Gresset.

## Ode sur la violence et les fureurs de l'amour.

Heureux celui qui près de toi soupire,
Qui sur lui seul attire ces beaux yeux,
Ce doux accent et ce tendre sourire!
Il est égal aux dieux.

De veine en veine une subtile flamme
Court dans mon sein, sitôt que je te vois;
Et dans le trouble où s'égare mon ame,
Je demeure sans voix.

Je n'entends plus; un voile est sur ma vue:
Je rêve, et tombe en de douces langueurs;
Et sans haleine, interdite, éperdue,
Je tremble, je me meurs.

*Sapho, Trad. de De Lille.*

## L'Amour mouillé.

J'étois couché mollement,
Et contre mon ordinaire
Je dormois profondément,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit:
Le vent, le froid et l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nu.
Moi charitable et bon homme

J'ouvre au pauvre morfondu ;
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il, car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussitôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me défie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe, et dans moi-même
Je dis : pourquoi craindre tant ?
Que peut-il ? c'est un enfant :
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi ;
Que seroit-ce si chez moi,
J'avois reçu Poliphême ?
L'enfant d'un air enjoué
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure,
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climène,
Et de l'amour : c'est mon nom.
Ah ! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat et cruel garçon ;
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon.
Amour fit une gambade ;

Et le petit scélérat
Me dit : pauvre camarade,
Mon arc est en bon état ;
Mais ton cœur est bien malade.

*Anacréon., Imit. de la Fontaine.*

### Danger de réveiller l'amour.

Dans un bois solitaire et sombre
Je me promenois l'autre jour :
Un enfant y dormoit à l'ombre ;
C'étoit le redoutable amour.

J'approche, sa beauté me flatte ;
Mais j'aurois dû m'en défier :
J'y vis tous les traits d'une ingrate
Que j'avois juré d'oublier.

Il avoit la bouche vermeille,
Le teint aussi beau que le sein.
Un soupir m'échappe, il s'éveille :
L'amour se réveille de rien.

Aussitôt déployant ses ailes
Et saisissant son arc vengeur,
D'une de ses flèches cruelles
En partant il me blesse au cœur.

Va, dit-il, aux pieds de Silvie
De nouveau langnir et brûler ;
Tu l'aimeras toute ta vie,
Pour avoir osé m'éveiller.

*La Motte.*

Au but prescrit par la nature
Tu vas toujours d'un pas égal,
Jusqu'au temps, où par la froidure,
L'hiver vient glacer ton cristal.

Sans Thémire, je ne puis vivre :
Mon but à son cœur est fixé :
Je ne cesserai de la suivre
Que quand mon sang sera glacé.

*Pannard.*

### L'Amour fouetté.

Jupiter, prête-moi ta foudre,
S'écria Lycoris un jour;
Donne, que je réduise en poudre
Le temple où j'ai connu l'Amour.

Alcide que ne suis-je armée
De ta massue et de tes traits,
Pour venger la terre alarmée,
Et punir un dieu que je hais!

Médée, enseigne-moi l'usage
De tes plus noirs enchantemens;
Formons pour lui quelque breuvage,
Egal au poison des amans.

Ah! si dans ma fureur extrême
Je tenois ce monstre odieux!....
Le voilà, lui dit l'Amour même,
Qui soudain parut à ses yeux.

Venge-toi, punis, si tu l'oses...
Interdite à ce prompt retour
Elle prit un bouquet de roses
Pour donner le fouet à l'Amour.

On dit même que la bergère
Dans ses bras n'osant le presser,
Et frappant d'une main légère
Craignoit encor de le blesser.

Bernard.

## La Rose.

Tendre fruit des pleurs de l'Aurore,
Objet des baisers du Zéphir,
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je, hélas! diffère encore,
Diffère un moment à t'ouvrir;
L'instant qui doit te faire éclore,
Est celui qui doit te flétrir.

Thémire est une fleur nouvelle,
Qui doit subir la même loi;
Rose, tu dois briller comme elle,
Elle doit passer comme toi.

Descends de ta tige épineuse,
Viens la parer de tes couleurs;
Tu dois être la plus heureuse,
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Thémire;
Qu'il soit ton trône et ton tombeau;
Jaloux de ton sort, je n'aspire
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

Tu verras quelque jour, peut-être,
L'asile où tu dois pénétrer:
Un soupir t'y fera renaître,
Si Thémire peut soupirer.

L'amour aura soin de t'instruire
Du côté que tu dois pencher;
Eclate à ses yeux sans leur nuire;
Pare son sein sans le cacher.

Si quelque main a l'imprudence
D'y venir troubler ton repos,
Emporte avec toi ma vengeance,
Garde une épine à mes rivaux.

*Le même.*

### L'AMOUR ET LES NYMPHES.

Auprès d'une féconde source
D'où coulent cent petits ruisseaux,
L'Amour, fatigué de sa course,
Dormoit sur un lit de roseaux:

Les Naïades sans défiance
S'avancent d'un pas concerté,
Et toutes en un grand silence,
Admirent sa jeune beauté.

Ma sœur, que sa bouche est vermeille!
Dit l'une, d'un ton indiscret :
L'Amour qui l'entend, se réveille,
Et se félicite en secret.

Il cache ses desseins perfides
Sous un air engageant et doux :
Les nymphes bientôt moins timides
Le font asseoir sur leurs genoux.

Eucharis, Naïs et Thémire
Couronnent sa tête de fleurs.
L'Amour, d'un gracieux sourire,
Répond à toutes leurs faveurs.

Mais bientôt aux flammes cruelles
Qui brûlent la nuit et le jour,
Ces indiscrètes immortelles
Connurent le perfide Amour.

Ah! rendez-nous, dieu de Cythère,
Disent-elles, notre repos :
Pourquoi le troubler, téméraire?
Nous brûlons au milieu des eaux.

Nourrissez plutôt sans vous plaindre,
Répond l'Amour, mes tendres feux :
Je les allume quand je veux;
Mais je ne saurois les éteindre.

Bernia.

# ÉPITRES.

## A RACINE.

Oue tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Emouvoir, étonner, ravir un spectateur!
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle, à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la Champmêlé.
Ne crois pas toutefois, par tes savans ouvrages,
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent;
Et son trop de lumière importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie,
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.
Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur à ses naissantes pièces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur vouloit la scène plus exacte;
Le vicomte indigné sortoit au second acte;

L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnoit au feu;
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la cour immolée au parterre;
Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains,
La parque l'eût rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.
Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.
Toi donc, qui t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle, et seul de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sais consoler Paris,
Cesse de t'étonner, si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te poursuit.
En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse:
Mais par les envieux un génie excité
Au comble de son art est mille fois monté.
Plus on veut l'affoiblir, plus il croît et s'élance.
Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance;
Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moi-même, dont la gloire ici moins répandue
Des pâles envieux ne blesse point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au foible et vain talent dont la France me loue.

Leur venin qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde;
Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre;
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus croissant en vertu je songe à me venger.
Imite mon exemple; et lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine et de leur mauvais sens,
Ris du bruit passager de leurs cris impuissans.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le Parnasse François, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.
Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné.
Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles?
Cependant laisse ici gronder quelques censeurs,
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.
Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,
Que l'auteur du Jonas s'empresse pour les lire,
Qu'ils charment de Senlis le poëte idiot,
Ou le sec traducteur du François d'Amyot,
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées,

Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois ;
Qu'à Chantilli Condé les souffre quelquefois,
Qu'Enguien en soit touché, que Colbert et Vivonne,
Que la Rochefoucault, Marsillac et Pomponne,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer ?
Et plût au ciel, encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montausier voulût lui donner son suffrage !
C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,
Admirateurs zélés de tout œuvre insipide,
Que non loin de la place on Brioché préside,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon !

Boileau.

## A Madame la Marquise du Chatelet, sur la philosophie de Newton.

Tu m'appelles à toi, vaste et puissant génie,
Minerve de la France, immortelle Emilie ;
Je m'éveille à ta voix, je marche à ta clarté
Sur les pas des vertus et de la vérité.
Je quitte Melpomène et les jeux du théâtre,
Ces combats, ces lauriers, dont je fus idolâtre :
De ces triomphes vains mon cœur n'est plus touché.
Que le jaloux Rufus, à la terre attaché,
Traîne au bord du tombeau la fureur insensée
D'enfermer dans un vers une fausse pensée ;
Qu'il arme contre moi ses languissantes mains
Des traits qu'il destinoit au reste des humains ;

Que quatre fois par mois un ignorant Zoïle
Elève en frémissant une voix imbécile ;
Je n'entends point leurs cris, que la haine a formés;
Je ne vois pas leurs pas, dans la fange imprimés.
Le charme tout-puissant de la philosophie
Elève un esprit sage au-dessus de l'envie :
Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.
Je ne les entends plus. Déjà de la carrière
L'auguste vérité vient m'ouvrir la barrière :
Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,
Ces fantômes savans à mes yeux disparoissent :
Un jour plus pur me luit; les mouvemens renaissent.
L'espace, qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité ;
Cet univers si vaste à notre foible vue,
Et qui n'est qu'un atôme, un point dans l'étendue.
Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix ;
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce ressort si puissant, l'ame de la nature,
Etoit enseveli dans une nuit obscure :
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts.
Il découvre à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante :
L'émerande, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature,
Et confondus ensemble ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.

Confidens dn Très-Haut, snbstances éternelles,
Qui brûlez de ses fenx, qui couvrez de vos aîles
Le trône où votre maître est assis parmi vons,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous pas jaloux?
La mer entend sa voix. Je vois l'hnmide empire
S'élever, s'avaneer vers le ciel qui l'attire;
Mais un ponvoir central arrête ses efforts;
La mer tombe, s'affaisse et roule vers ses bords.
Comètes, que l'on eraint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les penples de la terre;
Dans une éllipse immense achevez votre cours;
Remontez, descendez près de l'astre des jours;
Lancez vos fenx, volez, et revenant sans cesse
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.
Et toi, sœur du soleil, astre qui dans les cieux,
Des sages éblouis trompois les foibles yeux,
Newton, de ta carrière a marqué les limites;
Marche, éelaire les nuits; tes bornes sont prescrites.
Terre, change de forme, et que la pesanteur
En abaissant le pôle élève l'équateur.
Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'ourse;
Embrassez, dans le cours de vos longs monvemens,
Deux cents siècles entiers par-delà six mille ans.
Que ees objets sont beaux! que votre ame épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée!
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Eternel.
Vous à qui cette voix se fait si bien entendre,
Comment avez-vons pu, dans un âge si tendre,
Malgré les vains plaisirs, ces écueils des beaux jonrs,
Prendre nn vol si hardi, suivre un si vaste cours?

Marcher après Newton dans cette route obscure
Du labyrinthe immense où se perd la nature?
Puissé-je auprès de vous, dans ce temple écarté,
Aux regards des François montrer la vérité!
Tandis qu'Algarotti, sûr d'instruire et de plaire,
Vers le Tibre étonné conduit cette étrangère,
Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits,
Le compas à la main j'en tracerai les traits;
De mes crayons grossiers je peindrai l'immortelle;
Cherchant à l'embellir je la rendrai moins belle:
Elle est ainsi que vous, noble, simple et sans fard,
Au-dessus de l'éloge, au-dessus de mon art.

Voltaire.

## A Marmontel.

Mon très-aimable successeur,
De la France historiographe,
Votre indigne prédécesseur
Attend de vous son épitaphe.
Au bout de quatre-vingts hivers,
Dans mon obscurité profonde,
Enseveli dans mes déserts,
Je me tiens déjà mort au monde;
Mais sur le point d'être jeté
Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été,
Tout ce que je vois me rappelle
A ce monde que j'ai quitté.
Si vers le soir un triste orage
Vient ternir l'éclat d'un beau jour,
Je me souviens qu'à votre cour

Le temps change encor davantage.
Si mes paons de leur beau plumage
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir nos jeunes seigneurs
Avec leur brillant étalage;
Et mes coqs d'Inde sont l'image
De leurs pesans imitateurs.
Puis-je voir mes troupeaux bêlans,
Qu'un loup impunément dévore,
Sans songer à des conquérans
Qui sont beaucoup plus loups encore?
Lorsque les chantres du printemps
Réjouissent de leurs accens
Mes jardins et mon toit rustique,
Lorsque mes sens en sont ravis,
On me soutient que leur musique
Cède aux bémols des Mousignis,
Qu'on chante à l'opéra comique.
Quel bruit chez le peuple Helvétique!
Brionne arrive; on est surpris,
On croit voir Pallas ou Cypris,
Ou la reine des immortelles;
Mais chacun m'apprend qu'à Paris
Il en est cent presque aussi belles.
Je lis cet éloge éloquent
Que Thomas a fait savamment
Des dames de Rome et d'Athène;
On me dit: partez promptement,
Venez sur les bords de la Seine,
Et vous en direz tout autant,
Avec moins d'esprit et de peine.
Ainsi du monde détrompé,

Tout m'en parle, tout m'y ramène.
Serois-je un esclave échappé
Qui tient encore un bout de chaîne?
Non, je ne suis point foible assez
Pour regretter des jours stériles,
Perdus bien plutôt que passés
Parmi tant d'erreurs inutiles.
Adieu, faites de jolis riens,
Vous encor dans l'âge de plaire,
Vous que les Amours et leur mère
Tiennent toujours dans leurs liens.
Nos solides historiens
Sont des auteurs bien respectables;
Mais à vos chers concitoyens
Que faut-il, mon ami? des fables.

Le même.

## Sur la paresse.

Censeur de ma chère paresse,
Pourquoi viens-tu me réveiller
Au sein de l'aimable mollesse
Où j'aime tant à sommeiller?
Laisse-moi, philosophe austère,
Goûter voluptueusement
Le doux plaisir de ne rien faire,
Et de penser tranquillement.
Sur l'Hélicon tu me rappelles;
Mais ta muse en vain me promet
Le secours constant de ses ailes
Pour m'élever à son sommet;
Mon esprit amoureux des chaînes

Que lui présente le repos,
Frémit des veilles et des peines
Qui suivent le dieu de Délos.
Veux-tu qu'héritier de la plume
Des Malherbes, des Despréaux,
Dans mes vers pompeux je rallume
Le feu qui sort de leurs pinceaux?
Ce n'est point à l'humble colombe
A suivre l'aigle dans les cieux.
Sous les grands travaux je succombe;
Les jeux et les ris sont mes dieux.
Peut-être, d'une voix légère,
Entre l'amour et les buveurs,
J'aurois pu vanter à Glycère
Et mes larcins et ses faveurs;
Mais la Suze, la Sablière,
Ont cueilli les plus belles fleurs,
Et n'ont laissé dans leur carrière
Que des narcisses sans couleurs.
Pour éterniser sa mémoire
On perd les momens les plus doux:
Pourquoi chercher si loin la gloire?
Le plaisir est si près de nous!
Dites-moi, mânes des Corneilles,
Vous qui, par des vers immortels,
Des dieux égalez les merveilles,
Et leur disputez les autels;
Cette couronne toujours verte
Qui pare vos fronts triomphans
Vous venge-t-elle de la perte
De vos amours, de vos beaux ans?
Non, vos chants, triste Melpomène,

Ne tronbleront point mes loisirs :
La gloire vaut-elle la peine
Que j'abandonne les plaisirs ;
Ce n'est pas que froid quiétiste,
Mes yeux fermés par le repos,
Languissent dans une nnit triste
Qui n'a ponr flenrs que des pavots :
Occupé de rians mensonges,
L'amour interrompt mon sommeil ;
Je passe de songes en songes ;
Du repos je vole au réveil.
Quelquefois pour Eléonore,
Oubliant son oisiveté,
Ma jeune muse touche encore
Un luth que l'amonr a monté ;
Mais elle abandonne la lyre
Dès qu'elle est prête à se lasser ;
Car enfin que sert-il d'écrire ?
N'est-ce pas assez de penser ?

*Bernis.*

## AUX POÈTES.

Mes bons amis, mes compagnons, mes guides,
Illustres morts, parmi vous je reviens
Goûter en paix, dans vos doux entretiens,
Des plaisirs purs, délicats et solides :
Je viens jonir, je viens charmer le temps ;
Ce temps, si court, a des langueurs mortelles,
Quand l'ame oisive en compte les instans ;
C'est le travail qui lui donne des ailes.
L'homme veut-être, et ne peut résister

Au sentiment de sa propre durée :
L'heure où l'on vit, se passe à s'éviter;
La peine active est souvent préférée
Au froid loisir de se voir exister.
J'ai vu ce cercle où règne l'inconstance,
Ce monde vain, tumultueux, flottant,
Où le plaisir est l'objet d'importance,
Où tour à tour on se cherche, on s'attend,
Pour s'oublier le soir en se quittant.
Qui ne croiroit, à voir cette affluence,
Dans ces jardins, à ce brillant soupé,
Qu'on est heureux ? l'on n'est que dissipé.
De deux soleils abréger la distance,
Est tout le soin dont on est occupé;
Et dans la foule à soi-même échappé,
L'on se dérobe à sa triste existence.
Livres chéris, ah ! qu'il m'est bien plus doux
De m'oublier, de me perdre avec vous !
Vous élevez, vous enchantez mon ame,
Rapide Homère, audacieux Milton,
Torrens mêlés de fumée et de flamme.
A ce mélange en vain préfère-t-on
La pureté d'un goût pusillanime :
Du char brûlant du dieu qui vous anime,
Si vous tombez, c'est comme Phaéton;
Et votre chute annonce un vol sublime.
De l'art naissant l'essor ambitieux,
Libre du moins dans sa route incertaine,
Osoit franchir la barrière des cieux :
L'usage encor, tyran capricieux,
Ne tenoit point le génie à la chaîne.
Peindre, émouvoir, imiter dans vos vers

L'heureux larcin du hardi Prométhée,
Donner la vie à mille êtres divers,
Elever l'homme, embellir l'univers,
Telle est la loi que vous avez dictée.
Ce merveilleux qui règne en vos écrits
Colosse informe et beauté monstrueuse,
Par sa grandeur fière et majestueuse,
Du censeur même étonne les esprits.
Le seul Lucain, cherchant une autre gloire,
Sans le secours des enfers ni des cieux,
D'un feu divin sait animer l'histoire,
Et son génie en fait le merveilleux.
Il est un vrai que l'artifice énerve;
Ce vrai l'inspire et lui donne le ton.
Qu'a-t-il besoin de Mars et de Minerve?
Il a César, et Pompée et Caton.
Les passions de César et de Rome
Lui tiennent lieu d'Hécate et d'Alecton.
Le ciel, l'enfer sont dans le cœur de l'homme.
Donne à Lucain ton style harmonieux,
Ou prends de lui son audace intrépide,
O toi, d'Homère émule trop timide,
Peintre touchant, poëte ingénieux,
Sage Virgile; et pourquoi de tes ailes
Ne pas voler par des routes nouvelles?
Ulysse errant descendit aux enfers;
Et sur ses pas j'y vois descendre Enée.
Si Calypso gémit abandonnée,
Didon trahie, expire dans tes vers...
Didon! que dis-je? est-il rien que n'efface
De ce tableau la sublime beauté?
Tu peins Didon, et tu n'as pas l'audace

D'aller sans guide à l'immortalité !
Si ton rival tient le sceptre au Parnasse,
Il ne le doit qu'à ta timidité.
Ah ! si du moins tu l'avois imité
Dans ses desseins majestueux et vastes,
Dans ce grand art des groupes, des contrastes;
Art, dont le Tasse a lui seul hérité !..
J'entends Boileau qui s'écrie : ô blasphême !
Louer le Tasse ! — Oui, le Tasse lui-même.
Laissons Boileau tâcher d'être amusant,
Et pour raison donner un mot plaisant.
Quoi de plus doux, de plus vif, de plus mâle,
Que ce poëme, objet de ses mépris !
Je sais, Virgile, admirer tes écrits:
Troie et Carthage, et la rive infernale,
Les pleurs d'Evandre et la mort d'Euriale,
Sont des tableaux dont je sens tout le prix:
Didon surtout n'eut jamais de rivale ;
Mais que le Tasse a bien mieux exprimé
Cet héroïsme ébauché par Homère !
Que, d'un pinceau plus fier, plus animé,
Il nous a peint la piété sincère,
La grandeur simple, et la sagesse austère,
Et la valeur qui connoît le danger,
Et la fureur qui s'aveugle elle-même,
Et la jeunesse ardente à se plonger
Dans les plaisirs, qu'elle craint et qu'elle aime,
Et la vertu, qui la vient dégager.
Mais toi, Virgile, aux plus beaux jours du monde,
Dans le berceau des plus grands des humains,
Dans cette Rome en héros si féconde,
Qui choisis-tu pour père des Romains ?

Ce n'est pas tout que d'aller fonder Rome ;
Un grand dessein demandoit un grand homme.
Compare Enée à ce héros brillant,
A ce Renaud, si tendre et si vaillant.
Un foible amour est doucereux et fade;
Mais dans sa force il est beau, généreux,
Touchant, surtout quand il est malheureux :
Si la colère a fait un Iliade,
L'amour est-il moins fier, moins dangereux ?
Phèdre brûlant d'un feu qu'elle déteste,
Phèdre au milieu du crime et du remords,
Et la vertu luttant contre l'inceste,
Pour vous toucher, sont de foibles ressorts.
En vain Clairon, cette actrice sublime,
Rend plus frappans ces tableaux qu'elle anime;
Vous demandez des spectacles plus forts.
Voyez Phocas, cherchant d'un œil avide,
Quel est le cœur que sa main doit percer,
Réduit au choix, frémir d'un parricide,
Sans qu'il échappe au sang qu'il va verser,
Un mouvement, un cri qui le décide.
Puissant génie, étonnant créateur,
Combien de fois, ô grand homme ! ô Corneille !
De ton vol d'aigle observant la hauteur,
J'ai vu l'aurore interrompre ma veille !
De quel rayon le ciel t'illumina,
Quel feu divin s'alluma dans tes veines
Quand du faux goût rompant les lourdes chaînes,
Et t'élevant de Clitandre à Cinna,
Par les lauriers que ta main moissonna,
Paris devint la rivale d'Athènes !
Reine des arts, si fameuse autrefois,

Ne vante plus ton théâtre magique,
Ta Mélopée et ton masque tragique;
Ne vante plus ces oracles menteurs,
Et ces destins, invincibles moteurs
D'une fatale et sanglante aventure,
Où l'innocence est mise à la torture
Pour des forfaits dont ils sont les auteurs:
Ce merveilleux, dangereuse imposture,
S'évanouit, fait place à la nature:
L'action naît de l'ame des acteurs;
Les passions sont les dieux du théâtre.
O Rodogune, éternel monument,
Qu'avec effroi j'admire et j'idolâtre,
Où sont puisés ce nœud, ce dénoûment,
Cet intérêt? au sein de Cléopâtre.
Tissu hardi d'invisibles rapports,
Héraclius, simple et vaste machine,
Quel dieu caché préside à tes ressorts,
Les fait mouvoir? l'ame de Léontine.
Ainsi Corneille, à l'envi de Lucain,
Du merveilleux dédaigna les prestiges.
Crime ou vertu, tout fut grand sous sa main;
Et quand il veut étaler des prodiges,
Il fait agir et parler un Romain.
Fable, autrefois en tableaux si fertile,
Douces erreurs d'un peuple ingénieux,
Songes charmans, quel fut donc votre asile?
Lully monta son luth harmonieux;
A ses accens s'éleva ce beau temple,
Brillant théâtre, où préside l'amour,
Où tous les arts triomphent tour à tour,
Et dont Quinault fut la gloire et l'exemple.

Chantre immortel d'Atys et de Renaud,
O toi, galant et sensible Quinault !
L'illusion, aimable enchanteresse,
Mêla son philtre à tes vives couleurs ;
Le dieu des vers, le dieu de la tendresse,
T'ont couronné de lauriers et de fleurs :
Et qui jamais ouvrit à l'harmonie
Un champ plus vaste, un plus riche trésor ?
En créant l'art, ton cœur fut ton génie :
En vain ta gloire, en naissant, fut ternie ;
Elle renaît plus radieuse encor.
Dans tes tableaux, quelle noble magie !
Dans tes beaux vers, quelle douce énergie !
Si le françois, par Racine embelli,
Lui doit la grace unie à la noblesse,
Il tient de toi, par ton style amolli,
Un tour liant et nombreux sans foiblesse.
Que n'avoit-il, ton injuste censeur,
Que n'avoit-il un rayon de ta flamme !
Son fiel amer valoit-il la douceur
D'un sentiment émané de ton ame ?
Mais ce Boileau, juge passionné,
N'en est pas moins législateur habile ;
Aux lents efforts d'un travail obstiné,
Il fait céder la nature indocile ;
Dans un terrain sauvage, abandonné,
A pas tardifs trace un sillon fertile ;
Et son vers froid, mais poli, bien tourné,
A force d'art, rendu simple et facile,
Ressemble au trait d'un or pur et ductile,
Par la filière, en glissant, façonné.
Que ne peut point une étude constante !

Sans feu, sans verve et sans fécondité,
Boileau copie ; on diroit qu'il invente ;
Comme un miroir, il a tout répété.
Mais l'art jamais n'a su peindre la flamme :
Le sentiment est le seul don de l'ame
Que le travail n'a jamais imité.
J'entends Boileau monter sa voix flexible
A tous les tons, ingénieux flatteur,
Peintre correct, bon plaisant, fin moqueur,
Même léger dans sa gaîté pénible ;
Mais je ne vois jamais Boileau sensible ;
Jamais un vers n'est parti de son cœur.
Que la nature, au génie indulgente,
Traita bien mieux ce poëte ingénu,
Ce la Fontaine, à lui seul inconnu,
Ce peintre né, dont l'instinct nous enchante !
Simple et profond, sublime sans effort,
Le vers heureux, le tour rapide et fort,
Viennent chercher sa plume négligente :
Pour lui sa muse, abeille diligente,
Va recueillir le suc brillant des fleurs :
En se jouant, la main de la nature
Mêle, varie, assortit ses couleurs ;
C'est un émail semé sur la verdure,
Dont le zéphyr fait toute la culture,
Et que l'aurore embellit de ses pleurs.
Mais sous l'appas d'un simple badinage,
Quand il instruit, c'est Socrate ou Caton,
Qui de l'enfance a pris l'air et le ton.
De l'art des vers tel est le digne usage ;
Mais laissons-lui sa noble liberté ;
A peine il sent le frein de l'esclavage,

Qu'il perd son feu, sa grace et sa fierté.
La poésie eut le sort de Pandore:
Quand le génie au ciel la fit éclore,
Chacun des arts l'enrichit d'un présent;
Elle reçut des mains de la peinture
Le coloris, prestige séduisant,
Et l'heureux don d'imiter la nature:
De l'éloquence elle eut ces traits vainqueurs,
Ces traits brûlans qui pénètrent les cœurs;
A l'harmonie elle dut la mesure,
Le mouvement, le tour mélodieux,
Et ces accens qui ravissent les dieux.
La raison même à la jeune immortelle
Voulut servir de compagne fidèle;
Mais quelquefois, invisible témoin,
Elle la suit, et l'observe de loin.
Dès que Rousseau s'élève au ton de l'ode,
Et qu'il décrit en vers harmonieux
L'ordre éclatant qui règne dans les cieux,
L'enthousiasme est sa seule méthode:
Quand sous ses doigts commence à retentir
La harpe sainte ou le luth de Pindare,
J'aime à penser, je crois même sentir
Qu'un feu divin de son ame s'empare;
Je m'abandonne, avec lui je m'égare;
Mais d'un ton grave et d'un air réfléchi,
A la raison si lui-même il insulte,
Pour la combattre, il faut qu'il la consulte,
Et de ses lois il n'est point affranchi.
Que dis-je? est-il d'essor qu'elle ne règle?
Pour s'élever et planer dans les cieux,
L'enthousiasme a les ailes de l'aigle;

Pourquoi veut-on qu'il n'en ait pas les yeux ?
Voyez Horace, et si, dans son délire,
Sa main voltige au hasard sur la lyre :
Avec quel art, variant ses accords,
D'un mode à l'autre il s'élève, il s'abaisse !
Vrai dans sa fougue, et sage en son ivresse,
La raison même applaudit ses transports.
D'un ton moins haut, si l'ami de Mécène,
Des mœurs de Rome ingénieux censeur,
A mes regards en expose la scène ;
Quelle morale et plus pure et plus saine !
Qu'il y répand de charme et de douceur !
En le lisant, avec lui je crois vivre :
A Tivoli je m'empresse à le suivre.
La liberté, l'enjoûment, la raison,
Dans sa retraite accoururent sur ses traces ;
L'amour y vient sans bandeau ni poison,
Et la vieillesse y joue avec les graces.
De nos devoirs le mutuel accord,
De nos besoins l'intime et doux rapport,
Le choix du bien, sa nature immuable,
Le vrai, l'utile, étude inépuisable,
De l'amitié le charme et les liens,
L'art précieux de plaire à ce qu'on aime,
L'art de trouver son bonheur en soi-même,
Sous ces berceaux, voilà nos entretiens.
Mais à mes yeux encor plus familière,
Plus près de moi, plus facile à saisir,
La vérité, dans les jeux de Molière,
De ses leçons sait me faire un plaisir.
*Enseigne-nous où tu trouves la rime,*
Lui dit Boileau, sans doute en badinant ;
Est-ce donc là ce que ton art sublime,

Divin Molière, a de plus étonnant ?
Enseigne-nous plutôt quel microscope,
Depuis Agnès jusqu'au fier Misantrope,
Te dévoila les plis du cœur humain ?
Quel dieu remit ces crayons dans ta main ?
Dans tes écrits, quelle séve féconde,
Quelle chaleur, quelle ame tu répands !
La cour, la ville, et le peuple et le monde,
Tu fais de tout une étude profonde ;
Et nous rions toujours à nos dépens.
Le jaloux rit d'un sot qui lui ressemble ;
Le médecin se moque de Purgon ;
L'avare pleure et sourit tout ensemble
D'avoir payé pour entendre Harpagon :
Le seul Tartuffe a peu ri, ce me semble.
Moi, qui n'ai point le masque d'un dévot,
Quand la vapeur d'une bile épaissie
S'élève autour de mon ame obscurcie,
Quand de l'ennui j'ai bu le froid pavot,
Ou que la sombre et vague inquiétude
Trouble mes sens fatigués de l'étude,
J'appelle à moi Sotenville et Dandin,
Le bon Sosie, et Nicole et Jourdain :
Le rire alors dans mes yeux étincelle,
A pleins canaux mon sang coule soudain,
De mes esprits le feu se renouvelle ;
Je crois renaître, et ma sérénité
En un jour clair me peint l'humanité.
Tous ces travers qui m'excitoient la bile,
Ne sont pour moi qu'un spectacle amusant :
Moi-même enfin je me trouve plaisant
D'avoir tranché du censeur difficile.

Fruits du génie, heureux préseus des cieux,
Embellissez la retraite que j'aime,
Et rendez-moi mon loisir précieux ;
Seul avec vous, je me plais en moi-même :
Par vous guéri de cette vanité
Qui sacrifie à la célébrité
Le doux repos, des bieus le plus solide,
De cette vie, inconstante et fluide,
Je suis le cours avec tranquillité ;
L'œil attaché sur un charmant rivage,
Où la nature étale à mon passage
Son abondance et sa variété.

*Marmontel.*

A Madame la Duchesse de Devonshire.

De vos riches tableaux que j'aime les images,
Quand vous peignez ces monts sauvages,
Noir séjour des frimas, d'où tombent les torrens,
Où gronde le tonnerre, où mugissent les vents,
Sillonés de ravins, entrecoupés d'abîmes!
Lorsqu'avec tant de grace à leurs horreurs sublimes
Vous opposez leurs tranquilles abris,
Leurs doux ruisseaux et leurs vallons fleuris,
Le vrai bonheur, loin d'un luxe profane,
A leurs rochers confiant sa cabane,
Toujours la vérité dirige vos pinceaux ;
Vous unissez la force à la mollesse;
Le cours des fleuves, des ruisseaux
Embrasse avec moins de souplesse
Les terrains variés que parcourent leurs eaux.
De la variété le mérite est si rare !

Toujours pour leurs Phaons soupirent nos Saphos;
Deshoulières m'endort au chant des pastoureaux.
Prodigue des grands traits dont sa muse est avare,
Mieux qu'elle vous savez varier votre ton;
Je crois voir à côté de l'aigle de Pindare
La colombe d'Anacréon.
Ainsi des saints devoirs et d'épouse et de mère
Des muses l'entretien charmant
Vient quelquefois doucement vous distraire.
A la raison vous joignez l'agrément,
Le talent de bien dire au bonheur de bien faire.
Telles naissent les fleurs au milieu des moissons.
Mais c'étoit peu pour vous de briller et de plaire;
A vos enfans vous transmettez ces dons;
De l'amour maternel tel est le caractère:
C'est dans ces tendres rejetons,
Qu'est sa volupté la plus chère;
C'est dans eux qu'il jouit, c'est pour eux qu'il espère.
Au milieu de ses nourrissons,
Ainsi la rose, déjà mère,
Que les zéphirs trop tôt cèdent aux aquilons,
Ne pouvant retenir sa beauté passagère,
Met son espoir dans ses jeunes boutons,
Leur légue ses parfums, sa grace héréditaire,
Sa couronne de pourpre et ses riches festons.
De vous, de vos enfans c'est l'image fidèle;
L'aimable Cavendish, graces à vos leçons,
Est le portrait charmant du plus parfait modèle;
Comme vous elle plaît, vous, vous plaisez dans elle.
Jouissez, reprenez vos aimables concerts;
Vos chants servent d'exemple aux nôtres,
Et le plus dur censeur eut fait grace à mes vers,

Si j'ensse été plutôt le confident des vôtres.
C'est peu de les aimer : encouragez les arts,
Belle Géorgina : c'est vous dont les regards
(La mémoire encor m'en est chère,)
Ont les premiers à ma muse étrangère
D'nn accueil caressant accordé la faveur,
Et dissipé la crainte attachée au malheur.
Dans les champs paternels, jadis simple bergère,
Elle chantoit aux montagnes, aux bois;
Les bois lui répondoient, et même quelquefois,
Il m'en souvient, sa chanson bocagère
Sut se faire écouter dans le palais des rois.
Ce temps n'est plus : fugitive, exilée,
Snr les bords où chantoient les Popes, les Thompsons,
Sa voix tremblante esseya quelques sons;
Albion lui sourit : elle fut consolée.
Tel un frêle arbrisseau qu'un orage soudain
Enlève et transporte sur l'onde,
Contraint de s'exiler snr quelque bord lointain,
Snit au hasard sa conrse vagabonde,
Rencontre, aborde une terre féconde;
Là, par zéphire transplanté,
Bientôt l'arbnste acclimaté
Se croit dans son berceau : les enfans du bocage
Lui font accueil; il partage avec eux
Et la douce rosée et les rayons des cieux;
De sa flenr étrangère embellit ce rivage,
Bénit son sort et pardonne à l'orage.

Envoi.

En retonr de vos vers, purs, nobles et faciles,
Devonshire, accueillez l'humble tribnt des miens.

Les dieux sur nous épanchent tous les biens,
Les fruits, les fleurs et les moissons fertiles ;
Pour s'acquitter nos vœux sont impuissans,
Mais les dieux sont trop grands pour être difficiles ;
Tout est payé d'un simple grain d'encens.

Delille.

## A L'AMITIÉ.

Divinité, dont les traits délicats,
Font reconnoître l'air de ton aveugle frère ;
Mais qui joins à tous ses appas,
Les yeux clairs et sereins de ta céleste mère ;
Tendre amitié, doux asile des cœurs,
C'est à toi que je sacrifie :
Si l'amour nous donne la vie,
Toi seule en donnes les douceurs.
Qu'un insensé porte à ce Dieu cruel
Le sacrifice de ses larmes ;
Que d'un cœur déchiré de chagrins et d'alarmes
Il aille parer son autel ;
S'il en obtient une couronne,
Il ignore quel prix elle doit lui coûter.
Ta libéralité nous donne
Les biens que ce tyran nous fait trop acheter.
Quand les appas d'une douce union
Nous engagent sous ton empire,
Ils ne viennent pas nous séduire
Par une courte illusion.
Chez toi la vertu, le mérite,
Nous découvrent toujours mille nouveaux attraits ;
Chez toi les vrais plaisirs sont toujours à la suite

De l'innocence, et de la paix.
En amour tout est imposture;
Jusqu'au silence tout y ment :
Ce qui pour l'un est siècle, est pour l'autre un moment.
Tout s'y donne à fausse mesure.
Chez toi la vérité fait entendre sa voix :
Sa lumière nous sert de guide;
Sur nos goûts la raison décide,
Et le temps respecte son choix.
Au joug d'airain deux cœurs assujettis,
Font l'un de l'autre le supplice;
Quand par un bizarre caprice,
Amour les a faits assortis.
Sous les aimables lois dont l'amitié nous lie,
Et les biens et les maux, tout doit se partager :
Mais quel partage heureux! le bien s'y multiplie,
Et le mal y devient léger.

Le Marquis de St. Aulaire.

# DISCOURS.

## QU'IL Y A DANS TOUTES LES CONDITIONS UNE MESURE DE BIENS ET DE MAUX QUI LES REND TOUTES ÉGALES.

Tu vois, sage Ariston, d'un œil d'indifférence
La grandeur tyrannique et la fière opulence;
Tes yeux d'un faux éclat ne sont point abusés.
Ce monde est un grand bal, où des fous déguisés,
Sous les risibles noms d'éminence et d'altesse,
Pensent enfler leur être et hausser leur bassesse.
En vain des vanités l'appareil nous surprend;
Les mortels sont égaux, leur masque est différent.
Nos cinq sens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux, sont la seule mesure.
Les rois en ont-ils six? et leur ame et leur corps
Sont-ils d'une autre espèce? ont-ils d'autres ressorts?
C'est du même limon que tous ont pris naissance;
Dans la même foiblesse ils traînent leur enfance:
Et le riche et le pauvre, et le foible et le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.
Eh quoi! me dira-t-on, quelle erreur est la vôtre?
N'est-il aucun état plus fortuné qu'un autre?
Le ciel a-t-il rangé les mortels au niveau?
La femme d'un commis, courbé sur son bureau,
Vaut-elle une princesse, auprès du trône assise?
Tout rang est-il égal pour tout homme d'église?
Sous un triple mortier n'est-on pas plus heureux,
Qu'un clerc enseveli dans un greffe poudreux?

Non, Dieu seroit injuste, et la sage nature
Dans ses dons partagés garde plus de mesure.
Pense-t-on qu'ici bas son aveugle faveur
Au char de la fortune attache le bonheur?
Un jeune colonel a souvent l'impudence
De passer en plaisirs un maréchal de France.
*Etre heureux comme un roi*, dit le peuple hébété.
Hélas! pour le bonheur que fait la majesté?
En vain sur ses grandeurs un monarque s'appuie;
Il gémit quelquefois, et bien souvent s'ennuie.
Son favori sur moi jette à peine un coup d'œil.
Animal composé de bassesse et d'orgueil,
Accablé de dégoûts en inspirant l'envie,
Tour à tour on t'encense et l'on te calomnie:
Parle, qu'as-tu gagné dans la chambre du roi?
Un peu plus de flatteurs et d'ennemis que moi.
Sur les énormes tours de notre observatoire,
Un jour en consultant leur céleste grimoire,
Des enfans d'Uranie un essaim curieux,
D'un tube de cent pieds braqué contre les cieux,
Observoit les secrets du monde planétaire.
Un rustre s'écria: ces sorciers ont beau faire,
Les astres sont pour nous, aussi bien que pour eux.
On en peut dire autant du secret d'être heureux.
Le simple, l'ignorant, pourvu d'un instinct sage
En est tout aussi près, au fond de son village,
Que le fat important qui pense le tenir,
Et le triste savant qui croit le définir.
On dit qu'avant la boîte apportée à Pandore,
Nous étions tous égaux; nous le sommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'est pour nous la parfaite et seule égalité,

Vois-tu dans ces vallons ces esclaves champêtres
Qui creusent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres,
Qui détournent ces eaux, qui, la bêche à la main,
Fertilisent la terre en déchirant son sein ?
Ils ne sont point formés sur le brillant modèle
De ces pasteurs galans qu'a chantés Fontenelle :
Ce n'est point Timarette et le tendre Tircis,
De roses couronnés, sous des myrtes assis,
Entrelaçant leurs noms sur l'écorce des chênes,
Vantant avec esprit leurs plaisirs et leurs peines :
C'est Pierrot, c'est Colin, dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un fossé bourbeux.
Perrette au point du jour est aux champs la première.
Je les vois haletans, et couverts de poussière,
Braver dans ces travaux, chaque jour répétés,
Et le froid des hivers, et le feu des étés.
Ils chantent cependant : leur voix fausse et rustique
Gâment de Pellegrin détonne un vieux cantique :
La paix, le doux sommeil, la force, la santé,
Sont le fruit de leur peine et de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
Sans rien dire à son cœur, assourdit ses oreilles :
Il ne desire point ces plaisirs turbulens ;
Il ne les conçoit pas ; il regrette ses champs.
Dans ses champs fortunés l'amour même l'appelle,
Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés et vernis par Martin,
Des intrigues du temps composant son destin,
Dupé par sa maîtresse, et haï de sa femme,
Prodigue à vingt beautés ses chansons et sa flamme,
Quitte Eglé qui l'aimoit, pour Cloris qui le fuit,
Et prend pour volupté le scandale et le bruit ;

Colin, plus vigoureux, et pourtant plus fidèle,
Revole vers Lisette en la saison nouvelle;
Il vient, après trois mois de regrets et d'ennui,
Lui présenter des dons aussi simples que lui.
Il n'a point à donner ces riches bagatelles
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles;
Sans tous ces riens brillans il peut toucher un cœur;
Il n'en a pas besoin : c'est le fard du bonheur.
L'aigle, fière et rapide, aux ailes étendues,
Suit l'objet de sa flamme, élancé dans les nues :
Dans l'ombre des vallons, le taureau bondissant
Cherche en paix sa génisse, et plaît en mugissant.
Au retour du printemps, la douce Philomèle
Attendrit par ses chants sa compagne fidèle;
Et du sein des buissons, le moucheron léger
Se mêle en bourdonnant aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entre eux s'inquiète
S'il est quelque autre espèce, ou plus ou moins parfaite?
Et qu'importe à mon sort, à mes plaisirs présens,
Qu'il soit d'autres heureux, qu'il soit des biens plus grands?
Mais, quoi! cet indigent, ce mortel famélique,
Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant traînant le reste affreux,
Respirant pour souffrir, est-il un homme heureux?
Non, sans doute, Thamas qu'un esclave détrône,
Ce visir déposé, ce grand qu'on emprisonne,
Ont-ils des jours sereins, quand ils sont dans les fers?
Tout état a ses maux, tout homme a ses revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charle auroit sous ses lois retenu l'Angleterre;
Et Dufréni, plus sage et moins dissipateur,
Ne fût point mort de faim, digne mort d'un auteur.

Tout est égal enfin : la cour a ses fatignes ;
L'église a ses combats ; la guerre a ses intrigues :
Le mérite modeste est souvent obscurci,
Le malheur est par-tout, mais le bonheur aussi.
Ce n'est point la grandeur, ce n'est point la bassesse,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeunesse,
Qui fait, on l'infortune, ou la félicité.
Jadis le pauvre Irus, honteux et rebuté,
Contemplant de Crésus l'orgueilleuse opulence,
Murmuroit hautement contre la providence.
Que d'honneurs ! disoit-il, que d'éclat ! que de bien !
Que Crésus est heureux ! il a tout, et moi rien.
Comme il disoit ces mots, une armée en furie
Attaque en son palais le tyran de Carie.
De ses vils courtisans il est abandonné :
Il fuit ; on le poursuit ; il est pris, enchaîné ;
On pille ses trésors ; on ravit ses maîtresses.
Il pleure ; il aperçoit, au fort de ses détresses,
Irus, le pauvre Irus, qui, parmi tant d'horreurs,
Sans songer aux vaincus, boit avec les vainqueurs.
O Jupiter ! dit-il ; ô sort inexorable !
Irus est trop heureux, je suis seul misérable.
Ils se trompoient tous deux, et nous nous trompons tous.
Ah ! du destin d'autrui ne soyons point jaloux.
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.
Tous les cœurs sont cachés ; tout homme est un abîme.
La joie est passagère, et le rire est trompeur.
Hélas ! où donc chercher, où trouver le bonheur !
En tous lieux, en tout temps, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, par-tout avec mesure,
Et par-tout passager, hors dans son seul auteur.
Il est semblable au feu, dont la douce chaleur

Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
Descend dans les rochers, s'élève dans la nue,
Va rougir le corail dans le sable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.
Le ciel en nous formant mélangea notre vie
De desirs, de dégoûts, de raison, de folie,
De momens de plaisir, et de jours de tourment.
De notre être imparfait voilà les élémens.
Ils composent tout l'homme; ils forment son essence,
Et Dieu nous pesa tous dans la même balance.

Voltaire.

### Sur la liberté de l'Homme.

Dans le cours de nos ans, étroit et court passage,
Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage,
Qui pourra me donner ce trésor précieux?
Dépend-il de moi-même? est-ce un présent des cieux?
Est-il comme l'esprit, la beauté, la naissance,
Partage indépendant de l'humaine prudence?
Suis-je libre en effet? ou mon ame et mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts?
Enfin, ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'ame est-elle esclave ou reine?
Obscurément plongé dans ce donte crnel,
Mes yeux, chargés de pleurs, se tonrnoient vers le ciel,
Lorsqu'un de ces esprits qne le sonverain Etre
Plaça près de son trône, et fit pour le connoître,
Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux;
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière,
Eclairer d'un mondain l'ame simple et grossière.

Ecoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre, et qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble; et ton ame sincère,
Puisqu'elle sait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme sur la terre est libre ainsi que moi;
C'est le plus beau présent de notre commun Roi.
La liberté qu'il donne à tout être qui pense,
Fait des moindres esprits et la vie et l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant;
C'est l'attribut divin de l'Etre tout-puissant:
Il en fait un partage à ses enfans qu'il aime.
Nous sommes ses enfans, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, et l'univers naquit;
Ainsi, lorsque tu veux, la matière obéit.
Souverain sur la terre, et roi par la pensée,
Tu veux, et sous tes mains la nature est forcée.
Tu commandes aux mers, au souffle des zéphirs,
A ta propre pensée, et même à tes desirs.
Ah! sans la liberté que seroient donc nos ames?
Mobiles agités par d'invisibles flammes,
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne seroit à nous.
D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensans, mus par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonge occupés,
Vils instrumens d'un Dieu qui nous auroit trompés.

Comment, sans liberté, serions-nous ses images?
Que lui reviendroit-il de ses brutes ouvrages?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser;
Il n'a rien à punir, rien à récompenser.

Dans les cieux, sur la terre, il n'est plus de justice :
Pucelle est sans vertu, Desfontaines sans vice.
Le destin nous entraîne à nos affreux penchans,
Et ce chaos du monde est fait pour les méchans.
L'oppresseur insolent, l'usurpateur avare,
Cartouche, Miriweis, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira : Je n'ai rien fait ; Dieu seul en est l'auteur ;
Ce n'est pas moi, c'est lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.
C'est ainsi que le Dieu de justice et de paix
Seroit l'auteur du trouble et le Dieu des forfaits.
Les tristes partisans de ce dogme effroyable,
Diroient-ils rien de plus s'ils adoroient le diable ?

J'étois, à ce discours, tel qu'un homme enivré,
Qui s'éveille en sursaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignotante et débile paupière
Lui laisse encore à peine entrevoir la lumière :
J'osois répondre enfin, d'une timide voix :
Interprète sacré des éternelles lois,
Pourquoi, si l'homme est libre, a-t-il tant de foiblesse ?
Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse ?
Il le fuit, il s'égare ; et toujours combattu,
Il embrasse le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce roi du monde, et si libre et si sage,
Subit-il si souvent un si doux esclavage ?

L'esprit consolateur à ces mots répondit :
Quelle douleur injuste accable ton esprit ?
La liberté, dis-tu, quelquefois t'est ravie :
Dieu te la devoit-il immuable, infinie,

Egale en tout état, en tout temps, en tout lieu?
Tes destins sont d'un homme, et tes vœux sont d'un Dieu.
Qnoi! dans cet océan cet atôme qui nage
Dira : L'immensité doit être mon partage.
Non, tout est foible en toi, changeant et limité;
Ta force, ton esprit, tes talens, ta beauté,
La nature, en tout sens, a des bornes prescrites,
Et le pouvoir humain seroit seul sans limites!
Mais, dis-moi, quand ton cœur, formé de passions,
Se rend malgré lui-même à leurs impressions,
Qu'il sent dans ses combats sa liberté vaincue,
Tu l'avois donc en toi, puisque tu l'as perdue?
Une fièvre brûlante, attaquant tes ressorts,
Vient, à pas inégaux, miner ton foible corps.
Mais quoi! par ce danger répandu sur ta vie,
Ta santé pour jamais n'est point anéantie:
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connois mieux l'heureux don que ton chagrin réclame:
La liberté dans l'homme est la santé de l'ame.
On la perd quelquefois; la soif de la grandeur,
La colère, l'orgueil, un amour suborneur,
D'un desir curieux les trompeuses saillies;
Hélas! combien le cœur a-t-il de maladies?
Mais contre leurs assauts tu seras raffermi;
Prends ce livre sensé, consulte cet ami.
(Un ami, don du ciel, est le vrai bien du sage.)
Voilà l'Helvétius, le Silva, le Vernage,
Que le Dieu des humains, prompt à les secourir,
Daigne leur envoyer sur le point de périr.
Est-il un seul mortel de qui l'ame insensée,
Qnand il est en péril, ait une autre pensée?

Vois de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partisan d'un aveugle destin;
Entends comme il consulte, approuve ou délibère;
Entends de quel reproche il couvre un adversaire;
Vois comment d'un rival il cherche à se venger,
Comme il punit son fils, et le veut corriger.
Il le croyoit donc libre? Oui, sans doute, et lui-même
Dément à chaque pas son funeste système.
Il mentoit à son cœur, en voulant expliquer
Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer.
Il reconnoît en lui le sentiment qu'il brave;
Il agit comme libre, et parle comme esclave.

Sûr de ta liberté, rapporte à son auteur
Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur;
Commande à ta raison d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'esprit disputes immortelles;
Ferme en tes sentimens, et simple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur;
Fuis les emportemens d'un zèle atrabilaire;
Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frère;
Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui;
Fais ton bonheur, enfin, par le bonheur d'autrui.

Ainsi parloit la voix de ce sage suprême:
Ses discours m'élevoient au-dessus de moi-même.
J'allois lui demander, indiscret dans mes vœux,
Des secrets réservés pour les peuples des cieux:
Ce que c'est que l'esprit, l'espace, la matière,
L'éternité, le temps, le ressort, la lumière;
Etranges questions, qui confondent souvent
Le profond s'Gravesande et le subtil Mairan,

Et qu'expliquoit en vain, dans ses doctes chimères,
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères;
Mais, déjà s'échappant à mon œil enchanté,
Il voloit au séjour où luit la vérité;
Il n'étoit pas vers moi descendu pour m'apprendre
Les secrets du Très-haut, que je ne puis comprendre:
Mes yeux d'un plus grand jour auroient été blessés;
Il m'a dit: Sois heureux; il m'en a dit assez.

Voltaire.

# SATIRES.

## A MON ESPRIT.

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler;
Vous avez des défauts que je ne puis céler:
Assez et trop long-temps ma lâche complaisance
De vos jeux criminels a nourri l'insolence;
Mais, puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croiroit, à vous voir, dans vos libres caprices,
Discourir en Caton des vertus et des vices,
Décider du mérite et du prix des auteurs,
Et faire impunément la leçon aux docteurs,
Qu'étant seul à couvert des traits de la satire
Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire;
Mais moi, qui dans le fond sais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,
Je ris quand je vous vois, si foible et si stérile,
Prendre sur vous le soin de réformer la ville,
Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant
Qu'une femme en furie, ou Gautier en plaidant.
Mais répondez un peu; quelle verve indiscrète
Sans l'aveu des neuf sœurs vous a rendu poëte?
Sentiez-vous, dites-moi, ces violens transports
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
Qui vous a pu souffler une si folle audace?
Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse?
Et ne savez-vous pas que, sur ce mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré,

Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure ?
Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
Cet ascendant malin qui vous force à rimer,
Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles,
Osez chanter du roi les augustes merveilles :
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers ;
Et par l'espoir du gain votre muse animée
Vendroit au poids de l'or une once de fumée.
Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter :
Tout chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers la discorde étouffée ;
Peindre Bellone en feu tonnant de toutes parts,
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts.
Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan pourroit chanter au défaut d'un Homère ;
Mais pour Cotin et moi, qui rimons au hasard,
Que l'amour de blâmer fit poëtes par art,
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus sûr est pour nous de garder le silence.
Un poëme insipide et sottement flatteur
Déshonore à la fois le héros et l'auteur :
Enfin de tels projets passent notre foiblesse.
Ainsi parle un esprit languissant de mollesse,
Qui, sous l'humble dehors d'un respect affecté,
Cache le noir venin de sa malignité.
Mais, dussiez-vous en l'air voir vos ailes fondues,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nues,
Que d'aller sans raison, d'un style peu chrétien,
Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien,

Et du bruit dangereux d'un livre téméraire
A vos propres périls enrichir le libraire ?
Vous vous flattez peut-être, en votre vanité,
D'aller comme un Horace à l'immortalité ;
Et déjà vous croyez dans vos rimes obscures
Aux Saumaises futurs préparer des tortures.
Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,
Sont de ce fol espoir honteusement déçus !
Combien, pour quelques mois, ont vu fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet se vendent à la livre !
Vous pourrez voir, un temps, vos écrits estimés
Courir de main en main par la ville semés ;
Puis de là, tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre chez l'épicier Neuf-Germain et la Serre ;
Ou, de trente feuillets réduits peut-être à neuf,
Parer, demi-rongés, les rebords du Pont-neuf.
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loisir des laquais et des pages ;
Et souvent dans un coin renvoyés à l'écart
Servir de second tome aux airs du Savoyard !
Mais je veux que le sort, par un heureux caprice,
Fasse de vos écrits prospérer la malice,
Et qu'enfin votre livre aille au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux :
Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produisent rien, pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du public et la haine des sots ?
Quel démon vous irrite, et vous porte à médire ?
Un livre vous déplaît : qui vous force à le lire ?
Laissez mourir un fat dans son obscurité :
Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté ?

Le Jonas inconnu sèche dans la poussière ;
Le David imprimé n'a point vu la lumière :
Le Moïse commence à moisir par les bords.
Quel mal cela fait-il ? Ceux qui sont morts sont morts :
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?
Et qu'ont fait tant d'auteurs, pour remuer leur cendre ?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut,
Colletet, Pelletier, Triteville, Quinaut,
Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches,
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches ?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour !
Ils ont bien ennuyé le roi, toute la cour,
Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime,
Retranché les auteurs, ou supprimé la rime.
Écrive qui voudra : chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
Un roman, sans blesser les lois ni la coutume,
Peut conduire un héros au dixième volume.
De là vient que Paris voit chez lui de tout temps
Les auteurs à grands flots déborder tous les ans,
Et n'a point de portail où jusques aux corniches,
Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.
Vous seul, plus dégoûté, sans pouvoir et sans nom,
Viendrez régler les droits et l'état d'Apollon !
Mais vous, qui raffinez sur les écrits des autres,
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?
Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups :
Mais savez-vous aussi comme on parle de vous ?
Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique :
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique :
Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.

Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon?
Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant lui Juvénel avoit dit en Latin
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin:
L'un et l'autre avant lui s'étoient plaints de la rime;
Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime:
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lu ces auteurs: mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces médisans l'engeance tout entière
Iroit la tête en bas rimer dans la rivière.
Voilà comme on vous traite, et le monde effrayé
Vous regarde déjà comme un homme noyé.
En vain quelque lecteur, prenant votre défense,
Veut faire au moins, de grâce, adoucir la sentence:
Rien n'apaise un lecteur toujours tremblant d'effroi;
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.
Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles?
Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles?
N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer?
Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?
Répondez, mon esprit; ce n'est plus raillerie:
Dites.... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie?
Quoi! pour un maigre auteur que je glose en passant,
Est-ce un crime, après tout, et si noir et si grand?
Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage
Où la droite raison trébuche à chaque page,
Ne s'écrie aussitôt: L'impertinent auteur!
L'ennuyeux écrivain! le maudit traducteur!

A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces riens enfermés dans de grandes paroles?
Est-ce donc là médire, ou parler franchement?
Non, non, la médisance y va plus doucement:
Si l'on vient à chercher pour quel secret mystère
Alidor à ses frais bâtit un monastère;
Alidor! dit un fourbe, il est de mes amis:
Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis:
C'est un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.
Voilà jouer d'adresse, et médire avec art;
Et c'est avec respect enfoncer le poignard.
Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,
Fuit ce ton radouci que prend la médisance:
Mais de blâmer des vers ou durs ou languissans,
De choquer un auteur qui choque le bon sens,
De railler un plaisant qui ne sait pas nous plaire,
C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.
Tous les jours à la cour un [illegible] qualité
Peut juger de travers avec impunité;
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.
Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà,
Peut aller au parterre attaquer Attila;
Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Visigots tous les vers de Corneille.
Il n'est valet d'auteur, ni copiste, à Paris,
Qui, la balance en main, ne pèse les écrits.
Dès que l'impression fait éclore un poëte,
Il est esclave né de quiconque l'achète:
Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.

Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grace;
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,
Qui lui fait son procès de pleine autorité.
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire!
On sera ridicule, et je n'oserai rire!
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ai fait paroître:
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connoître,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché;
Et qui sauroit sans moi que Cotin a prêché?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre:
C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.
En les blâmant enfin j'ai dit ce que j'en croi;
Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.
Il a tort, dira l'un; pourquoi faut-il qu'il nomme?
Attaquer Chapelain! ah! c'est un si bon homme!
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer: que n'écrit-il en prose!
Voilà ce que l'on dit; et que dis-je autre chose?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux?
Ma muse en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;
Qu'on prise sa candeur et sa civilité;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère,
On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire:
Mais que pour un modèle on montre ses écrits;
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits;

Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire:
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire;
Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux par un nouvel organe:
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.
Quel tort lui fais-je enfin? Ai-je par un écrit
Pétrifié sa veine et glacé son esprit?
Quand un livre au palais se vend et se débite,
Que chacun par ses yeux juge de son mérite,
Que Bilaine l'étale au deuxième pilier,
Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier?
En vain contre le Cid un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
L'académie en corps a beau le censurer:
Le public révolté s'obstine à l'admirer:
Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,
Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière.
En vain il a reçu l'encens de mille auteurs;
Son livre en paroissant démeut tous ses flatteurs.
Ainsi sans m'accuser, quand tout Paris le joue,
Qu'il s'en prenne à ses vers, que Phébus désavoue;
Qu'il s'en prenne à sa muse Allemande en François.
Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.
La satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaît à quelques gens, et choque tout le reste:
La suite en est à craindre: en ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.
Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse;
A de plus doux emplois occupez votre muse;
Et laissez à Feuillet réformer l'univers.
Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers?

Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe,
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe;
Délivrer de Sion le peuple gémissant;
Faire trembler Memphis, ou pâlir le croissant;
Et, passant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir mal à propos les palmes Idumées?
Viendrai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et, dans mon cabinet assis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des sottises champêtres?
Faudra-t-il de sang froid, et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux;
Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
Et toujours bien mangeant mourir par métaphore?
Je laisse aux doucereux ce langage affété,
Où s'endort un esprit de mollesse hébété.
La satire en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seul assaisonner le plaisant et l'utile,
Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusque sous le dais faire pâlir le vice;
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.
C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie,
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace jetant le sel à pleines mains,
Se jouoit aux dépens des Pelletiers Romains.
C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre;
Et sur ce mont fameux où j'osai la chercher
Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.

C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire;
Et, pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
Puisque vous le voulez, je vais changer de style:
Je le déclare donc, Quinaut est un Virgile;
Pradon comme un soleil en nos ans a paru;
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru;
Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire;
Sofal est le phénix des esprits relevés;
Perrin.... Bon, mon esprit! courage! poursuivez;
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux,
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous!
Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'état.
Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages;
Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi! répondrez-vous, Cotin nous peut-il nuire?
Et par ses cris enfin que sauroit-il produire?
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux pensions où je ne prétends pas?
Non, pour louer un roi que tout l'univers loue,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue;
Et, sans espérer rien de mes foibles écrits,
L'honneur de le louer m'est un trop digne prix:

On me vera toujours, sage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,
Et peint du nom d'auteurs tant de sots revêtus,
Lui marquer mon respect, et tracer ses vertus.
Je vous crois; mais pourtant on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les bravés du Parnasse.
Hé! mon dieu! craignez tout d'un auteur en courroux,
Qui peut... Quoi? Je m'entends. Mais encor? Taisez-vous.

Boileau.

## Fragment d'une satire intitulée le dix-huitième Siècle.

Un monstre dans Paris croît et se fortifie,
Qui, paré du manteau de la philosophie,
Que dis-je? de son nom faussement revêtu,
Etouffe les talens et détruit la vertu:
Dangereux novateur, par son cruel système,
Il veut du ciel désert chasser l'être suprême;
Et du corps expiré, l'ame épronvant le sort,
L'homme arrive au néant par une double mort.
Ce monstre toutefois n'a point un air farouche,
Et le nom des vertus est toujours dans sa bouche:
D'abord, de l'univers réformateur discret,
Il semoit ses écrits à l'ombre du secret;
Errant, proscrit par-tout, mais souple en sa disgrace,
Bientôt le sceptre en main, gouvernant le Parnasse,
Ce tyran des beaux arts, nouveau dieu des mortels,
De leurs dieux diffamés usurpa les autels;
Et lorsqu'abandonnée à cette idolâtrie,
La France qu'il corrompt touche à la barbarie,

Fidèle à nous vanter son parti suborneur,
Nous a fermé les yeux sur notre déshonneur.
« Quoi ! votre muse en monstre érige la sagesse !
« Vous blâmez ses enfans, et leur crédit vous blesse,
« Vous, jeune homme ! au bon sens avez-vous dit adieu ?
« Je soupçonne, entre nous, que vous croyez en Dieu ;
« Gardez-vous de l'écrire, et respectez vos maîtres :
« Croire en Dieu, fut un tort permis à nos ancêtres ;
« Mais dans notre âge ! allons, il faut vous corriger ;
« Eclairez-vous, jeune homme, au lieu de nous juger ;
« Pensez ; à votre Dieu laissez venger sa cause ;
« Si vous saviez penser, vous feriez quelque chose :
« Surtout, point de satire ; oh ! c'est un genre affreux !
« Et ! qui put vous apprendre, écolier ténébreux,
« Que des mœurs parmi nous la perte étoit certaine ;
« Que les beaux arts couroient vers leur chute prochaine ?
« Par-tout, même en Russie, on vante nos auteurs.
« Comme l'humanité règne dans tous les cœurs !
« Vous ne lisez donc pas le Mercure de France ?
« Il cite au moins, par mois, un trait de bienfaisance ».
Ainsi le grand Patos, ce poëte penseur,
De la philosophie obligeant défenseur,
Conseille, par pitié, mon aveugle ignorance,
De nos arts, de nos mœurs garantit l'excellence ;
Et de son plein savoir, si je réplique un mot,
Pour prouver que j'ai tort, il me déclare un sot.
Mais de ces sages vains confondons l'imposture ;
De leur règne fameux retraçons la peinture ;
Et que mes vers, enfans d'une noble candeur,
Eclairent les François sur leur fausse grandeur.
Et quel temps fut jamais en vices plus fertile ;
Quel siècle d'ignorance, en beaux faits plus stérile,

Que cet âge nommé siècle de la raison ?
Tout un monde sophiste, en style de sermon,
De longs écrits moraux nous ennnie avec zèle ;
Et l'on prêche les mœurs jusqne dans la Pucelle ;
Je le sais ; mais, ami, nos modestes aïeux
Parloient moins des vertns, et les cultivoient mieux.
Quels demi-dieux enfin nos jours ont-ils vu naître ?
Ces François si vantés, peux-tu les reconnoître ?
Jadis peuple héros, peuple femme en nos jours,
La vertn qu'ils avoient n'est plus qu'en leurs discours.
Snis les pas de nos grands, énervés de mollesse,
Ils se traînent à peine en leur vieille jennesse ;
Courbés avant le temps, consumés de langueur,
Enfans efféminés de pères sans vigneur ;
Et cependant nourris des leçons de nos sages,
Vous les voyez encore, amoureux et volages,
Chercher, la bourse en main, de beautés en beautés,
La mort qni les atteud au sein des voluptés ;
De leurs biens, prodigués pour d'infâmes caprices,
Enrichir nos Phrynés dont ils gagent les vices ;
Tandis que l'honnête homme, à lenr porte oublié,
N'en peut même obtenir une avare pitié ;
Demi-dieux avortés, qui, par droit de naissauce,
Dans les camps, à la cour, règnent en espérance,
Qnels succès leurs talens semblent nous présager !
Ceux-là font de leurs mains courir ce char léger,
Que roule un seul coursier sur une double roue ;
Cenx-ci, sur un théâtre où leur mémoire échoue,
En bouffons apprentis défigurent ces vers
Où Molière, prophète, exprima leurs travers :
Par d'antres, avec art, une paume lancée
Va, revient, tour à tour poussée et repoussée.

Sans doute c'est ainsi que Turenne et Villars
S'instruisoient dans la paix aux triomphes de Mars.
La plupart, indigens au milieu des richesses,
Achètent l'abondance à force de bassesses;
Souvent, à pleines mains d'Orval sème l'argent;
Par fois, faute de fonds, monseigneur est marchand.
Que dirai-je d'Arcas? quand sa tête blanchie,
En tremblant, sur son sein se penche appesantie;
Quand son corps vainement de parfums inondé,
Trahit les maux secrets dont il est obsédé;
Scandalisant Paris de ses vieilles tendresses,
Arcas, sultan goutteux, veut avoir vingt maîtresses;
Mais, en fripon titré, pour payer leurs appas,
Arcas vend au public le crédit qu'il n'a pas;
Digne fils d'un tel père; Alford, chargé de dettes,
Met ses jeunes amours aux gages des coquettes:
Plus philosophe encor, Dorimond ruiné
Épouse un équipage en épousant Phryné.
Qui blâmeroit ces nœuds? L'hymen n'est qu'une mode,
Un lien de fortune, un veuvage commode,
Où chaque époux, brûlé d'adultères desirs,
Vit, sous le même nom, libre dans ses plaisirs.
Vois-tu parmi ces grands leurs compagnes hardies
Imiter leurs excès, par eux-même applaudies;
Dans un corps délicat porter un cœur d'airain,
Opposer au mépris un front toujours serein,
Et du vice endurci témoignant l'impudence,
Sous leur casque de plume étouffer la décence?
Assise dans ce cirque où viennent tous les rangs
Souvent bâillent en loge, à des prix différens,
Cloris n'est que parée, et Cloris se croit belle;
En vêtemens légers l'or s'est changé pour elle;

Son front luit, étoilé de mille diamans,
Et mille autres encore, effrontés ornemens,
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles :
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles :
Vingt familles enfin couleroient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.
Malgré ce luxe affreux et sa fierté sévère,
Cloris, on le prétend, se montre populaire :
Oui, déposant l'orgueil de ses douze quartiers,
Madame, en ses amours, déroge volontiers.
Indulgente beauté, Zélis la justifie,
Zélis qui par bon ton, à la philosophie
Joint tous les goûts divers, tous les amusemens,
Rit avec nos penseurs, pense avec ses amans,
Enfant sophiste, au fond coquette pédagogue,
Qui gouverne la mode, à son gré met en vogue
Nos petits vers lâchés par gros in-octavo,
Ou ces drames pleureurs qu'on joue incognito ;
Protége l'univers, et rompue aux affaires,
Fournit vingt financiers d'importans secrétaires,
Lit tout, et même sait, par nos auteurs moraux,
Qu'il n'est certainement un Dieu que pour les sots.
Parlerai-je d'Iris ? Chacun la prône et l'aime;
C'est un cœur, mais un cœur,... c'est l'humanité même
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes ;
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes ;
Il est vrai: mais aussi qu'à la mort condamné
Lalli soit, en spectacle, à l'échafaud traîné,
Elle ira la première à cette horrible fête
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

Dira-t-on qu'en des vers, à mordre disposés,
Ma muse prête aux grands des vices supposés ?
J'aurois pu te montrer nos duchesses fameuses,
Tantôt d'un histrion amantes scandaleuses,
Fières de ses soupirs, obtenus à grands prix,
Elles-même aux railleurs dénonçant leurs maris;
Tantôt, pour égayer leurs courses solitaires,
Imitant noblement ces graces mercenaires,
Qui, par couples nombreux, sur le déclin du jour,
Vont aux lieux fréquentés colporter leur amour.
Mais, la corruption, à son comble portée,
Dans le cercle des grands ne s'est point arrêtée;
Elle infecte l'empire, et les mêmes travers
Règnent également dans tous les rangs divers.
Il faut voir ce marchand, philosophe en boutique,
Qui, déclarant trois fois sa ruine authentique,
Trois fois s'est enrichi d'un heureux déshoneur,
Trancher du financier, jouer le grand seigneur;
Monsieur, pour ses amis, entretient une actrice;
Madame, des beaux arts bourgeoise protectrice,
En couvent d'esprits forts transforme sa maison,
Et fait de son comptoir un bureau de raison.
Par-tout s'offre l'orgueil, et le luxe, et l'audace.
Orgon, à prix d'argent, veut ennoblir sa race :
Devenu magistrat de mince roturier,
Pour être un jour baron, il se fait usurier.
Jadis son clerc Mondor envioit son partage :
Tout à coup des bureaux secouant l'esclavage,
Il loge sa mollesse en un riche palais,
Et derrière un char d'or promenant trois valets,
Sous six chevaux pareils ébranle au loin la rue :
Mais sa fortune, ami, comment l'a-t-il accrue ?

Il a vendu sa femme, et ce couple abhorré,
Enveloppé d'opprobre, est pourtant honoré.
Eh ! quel frein contiendroit un vulgaire indocile,
Qui sait, grace aux docteurs du moderne évangile,
Qu'en vain le pauvre espère en un Dieu qui n'est pas;
Que l'homme tout entier est promis au trépas?
Chacun veut de la vie embellir le passage;
L'homme le plus heureux est aussi le plus sage;
Et depuis le vieillard qui touche à son tombeau,
Jusqu'au jeune homme à peine échappé du berceau,
A la ville, à la cour, au sein de l'opulence;
Sous les affreux lambeaux de l'obscure indigence,
La débauche au teint pâle, aux regards effrontés,
Enflamme tous les cœurs, vers le crime emportés.
C'est en vain que, fidèle à sa vertu première,
Louis instruit aux mœurs la monarchie entière;
La monarchie entière est en proie aux Laïs,
Leurs vices sont les dieux qu'encense leur pays;
Et la religion, mère désespérée,
Par ses propres enfans sans cesse déchirée,
Dans ses temples déserts pleurant leurs attentats,
Le pardon sur la bouche, en vain leur tend les bras:
Son culte est avili, ses lois sont profanées.....

Gilbert.

# COURS

# DE LITTÉRATURE.

## LIVRE QUATRIÈME.

ÉLÉGIES, IDYLLES, ÉGLOGUES, CONTES, FABLES, STANCES, ROMANCES, CHANSONS, MADRIGAUX, ÉPIGRAMMES, BALLADES, SONNETS.

## ÉLÉGIES.

### OVIDE SUR SON DÉPART POUR LE LIEU DE SON EXIL.

Toi qui vis mes beaux jours s'éclipser dans tes ombres,
Toi qui couvris mes pleurs de tes nuages sombres,
O nuit! cruelle nuit témoin de mes adieux,
Sans cesse ma douleur te retrace à mes yeux.

Bientôt du haut des airs l'amante de Céphale
Alloit de mon départ fixer l'heure fatale.

L'usage de mes sens, tout à coup suspendu,
Dérobe à mes apprêts le temps qui leur est dû.
Mon cœur ne peut gémir, ordonner ni résoudre,
Semblable à ce mortel qui voit tomber la foudre,
Et qui, frappé du bruit, environné d'éclairs,
Doute encor de sa vie, et croit voir les enfers.
J'ouvre les yeux enfin, mon trouble diminue;
Deux amis seulement frappent alors ma vue.
Tous les autres fuyoient un ami condamné;
Le sort d'un malheureux est d'être abandonné.
Dès ce cruel moment je sens couler mes larmes:
Mon épouse éplorée augmentoit mes alarmes.
Ma fille loin de nous ignoroit mon malheur;
De ce spectacle affreux elle évita l'horreur.
Hélas! tout nous offroit la douloureuse image
D'une famille en pleurs que la parque ravage.
Si d'un simple mortel le destin rigoureux
Pouvoit se comparer à des revers fameux,
Tel fut le désespoir des habitans de Troie,
Lorsque du fils d'Achille ils devinrent la proie.

Cependant la fraîcheur et le calme des airs
Répandoient le sommeil sur le vaste univers.
L'astre brillant des nuits poursuivoit sa carrière;
Je vois à la faveur de sa douce lumière,
Les murs du Capitole et ces temples fameux
Dont le faîte couvroit mes foyers malheureux.
Quels objets affligeans pour mon ame attendrie!
Dieux voisins, m'écriai-je, ô dieux de ma patrie!
Augustes citoyens de nos sacrés remparts;
Et vous, divinités du palais des Césars,

Toi, fleuve dont Ovide illustra les rivages,
Recevez mes adieux et mes derniers hommages :
Il n'est plus de remède aux maux que je ressens,
J'offrirois à César des regrets impuissans.
Mais vous, dieux immortels, modérez sa vengeance ;
Qu'il ne confonde point le crime et l'imprudence.
Vous le savez, grands dieux, si j'ai cru le trahir.
Qu'il me punisse, hélas ! du moins sans me haïr.
Mon épouse à ces mots tombe à mes pieds mourante,
Elle remplit les airs de sa voix gémissante ;
De nos lares sacrés embrassant les autels,
Elle implore à la fois les dieux et les mortels ;
Inutiles transports ! c'est en vain qu'elle espère
D'un époux malheureux adoucir la misère.

Mais déjà près du pôle où les dieux l'ont placé,
L'astre de Calisto tourne son char glacé ;
C'est le dernier moment qu'on accorde à mes larmes.
Hélas, dans ce moment que Rome avoit de charmes !
On accourt, on m'appelle, on presse mon départ :
Cruels, un exilé peut-il partir trop tard ?
Considérez du moins, quand vous hâtez ma fuite,
Les lieux où l'on m'envoie et les lieux que je quitte.
Funeste aveuglement ! je vois naître le jour,
Et crois pouvoir encor prolonger mon séjour.
Trois fois je veux partir, et trois fois ma foiblesse
Malgré moi de mes pas interrompt la vitesse.
Je suspens, je finis, je reprends mes discours ;
J'embrasse, je m'éloigne, et je reviens toujours.
Eh, pourquoi me hâter ! je vais dans la Scythie ;
Sans espoir de retour je fuis de ma patrie.

Du cœur de ton époux, chère et tendre moitié,
Et vous dont mes malheurs excitent la pitié,
Seuls amis que le ciel souffre encor que j'embrasse,
C'en est fait, je jouis de sa dernière grace;
Je ne vous verrai plus : vivez heureux, je pars.

L'horizon cependant brille de toutes parts;
L'étoile du matin cède au flambeau du monde,
Et les premiers rayons sortent du sein de l'onde.
Je fuis en gémissant, mais mon cœur déchiré
Revole vers les lieux dont il est séparé.
De mes tristes amis, de ma femme éperdue,
Les cris et les sanglots percent mon ame émue.
Je n'ose m'arrêter, elle court sur mes pas;
Bientôt autour de moi je sens ses foibles bras;
Non, cruel, non, ta perte entraînera la mienne :
Penses-tu loin de toi que Rome me retienne?
Compagne de tes pas comme de tes malheurs,
Au bout de l'univers j'irai sécher tes pleurs.
César t'a condamné, ton épouse est proscrite;
César veut ton exil, et l'amour veut ma fuite.
Je te suis... Mais hélas! malgré tous ses efforts,
Un devoir rigoureux m'arrache à ses transports.
Désolé, l'œil en pleurs, et la vue égarée,
Entre les bras des siens je la laisse éplorée;
Elle tombe, et j'ai su qu'en ces affreux instans,
Les ombres de la mort la couvrirent long-temps.
Le jour qu'elle revoit augmente encor sa peine :
Les cheveux tout souillés et la vue incertaine,
Dans ses foyers déserts elle me cherche en vain;
Elle accuse les dieux, César et le destin.

L'instant de mon trépas ou ma fille expirée,
D'un plus vif désespoir ne l'eût pas pénétrée.
Sa douleur mille fois auroit tranché ses jours ;
L'espoir de m'être utile en prolongea le cours.
Dieux, qui nous séparez, prenez soin d'une vie
Qui conserve la mienne au fond de la Scythie.

Mais le gardien de l'ours ensevelit ses feux
Dans les flots agités par son astre orageux.
Nous partons, nous bravons les horreurs du naufrage,
Et la nécessité me tient lieu de courage.
Quel effroyable bruit sort du gouffre des mers !
Les aquilons fougueux combattent dans les airs ;
L'onde mugit, s'entr'ouvre, et les sables bouillonnent.
Déjà sur le tillac les flots nous environnent.
Les cordages rompus, et les mâts chancelans
Sont le jouet de l'onde et succombent aux vents.
Du ciel rempli d'éclairs les voûtes allumées
Semblent fondre en éclats dans les mers enflammées.
Tremblant, désespéré, le chef des matelots
Laisse le gouvernail à la merci des flots.
Telle une main trop foible abandonne l'empire
Du coursier indompté qu'elle ne peut conduire.

Le rapide aquilon, plus fort que mon devoir,
Nous ramène aux climats que je ne dois plus voir.
Loin des bords d'Illyrie, à travers les nuages,
L'Italie à nos yeux découvre ses rivages.
Vous ne combattez plus, le dieu qui me punit ;
Eloignez-moi des lieux d'où César me bannit.
Je le veux, et le crains... Quelle vague en furie
Dans ce gouffre profond va terminer ma vie !

Je t'implore, ô Neptune ! et vous, dieux de la mer,
C'est assez contre moi des traits de Jupiter :
Souffrez que, dans l'exil terminant ma carrière,
Une tranquille mort me ferme la paupière ;
Du plus affreux trépas daignez me préserver,
S'il est temps aujourd'hui de vouloir me sauver.

Le Franc de Pompignan.

SUR LA DISGRACE DE M. FOUQUET, SURINTENDANT DES FINANCES.

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, Nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que Lanqueuil enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ces bords.
On ne blâmera plus vos larmes innocentes ;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes ;
Chacun attend de vous ce devoir généreux.
Les destins sont contens, Oronte est malheureux.

Vous l'avez vu naguère aux bords de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits ;
Les soucis dévorans, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure ;

Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.

Dans le palais des rois cette plainte est commune ;
On n'y connoît que trop les jeux de la fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstans ;
Mais on ne les connoît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs ;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière ;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière ;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit,
Ne le sauroit quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte,
Ne suffisoient-ils pas sans la perte d'Oronte ?

Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en va chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour ;
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense,
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocens entretiens ;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

Mais quittons ces pensers, Oronte vous appelle,
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmans appas ;
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,

Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage ;
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage ;
Du titre de clément il est ambitieux.
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie ;
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur ;
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence :
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux ;
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

*La Fontaine.*

SUR LA MORT D'UNE FILLE, AGÉE DE CINQ ANS.

*Première Elégie.*

HÉLAS ! il est donc vrai, je suis seule ici bas !
Dans tout ce que j'aimois j'ai subi le trépas.
Amie, épouse, fille, et mère infortunée,
Par tous les sentimens à souffrir condamnée,
A peine je quittois les jeux de mon berceau
Que déja de mes pleurs j'arrosois un tombeau.
Ma foible adolescence à l'abandon livrée,
Redemandoit au ciel une mère adorée :
Je lui devois un cœur qu'elle aimoit à former,
Tous mes vœux, mes plaisirs, le bonheur de l'aimer.
Sa raison toujours pure, et surtout sa tendresse,
Jusqu'au sein de la mort éclairoient ma jeunesse :

Ses trop longues douleurs m'ont appris à souffrir,
Et ses derniers momens m'ont appris à mourir.
Ah! malgré tous ses maux, du moins ma tendre mère
N'a perdu ses enfans qu'en perdant la lumière;
J'étois entre ses bras, elle a vu ma douleur,
Et son dernier soupir est encor dans mon cœur.

Je n'ai depuis ce jour rencontré dans la vie
Que la douleur toujours de la douleur suivie.
Ah! qu'il fut vain pour moi le rêve du bonheur!
Que le réveil fut prompt!... Dans l'ennui, la langueur,
Lasse de déplorer une longue misère,
J'aurois trouvé la mort; mais, hélas! j'étois mère!
D'un sentiment si cher le pouvoir courageux
Sut vaincre mes ennuis. O temps, ô jours heureux!
La vie à chaque instant me devenoit plus chère
En songeant qu'à ma fille elle étoit nécessaire:
Et ce dernier objet de mes plus tendres vœux,
La mort vient le frapper sur mon sein malheureux!
Dans mes bras, sans pitié, saisissant sa victime,
L'inhumaine me laisse et referme l'abîme...

Je n'aperçois plus rien, rien qu'un désert affreux:
Il n'est plus pour mon cœur, il n'est plus pour mes yeux
D'aurore, de printemps, de fleurs ni de verdure;
Je ne vois qu'un tombeau dans toute la nature.
Avec ma fille, hélas! tendresse, espoir, bonheur,
Tout a fini pour moi; tout est mort pour mon cœur.

*Deuxième Élégie.*

En vain toujours errante et toujours inquiète,
Je crois fuir ma douleur en fuyant ma retraite :
Ici pour mes yeux seuls la nature est en deuil,
Et tout semble avec moi gémir sur un cercueil.
Malgré moi-même, hélas ! de ma fille expirante
Je retrouve en tous lieux l'image déchirante ;
Je sens encor ses maux, je la revois en pleurs,
Tour à tour résistant, succombant aux douleurs,
S'attacher à mon sein, et d'une main débile
Sur ce sein malheureux se chercher un asile.
Le nom de mère, hélas ! qui fit tout mon bonheur,
Ses accens douloureux l'ont gravé dans mon cœur.
Par un dernier effort où survit sa tendresse,
Je la vois surmonter ses tourmens, sa foiblesse ;
Ses yeux cherchent mes yeux, sa main cherche ma main ;
Elle m'appelle encore, et tombe sur mon sein...
Dieu puissant, Dieu cruel, tu combles ma misère ;
C'en est fait, elle expire, et je ne suis plus mère !
Ses yeux, ses yeux si doux, sont fermés pour toujours.
Ma fille !... Non, le sort n'a pas tranché tes jours ;
Me séparer de toi n'est pas en sa puissance :
La preuve de ta vie est dans mon existence.
Oh ! reste dans mes bras ; pour combattre tes maux
J'inventerai des soins et des secours nouveaux ;
Tout deviendra possible au transport qui m'inspire :
Ma fille, tu vivras puisqu'enfin je respire.
Accusant, menaçant, implorant tous les dieux,
J'invoquerai pour toi les enfers et les cieux ;
Palpitante d'effroi ta mère infortunée
Ose te disputer à la Mort étonnée ;

Entends, entends mes cris... Tu ne me réponds plus...
O trop aveugle espoir! ô tourmens inconnus!...
Dieu, rends-moi mon erreur et ce transport funeste;
Mon délire est hélas! le seul bien qui me reste.

## *Troisième Élégie.*

Toi qui fis de mes jours le charme et le tourment,
Toi que tant de soupirs rappellent vainement,
Ma fille! cher objet d'amour et de souffrance,
Ah! laisse mes regrets errer sur ton enfance:
Rends à mon cœur trompé ces jours remplis d'appas
Où mes plus tendres soins ne me rassuroient pas.
Tu croissois sous mes yeux quand tu me fus ravie;
En naissant sur ton front la rose s'est flétrie,
Et la mort s'apprêtoit à tromper mon espoir,
Quand mes yeux s'enivroient du plaisir de te voir.
Dans l'ombre de la nuit ma craintive tendresse
Auprès de ton berceau me ramenoit sans cesse.
Combien de fois, hélas! le retour du soleil
Me vit pâle et tremblante attendre ton réveil,
Et mon ame attachée à ta paisible couche
S'ouvrir au doux souris qui naissoit sur ta bouche?
Tes baisers innocens faisoient passer mon cœur
Des pleurs de la tristesse aux larmes du bonheur;
Sur mon sein ranimé quand tu puisois la vie,
Quand tes yeux se fixoient sur ta mère attendrie,
Quand ton front me peignoit le naïf enjouement,
Ah! qu'alors mes ennuis s'oublioient aisément!

Dans ton cœur ingénu je me plaisois à lire;
Souvent je t'écoutois pour apprendre à t'instruire;

Tes caresses, ta voix, tes regards si touchans,
A ta mère attentive annonçoient tes penchans.
Conduite par mes soins, la raison pour te plaire
Se mêlant à tes jeux, perdoit son air austère;
Et si tous les talens venoient m'environner,
Je ne les cultivois que pour te les donner.
De toute fausse idée éloignant l'imposture,
J'aimois à conserver ton ame libre et pure;
Mais pour la vérité laissant mûrir ton cœur,
Je croyois assez faire en faisant ton bonheur;
Et dans mes yeux charmés ton aimable innocence,
En cherchant sa leçon, trouvoit sa récompense.

Celui qui sait de Flore enchaîner la faveur,
Dans le bouton qui naît, prévoit déjà la fleur.
Ainsi dans ton esprit avide de culture
Mes desirs inquiets devinoient la nature;
Et dans ces doux travaux conduite par l'amour,
J'amassois en secret pour t'enrichir un jour.
En soins ingénieux la tendresse est fertile,
Et le cœur à l'esprit sait rendre tout facile.

Quel changement terrible! hélas! ces heureux jours,
En vain je les rappelle, ils ont fui pour toujours.
Depuis l'instant affreux où tu me fus ravie,
Et qui dut être, hélas! le dernier de ma vie,
Ma jeunesse s'écoule en regrets impuissans,
Et toujours superflus et toujours renaissans.
Rien ne peut de mon cœur tromper l'inquiétude;
Rien ne peut de t'aimer remplacer l'habitude.
Mes vœux n'ont point d'objet, mon ame est sans desir:
Je n'ai plus devant moi qu'un éternel loisir;

Et le sommeil suspend l'ennui qui me consume
Pour me le rendre encore avec plus d'amertume.
Hélas ! les soins touchans, les pleurs de la pitié,
Tout aigrit ma douleur, et je fuis l'amitié :
Elle me cherche en vain, en vain toujours plus tendre
Elle poursuit un cœur qui ne peut plus l'entendre :
Sa voix, sa douce voix, réclamant son pouvoir,
Vainement dans mon ame, ouverte au désespoir,
De la froide raison rappelle la constance;
Le courage n'est plus où n'est plus l'espérance.

Madame Victoire Babois.

## IDYLLES.

### Sur la paix.

Un plein repos favorise vos vœux,
Peuples, chantez la paix qui vous rend tous heureux.

Un plein repos favorise nos vœux;
Chantons, chantons la paix qui nous rend tous heureux.
Charmante paix, délices de la terre,
Fille du ciel, et mère des plaisirs,
Tu reviens combler nos desirs;
Tu bannis la terreur, et les tristes soupirs,
Malheureux enfans de la guerre.

Un plein repos favorise nos vœux ;
Chantons, chantons la paix qui nous rend tous heureux.

Tu rends le fils à sa tremblante mère :
Par toi la jeune épouse espère

D'être long-temps unie à son époux aimé.
De ton retour le laboureur charmé
Ne craint plus désormais qu'une main étrangère
Moissonne avant le temps le champ qu'il a semé.

Tu pares nos jardins d'une grace nouvelle ;
Tu rends le jour plus pur et la terre plus belle.

Un plein repos favorise nos vœux ;
Chantons, chantons la paix qui nous rend tous heureux.

Mais quelle main puissante et secourable
A rappelé du ciel cette paix adorable ?

Quel Dieu, sensible aux vœux de l'univers,
A replongé la discorde aux enfers ?

Déjà grondoient les horribles tonnerres
Par qui sont brisés les remparts :
Déjà marchoit devant les étendards,
Bellone, les cheveux épars,
Et se flattant d'éterniser les guerres
Que sa fureur soufflоit de toutes parts.

Divine paix, apprends-nous par quels charmes
Un calme si profond succède à tant d'alarmes.

Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
Un roi victorieux nous a fait ce loisir.

Ses ennemis, offensés de sa gloire,
Vaincus cent fois, et cent fois suppliants,
En leur fureur de nouveau s'oublians
Ont osé dans ses bras irriter la victoire.

Qu'ont-ils gagné ces esprits orgueilleux,
Qui menaçoient d'armer la terre entière ?
Ils ont vu de nouveau resserrer leur frontière.
Ils ont vu ce roc * sourcilleux,
De leur orgueil l'espérance dernière,
De nos champs fortunés devenir la barrière.

Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
Un roi victorieux nous a fait ce loisir.

Son bras est craint du couchant à l'aurore.
La foudre, quand il veut, tombe aux climats gelés,
Et sur les bords par le soleil brûlés.
De son courroux vengeur sur le rivage More
La terre fume encore.

Malheureux les ennemis
De ce prince redoutable !
Heureux les peuples soumis
A son empire équitable!

Chantons, bergers, et nous réjouissons,
Qu'il soit le sujet de nos fêtes.
Le calme dont nous jouissons,
N'est plus sujet aux tempêtes.
Chantons, bergers, et nous réjouissons,
Qu'il soit le sujet de nos fêtes.
Le bonheur dont nous jouissons,
Le flatte autant que toutes ses conquêtes.

---

* Luxembourg.

De ces beaux lieux l'éclat et les attraits,
Ces fleurs odorantes,
Ces eaux * bondissantes,
Ces ombrages frais,
Sont des dons de ses mains bienfaisantes.
De ces beaux lieux l'éclat et les attraits
Sont des fruits de ses bienfaits.

Il veut bien quelquefois visiter nos bocages;
Nos jardins ne lui déplaisent pas.
Arbres épars, redoublez vos ombrages:
Fleurs, naissez sous ses pas.
O ciel, ô saintes destinées,
Qui prenez soin de ses jours florissans,
Retranchez de nos ans
Pour ajouter à ses années!

Que le cours de ses ans dure autant que le cours
De la Seine et de la Loire.
Qu'il règne ce héros, qu'il triomphe toujours.
Qu'il vive autant que sa gloire.

Racine.

## Les Moutons.

Hélas, petits moutons, que vous êtes heureux;
Vous paissez dans nos champs sans souci, sans alarmes,
Aussitôt aimés qu'amoureux!
On ne vous force point à répandre des larmes;

---

* La cascade de Sceaux.

Vous ne formez jamais d'inutiles désirs ;
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature ;
Sans ressentir ses maux vous avez ses plaisirs ;
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocens animaux, n'en soyez point jaloux,
Ce n'est pas un grand avantage.
Cette fière raison dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède.
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit ;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante et sévère,
Elle s'oppose à tout, et ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien,
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels et ravissans,
Que sous l'autorité d'une telle chimère
Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme vous faites
Dans une douce oisiveté ?
Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes
Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir, sans tranquillité,
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit et de la beauté ?
Ces prétendus trésors dont on fait vanité
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels :

Par eux plus d'un remords nous ronge :
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe.
Il n'est dans ce vaste univers
Rien d'assuré, rien de solide ;
Des choses d'ici-bas la fortune décide
Selon ses caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez, sans règle et sans science :
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

*Madame Deshoulières.*

## Le Berceau.

Que j'aime à reposer sous ce berceau paisible !
Le souple chèvre-feuille et le jasmin flexible
Y mêlent aux rosiers leurs jets entrelacés :
Il compte cinq printemps, et déjà son feuillage,
Quand sous les feux du jour les sens sont oppressés,
M'offre l'abri de son ombrage.
Asile de la paix, séjour aimé des cieux,
Sous ton dôme embelli de feuilles verdoyantes,
Que de tableaux délicieux
Offrent à mon esprit des images riantes
Ou des souvenirs gracieux !
Loin de ces vains plaisirs qui bercent la mollesse,
Loin du séjour des grands qu'enivre la faveur,
Tout à moi, tout aux lois d'une aimable sagesse,
Sur ton émail fleuri je trouve le bonheur.

Mon esprit s'agrandit et mon ame s'épure :
Dans ce temple de la nature,
La volupté sourit à mes sens dégagés
Des prestiges de l'imposture
Et des chaînes des préjugés.
Si d'un œil attentif je cherche à me connoître,
Depuis l'aigle orgueilleux jusqu'au foible ciron,
Rien n'est indifférent, tout est une leçon :
Un ver m'instruit plus sur mon être
Que de vains argumens où se perd la raison.
Le tendre velouté qui pare les prairies,
L'aspect d'un ciel riant, les présens des coteaux,
Le cercle des saisons, le murmure des eaux
Qui baignent ces rives chéries,
Le silence des bois et le chant des oiseaux,
Tout y prête à mes rêveries
Un charme attendrissant et des plaisirs nouveaux.
De quelle volupté mon ame est enivrée !
Dans mon essor audacieux,
M'élevant tout à coup vers la voûte azurée,
J'abandonne la terre et d'un œil curieux
Je parcours la plaine éthérée
Et j'ose sur leur marche interroger les cieux.
Où ne m'emporte pas l'élan de la pensée ?
Sur des ailes de feu je plane au haut des airs,
Et je découvre, astres divers,
Dans la loi qui vous fut tracée
La puissance du Dieu qui conçut l'univers.
Elle offre à mon esprit un artisan suprême
Aussi simple que grand dans ses vastes desseins.
Le monde n'est plus un problême ;
Tout m'annonce qu'il fut créé pour les humains.

C'est pour eux qu'éclatant au centre de sa sphère
L'astre des cieux étend ses réseaux de lumière,
Qu'il réchauffe la terre et la pare de fleurs :
Lorsque, tel qu'un géant, il parcourt sa carrière
Pour qui lanceroit-il ses rayons créateurs ?
Seroit-ce pour le tigre ou le lion sauvage
Qui du ciel africain bravent les feux ardens ?
Seroit-ce pour le bœuf qu'en un gras pâturage
On voit languissamment traîner des pas pesans !
Dans leur muette indifférence
Ils tournent vers la terre un œil stupide et lourd,
Aveugles instrumens de la toute-puissance
Du moteur éternel qui leur donna le jour.
C'est en vain que l'aimable aurore
De l'éclat du rubis peint un fond de saphir,
Et que sur les monts qu'elle dore
Elle verse ses pleurs et fixe le zéphir
Dont le souffle embaumé se plaît à rafraîchir
Les brillantes couleurs de la robe de Flore :
En vain la terre s'embellit
Du riche et vif émail que son sein fait éclore ;
Tout est perdu pour eux, et l'homme seul jouit.
Berceau chéri, sous ton feuillage
C'est ainsi que l'étude amuse mes loisirs,
Et que libre de soins, exempt de vains desirs,
Sans craindre les écueils où l'homme fait naufrage,
Mon cœur aime à jouir, au sein des vrais plaisirs,
Des dons de la nature et de la paix du sage.
L'amitié d'un air gracieux,
Vient, un livre à la main, quelquefois m'y surprendre.
La joie au fond de l'ame, et le feu dans les yeux,
Je goûte avec transport le plaisir de l'entendre.

Que vous coulez rapidement
Instans délicieux que je passe avec elle !
Dans ses doux entretiens qu'on s'oublie aisément !
La confiance mutuelle
A l'abandon du cœur donne tant d'agrément !
Hélas ! pourquoi le temps fuit-il à tire d'aile,
Quand on connoît ainsi le prix du sentiment ?
Pourquoi souvent rompt-il une chaîne aussi belle ?
O céleste amitié, viens charmer mes loisirs
Dans ce lieu que la paix a choisi pour asile ;
Viens-y : sous ce berceau, retraite des plaisirs,
Tu jouiras des dons d'un ciel pur et tranquille,
Des mœurs de l'âge d'or et de l'égalité,
D'un repos enchanteur et de la liberté.
Ici ne sifflent pas les serpens de l'envie ;
Et dans les doux transports qu'inspire la gaîté,
On peut boire l'oubli du songe de la vie.
Heureux qui vit en paix dans les champs paternels !
Amant de la nature, il a des jours prospères :
Il foule sous ses pieds les erreurs des mortels,
Et le néant de leurs chimères ;
Et que lui fait l'éclat de leurs biens éphémères ?
Qu'est à ses yeux leur frêle et rapide beauté ?
Peut-elle déguiser l'excès de leurs misères
Sous le masque trompeur de la félicité ?
Son cœur, ami de l'ordre, aime la vérité :
Il voit fuir loin de lui les chagrins qui s'envolent,
Et des maux de l'humanité
Compagnes de ses pas les vertus le consolent.
C'est pour lui que le ciel verse ses doux présens.
Puissé-je, ô mon berceau, sur l'hiver de mes ans,
Reposer sous ton ombre, y respirer encore

Les parfums dont les fleurs embaument le printemps,
Et dans l'heureux oubli du temps qui tout dévore,
Amuser mes derniers instans
Du souvenir de mon aurore.

Lévizac.

## EGLOGUES.

### Climène.

Tircis étoit touché des attraits de Climène,
Sans que d'aucun espoir il pût flatter sa peine :
Ce berger accablé de son mortel ennui
Ne se plaisoit qu'aux lieux aussi tristes que lui.
Errant à la merci de ses inquiétudes
Sa douleur l'entraînoit aux noires solitudes :
Et des tendres accens de sa mourante voix,
Il faisoit retentir les rochers et les bois.
Climène, disoit-il, ô trop belle Climène,
Vous surpassez autant les nymphes de la Seine,
Que ces chênes hautains, et si verts et si beaux,
Des humides marais surpassent les roseaux.
Votre divin esprit, votre beauté divine
Du plus pur sang des dieux marquent votre origine.
Le soleil qui voit tout, et qui nous fait tout voir,
N'eut jamais tant que vous d'éclat ni de pouvoir.
Où vous portez les yeux les forêts reverdissent ;
Où vous disparoissez, toutes choses languissent ;
Les fleurs ne peuvent naître ailleurs que sous vos pas.
Et le printemps n'est point où l'on ne vous voit pas.

Où peut-on voir qu'en vous, ces œillets et ces lis
Qui paroissent toujours nouvellement cueillis ?
Mais plus ces donx attraits vous rendent adorable,
Plus ces attraits si doux me rendent misérable ;
Si vous considérez tant de charmes divers
Comme autant de sujets de mépriser mes vers.
De votre belle bouche une seule parole
M'est ce qu'au voyageur est l'herbe fraîche et molle.
Je ne m'en dédis point, je n'aimerai que vous.
Mais Iris m'assuroit d'un empire plus doux;
Et je me sens si las de votre tyrannie,
Que j'ai presque regret à la fière Uranie.
J'ai regret à Philis, encor qu'elle aime mieux
L'indiscret Alidor, la honte de ces lieux ;
Qu'elle soit mille fois plus changeante que l'onde ;
Qu'elle soit brune encore, et que vous soyez blonde.
Hélas ! de vains desirs si long-temps enflammé,
Faut-il toujours aimer où l'on n'est point aimé ?
Hélas ! de quel espoir est ma faute suivie,
Si lorsque dans les pleurs je consume ma vie,
Celle pour qui je souffre un sort si rigoureux
Trouve tant de plaisir à me voir malheureux ?
En mille et mille lieux de ces rives champêtres
J'ai gravé son beau nom sur l'écorce des hêtres ;
Sans qu'on s'en aperçoive il croîtra chaque jour :
Hélas ! sans qu'elle y songe ainsi croît mon amour !
Pour éclairer autrui comme un flambeau s'allume,
Pour en servir une autre ainsi je me consume.
Ah ! si du même trait dont mon cœur est blessé....
Mais ne poursuivons point ce discours insensé.
Je serai trop heureux, belle et jeune Climène,
S'il vous plaît seulement compatir à ma peine.

N'ai-je point quelque agneau dont vous ayez désir ?
Vous l'aurez aussitôt : vous n'avez qu'à choisir ;
Et si Pan le défend de tout regard funeste,
Aux yeux des enchanteurs j'abandonne le reste.
Pan a soin des brebis, Pan a soin des pasteurs,
Et Pan me peut venger de toutes vos rigueurs.
Il aime, je le sais, il aime ma musette :
De mes rustiques airs aucun il ne rejète ;
Et la chaste Pallas, race du roi des dieux,
A trouvé quelquefois mon chant mélodieux :
Sous ces feuillages verts venez, venez m'entendre ;
Si ma chanson vous plaît, je vous la veux apprendre.
Que n'eût point fait Iris pour en apprendre autant ?
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimoit tant !
Si vous vouliez venir, ô miracle des belles !
Je vous enseignerois un nid de tourterelles ;
Je veux vous les donner pour gage de ma foi,
Car on dit qu'elles sont fidèles comme moi.

Climène, il ne faut point mépriser nos bocages ;
Les dieux ont autrefois aimé nos pâturages,
Et leurs divines mains, aux rivages des eaux,
Ont porté la houlette, et conduit les troupeaux.
L'aimable déité qu'on adore à Cythère,
Du berger Adonis se faisoit la bergère ;
Hélène aima Pâris, et Pâris fut berger.
Et berger on le vit les déesses juger.

Quiconque sait aimer peut devenir aimable :
Tel fut toujours d'amour l'arrêt irrévocable ;
Hélas ! et pour moi seul change-t-il cette loi ?
Rien n'aime tant que vous, rien n'aime comme moi.

Segrais.

ISMÈNE.

Sur la fin d'un beau jour, au bord d'une fontaine,
Corilas sans témoins entretenoit Ismène:
Elle aimoit en secret, et souvent Corilas
Se plaignoit des rigueurs qu'on ne lui marquoit pas.
Soyez content de moi, lui disoit la bergère;
Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire.
J'entends avec transport les airs que vous chantez;
J'aime à garder les fleurs que vous me présentez.
Si vous avez écrit mon nom sur quelque hêtre,
Aux traits de votre main j'aime à vous reconnoître;
Pourriez-vous bien encor ne vous pas croire heureux?
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.
Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre
Que ne seroit l'amour que vous pourriez prétendre:
Nous passerons les jours dans nos doux entretiens,
Vos troupeaux me seront aussi chers que les miens.
Si de vos fruits pour moi vous cueillez les prémices,
Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes délices;
Notre amitié peut-être aura l'air amoureux;
Mais n'ayons pas d'amour, il est trop dangereux.
Dieux, disoit le berger, quelle est ma récompense!
Vous ne me marquerez aucune préférence:
Avec cette amitié dont vous flattez mes maux
Vous vous plairez encore au chant de mes rivaux.
Je ne connois que trop votre humeur complaisante:
Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchante,
Et ces vifs agrémens et ces souris flatteurs,
Que devroient ignorer tous les autres pasteurs.
Ah! plutôt mille fois... Non, non; répondoit-elle,
Ismène à vos yeux seuls voudra paroître belle.

Ces légers agrémens que vous avez trouvés,
Ces obligeans souris vous seront réservés ;
Je n'écouterai point, sans contrainte et sans peine
Les chants de vos rivaux, fussent-ils pleins d'Ismène,
Vous serez satisfait de mes rigueurs pour eux :
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.
Eh bien ! reprenoit-il, ce sera mon partage
D'avoir sur mes rivaux quelque foible avantage :
Vous savez que leurs cœurs vous sont moins assurés,
Moins acquis que le mien : et vous me préférez :
Tout autre l'aurait fait, mais enfin dans l'absence
Vous n'aurez de me voir aucune impatience :
Tout vous pourra fournir un assez doux emploi,
Et vous trouverez bien la fin des jours sans moi.
Vous me connoissez mal, ou vous feignez peut-être,
Dit-elle tendrement, de ne me pas connoître :
Croyez-moi, Corilas, je n'ai pas le bonheur
De regretter si peu ce qui flattoit mon cœur.
Vous partîtes d'ici quand la moisson fut faite :
Eh ! qui ne s'aperçut que j'étois inquiète ?
La jalouse Doris, pour me le reprocher,
Parmi trente pasteurs vint exprès me chercher.
Que j'en sentis contre elle une vive colère !
On vous l'a raconté, n'en faites point mystère :
Je sais combien l'absence est un temps rigoureux.
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.
Qu'auroit dit davantage une bergère amante ?
Le mot d'amour manquoit, Ismène étoit contente.
A peine le berger en espéroit-il tant ?
Mais sans le mot d'amour il n'étoit point content.
Enfin pour obtenir ce mot qu'on lui refuse,
Il songe à se servir d'une innocente ruse.

Il faut vous obéir, Ismène, et dès ce jour,
Dit-il en soupirant, ne parler plus d'amour.
Puisqu'à votre repos l'amitié ne peut nuire,
A la simple amitié mon cœur va se réduire :
Mais la jeune Doris, vous n'en sauriez douter,
Si j'étois son amant, voudroit bien m'écouter.
Ses yeux m'ont dit cent fois, Corilas, quitte Ismène,
Viens ici, Corilas, qu'un doux espoir t'amène.
Mais les yeux les plus beaux m'appeloient vainement;
J'aimois Ismène alors comme un fidèle amant.
Maintenant cet amour que votre cœur rejète,
Ces soins trop empressés, cette ardeur inquiète,
Je les porte à Doris, et je garde pour vous
Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
Vous ne me dites rien? Ismène à ce langage
Demeurait interdite, et changeoit de visage.
Pour cacher sa rougeur, elle voulut en vain
Se servir avec art d'un voile ou de sa main ;
Elle n'empêcha pas son trouble de paroître :
Eh ! quels charmes alors le berger vit-il naître?
Corilas, lui dit-elle, en détournant les yeux,
Nous devions fuir l'amour, et c'eut été le mieux.
Mais puisque l'amitié vous paroît trop paisible,
Qu'à moins que d'être amant vous êtes insensible,
Que la fidélité n'est chez vous qu'à ce prix,
Je m'expose à l'amour, et n'aimez point Doris.

*Fontenelle.*

## Combat pastoral.

Licas que le desir de connoître la ville
Éloigna quelque temps d'un séjour plus tranquille,

Y revenoit enfin, plus fier d'avoir appris
A mêler dans ses airs des tours fins et fleuris
Aux simples sentimens, aux graces naturelles
Dont les bergers du lieu savoient peindre leurs belles.
On y vantoit Atis, on y vantoit ses chants;
Mais Licas crut les siens plus vifs et plus touchans;
Il l'osa défier au combat de la flûte;
Florine qu'ils aimoient jugeoit de leur dispute;
Et rivaux à la fois et de gloire et d'amour,
Les deux bergers ainsi chantèrent tour à tour.

LICAS.

Au moment fortuné que j'aperçus ma belle,
L'amour, tendant son arc, voltigeoit autour d'elle;
Elle jeta sur moi des regards pleins d'attraits:
Le dieu prit ce temps sûr pour me lancer ses traits.

ATIS.

On célébroit ici la reine de Cythère:
Mon cœur de cent beautés distingua ma bergère;
D'un desir inconnu je me sentis presser;
Et je baissai les yeux de peur de l'offenser.

LICAS.

Tous les cœurs à l'envi s'empressent sur ses traces,
Quand dans ses blonds cheveux arrangés par les Graces,
Elle a mis avec art les plus brillantes fleurs,
Dont l'éclat de son teint fait pâlir les couleurs.

ATIS.

De tous ces ornemens je ne m'aperçois guère;
Parée, ou négligée, elle sait toujours plaire.

Hélas! en quelque état qu'elle s'offre à mes yeux,
C'est tonjours comme elle est qu'elle me plaît le mieux.

LICAS.

Avides courtisans adorez la fortune ;
Allez faire à nos rois une cour importune;
De la seule beauté je reconnois les lois ;
Mais ses esclaves sont plus heureux que nos rois.

ATIS.

Je ne songe jamais qu'à celle que j'adore,
Que m'importent les soins de celle que j'ignore?
Mon seul amour m'occupe et je m'en entretiens,
Sans songer si quelque autre aspire à d'autres biens.

LICAS.

Dans le bocage épais où va rêver ma belle,
Parlez-lui de mes feux, plaintive Philomèle ;
Dans les antres secrets quand elle fuit le jour,
Échos qui le savez, dites-lui mon amour.

ATIS.

Assidu sur les pas de celle qui m'attache,
Il n'est point de détour, de bois qui me la cache ;
Dans les antres en vain elle iroit se cacher,
L'amour me le revèle, et je cours l'y chercher.

LICAS.

Par-tout à son aspect les campagnes fleurissent;
L'air en devient plus pur, et les bois reverdissent.

ATIS.

Je n'aime que les jours, les lieux où je la voi,
Quand je ne la vois plus, tout est égal pour moi.

LICAS.

Si quelque jour mes soins pouvoient toucher son ame,
Que ce triomphe, amour, redoubleroit ma flamme!

ATIS.

Si l'amour m'accordoit ce destin glorieux,
Je serois plus content, et n'aimerois pas mieux.

LICAS.

J'ai fait des vers pour elle, et je veux les lui dire,
L'amour les a lui-même applaudis d'un sourire.

ATIS.

J'en ai fait que je trouve encor trop languissans;
Je n'ai pas à mon gré dit tout ce que je sens.

LICAS.

Écoute, écoute, Atis, la chanson que j'ai faite,
Et tu pourras juger si ma flamme est parfaite.

*C'est Iris désormais qui borne mes désirs.*
*Je ne puis, dans mes tendres chaînes,*
*Être heureux que par ses plaisirs,*
*Ni malheureux que par ses peines.*

ATIS.

Écoute donc, Licas, ma chanson à ton tour:
Mais ne va pas par là juger de mon amour.

*Quand j'ai dit pour Iris tout ce qu'amour inspire,*
*J'y voudrois encore ajouter.*
*Je sens plus que je ne puis dire ;*
*Hélas ! je sais bien mieux l'aimer que la chanter.*

LICAS.

Florine, il en est temps, vous devez prononcer.

ATIS

Je crains trop cet arrêt, pour vouloir le presser...

Tel de ces deux bergers fut le combat champêtre ;
L'un suivoit la nature ; il n'eut point d'autre maître ;
L'autre vouloit de l'art y joindre le secours,
Qui loin de l'embellir, la déguise toujours.
Dans le cœur de Florine Atis eut la victoire ;
Elle voulut pourtant lui cacher cette gloire ;
Et dans un embarras qu'Atis aperçut bien,
Le regarda, rougit, et ne prononça rien.

Boudart de la Motte.

## CONTES.

### PHILÉMON ET BAUCIS.

NI l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux :
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille ;
Des soucis dévorans c'est l'éternel asile :
Véritable vautour, que le fils de Japet
Représente enchaîné sur son triste sommet.

L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour ;
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.
Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
L'Hyménée et l'Amour, par des désirs constans,
Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps.
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme ;
Clothon prenoit plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leurs enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composoient toute leur république :
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient !
Tout vieillit ; sur leur front les rides s'étendoient ;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.
Ils habitoient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignoit aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence ;
Tous deux en pélerins vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
Près enfin de quitter un séjour si profane
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe ; on ouvre. Aussitôt Philémon

Vient au devant des dieux, et leur tient ce langage?
« Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous; usez du peu que nous avons;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons:
Usez-en; salnez ces pénates d'argile.
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même étoit de simple bois;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix;
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde;
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus ».
Quelques reste de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent.
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ses longueurs;
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non pas sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas:
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelans
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé, couvrit deux escabelles:
Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert pour tout mets
D'un peu de lait, de fruit, et des dons de Cérès.

Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêloient au vin grossier le crystal d'une source.
Plus le vase versoit, moins il s'alloit vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins; tous deux s'agenouillèrent.
A ce signe d'abord leurs yeux se désillèrent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
Qui font trembler les cieux, sur leurs pôles assis.
« Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute:
Quel humains auroient cru recevoir un tel hôte?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux:
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux?
C'est le cœur qui fait tout: que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde;
Ils lui préféreront les seuls présens du cœur ».
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée;
Elle en veut faire un mets et la poursuit en vain;
La volatille échappe à sa tremblante main:
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile:
Jupiter intercède; et déjà les vallons
Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.
Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes:
Suivez-nous; toi Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs!
Il dit: et les autans troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivoient, ne marchant qu'avec peine,
Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans:
Moitié secours des dieux, moitié peur, les hâtans,

Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent ;
Des ministres du dieu les escadrons flottans
Entraînèrent, sans choix, animaux, habitans,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure :
Sans vestige du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploroient ces sévères destins :
Les animaux périr ! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber sous les célestes armes :
Baucis en répandit en secret quelques larmes.
Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit en marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instans s'élèvent jusqu'aux nues ;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris :
Tous ces événemens sont peints sur les lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Appelle !
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et, prêtres, vous offrir les vœux des pélerins ?
Jupiter exauça leur prière innocente.
Hélas ! dit Philémon, si votre main puissante
Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels ;
Clothon feroit d'un coup ce double sacrifice ;
D'autres mains nous rendroient un vain et triste office :
Je ne pleurerois point celle-ci ; ni ses yeux
Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux.

Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis
Ils contoient cette histoire aux pélerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille:
Philémon leur disoit : ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels:
Un bourg étoit autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies:
Du céleste courroux tous furent les hosties.
Il ne resta que nous d'un si triste débris:
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris;
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles;
Elle devenoit arbre et lui tendoit les bras:
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas;
Il veut parler, l'écorce à sa langue est pressée.
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée:
Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois;
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne;
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encor, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout malgré l'effort des ans.
Ah! si.... Mais autre part j'ai porté mes présens.
Célébrons seulement cette métamorphose
De fidèles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.

Quelque jour on verra chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom, passer ces aventures.
Vendôme, consentez au lot que j'en attends;
Faites-moi triompher de l'envie et du temps;
Enchaînez ces démons, que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer seroit œuvre infinie:
L'entreprise demande un plus vaste génie;
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer?
Sans parler de celui qui force à vous aimer.
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présens,
Que nous font à regret le travail et les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelqu'enfant des dieux les possède, c'est vous;
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire:
On dit qu'elle et ses sœurs par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet tout le sacré vallon:
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages!
Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis!

La Fontaine.

## Thélème et Macare.

*Macare est* le bonheur *et Thélème* le désir *ou* la volonté.

Thélème est vive, elle est brillante,
Mais elle est bien impatiente;
Son œil est toujours ébloui,
Et son cœur toujours la tourmente.
Elle aimoit un gros réjoui,
D'une humeur toute différente.
Sur son visage épanoui
Est la sérénité touchante;
Il écarte à la fois l'ennui,
Et la vivacité bruyante.
Rien n'est plus doux que son sommeil,
Rien n'est plus doux que son réveil;
Le long du jour il vous enchante.
Macare est le nom qu'il portoit.
Sa maîtresse inconsidérée
Par trop de soin le tourmentoit:
Elle vouloit être adorée,
En reproches elle éclata:
Macare en riant la quitta
Et la laissa désespérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidèle et cher amant,
N'en pouvant vivre séparée.
Elle va d'abord à la cour.
Auriez-vous vu mon cher amour?
N'avez-vous point mon cher Macare?

Tous les railleurs de ce séjour
Sourirent à ce nom bizarre.
Comment ce Macare est-il fait ?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne ?
Faites-nous un peu son portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, est un homme parfait,
Qui n'a jamais haï personne,
Qui de personne n'est haï,
Qui de bon sens toujours raisonne,
Et qui n'eut jamais de souci :
A tout le monde il a su plaire.
On lui dit : ce n'est pas ici
Que vous trouverez votre affaire,
Et les gens de ce caractère
Ne sont pas dans ce pays-ci.
Thélème marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et pense dans ce lieu tranquille
Rencontrer son tranquille amant.
Le sous-prieur lui dit, madame,
Nous avons long-temps attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu ;
Mais nous avons en récompense
Des vigiles, du temps perdu,
Et la discorde et l'abstinence.
Lors un petit moine tondu
Dit à la dame vagabonde :
Cessez de courir à la ronde
Après votre amant échappé,
Car si l'on ne m'a pas trompé,

Ce bon homme est dans l'autre monde.
A ce discours impertinent
Thélème se mit en colère :
Apprenez, dit-elle, mon frère,
Que celui qui fait mon tourment
Est né pour moi, quoi qu'on en dise ;
Il habite certainement
Le monde où le destin m'a mise,
Et je suis son seul élément :
Si l'on vous fait dire autrement,
Ou vous fait dire une sottise.
La belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyoit volage.
Il sera peut-être à Paris,
Dit-elle, avec les beaux esprits,
Qui l'ont peint si doux et si sage.
L'un d'eux lui dit : sur mon avis,
Vous pourriez vous tromper peut-être ;
Macare n'est qu'en nos écrits ;
Nous l'avons peint sans le connoître.
Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux et passa vite :
Mon amant ne sera jamais
Dans cet abominable gîte ;
Au moins la cour a des attraits,
Macare auroit pu s'y méprendre ;
Mais les noirs suivans de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend si tendre.
Thélème au temple de Rameau,
Chez Melpomène, chez Thalie,

Au premier spectacle nouveau,
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle est priée à ces repas
Où président les délicats,
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y semblent au premier coup-d'œil
De Macare être la copie;
Mais plus ils étoient occupés
Du soin flatteur de le paroître,
Et plus à ses yeux détrompés
Ils étoient éloignés de l'être.
Enfin, Thélème au désespoir,
Lasse de chercher sans rien voir,
Dans sa retraite alla se rendre.
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de son lit,
Qui l'attendoit pour la surprendre.
Vivez avec moi désormais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, sans trop prétendre,
Et si vous voulez posséder
Ma tendresse avec ma personne,
Gardez de jamais demander
Au-delà de ce que je donne.
Les gens de Grec enfarinés
Connoîtront Macare et Thélème,
Et vous diront, sous cet emblême,
A quoi nous sommes destinés.
Macare, c'est toi qu'on désire,
On t'aime, on te perd et je croi
Que je t'ai rencontré chez moi;

Mais je me garde de le dire.
Quand on se vante de t'avoir,
On en est privé par l'envie ;
Pour te garder il faut savoir
Te cacher et cacher sa vie.

Voltaire.

## L'ennui et le plaisir.

Pour s'égayer un jour l'ennui
Résolut de faire un voyage ;
Il prit beaucoup d'or avec lui,
Et se fit un grand équipage.
Le dégoût, la satiété
La tristesse, l'oisiveté
Escortèrent le personnage.
Dix grosses mules du Poitou
Formoient le pesant attelage ;
Deux cochers, six laquais, un page
Le conduisoient je ne sais où.
Dans sa magnifique voiture,
L'ennui voyageoit tristement,
Et bâilloit à chaque moment.
Les fleurs, les fruits et la verdure,
L'immensité du firmament,
Ses couleurs, sa lumière pure,
Ne le touchoient que foiblement ;
Son œil mort voyoit froidement,
Les merveilles de la nature.
Quelquefois un livre il prenoit,
Et soudain il le refermoit.

Quel ouvrage auroit pu distraire
Son esprit pétri de matière !
A mesure qu'il cheminoit,
En tout temps il se retournoit,
Ouvroit vingt fois sa tabatière,
Prenoit du tabac et dormoit.
Le moindre choc, le moindre pierre,
Au même instant le réveilloit,
Et nonchalamment il rouvroit
Son humide et lourde paupière.
Pendant qu'il voyageoit ainsi,
Il rencontre un jeune étourdi,
A la démarche fière et leste ;
Son air est vif et sémillant,
Son œil brille, il est pétillant,
Sa figure est toute céleste,
Il respire le sentiment
C'étoit un ange assurément,
Non, de l'ennui c'étoit le frère
Qui voyageoit à la légère
Accompagné de la gaîté,
L'amour et la vivacité ;
C'étoit là tout son équipage.
Le desir devant lui couroit,
A son aspect tout s'animoit.
Philomèle par son ramage
Sur son chemin le saluoit,
Volant de bocage en bocage,
Le volage, le doux zéphyr
Jetoit des fleurs sur son passage :
Mes amis, c'étoit le plaisir.

Les deux frères se reconnurent
Au même instant qu'ils s'aperçurent:
Le plaisir embrassa l'ennui
Et se mit à côté de lui.
Il lui dit : où va votre altesse ?
Nous voici tout près de Lutèce :
Ce séjour-là ne me vaut rien ;
Pour vous, vous y serez fort bien.
Alors l'ennui se prit à dire :
Je ne sais pas trop où je vais ;
Je visite mon vaste empire,
Mais pour moi tout est sans attraits ;
Tout me nuit, ou semble me nuire.
Je suis cependant un grand roi ;
Rien ne se fait presque sans moi.
Et d'où vient donc que je m'ennuie ?
Avez-vous cette maladie ?
Le plaisir soudain lui répond :
Je ne la connus de ma vie,
La joie est toujours sur mon front,
Comme vous, je suis roi du monde,
Mais mon sceptre n'est pas de plomb,
Je rends la nature féconde ;
C'est par moi qu'elle s'embellit :
C'est par vous qu'elle s'enlaidit.
On m'aime, on me cherche, on vous fuit.
Tel est le vœu de la nature,
On vous fait diable, on me fait dieu :
Mais je pars, car le temps me dure :
Voici bientôt la nuit obscure ;
Il faut chercher un gîte ; Adieu.

Le plaisir vit une bergère
Qui faisoit signe à son amant
De se glisser furtivement
Par une porte de derrière :
Il vole auprès d'eux à l'instant,
Et fut heureux dans leur asile ;
Mais l'ennui triste et mécontent
Alla se loger dans la ville.

Rivarol.

## Daphné métamorphosée en laurier.

D'Apollon, dieu des vers, de la lyre et du jour,
Daphné, nymphe des bois, fut le premier amour.
Non que du seul destin l'ascendant invincible
Eût décidé la choix de ce dieu trop sensible.
Cupidon, irrité, se fit un jeu cruel
D'embraser de ses feux le cœur de l'immortel.
Fier d'avoir triomphé d'un monstrueux reptile,
Phœbus vit Cupidon qui, d'un arc indocile,
Tâchoit, en le courbant, de tendre le ressort.
Foible enfant, lui dit-il, à quoi bon cet effort ?
Pourquoi ces traits cruels dans tes mains innocentes ?
Va, crois-moi, jette-là ces armes trop pesantes :
Ce superbe carquois, parure des combats,
Sied mieux à mon épaule, et cet arc à mon bras.
Cet horrible dragon, à la gueule béante,
Qui couvroit tant d'arpens sous sa masse rampante,
Python, l'affreux Python, de mille traits percé,
Sous mes puissantes mains vient d'être terrassé.
Content de ton flambeau, dans le cœur d'une belle,
De je ne sais quel feux fais jaillir l'étincelle ;

Fais pleurer des amans enchaînés sous tes lois ;
Pleure toi-même aussi ; ce sont-là tes exploits :
Mais aux droits d'Apollon, garde-toi de prétendre.
De tes traits, je l'avoue, on ne peut se défendre,
Dit le fils de Vénus : mais défends-toi des miens :
Ou vante moins ta gloire ; et toi-même conviens
Qu'autant qu'un immortel surpasse le reptile,
Autant ton bras puissant cède à ma main débile ;
Ose en courir l'honneur, ou du moins le danger.
Il dit, et l'arc en main prend un essor léger,
Et s'élevant dans l'air qu'il frappe de son aile,
Il atteint des neuf sœurs la montagne immortelle.
Là, sans être aperçu, sous un ombrage épais,
Dans son double carquois sa main choisit deux traits :
L'un armé d'un plomb vil, qui mollit et s'émousse,
Loin d'inspirer l'amour, l'écarte et le repousse ;
Aiguisé sur la pierre, et dans le sang trempé,
L'autre ouvre au fol amour le cœur qu'il a frappé.
La nymphe, du premier, sent effleurer son ame ;
L'autre perce le dieu, le pénètre et l'enflamme.
C'en est fait ! malheureux ! il aime sans retour :
Il aime, et Daphné craint jusqu'au nom de l'amour.
Elle aime à remporter d'une main triomphante,
Des hôtes des forêts la dépouille sanglante.
Emule de Diane, un nœud simple et sans art,
Relève ses cheveux voltigeant au hasard.
En vain de mille amans elle a reçu l'hommage ;
L'hommage des amans est pour elle un outrage.
Belle, mais inhumaine, elle erre dans les bois ;
Elle veut ignorer et l'hymen et ses lois.
Son père mille fois la pressa de se rendre :
Ma fille, disoit-il, vous me devez un gendre ;

Ma fille, disoit-il, je vous dois un époux.
Comme un horrible affront, craignant un nom si doux,
La nymphe rougissoit; une pudeur touchante
Animoit de son teint la fraîcheur innocente,
Et tenant sur son sein le vieillard incliné :
Mon père, disoit-elle, accordez à Daphné
D'échapper à des nœuds que sa pudeur condamne;
Jupiter accorda cette grace à Diane.
Pénée en ce moment tendrement caressé,
Appuyé sur sa fille, entre ses bras pressé,
Cède, et voudroit en vain condamner sa prière.
Mais que te sert, Daphné, d'avoir fléchi ton père?
Ta beauté contredit tes desirs vertueux :
Ou deviens moins aimable, ou renonce à tes vœux.
Phœbus aime, et trompé par son oracle même,
Il espère être aimé de la nymphe qu'il aime.
Comme on voit s'allumer les stériles débris
D'un chaume pétillant, reste des blonds épis,
Ou comme, en un instant, on voit la flamme avide,
Atteindre, dévorer une bruyère aride,
Lorsque le voyageur, au point du jour naissant,
Jette dans les buissons son flambeau pâlissant;
Ainsi d'un feu secret il brûle, et l'espérance,
A l'aspect de Daphné, l'enivre par avance.
Il voit négligemment flotter ses longs cheveux.
Ah! si l'or ou la perle en captivoit les nœuds!
Il voit son teint de lis, sa bouche demi-close,
Telle que dans nos champs s'ouvre à peine une rose;
Il la voit; mais hélas! ne peut-il que la voir!
Il voit ses yeux si beaux et si pleins de pouvoir,
L'albâtre de ses mains, sa gorge demi-nue :
Par-tout avidement il promène sa vue :

Et de tout ce qu'il voit les séduisans appas
Embellissent encor tout ce qu'il ne voit pas.
Plus prompte que le vent, Daphné vole et l'évite;
C'est en vain que le dieu veut ralentir sa fuite.
Où vas-tu, belle nymphe? arrête; ne crois pas
Qu'un perfide ennemi poursuive ici tes pas.
Arrête. Si l'on voit, d'une aile fugitive,
Echapper au vautour la colombe craintive;
Si l'agneau fuit le loup; si le chevreuil léger
Se dérobe au lion, ils craignent le danger:
Ce sont leurs ennemis. Arrête, et considère
Que celui que tu fuis n'aspire qu'à te plaire.
Les sentiers où tu cours, hélas! sont peu frayés;
Les buissons épineux peuvent blesser tes pieds.
J'aurois causé tes maux! Ah! retarde ta fuite.
Fais grace à mon effroi: je te suivrai moins vite.
Regarde au moins l'amant épris de ta beauté.
Ce n'est point de ces monts un satyre effronté,
Un agreste habitant de cette agreste plaine,
Un pâtre plus hideux, que les chèvres qu'il mène.
Tu ne sais qui tu fuis, et qui court sur tes pas:
Si tu le connoissois, tu ne le fuirois pas.
Le souverain du ciel m'a donné la naissance:
Mille peuples fameux révèrent ma puissance.
Patare, qui long-temps fut le séjour des rois,
Et Delphes et Claros reconnoissent mes lois.
Je suis le dieu des vers; le Pinde est mon empire:
Je sais unir ma voix aux accords de la lyre;
Je prédis l'avenir, je connois le passé.
Nul au combat de l'arc ne m'avoit surpassé.
Il est pourtant, il est une flèche plus sûre
Dont mon cœur, long-temps libre, a senti la blessure.

Je connois les vertus des puissans végétaux;
Heureux de posséder l'art de guérir les maux,
Malheureux que l'amour soit un mal incurable,
Que mon art pour moi seul, ne soit pas secourable.
Tandis qu'il parle encor, la nymphe, à pas pressés,
Echappe à ses discours à demi prononcés,
Et de ses derniers mots, à peine au loin frappée,
N'entend que foiblement sa voix entrecoupée;
Avec plus de vitesse elle eut plus de beauté:
Sa grace s'embellit de sa légèreté.
Les zéphyrs amoureux, d'un aile frémissante,
Soulèvent les replis de sa robe flottante,
Et de son jeune sein découvrant les trésors,
Du dieu qui la poursuit irritent les transports.
Apollon, las de perdre une plainte frivole,
Précipite ses pas: il court moins qu'il ne vole.
Tel qu'on voit l'animal, compagnon des bergers,
Poursuivre avec ardeur un lièvre aux pieds légers,
Il s'élance sur lui, le presse, le menace,
Et, prêt à le saisir, semble mordre sa trace:
Le lièvre fugitif, déjà pris à demi,
Trompe, en se détournant, la dent de l'ennemi:
Tels sont les deux amans; l'un poursuit, l'autre évite;
L'espoir le rend léger, la peur la précipite.
Mais le dieu, sans relâche, attaché sur ses pas,
Enivré de desirs, étend déjà les bras;
Et le souffle léger de son haleine humide
Agite les cheveux de la nymphe timide.
Daphné tremble, et d'effroi tous ses sens sont surpris;
La fatigue et la crainte ont vaincu ses esprits;
Sa force l'abandonne; interdite, éperdue,
Vers les bords du Pénée elle tourne la vue:

Si les fleuves sont dieux, s'ils en ont le pouvoir,
Viens, ô mon père, accours, et vois mon désespoir;
Viens m'arracher des bras d'un amant téméraire.
O terre, engloutis-moi, la mort me sera chère,
Ou bien en les changeant, punis ces vains attraits,
Ces attraits dangereux qu'on aime et que je hais!
O prodige! à ces mots, ses membres s'engourdissent;
Ses cheveux sur sa tête en feuillages verdissent;
Ses bras tendus au ciel s'allongent en rameaux;
Ses pieds, jadis plus prompts que le vol des oiseaux,
S'attachent à la terre; une écorce naissante
Embrasse les contours de sa taille élégante;
Ses traits sont effacés; elle est un arbre enfin.
Apollon l'aime encore, il l'embrasse, et sa main
Sent palpiter un cœur sous l'écorce nouvelle.
Quand il n'a plus d'espoir, encor tendre et fidèle,
A ce bois qui lui reste, il imprime un baiser:
L'arbre rebelle encor semble s'y refuser.
Eh bien! puisque du ciel la volonté jalouse,
Dit-il, ne permet pas que tu sois mon épouse,
Sois mon arbre du moins! que ton feuillage heureux,
Décore mon carquois, couronne mes cheveux.
Dans ces jours solennels de triomphe et de fêtes
Où Rome étalera ses nombreuses conquêtes,
Tu seras des vainqueurs l'ornement et le prix;
Tes rameaux respectés des foudres ennemis,
Du palais des Césars protégeront l'entrée:
Et comme de mon front la jeunesse sacrée
Ne prouvera jamais les injures du temps,
Que ta feuille conserve un éternel printemps!
Il dit, et le laurier par un nouveau prodige,
Comme pour l'approuver, semble incliner sa tige.

De S. Ange.

## FABLES.

### La Mort et le Bucheron.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchoit à pas pesans,
Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin n'en pouvant plus d'efforts et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
Sa femme, ses enfans, les soldats, les impôts,
Le créancier, et la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée,
Il appelle la mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère.
Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes;
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

La Fontaine.

### Le Chêne et le Roseau.

Le chêne un jour dit au Roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau;
Le moindre vent qui d'aventure

Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon : tout me semble zéphir.
Encor, si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrois de l'orage :
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords du royaume du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel : mais quittez ce souci;
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables :
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le nord eût portés jusque là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie;
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

*Le même.*

### L'Oiseau blessé d'une Flèche.

Mortellement atteint d'une flèche empeunée,
Un oiseau déploroit sa triste destinée;
Et disoit, en souffrant un surcroît de douleur :
Faut-il contribuer à son propre malheur !
Cruels humains !.. vous tirez de nos aîles
De quoi faire voler ces machines mortelles !
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre,
Des enfans de Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

*Le même.*

### Le Renard et les Raisins.

Certain renard gascon, d'autres disent Normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille :
Le galant en eût fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvoit atteindre :
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

*Le même.*

### Les Loups et les Brebis.

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque les brebis.
C'étoit apparemment le bien des deux partis :
Car si les loups mangeoient mainte bête égarée,

Les bergers de leur peau se faisoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages :
Ils ne pouvoient jouir, qu'en tremblant, de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des ôtages ;
Les loups, leurs louveteaux; et les brebis, leurs chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats
Se virent loups parfaits, et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étoient pas,
Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avoient averti leurs gens secrètement.
Les chiens, qui, sur leur foi, reposoient sûrement,
Furent étranglés en dormant.
Cela fut sitôt fait, qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux, un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi ;
J'en conviens : mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi ?

*Le même.*

## L'Imagination et le Bonheur.

L'Imagination amante du Bonheur,
Sans cesse le désire et sans cesse l'appelle :

Mais sur elle il exerce une extrême rigueur,
Et fait pour ses desirs, il est peu fait pour elle.
Dans sa tendre jeunesse elle alla le chercher
Jusque dans l'amoureux empire ;
Mais lorsque du bonheur elle crut s'approcher,
Les soupçons, le cruel martyre,
La délicatesse encor pire,
Soudain à ses transports le vinrent arracher.
Dans un âge plus mûr, du même objet charmée,
Au palais de l'ambition
Elle crut satisfaire encor sa passion ;
Mais elle n'y trouva qu'une ombre, une fumée,
Fantôme du bonheur et pure illusion.
Enfin dans le pays qu'habite la richesse,
Séjour agréable et charmant,
Elle va demander son fugitif amant :
Elle y vit l'abondance, elle y vit la mollesse,
Avec le plaisir enchanteur ;
Il n'y manquoit que le bonheur.
La voilà donc encor qui cherche et se promène :
Lasse des grands chemins, elle trouve à l'écart
Un sentier peu battu qu'on découvroit à peine.
Une beauté simple et sans art
Du lieu presque désert étoit la souveraine ;
C'étoit la piété. Là, notre amante en pleurs
Lui raconta son aventure :
Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs ;
Vous verrez le bonheur, c'est moi qui vous l'assure,
Lui dit la fille sainte, il faut pour l'attirer
Demeurer avec moi, s'il se peut, sans attendre ;
Sans le chercher au moins, sans trop le désirer ;
Il arrive aussitôt qu'on cesse d'y prétendre,

Ou que dans sa recherche on sait se modérer.
L'imagination à l'avis sut se rendre,
Le bonheur vint sans différer.

*La Paisière, attribuée à M^lle. Bernard.*

## Mercure et les Ombres.

Mercure conduisoit quatre ombres aux enfers.
Comptons-les : une jeune fille,
*Item* un père de famille,
Plus un héros, enfin un grand faiseur de vers.
Allant de compagnie, au gré du caducée,
Ils s'entretenoient en chemin.
Hélas, dit l'ombre fille, en pleurant son destin,
Que l'on me plaint là-haut ! je lis dans la pensée
De mon amant ; il mourra de chagrin.
Il me l'a dit cent fois, du ton qui se fait croire,
Que loin de moi, le jour ne lui seroit de rien.
Quel amour ! chaque instant en serroit le lien.
M'aimer, me plaire, étoient son plaisir et sa gloire.
S'il ne meurt, je me promets bien
De revivre dans sa mémoire.
Pour moi, dit l'ombre père, il me reste là-haut
Des enfans bien nés, une femme
Ils m'aimoient tous du meilleur de leur ame.
Je suis sûr qu'à présent on pleure comme il faut.
Ils me regretteront long-temps sur ma parole ;
Les pauvres gens ! que le ciel les console.
L'ombre héros disoit : eh ! qu'êtes-vous vraiment,
Près d'un mort comme moi par cent combats célèbre ?
Je m'assure qu'en ce moment

Les cris des peuples font mon oraison funèbre.
Mon nom ne mourra point ; du Gange jusqu'à l'Ebre,
D'âge en âge il ira semer l'étonnement.
Croirai-je que quelqu'autre espère
De vivre autant que moi ? Moi, dit le fier rimeur ;
Qu'est-ce qu'Achille auprès d'Homère ?
On me lira par-tout ; on m'apprendra par cœur.
Dieu sait comme à présent le monde me regrette.
Vous vous trompez, héros, père, amante, poëte,
Leur dit le Dieu. Toi, la belle aux doux yeux,
Ton amant consolé près d'une autre s'engage ;
Toi, père, tes enfans chifrant à qui mieux mieux,
Calculent tous tes biens, travaillent au partage ;
Ta femme les chicane ; et de toi, pas un mot :
Chacun ne songe qu'à son lot.
Quant à toi, général d'armée,
On a nommé ton successeur.
C'est le héros du jour ; déjà la renommée
Le met bien au-dessus de son prédécesseur :
Et vous, monsieur l'auteur, qui ne pouviez comprendre
Que de vous on pût se passer,
La mort, disent-ils tous, a bien fait de vous prendre ;
Vous commenciez fort à baisser.
Ces ombres se trompoient ; nous faisons même faute.
Aux morts comme aux absens nul ne prend intérêt.
Nous laissons en mourant le monde comme il est.
Compter sur des regrets, c'est compter sans son hôte.

La Motte.

## Le Portrait.

De se faire tirer certain homme eut envie.
Chacun veut être peint nne fois en sa vie.
L'amour-propre de son métier
Est ami des portraits : cet art qui nous copie
Semble aussi nous multiplier.
Ce n'est pas là notre nnique folie.
Le portrait achevé, notre homme veut avoir
L'avis de ses amis, gens experts en peinture.
Regardez, il s'agit de voir
Si je suis attrapé, si c'est là ma fignre.
Bon, dit l'un, on vous a fait noir ;
Vous êtes blanc. Cette bouche grimace,
Dit un autre ; ce nez n'est pas bien à sa place,
Reprend un tiers : je voudrois bien savoir
Si vous avez les yeux si petits et si sombres ?
Et puis en vérité que servent-là ces ombres ?
Ce n'est point vous enfin ; il faut tout retoucher.
Le peintre en vain s'écrie ; il a beau se fâcher
Sur cet arrêt, il faut qu'il recommence.
Il travaille, fait mieux, réussit à son choix,
Et gageroit tout sou bien cette fois
Pour la parfaite ressemblance.
Les connoisseurs assemblés de nouveau,
Condamnent encor tout l'ouvrage.
On vous allonge le visage ;
On vous creuse la joue : on vous ride la peau :
Vous êtes là laid et sexagén
Et flatterie à part, vous êtes jeune et beau.
Eh bien, leur dit le peintre, il faut encor refaire ;
Je m'engage à vous satisfaire,

On j'y brûlerai mon pinceau.
Les connoisseurs partis, le peintre dit à l'homme,
Vos amis, de leur nom il faut que je les nomme,
Ne sont que de francs ignorans;
Et si vous le voulez, demain je les y prends.
D'un semblable tableau je laisserai la tête,
Vous mettrez la vôtre en son lieu :
Qu'ils reviennent demain, l'affaire sera prête.
J'y consens, dit notre homme; à demain donc; adieu.
La troupe des experts le lendemain s'assemble;
Le peintre leur montrant le portrait d'un peu loin,
Cela vous plaît-il mieux? dites, que vous en semble?
Du moins j'ai retouché la tête avec grand soin.
Pourquoi nous rappeler, disent-ils? Quel besoin
De nous montrer encore cette ébauche?
S'il faut parler de bonne foi,
Ce n'est point du tout lui, vous l'avez pris à gauche:
Vous vous trompez, messieurs, dit la tête; c'est moi.

*Le même.*

## Le vieux Poirier et le jeune Abricotier.

Au beau milieu de février,
Un jeune abricotier, que paroit déjà Flore,
Insultoit follement à certain vieux poirier
Que nulles fleurs n'ornoient encore....
Elles viendront quand il faudra :
Les tiennes, mon enfant, s'empressent trop d'éclore,
Et tant de gloire te perdra....
Bon! bon! on en dira tout ce que l'on voudra,
Je n'en chéris pas moins l'éclat qui me décore.

Cet éclat-là ne dura pas.
L'hiver, qui paroissoit faire grace à la terre,
Pour lui renouveler une cruelle guerre,
Tout à coup revint sur ses pas:
Adieu les fleurs, adieu l'empire
De notre abricotier, joyeux à contre-temps;
Et ce que j'y trouve de pire,
Adieu les fruits en même temps.

D'une trop brillante jeunesse
L'éclat prématuré doit blesser la raison:
Tant de fleurs qui d'abord paroissent à foison,
Tiennent rarement leur promesse:
Tout doit venir dans sa saison.

*Pesselier.*

## Les deux Potiers.

Certain potier blâmoit l'ouvrage
D'un potier son voisin, et disoit que ses pots
Mal tournés ne seroient achetés que des sots,
Qu'il n'en étoit encor qu'à son apprentissage;
Les uns étoient trop grands, les autres trop petits.
Celui-ci répartit: halte-là, mon confrère;
Mes pots n'ont qu'un défaut, mais qui doit vous déplaire,
C'est que de votre moule ils ne sont point sortis.

*Richer.*

## Le Livre de la Raison.

Lorsque le ciel, prodigue en ses présens,
Combla de biens tant d'êtres différens,
Ouvrages merveilleux de son pouvoir suprême,
De Jupiter l'homme reçut, dit-on,
Un livre écrit par Minerve elle-même,
Ayant pour titre *la Raison.*
Ce livre ouvert aux yeux de tous les sages
Les devoit tous conduire à la vertu,
Mais d'aucun d'eux il ne fut entendu
Quoiqu'il contint les leçons les plus sages.
L'enfance y vit des mots et rien de plus,
La jeunesse beaucoup d'abus,
L'âge suivant des regrets superflus,
Et la vieillesse en déchira les pages.

L'abbé Aubert.

## l'Enfant et la Poupée.

Dans une foire un jeune enfant
Promené par sa gouvernante,
Contemploit d'un œil dévorant
Maints beaux colifichets; tout lui plaît, tout le tente;
Il veut polichinel, ensuite un porteur d'eau,
Et puis il n'en veut plus. Voulez-vous une épée?
Ah! oui, mais non; j'aime mieux ce berceau:
Il l'eût pris sans une poupée
Qui le séduisit de nouveau.
On la lui donne; en sautant il l'emporte.

Chez la maman le voilà de retour :
Aux gens du logis tour à tour
Il fait baiser l'objet qui d'aise le transporte ;
Depuis le matin jusqu'au soir
De chambre en chambre il la promène ;
S'il faut aller coucher, il la quitte avec peine,
Et s'endort en pleurant dans les bras de l'espoir ;
En dormant il en rêve ; et le jour lui ramène
Sa mimi ; qu'on l'apporte, eh vite ! il veut la voir.
Pendant près de huit jours, avec exactitude,
Fanfan joue avec sa catin.
Il paroissoit content ; mais le petit coquin
De la possession se fit une habitude.
L'habitude et le froid se tiennent par la main :
Le froid donc s'ensuivit ; et le dégoût enfin.

Combien de belles sont trompées !
Combien de volages amans !
Hommes vous êtes des enfans ;
Femmes vous êtes des poupées.

Vadé.

### Le sommeil du tyran.

Sous ses lambris dorés, un tyran détesté
Dormoit, en apparence, avec tranquillité.
Le sommeil, dit quelqu'un, est-il fait pour le crime ?
Eh quoi ! le ciel épargne sa victime.
Imprudent ! au bruit que tu fais ;
Dit un fakir, tremble qu'il ne s'éveille ;
Le ciel permet que le méchant sommeille
Pour que le sage ait des momens de paix.

Bret.

### L'Araignée et le Ver a soie.

« Quoi, toujours un maudit balai
« Emportera tout mon ouvrage ?
« Et jamais je n'acheverai....
« Ah ! cette fois je perds courage.
« Imbéciles humains ! mais vous n'y songez pas :
« De la rivale de Pallas,
« Barbares, vous brisez la trame inimitable,
« Et d'un vermisseau méprisable.
« Vous recherchez le fil mille fois plus grossier ?
« Pour encourager l'ouvrier,
« Vous vous chargez de sa dépense ;
« Vous le logez avec magnificence » ;
Ainsi notre fileuse exhaloit son courroux.
Un vermisseau voisin reprit d'un ton plus doux :
« Dame Arachné, pourquoi vous échauffer la bile ?
« Eh ! de grace modérez-vous :
« Oui, de par tous les dieux, vous êtes fort habile ;
« Votre ouvrage est fort beau, mais il est inutile ».

Boisard.

### Le père et ses deux fils.

Un sage campagnard avoit deux jeunes fils :
Tous deux étoient jumeaux, bien faits et bien appris ;
Tous deux faisoient pourtant le malheur de leur père ;
Leurs penchans et leur caractère
A ceux du bon vieillard étoient mal assortis.
Ils vouloient quitter le pays,
Et, fuyant les travaux champêtres,
Abandonner le toit de leurs ancêtres,

Pour chercher fortune à la cour :
Ne doutant pas d'y voir un jour
Avec éclat leur famille établie.
Le vieillard sentoit la folie
Et les dangers d'un tel projet.
Le bonheur de ses fils étoit son seul objet.
Et ce bonheur, il avoit la sagesse
De le placer, non pas dans la richesse,
Mais dans la médiocrité
Et la vertu qui marche à son côté.
Mes enfans, leur dit-il, je suis près de mon terme :
Si je n'y touchois pas, je parlerois plus ferme
Et saurois me servir de mon autorité;
Mais je sais qu'à mon âge on ne se fait plus craindre :
Je ne prétends pas vous contraindre,
Et je vous laisse en liberté;
Mais avant de vous voir commencer ce voyage
Dont vous avez l'esprit gâté,
Je veux avec simplicité
Vous faire un conte où vous verrez l'image
De votre erreur et de la vérité.
J'étois à peu près de votre âge
Quand mon père me l'a conté.

Du sein de la même colline
On voyoit jaillir deux ruisseaux :
Mêmes eaux et même origine,
En tout ils naquirent égaux;
Mais tous deux n'eurent pas égale destinée :
L'un parmi de simples hameaux
Suivit sa route fortunée.
Il serpentoit autour de ces rians vergers

Où sur le soir s'assemblent les bergers ;
Il engraissoit leurs pâturages,
Il égayoit leurs paysages,
Il arrosoit leurs potagers,
Il servoit à tous leurs usages :
Aussi fut-il sacré pour eux.
Jamais une main téméraire
N'osa gêner son cours heureux,
Ni jamais une onde étrangère,
Croisant sa paisible carrière,
Ne vint se mêler à ses flots ;
Et jusqu'au terme de sa course
Toujours il conserva ses eaux
Aussi pures que dans leur source.
L'autre ruisseau n'eut pas un semblable destin.
Au lieu de se fixer dans ce champêtre asile,
Il voulut aller à la ville :
Que de peines, de maux l'attendoient en chemin !
Un satrape orgueilleux le retint dans ses chaînes
Et l'enferma dans ses domaines.
Il y fit l'ornement d'un superbe jardin
Où, du fond d'un riche bassin,
Environné de dorures, de marbres,
Il s'élançoit jusqu'au faîte des arbres ;
En cet état il charmoit tous les yeux.
Mais l'honneur d'attirer les regards curieux
Lui coûta plus cher qu'on ne pense :
Il sentit resserrer ses eaux
Dans d'obscurs souterrains que l'art et la dépense
Avoient transformés en canaux.
On arrêtoit, on détournoit sa marche,
On le menoit à volonté,

Il n'avoit plus ni nom, ni liberté :
Tantôt resserré sous une arche,
En cascade précipité,
En réservoir violenté :
Le pis est qu'au sortir de ce lieu de délices,
(Pour le satrape, et non pour lui)
On l'enferma dans un étui
Que salissoient les immondices
De ce palais témoin de ses supplices :
Ce fut là que finit son cours ;
Et c'est ainsi que le bon pédagogue,
La larme à l'œil, termina son discours. »

L'un des enfans, touché de l'apologue,
Se reconnut, se fixa pour toujours
Dans la demeure de ses pères ;
L'autre en divers climats, à différentes cours,
S'en fut chercher des biens imaginaires :
Qu'arriva-t-il ? Les deux jumeaux
Eurent le sort des deux ruisseaux.

Le Duc de Nivernois.

## La Coquette et l'Abeille.

Chloé, jeune, jolie, et surtout fort coquette,
Tous les matins, en se levant,
Se mettoit au travail, j'entends à sa toilette ;
Et là, souriant, minaudant,
Elle disoit à son cher confident :
Les peines, les plaisirs, les projets de son ame.
Une abeille étourdie arrive en bourdonnant ;
Au secours ! au secours ! crie aussitôt la dame :

Venez, Lise, Marton, accourez promptement,
Chassez ce monstre ailé. Le monstre insolemment
Aux lèvres de Chloé se pose
Chloé s'évanouit, et Marton en fureur
Saisit l'abeille et se dispose
A l'écraser. « Hélas ! lui dit avec douceur
L'insecte malheureux, pardonnez mon erreur :
La bouche de Chloé me sembloit une rose,
Et j'ai cru... » Ce seul mot à Chloé rend ses sens :
« Faisons grace, dit-elle, à son aveu sincère ;
D'ailleurs sa piqûre est légère ;
Depuis qu'elle te parle à peine je la sens. »

Que ne fait-on passer avec un peu d'encens !

Florian.

## Le Jardinier et son Maitre.

Un honnête bourgeois possédoit un terrain,
Où maison, potager, bosquet, verger, parterre,
Se trouvoient renfermés ; c'étoit tout son butin,
Son château, ses bois et sa terre :
Jugez s'il étoit occupé
D'y mettre l'agrément, d'y semer l'abondance.
Le premier alla bien ; sur l'autre il fut trompé,
Tout y frustra son espérance.
L'ensemble offroit aux yeux un spectacle charmant ;
D'arbres taillés à point longue et superbe file,
Immense potager, bosquet fort élégant,
Maison de belle forme, à gentil péristyle,
Parterre d'un dessin léger, neuf et galant,
Cascade contenant des bassins plus de mille ;

Mais rien à mettre sous la dent :
Ce point manquoit tout net, et ce point est utile ;
Sans lui tout le reste n'est rien.
Notre homme le comprit fort bien ;
Au milieu de son luxe il sentit le malaise,
Et voulut sur ce chef avoir un entretien
Avec son vieux jardinier Blaise.
Ecoutez, « lui dit-il, pourquoi d'un potager
Si bien ensemencé, si vaste,
Ne puis-je avoir de quoi manger ?
De celui du voisin le mien est le contraste,
Et tout va même train. Voyez ces arbrisseaux,
Au lieu de profiter, voilà qu'ils dépérissent.
D'où vient que ces fleurs se flétrissent ?
Quel sort afflige mon enclos ? »
« Puisque vous l'ignorez, je vais vous en instruire,
Reprit l'homme au rateau. Vous avez fait construire
Tous ces maudits bassins l'un sur l'autre perchés :
C'est ce chef-d'œuvre-là que vous nommez cascade,
Et dont vos yeux sont entichés,
Qui rend tout votre enclos malade.
La source qui vient de la haut,
Pour rafraîchir le tout, seroit bien assez forte ;
Mais vos bassins reçoivent l'eau,
Un bassin prend sa part, au suivant il en porte,
Ils s'en emplissent tous, et foi de jardinier,
Avant qu'ils se la soient passé de l'un à l'autre,
Il ne reste rien au dernier.
Ce dernier, pourtant, c'est le vôtre,
C'est l'unique du moins où je saurois puiser :
Comment, en bonne conscience,
Voulez-vous qu'on puisse arroser ?

Aussi tout meurt, tout sèche, et j'y perds ma science.
Détruisez ce bel ornement,
Culbutez ces bassins, souffrez qu'on les déniche;
Vous verrez votre enclos reprendre un air vivant
Il sera moins brillant, mais il sera plus riche.
Commençons par avoir du pain,
Et foin de la magnificence,
Qui nous fera mourir de faim,
Sous les dehors de l'opulence. »
Blaise raisonnoit bien, et son maître le crut;
La cascade sauta. Bientôt on s'aperçut
Que Blaise avoit fait un miracle.

La source est le tribut de plus d'une province;
La cascade dépeint financiers et traitans,
Et le dernier bassin, c'est le coffre du prince.

Le Chevalier de Lisle.

## Le Merle et le Ver luisant.

Pendant une nuit assez sombre,
Tout fier de son étoile, un jeune ver luisant
Se pavanoit dans l'épaisseur de l'ombre,
Et s'enivroit d'orgueil en se considérant.
Sur ce globe où chacun m'admire avec justice,
Je ne vois rien, dit-il, de comparable à moi :
Des insectes je suis le roi;
Et qui d'entre eux pourroit entrer en lice,
Quand mon empire est si bien affermi?
Est-ce l'active abeille, ou la sombre fourmi?
Ces orbes éclatans qui versent la lumière,

Pour briller empruntent mes feux ;
Et l'astre qu'adore la terre,
N'est que le ver luisant des cieux.»
Comme il parloit, d'une branche voisine,
Un merle fond soudain, et gobe l'orgueilleux.
Ton éclat cause ta ruine,
Pauvre insecte !.... moins lumineux,
Tu pouvois vivre, enseveli sous l'herbe :
Que je te plains d'être né si superbe !
L'obscurité t'eût rendu plus heureux.

*Dorat.*

## STANCES.

### Conseils a Thémire.

Songez bien que l'amour sait feindre ;
Redoutez un sage berger :
On n'est que plus près du danger,
Quand on croit n'avoir rien à craindre.

Je voyois sans être inquiète,
Daphnis m'aborder quelquefois :
Il me trouvoit seulette au bois,
Sans me conter jamais fleurette.

« D'aimer on doit bien se défendre, »
Me disoit-il, dans ses chansons :
Mais il formoit de si beaux sons,
Qu'on s'attendrissoit à l'entendre.

Je me croyois si raisonnable,
En l'écoutant sur le gazon.
Quel ouvrage de la raison
D'écouter un berger aimable!

Sans dessein, sans inquiétude,
Chaque jour j'aimois à le voir:
Bientôt, sans m'en apercevoir,
Je perdis toute autre habitude.

L'enchanteur! quelle adresse extrême
Il employoit pour me charmer!
Croiroit-on qu'on se fait aimer,
En ne disant point: je vous aime?

Si je chantois dans le bocage;
Pour m'écouter, il s'arrêtoit;
Une autre bergère chantoit;
Il s'en retournoit au village.

Des amans me peignant l'ivresse,
Il m'entretenoit tout un jour.
C'étoit pour condamner l'amour:
Mais c'étoit en parler sans cesse.

Qu'amour séduit avec adresse!
Comme il sait déguiser son feu!
Jusqu'au mal qu'on dit de ce dieu,
Tout est un piége qu'il nous dresse.

Daphnis enfin sut me contraindre
A partager sa tendre ardeur;
Je sentis qu'il avoit mon cœur,
Quand je commençai de le craindre.

Mouctif.

## Les Regrets.

Le sombre hiver va disparoître ;
Le printemps sourit à nos vœux ;
Mais le printemps ne semble naître
Que pour les cœurs qui sont heureux.

Le mien que la douleur accable
Voit tous les objets s'obscurcir,
Et quand la nature est aimable,
Je perds le pouvoir d'en jouir.

Je ne vois plus ce que j'adore ;
Je n'ai plus de droits au plaisir,
Pour les autres tout semble éclore,
Et pour moi tout semble finir.

Les souvenirs errent en foule
Autour de mon cœur abattu,
Et chaque moment qui s'écoule
Me rappelle un plaisir perdu.

Que m'importe que le temps fuie ?
Heures dont je crains la lenteur,
Vous pouvez emporter ma vie ;
Vous n'annoncez plus mon bonheur.

Je n'ai plus la douce pensée
Qui s'offroit à moi le matin,
Et qui vers le soir retracée
M'entretenoit du lendemain.

Mon œil voit reverdir la cime
Des arbres de ce beau vallon,
Et de l'oiseau qui se ranime
J'entends la première chanson.

Ah ! c'est vers ce temps que Thémire
A mes yeux parut autrefois ;
C'est là que je la vis sourire ;
C'est là que j'entendis sa voix :

Sa voix qui, sous le frais ombrage
Où je l'écoutois à genoux,
Rassembloit autour du bocage
Les oiseaux charmés et jaloux.

Les témoins, la crainte et l'envie,
Combattoient souvent nos desirs ;
Mais sous l'œil de la jalousie
L'amour sent croître ses plaisirs.

Beaux soirs d'été, charmante veille,
Où je saisissois au hasard
Un baiser, un mot à l'oreille,
Un soupir, un geste, un regard!

Que de fois, dans cet art instruite,
Thémire au milieu des jaloux,
Jeta dans des discours sans suite
Le mot, signal du rendez-vous !

O comment remplacer l'ivresse
Que l'amour répand dans ses jeux ?
Non, la gloire, autre enchanteresse,
N'a point d'instans si précieux.

Du soin d'une vaine mémoire
Pourquoi voudrois-je me remplir ?
Pourquoi voudrois-je de la gloire,
Quand je n'ai plus à qui l'offrir ?

Les arts dont la pompe éclatante
A mes yeux vient se déployer,
Me rappellent à mon amante,
Loin de me la faire oublier !

A ce spectacle où l'harmonie
A tous nos sens donne la loi,
Je dis, « celle qui m'est ravie
Chantoit mieux et chantoit pour moi».

Dans le temple de Melpomène
Je songe qu'en nos jours heureux,
Nos cœurs retrouvoient sur la scène
Tout ce qu'ils sentoient encor mieux.

Souvent un trouble involontaire
Me dit que je ne suis pas loin
De cette retraite si chère,
Qui nous recevoit sans témoin.

Souvent elle ne put se rendre
Au lieu qui dut nous réunir.
Que ne puis-je encore l'attendre,
Dût-elle encor ne pas venir ?

Mon ame aujourd'hui solitaire,
Sans objet comme sans desir,
S'égare et cherche à se distraire
Dans les songes de l'avenir.

Tel, quand la neige est sur la plaine ;
L'oiseau n'osant plus la raser,
Voltige d'une aile incertaine,
Sans savoir où se reposer.

Je m'aperçois que sans contrainte,
Mon cœur pour tromper son ennui,
Se permet une longue plainte
Qui ne vent occuper que lui.

Mais qu'importe qu'on s'intéresse
Aux maux qu'on ne peut soulager !
Je veux épancher ma tristesse,
Et non la faire partager.

Que dis-je ? hélas ! je me repose
Sur ces désolans souvenirs.
Ce sentiment est quelque chose ;
C'est le dernier de mes plaisirs.

Un jour quand la froide vieillesse
Viendra retrancher mes erreurs,
Peut-être que de la tendresse
Je regretterai les douleurs.

Alors à cet âge où s'efface
L'illusion de nos beaux jours,
Je veux dans ces vers que je trace,
Retrouver encor mes amours.

La Harpe.

## Sur le Nouvel An.

L'astre qni partage les jours
Et qui nous prête sa lumière,
Vient de terminer sa carrière
Et commencer un nouveau cours.

Avec une vitesse extrême
Nous avons vn cet an passer.
Nous verrons s'écouler de même
Celui qui le va remplacer.

Tout finit, tout est sans remède
Aux lois dn temps assnjetti :
Et par l'instant qni lui snccède
Chaque instant est anéanti.

La plus brillante des journées
Passe pour ne plus revenir.
La plns fertile des années
N'a commencé que pour finir.

La même loi par-tont suivie,
Nons soumet tous an même sort.
Le premier moment de la vie
Est le premier pas vers la mort.

Ponrquoi donc en si pen d'espace,
De tant de soins m'embarrasser ?
Pourquoi perdre le jonr qui passe
Ponr un antre qui doit passer ?

Si tel est le destin des hommes
Qu'un instant peut le voir finir,
Vivons pour l'instant où nous sommes
Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est vraiment déplorable,
Qui, de la fortune amoureux,
Se rend lui-même misérable
En travaillant pour être heureux.

Dans des illusions flatteuses
Il consume ses plus beaux ans.
A des espérances dontenses
Il immole les biens présens.

Insensés ! votre ame se livre
A de tumultueux projets :
Vous mourez sans avoir jamais
Pu trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a séduits
Je ne prétends pas me repaître.
Ma vie est l'instant où je suis,
Et non l'instant où je dois être.

Ne laissons point évanouir
Des biens mis en notre puissance ;
Et que l'attente d'en jouir
N'étouffe point leur jouissance.

Le moment passé n'est plus rien ;
L'avenir peut ne jamais être.
Le présent est l'unique bien
Dont l'homme soit vraiment le maître.

J.-B. Rousseau.

## Sur l'Opéra.

J'ai vu le soleil et la lune
Qui tenoient des discours en l'air :
J'ai vu le terrible Neptune
Sortir tout frisé de la mer.

J'ai vu l'aimable Cythérée,
An doux regard, au teint fleuri,
Dans une machine entourrée
D'amours natifs de Chambéri.

J'ai vu le maître du tonnerre,
Attentif au coup de sifflet,
Pour lancer ses feux sur la terre
Attendre l'ordre d'un valet.

J'ai vu du ténébreux empire
Accourir, avec un pétard,
Cinquante lutins pour détruire
Un palais de papier brouillard,

J'ai vu des dragons fort traitables
Montrer les dents sans offenser ;
J'ai vu des poignards admirables
Tuer les gens sans les blesser.

J'ai vu l'amant d'une bergère,
Lorsqu'elle dormoit dans un bois,
Prescrire aux oiseaux de se taire,
Et lui, chanter à pleine voix.

J'ai vu des guerriers en alarmes,
Les bras croisés et le corps droit,
Crier cent fois : courons aux armes,
Et ne point sortir de l'endroit.

J'ai vu, ce qu'on ne pourra croire,
Des tritons, animaux marins,
Pour danser, troquer leurs nageoires
Contre une paire d'escarpins.

Dans des chaconnes et gavotes,
J'ai vu des fleuves santillans ;
J'ai vu danser deux matelotes,
Trois jeux, six plaisirs et deux vents.

Dans le char de monsieur son père,
J'ai vu Phaéton tout tremblant
Mettre en cendre la terre entière,
Avec des rayons de fer-blanc.

J'ai vu Roland, dans sa colère,
Employer l'effort de son bras,
Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y tenoient pas.

J'ai vu souvent une furie
Qui s'humanisoit volontiers ;
J'ai vu des faiseurs de magie
Qui n'étoient pas de grands sorciers.

J'ai vu des ombres très-palpables
Se trémousser aux bords du Styx ;
J'ai vu l'enfer et tous les diables
A quinze pieds du paradis.

J'ai vu Diane en exercice
Courir le cerf avec ardeur :
J'ai vu derrière la coulisse
Le gibier courir le chasseur.

Pannard.

## Le Bonheur de la Solitude.

Dans cette aimable solitude
Sous l'ombrage de ces ormeaux,
Exempt de soins, d'inquiétude,
Mes jours s'écoulent en repos.

Jouissant enfin de moi-même,
Ne formant plus de vains désirs,
J'éprouve que le bien suprême
C'est la paix et non les plaisirs.

Ici rien ne manque à ma vie,
Mes fruits sont doux, mon lait est pur,
Sous mes pieds la terre est fleurie,
Le ciel sur ma tête est d'azur.

Si quelquefois un noir orage
Me cause un moment de frayeur,
Elle passe avec le nuage,
L'arc-en-ciel me rend mon bonheur.

Dans le monde où tout inquiète,
L'homme est en proie à la douleur ;
A peine est-il dans la retraite,
Que le calme naît dans son cœur.

De même cette onde en furie
Court dans ces rocs en bouillonnant :
Dès qu'elle arrive à ma prairie,
Elle serpente doucement.

*Florian.*

## A MADAME LA DAUPHINE, INFANTE D'ESPAGNE.

Souvent la plus belle princesse
Languit dans l'âge du bonheur ;
L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe et n'intéresse,
Laisse un vide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand roi s'étonne,
Entouré de sujets soumis,
Que tout l'éclat de sa couronne
Jamais en secret ne lui donne
Ce bonheur qu'elle avoit promis.

On croiroit que le jeu console :
Mais l'ennui vient à pas comptés,
A la table d'un cavagnole,
S'asseoir entre des Majestés.

On fait tristement grande chère,
Sans dire et sans écouter rien,
Tandis que l'hébété vulgaire
Vous assiége, vous considère
Et croit voir le souverain bien.

Le lendemain quand l'hémisphère
Est brûlé des feux du soleil,

On s'arrache aux bras dn sommeil,
Sans savoir ce qne l'on va faire.

De soi-même pen satisfait,
On veut du monde ; il embarrasse :
Le plaisir fnit ; le jour s e passe,
Sans savoir ce qne l'on a fait.

O temps, ô perte irréparable !
Quel est l'instant où nous vivons !
Quoi la vie est si peu durable
Et les jours paroîtroient si longs !

Princesse an-dessns de votre âge,
De deux cours auguste ornement,
Vous employez utilement
Ce temps qni si rapidement
Trompe la jennesse volage.

Vous cultivez l'esprit charmant
Qne vous a donné la nature :
Les réflexions, la lecture,
En font le solide aliment,
Et son usage est sa parure.

S'occuper c'est savoir jouir ;
L'oisiveté pèse et tourmente,
L'ame est un feu qu'il fant nourrir,
Et qui s'éteint, s'il ne s'augmente.

Voltaire.

### A LA MÉLANCOLIE.

Aliment et poison d'une ame trop sensible,
Toi, sans qui le bonheur me seroit impossible,
Tendre mélancolie ! ah ! viens me consoler,
Viens calmer les tourmens de ma sombre retraite,
Et mêle une douceur secrète
A ces pleurs que je sens couler.

Loin de moi, vains plaisirs que le monde idolâtre :
Ces rires insensés, cette gaîté folâtre,
Semblent braver ma peine, et ne font que l'aigrir.
J'aime mieux mes soupirs, ma tristesse, mes larmes :
Ma langueur a pour moi des charmes ;
Je souffre.... et ne veux point guérir.

Fidèles au malheur, comme à la solitude,
Nourrissez de mon cœur la longue inquiétude,
Souvenirs qui touchez, même en nous déchirant ;
Que je dise à ma dernière heure :
« On me plaint ; on m'aime, on me pleure ! »
Que je sourie en expirant !

Collin-Harleville.

# ROMANCES.

## Amours infortunées de Gabrielle de Vergy et de Raoul de Coucy.

Hélas ! qui pourra jamais croire
L'amour de Raoul de Coucy ?
Hélas ! qui ne plaindra l'histoire
De Gabrielle de Vergy ?
Tous deux s'aimèrent dès l'enfance :
Mais le sort injuste et jaloux
L'avoit mise sous la puissance
D'un cruel et barbare époux.

Fayel, époux de Gabrielle,
Tourmenté de jaloux soupçons,
Avoit enfermé cette belle
Dans les plus affreuses prisons.
Tout amant étoit redoutable ;
Mais surtout Coucy l'alarmoit :
Et Gabrielle fut coupable,
Dès qu'il sut que Coucy l'aimoit.

Elle employoit en vain les larmes
Pour parvenir à le calmer :
Ni sa jeunesse ni ses charmes,
Rien ne pouvoit le désarmer.
« Quel est mon crime ? disoit-elle ;
L'innocence devroit toucher :
Je suis et je serai fidèle,
Qu'avez-vous à me reprocher » ?

« Partage les maux que j'endure,
Répondoit l'inflexible époux :
J'ai tout appris. Crois-tu, parjure,
Eviter un juste courroux ?
Coucy n'a que trop su te plaire ;
Et bientôt je m'en vengerai :
Son nom allume ma colère ;
Mais dans son sang je l'éteindrai ».

Cependant Coucy, le modèle
Des vrais et des parfaits amans,
Avoit appris que Gabrielle
Souffroit les plus cruels tourmens,
Par un effort que l'amour même
N'approuva pas, sans en frémir,
Des lieux qu'habite ce qu'il aime
Il résolut de se bannir.

« Je vais, dit-il, par mon absence,
Calmer le barbare Fayel ;
Je quitte pour jamais la France.
Ah ! que ce départ est cruel !
N'importe, je me sacrifie
Au cher objet de mes amours ;
Trop heureux en perdant la vie
Si je conserve ses beaux jours !

Il part, et va joindre l'armée
Dans les pays les plus lointains ;
Elle étoit alors occupée
A combattre les Sarrasins.
Il se met d'abord à la tête
De deux cents chevaliers choisis ;

Avec leur secours il arrête
Tous les efforts des ennemis.

L'amour, le désespoir, la rage
Tour à tour animant son cœur,
Redoubloient encor son courage;
Enfin il revenoit vainqueur,
Quand d'une blessure cruelle
Il se sent déchirer le flanc:
Frappé d'une atteinte mortelle,
Il tombe baigné dans son sang.

Alors, sentant sa fin prochaine,
Il demande son écuyer;
D'une main qu'il conduit à peine
Il écrit sur son bonclier.
Monlac arrive tout en larmes:
« Ne plains, point dit-il, mon destin:
« Plains plutôt celle dont les charmes
« N'ont pu fléchir un inhumain.

« Tu connois mon amour extrême,
« Pour m'obéir c'en est assez.
« Porte mon cœur à ce que j'aime
« Avec ces mots que j'ai tracés.
« Je remets ce soin à ton zèle... ».
Il expire et prononce encor
Le nom chéri de Gabrielle
Jusque dans les bras de la mort.

Victime de l'obéissance,
Monlac ayant exécuté,

D'un maître adoré dès l'enfance,
La triste et tendre volonté,
S'embarque à l'instant pour la France :
Il arrive près du château
Du tyran qui sous sa puissance
Renfermoit l'objet le plus beau.

Seul confident de l'entreprise,
Il attend un heureux moment ;
Avec grand soin il se déguise,
Pour réussir plus sûrement ;
Quand Fayel que l'inquiétude
Ne laissoit jamais en repos,
Le voit près de sa solitude,
Le prend pour un de ses rivaux.

Il l'arrête, et croît le connoître ;
Il le perce de mille coups.
Craignant tout des projets du maître,
Rien n'échappe à ses yeux jaloux.
Quel plaisir enivre son ame !
Il voit le cœur, il en jouit !
Quel coup funeste pour sa flamme !
Il lit la lettre, il en frémit.

Dès qu'il les eut en sa puissance,
N'écoutant plus que sa fureur,
De la plus barbare vengeance
Il médite en secret l'horreur.
La sombre et pâle jalousie,
Ce monstre suivi des regrets,
Pour venger sa flamme trahie,
Lui souffle les plus noirs projets.

Il goûte déjà par avance
Les douceurs qu'elle lui promet ;
De cette flatteuse espérance
Il craint de retarder l'effet.
Je veux, dit-il, que l'imposture
Cachant l'affreuse vérité,
Ce cœur aimé de la parjure
Comme un mets lui soit présenté.

On obéit, et l'heure arrive
Où l'on sert ce repas cruel.
Gabrielle triste et craintive
Approche en tremblant de Fayel.
Pour hâter l'instant qu'il espère,
Il offre, il presse, elle se rend :
« Ce mets, dit-il, a dû te plaire ;
Car c'est le cœur de ton amant ».

Elle tombe sans connoissance.
Fayel que la fureur conduit,
Craignant de perdre sa vengeance,
La rappelle au jour qu'elle fuit.
« Juste ciel ! quelle barbarie !
S'écria-t-elle avec effroi....
Moindre encor que ta perfidie :
Vois cette lettre, et juge-toi ».

Alors la forçant de la lire,
Ses yeux l'observent avec soin ;
Il croit adoucir son martyre,
Si de sa honte il est témoin.
Elle prend d'une main tremblante
L'écrit qui doit combler ses maux ;

Et d'une voix foible et mourante
Prononce avec peine ces mots.

« Bientôt je vais cesser de vivre,
« Sans cesser de vous adorer ;
« Content si ma mort vous délivre
« Des maux qu'on vous fait endurer.
« Elle n'a rien qui m'épouvante ;
« Sans vous la vie est sans attraits.
« Un regret pourtant me tourmente ;
« Quoi ! je ne vous verrai jamais !

« Recevez mon cœur comme un gage
« Du plus vif, du plus tendre amour ;
« De ce triste et nouvel hommage
« J'ose espérer quelque retour.
« Daignez l'honorer de vos larmes ;
« Qu'il vous rappelle mes malheurs :
« Cet espoir a pour moi des charmes ;
« Je vous adore. Adieu, je meurs. »

Elle veut répéter encore
Ces mots si tendres, si touchans ;
En prononçant, *je vous adore*,
Un froid mortel saisit ses sens.
Par un excès de barbarie
Fayel prend des soins superflus
Pour la rappeler à la vie ;
Mais elle n'étoit déjà plus.

Le Duc de la Vallière.

## Alexis et Alis.

Pourquoi rompre leur mariage,
Méchans parens !
Ils auroient fait si bon ménage
A tous momens :
Que sert d'avoir bague et dentelle
Pour se parer ?
Ah ! la richesse la plus belle
Est de s'aimer.

Quand on a commencé la vie
Disant ainsi ;
Oui, vous serez toujours ma mie,
Vous mon ami ;
Quand l'âge augmente encor l'envie
De s'entr'unir,
Qu'avec un autre on nous marie,
Vaut mieux mourir.

A sa mère, étant déjà grande,
La pauvre Alis
A deux genoux un jour demande
Son Alexis ;
Ma mère, il faut par complaisance
Nous marier.
Ma fille, je veux l'alliance
D'un conseiller.

La fille à cette barbarie
Bien fort pleura.
Au couvent de Sainte Marie
On l'enferma.

Là, pendant trois ans éperdue
Elle a gémi,
Sans avoir un instant la vue
De son ami.

Un jour, quelle malice d'ame!
La mère a dit :
Alexis a pris une femme
Sans contredit.
Et puis lui montrant une lettre,
Lui dit, voyez;
Il vous écrit, c'est pour permettre
Que l'oubliez.

Alors conseiller et notaire
Arrivent tous;
Le curé fait son ministère;
Ils sont époux.
Pour elle, hélas! festins et danse
Ne sont qu'ennui;
Tonjours lui vient la souvenance
De son ami.

Le soir plus grande fâcherie
Saisit son cœur;
Sa mère, la tanse, la crie
Tonte en fureur :
Tout comme une brebis qu'on mène
Droit au boncher,
La pauvrette en pleurant se traîne
Pour se coucher.

Vrai Dieu! qu'Alis honnête et sage,
Se conduit bien!

Tous autres soins que du ménage
Ne lui sont rien.
Voyant de son époux la flamme
Qu'il lui portoit,
Elle lui donnoit de son ame
Ce qui restoit.

Hélas ! son ame tout entière
A ses ennuis,
Gardoit son amitié première
Pour Alexis.
Cinq ans en dépit d'elle-même,
Passa ses jours
A se reprocher qu'elle l'aime,
L'aimant toujours.

Pour chasser de sa souvenance
L'ami secret,
On se donne tant de souffrance
Pour peu d'effet !
Une si douce fantaisie
Toujours revient ;
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie
On s'en souvient.

D'Alis dans sa mélancolie
Un jour l'époux
Lui mène un marchand d'Arménie
Pour des bijoux.
Ma moitié, fais quelques emplettes
De son écrin ;
Perles et nœuds sont des recettes
Pour le chagrin.

Baise-moi, mouronne chérie ;
Je vais au plaid :
Tiens, prends de son orfévrerie
Ce qui te plaît.
L'argent n'est que pour qu'on se donne
Quelque bon temps ;
N'épargne rien, voilà, mignone,
Cent écus blancs.

Il part : le marchand en silence
L'écrin montroit
Qu'Alis avec indifférence
Considéroit.
Chaque fois qu'il montre à la dame
Perle ou saphir,
Chaque fois du fond de son ame
Part un soupir.

En lui toute fleur de jeunesse
Apparoissoit ;
Mais longue barbe, air de tristesse
La ternissoit.
Si de jeunesse on doit attendre
Beau coloris,
Pâleur qui marque une ame tendre
A bien son prix.

Mais Alis, soucieuse et sombre,
Rien ne voyoit
Pourtant aux longs soupirs sans nombre
Qu'il répétoit,
D'où lui vient, dit-elle, en soi-même,
Tant de chagrins ?

Ah ! s'il regrette ce qu'il aime,
Que je le plains !

Las ! qu'avez-vous qui vous soucie,
Comme je voi ?
Si c'est d'aimer, je vous en prie,
Dites-le moi.
Et que sert de conter, madame,
Un déplaisir,
Qui jamais, jamais de mon ame
Ne peut sortir.

Il est un trésor dans le monde
Que je connois :
Long-temps en espoir je me fonde
Que je l'aurois ;
Et plus mon amitié ravie
Crut l'obtenir,
Tant plus j'aurois donné ma vie
Pour le tenir.

Le voir cent fois dans la journée
Me plaisoit tant !
Je l'emportois en ma pensée
En le quittant.
Lorsqu'un démon par grand'rancune
Vint l'enlever ;
Et d'un autre en fit la fortune
Pour m'en priver.

Dirai-je ma douleur profonde
Qand je l'appris ?
Pour m'en aller au bout du monde
Je départis ;

Non que jamais en moi je pense
De l'oublier;
Mais pour mourir de ma constance
A le pleurer.

Marchand, est-ce or ou broderie
Que ce trésor? —
Madame, hélas! ce que j'envie
Surpasse l'or. —
Sont-ce rubis? — J'aurois sans peine
Rubis perdu. —
C'est donc le trousseau de la reine? —
Ah! c'est bien plus.

Depuis qu'on vint par grand dommage
Me le ravir,
J'en ai tiré la chère image
De souvenir:
J'ai, la voyant, l'ame remplie
De désespoir,
Et ne garde pourtant la vie
Que pour la voir.

Ne tardez pas, je vous en prie,
Arménien:
Que cette image tant chérie
Je voie enfin.
Lors, avec un soupir qu'il jette
Plus loin encor,
De son sein tire une tablette
Dans un drap d'or.

Alis soudain prend la dorure,
La déplia;

Sur la tablette, d'écriture
C es mots trouva
« Ici je contemple à toute heure
« Dans les soupirs,
« Je garde tout ce qui demeure
« De mes plaisirs. »

Alors Alis la tablette ouvre
Tant vitement :
Eh ! qu'est-ce donc qu'elle y découvre
Pour son tourment ?
La voilà tout évanouie
A cet aspect.
Qui n'eût même transe sentie ?
C'est son portrait.

Alis, mon Alis tant aimée ;
Hélas ! c'est moi !
Alis, Alis tant regrettée,
Ranime-toi.
Ton Alexis vient de Turquie
Tout à l'instant,
Pour te voir et quitter la vie
En te quittant.

Par ces tristes mots ranimée
Alis parla :
Alexis, j'ai ma foi jurée,
Un autre l'a ;
Je ne dois vous voir de ma vie
Un seul instant ;
Mais ne mourez pas je vous prie,
Partez pourtant.

Voulant pour complaire à sa mie
Partir soudain,
Avant que pour jamais la fuie,
Lui prend la main.
L'éponx survient.... A cette vue
Tout en fureur
Leur a d'une dague pointue
Percé le cœur.

Alexis mort. Alis mourante,
Les yeux baissés,
Dit : je péris, mais innocente ;
Ce m'est assez :
Mon époux, votre barbarie
Verse mon sang :
Je meurs sans regretter la vie
En vous plaignant.

Depuis cet acte de sa rage,
Tout effrayé,
Dès qu'il fait nuit, il voit l'image
De sa moitié,
Qui du doigt montrant la blessure
De son beau sein,
Appelle avec nn long murmure,
Son assassin.

Mouctif.

SUR UN ENFANT DANS SON BERCEAU.

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur!
Ah! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Tu dors : mille songes volages,
Amis paisibles du sommeil,
Te peignent de douces images
Jusqu'au moment de ton réveil.

Ton œil s'ouvre : tu vois ton père
Joyeux accourir à grands pas ;
Il t'emporte au sein de ta mère ;
Tout deux te bercent dans leurs bras.

Espoir naissant de ta famille,
Tu fais son destin d'un souris ;
Que sur ton front la gaîté brille,
Tous les fronts sont épanouis.

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur!
Ah! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Tout plaît à ton ame ingénue ;
Sans regrets, comme sans desirs,
Chaque objet qui s'offre à ta vue
T'apporte de nouveaux plaisirs.

Si quelquefois ton cœur soupire,
Tu n'as point de longues douleurs;

Et l'on voit ta bouche sourire
A l'instant où coulent tes pleurs.

Par le charme de la foiblesse,
Tu nous attaches à ta loi;
Et jusqu'à la froide vieillesse,
Tout s'attendrit autour de toi.

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur!
Ah! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Mais, hélas! que d'un vol rapide
Ils viennent ces jours orageux
Où le sort, et l'amour perfide
Vont porter le trouble en nos jeux!

Moi, qui des goûts de la nature
Garde encor la simplicité,
Avec une ame douce et pure,
Quels soins ne m'ont pas agité!

Amours trompeuses ou légères,
Parens ravis à mon amour,
Mille espérances mensongères
Détruites, hélas! sans retour.

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence, et ton bonheur!
Ah! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Si du sort l'aveugle caprice
Me garde quelque trait nouveau,
Je viendrai de son injustice
Me consoler à ton berceau.

Et tes caresses et tes charmes,
Et ta douce sécurité
A mon cœur en proie aux alarmes
Rendront quelque sérénité.

Que ne peut l'image touchante
Du seul âge heureux parmi nous!
Ce jour peut-être où je le chante
De mes jours est-il le plus doux.

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur
Ah! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

*Berquin.*

### Plaintes d'une femme abandonnée.

Dors, mon enfant, clos ta paupière,
Tes cris me déchirent le cœur;
Dors, mon enfant, ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.

Lorsque, par de douces tendresses,
Ton père sut gagner ma foi,
Il me sembloit dans ses caresses,
Naïf, innocent comme toi;

Je le crus : où sont ses promesses ?
Il oublie et son fils et moi.

Dors, etc.

Qu'à ton réveil, un doux sourire,
Me soulage dans mon tourment ;
De ton père, pour me séduire,
Tel fut l'aimable enchantement ;
Qu'il connoissoit bien son empire,
Et qu'il en use méchamment !

Dors, etc.

Le cruel, hélas ! il me quitte,
Il me laisse sans nul appui.
Je l'aimai tant avant sa fuite !
Oh ! je l'aime encore aujourd'hui :
Dans quelque séjour qu'il habite,
Mon cœur est toujours avec lui.

Dors, etc.

Oui, le voilà ! c'est son image
Que tu retraces à mes yeux ;
Ta bouche aura son doux langage,
Ton front son air vif et joyeux ;
Ne prends point son humeur volage,
Mais garde ses traits gracieux.

Dors, etc.

Tu ne peux concevoir encore
Ce qui m'arrache ces sanglots.
Que le chagrin qui me dévore
N'attaque jamais ton repos !

Se plaindre de ceux qu'on adore,
C'est le plus grand de tous les maux.

Dors, etc.

Sur la terre il n'est plus personne
Qui se plaise à nous secourir;
Lorsque ton père m'abandonne,
A qui pourrai-je recourir ?
Ah! tous les chagrins qu'il me donne,
Toi seul, tu peux les adoucir.

Dors, etc.

Mêlons nos tristes destinées,
Et vivons ensemble toujours :
Deux victimes infortunées
Se doivent de tendres secours.
J'ai soin de tes jeunes années ;
Tu prendras soin de mes vieux jours.

Dors, etc.

Le même.

## PÉTRARQUE.

En s'éloignant de sa muse,
L'amant de Laure, de ces mots,
Du rivage de Vaucluse
Fit retentir les échos.

« O toi qui plains le délire
« Où Laure a plongé mes sens,
« Rocher, qu'attendrit ma lyre,
« Redis encor ses accens.

« En répondant à mes plaintes,
« Echos, vous avez appris
« Quels sont les vœux et les craintes
« D'un cœur tendre et bien épris.

« N'oubliez pas ce langage ;
« Et si Laure quelquefois
« Vient rêver sur ce rivage,
« Imitez encor ma voix.

« Dites-lui que de ses charmes
« Tous mes sens sont occupés :
« Dites-lui que de mes larmes
« Tous mes vers seront trempés.

« Ma voix ne chantera qu'elle ;
« Mon souvenir ne sera
« Qu'un miroir toujours fidèle
« Où l'amour me la peindra.

« Dites-lui que son image
« Me suivra dans mon sommeil,
« Et recevra pour hommage
« Le soupir de mon réveil :

« Que mon oreille attentive
« Croira sans cesse écouter
« Les airs que sa voix plaintive
« Vous fit cent fois répéter.

« Jurez-lui qu'en vain les graces
« Viendroient pour me consoler,
« Que les amours sur mes traces
« Loin d'elle auroient beau voler.

« A leur troupe enchanteresse
« Je dirois dans mes douleurs :
« Rendez Laure à ma tendresse,
« Ou laissez couler mes pleurs.

« Insensible à tout, loin d'elle,
« Rien ne flatte mes desirs.
« Je me croirois infidèle
« De goûter quelques plaisirs.

« Sur une rive étrangère
« Où le destin me conduit,
« Une espérance légère
« Est le seul bien qui me suit.

« Mais si Laure m'est ravie
« Si je ne dois plus la voir
« Je perdrai bientôt la vie
« Quand j'aurai perdu l'espoir,

« Puisse la parque apaisée
« Me laisser après ma mort,
« Préférer à l'Élisée
« Les ombrages de ce bord ! »

Marmontel.

### Clémence Isaure.

A Toulouse il fut une belle,
Clémence Isaure étoit son nom :
Le beau Lautrec brûla pour elle,
Et de sa foi reçut le don ;

Mais leurs parens trop inflexibles,
S'opposoient à leurs tendres feux;
Ainsi toujours les cœurs sensibles,
Sont nés pour être malheureux.

Alphonse, le père d'Isaure,
Veut lui donner un autre époux;
Fidèle à l'amant qu'elle adore,
Sa fille tombe à ses genoux:
« Ah! que plutôt votre colère
Termine dès jours de douleur!
Ma vie appartient à mon père,
A Lautrec appartient mon cœur ».

Le vieillard pour qui la vengeance
A plus de charmes que l'amour,
Fait charger de chaînes Clémence,
Et l'enferme dans une tour:
Lautrec, que menace sa rage,
Vient gémir aux pieds du donjon;
Comme l'oiseau près de la cage,
Où sa compagne est en prison.

Une nuit la tendre Clémence
Entend la voix de son amant;
A ses barreaux elle s'élance
Et lui dit ces mots en pleurant:
« Mon doux ami, calme tes peines,
Et sois tranquille sur ma foi;
Je trouve légères mes chaînes,
Puisque je les porte pour toi ».

« Cependant cédons à l'orage,
De Philippe va voir la cour;

Fais qu'il admire ton courage,
Et qu'il protège notre amour.
En partant reçois le seul gage
Que je possède encore ici,
Ce bouquet de rose sauvage,
De violette et de souci.

« L'églantine est la fleur que j'aime,
La violette est ma couleur,
Dans le souci tu vois l'emblème
Des chagrins de mon triste cœur.
Ces trois fleurs que ma bouche presse
Seront humides de mes pleurs;
Qu'elles te rappellent sans cesse
Et nos amours et nos douleurs ».

Elle dit, et par la fenêtre
Jette les fleurs à son amant;
Alphonse qui vient à paroître
Le force de fuir en tremblant.
Lautrec prend le chemin de France,
En méditant un prompt retour,
Et disant le nom de Clémence
A tous les échos d'alentour.

Il apprend bientôt que la guerre
Se rallume de toutes parts,
Et que le héros d'Angleterre
Assiége déjà ses remparts.
Sur ses pas Lautrec revient vite;
A peine est-il sur les glacis,
Qu'il voit des Toulousains l'élite
Fuyant devant les ennemis.

Un seul guerrier résiste encore,
Mais dans l'instant il va périr ;
C'étoit le vieux père d'Isaure,
Lautrec vole le secourir.
Il frappe, il crie, il le dégage,
De son corps couvre le vieillard ;
Il est blessé, mais son courage
Fait fuir les soldats d'Édouard.

Hélas ! sa blessure est mortelle :
Lautrec meurt au lit des héros ;
Alphonse l'évite ; il l'appelle
Pour lui dire ces tristes mots :
« Cruel père de mon amie,
« Tu ne m'as pas voulu pour fils,
« Je me venge en sauvant ta vie,
« Le trépas m'est doux à ce prix.

« Exauce du moins ma prière,
« Rends les jours de Clémence heureux ;
« Dis-lui qu'à mon heure dernière,
« Je t'ai chargé de mes adieux.
« Reporte-lui ces fleurs sanglantes,
« De mon cœur le plus cher trésor,
« Et laisse mes lèvres mourantes
« Les baiser une fois encor.

En disant ces mots il expire.
Alphonse accablé de douleur,
Prend le bouquet, et s'en va dire
A sa fille l'affreux malheur.
En peu de jours la triste amante,
Dans les pleurs terminant son sort,

Prit soin, d'une main défaillante,
D'écrire un testament de mort.

Elle ordonna que chaque année,
En mémoire de ses amours,
Chacune des fleurs fut donnée
Aux plus habiles Troubadours.
Tout son bien fut laissé par elle,
Pour que ces trois fleurs fussent d'or:
Sa patrie, à son vœu fidèle,
Observe cet usage encor.

Florian.

## VAUDEVILLES.

### Le Temps passé et le Temps présent

Dans ma jeunesse,
La vérité régnoit,
La vertu dominoit,
La constance brilloit,
La bonne foi régloit,
L'amant et la maîtresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Ce n'est qu'injustice,
Trahison, malice,
Changement, caprice,
Détour, artifice;
Et l'amour va
Cahin, caha.

Dans ma jeunesse,
Les veuves, les mineurs
Trouvoient des défenseurs;
Avocats, procureurs,
Juges et rapporteurs
Soutenoient leur foiblesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela.
L'on gruge, l'on pille
La veuve, la fille,
Majeur et pupille;
Sur tout on grapille,
Et Thémis va
Cahin, caha.

Dans ma jeunesse,
Quand deux cœurs amoureux
Unissoient tous les deux
De l'hymen les doux nœuds,
Ils sentoient mêmes feux
Augmenter leur tendresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela;
Quand l'hymen s'en mêle,
L'ardeur la plus belle;
N'est qu'une étincelle;
L'amour bat d'une aile,
Et l'époux va
Cahin, caha.

Dans ma jeunesse,
On voyoit les auteurs,
Fertiles producteurs,
Enchanter les lecteurs,

Charmer les spectateurs
Par leur délicatesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela ;
Les vers assoupissent,
Les scènes languissent,
Les muses gémissent,
Succombent, périssent ;
Pégase va
Cahin, caha,

Dans ma jeunesse,
Les papas, les mamans,
Sévères, vigilans,
En dépit des amans,
De leur tendrons charmans
Conservoient la sagesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
L'amant est habile,
La fille docile,
La mère facile,
Le père imbécile,
Et l'honneur va
Cahin, caha.

Dans ma jeunesse,
L'homme sobre et prudent,
Au plaisir moins ardent
Se bornoit sagement ;
Et son ménagement
Retardoit sa vieillesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Turbulent, volage,

Honteux d'être sage,
Le libertinage
Chez lui prévient l'âge :
Bientôt il va
Cahin, caha.

Dans ma jeunesse,
Les femmes de vingt ans
Renonçoient aux amans,
Les devoirs importans
De leurs engagemens
Les occupoient sans cesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Plus d'une grand'mère
S'efforce de plaire,
Et veut encor faire
Un tour à Cythère ;
La bonne y va
Cahin, caha.

Panard.

## Le Chasseur et le Pêcheur.

Du bas Poitou vous saurez qu'un baron
Qui passoit sa vie à la chasse,
Par les calculs d'un intendant larron
Fut réduit presque à la besace :
Avec son beau
Château
Il vend son bien
Pour rien,
Et part pour notre capitale,

Pédestrement botté,
Crotté :
Dans un hôtel garni,
Jarni
Ne voyez-vous pas qu'il s'installe ?

A dire vrai, quoiqu'il n'eût conservé
Ni ses gens, ni son équipage,
Comme Saint-Roch il s'étoit réservé
Un chien qui lui servoit de page.
Or,
Il avoit encor
A son côté
Porté
Un cor de chasse bien gothique,
Pour pouvoir par des airs
Divers,
Au lever du soleil
Vermeil,
Rappeler son plaisir antique.

A dormir peu mon homme accoutumé
Se réveille à toute aventure,
Et sur les pans d'un aubusson fumé
Découvre une chasse en peinture.
Voilà qu'il rit ;
Du lit
Voilà qu'il sort
D'abord ;
Voilà qu'il court à perdre haleine
En criant au plus haut :
Tayaut !

Voilà qu'il donne encor
Du cor,
Comme autrefois dans sa garenne.

Un chevalier (Saint-Jude étoit son nom)
Trouva ces façons indiscrètes.
Ce chevalier, qui, dormeur par raison,
Ronfloit pour acquitter ses dettes,
Au même instant
Descend,
Et dit: Voisin,
Ce train
Me reveille à travers la poutre.
L'avis, dit le baron,
Est bon;
Mais pour chasser chez moi
Je croi
Que je puis bien passer tout outre.

Saint-Jude sort, et mon baron joyeux
Poursuit sa chasse imaginaire.
Quel parti prend Saint-Jude furieux?
Il fait chez lui verser par terre,
Par six Lyonnois
Benêts,
Maint grand tonneau
Plein d'eau;
Et cette postiche tempête
Au baron barbouillé,
Mouillé,
En perçant son plafond
A fond,
Lava comme il falloit la tête.

Tout courroucé de ce trait inhumain,
Le baron monte, et voit Saint-Jude
Qui, dans son lit, une ligne à la main,
D'un pêcheur gardoit l'attitude.
Cessez ce jeu,
Morbleu!
Ou ventrebleu,
Sous peu,
De plaisanter je vous empêche!
N'avons-nous donc pas tous
Nos goûts?
Dit l'autre: Je me ris
De vous:
Vous chassez, mousieur, moi je pêche.

De Piis.

### Pouvoir de l'Or.

N'attendez pas qu'ici l'on vous révère,
Si Plutus n'est votre dieu tutélaire.
Sans son pouvoir
Tout le avoir
Qu'on peut savoir
Ne peut valoir;
Rien ne répond à notre espoir,
Le temps n'y peut rien faire;
Mais quand on tient ce métal salutaire,
Tout ce qu'on dit
Charme et ravit,
Chacun nous rit,
Tout réussit;

Veut-on charge, honneur ou crédit,
Un jour finit l'affaire.

Dans se séjour on met tout à l'enchère,
Rien ne s'y fait sans l'appât du salaire;
Valet, portier,
Clercs et greffier,
Commis, fermier,
Sont sans quartier;
On a beau gémir et crier,
Le temps n'y peut rien faire;
Mais si l'on joint l'argent à la prière,
Le plus rétif,
Le plus tardif
Devient actif,
Expéditif;
Tout marche, tout est attentif,
Un jonr finit l'affaire.

Loin de ces lieux une tendre bergère
S'en tient au choix que son cœur lui suggèr;
Fût-ce un Midas
Pour les ducats,
S'il ne plaît pas,
Il perd ses pas;
De tous ses biens on ne fait cas
Le temps n'y peut rien faire;
De nos beautés la maxime est contraire;
Fût-ce un palot,
Un idiot,
Un maître sot,
Un Ostrogot;

S'il est pourvu d'un bon magot,
Un jour finit l'affaire.

Loin de ces lieux une riche héritière
N'est point l'objet qu'un amant considère;
Sagesse, honneur,
Vertu, douceur,
Sont de son cœur
L'attrait vainqueur;
Ses feux ont toujours même ardeur;
Le temps n'y peut rien faire.
De nos amans la maxime est contraire;
Bons revenus,
Contrats, écus,
Sur les vertus
Ont le dessus;
De tels nœuds sont bientôt rompus,
Un jour finit l'affaire.

Sans dépenser, c'est en vain qu'on espère
De s'avancer au pays de Cythère;
Mari jaloux,
Femme en courroux
Ferment sur vous
Grille et verroux;
Le chien vous poursuit comme loups;
Le temps n'y peut rien faire;
Mais si Plutus entre dans le mystère,
Grille et ressort
S'ouvrent d'abord;
Le mari sort,
Le chien s'endort,
Femme et soubrette sont d'accord,
Un jour finit l'affaire.

Tant que Phyllis eut un destin prospère,
Plus d'un amant lui dit d'un ton sincère :
Que vos beaux yeux
Sont gracieux !
L'amour pour eux
Fixe mes vœux ;
Chaque instant redouble mes feux ;
Le temps n'y peut rien faire.
Plutus parti, Phyllis parut grand'mère ;
Plus de trésor,
Plus de Médor ;
Flamme et transport
Prirent l'essor :
L'amour s'enfuit et court encor,
Un jour finit l'affaire.

Pannard.

## La Fauvette.

Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles :
Est-ce un crime de changer ?
Si l'amour porte des ailes,
N'est-ce pas pour voltiger ?

Le papillon de la rose
Reçoit le premier soupir ;
Le soir un peu plus éclose,
Elle écoute le zéphir.
Jouir de la même chose,
C'est enfin ne plus jouir.

Apprenez de ma fauvette
Qu'on se doit au changement ;
Par ennui d'être seulette
Elle eut moineau pour amant :
C'est sûrement être adroite,
Et se pourvoir joliment.

Mais moineau sera-t-il sage ?
Voilà fauvette en souci.
S'il changeoit... Dieux ! quel dommage !
Mais moineaux aiment ainsi.
Puisque Hercule fut volage,
Moineaux peuvent l'être aussi.

Vous croiriez que la pauvrette
En regrets se consuma :
Au village une fillette
Auroit ces foiblesses là ;
Mais le même jour fauvette
Avec pinçon s'arrangea.

Quelqu'un blâmera peut-être
Le nouveau choix qu'elle fit ;
Un jaseur, un petit-maître :
C'est pour cela qu'on le prit.
Quand on se venge d'un traître
Peut-on faire trop de bruit ?

Le moineau, dit-on, fit rage,
C'est là le train d'un amant :
Aimez bien, il se dégage ;
N'aimez pas, il est constant.

L'imiter, c'est être sage :
Aimons et changeons souvent.

## La Marquise d'Autremont.

### Légèreté de Lisette.

O ma tendre musette !
Musette mes amours,
Toi qui chantois Lisette,
Lisette et les beaux jours,
D'une vaine espérance
Tu m'avois trop flatté :
Chante son inconstance
Et ma fidélité.

C'est l'amour, c'est sa flamme
Qui brille dans ses yeux.
Je croyois que son ame
Brûloit des mêmes feux :
Lisette à son aurore,
Respiroit le plaisir :
Hélas ! si jeune encore,
Sait-on déjà trahir ?

Sa voix pour me séduire
Avoit plus de douceur;
Jusques à son sourire,
Tout en elle est trompeur :
Tout en elle intéresse
Et je voudrois, hélas !
Qu'elle eût plus de tendresse,
Ou qu'elle eût moins d'appas.

O ma tendre Musette !
Console ma douleur ;
Parle-moi de Lisette,
Ce nom fait mon bonheur.
Je la révois plus belle,
Plus belle tous les jours ;
Je me plains toujours d'elle
Et je l'aime toujours.

La Harpe.

## L'Enterrement Différé.

De mon cœur la froide paix
Me désole et me fait honte :
Dans le bois le plus épais,
Loin des portes d'Amathonte,
Dès ce soir, petits Amours,
Qu'on m'enterre, hélas ! pour toujours.

Sans brancard et sans effroi
Je vais suivre à pied vos traces :
Mais avant permettez-moi
D'admirer encor les Graces ;
Je ne veux, petits Amours,
Que leur dire adieu pour toujours.

O plaisir inespéré !
Ces trois sœurs, chastes, mais nues,
Par vos soins, tout à mon gré,
Je les vois, je les ai vues...
Maintenant, petits Amours,
Fermez-moi les yeux pour toujours.

Deux à deux, la torche en main,
Avancez... jusqu'à la rose,
Qui, là bas sur le chemin,
De moi réclame une pause :
Oui, je veux, petits Amours,
Dire à Flore adieu pour toujours.

S'il vous plaît, reposons-nous
De nouveau près de ce hêtre,
Anquel j'ai, dans mon conrroux,
Snspendu mon luth champêtre...
A Phébus, petits Amours,
Je dois dire adieu pour toujours.

Halte encor : de mes amis
J'aperçois le joyeux groupe
Qui d'un vin sans doute exquis
M'offre une dernière coupe :
A Bacchus, petits Amours,
Je dois dire adieu pour toujours.

De mourir j'ai fait serment,
Et j'en ai bien bonne envie;
Mais je doute en ce moment
Que, vous qui donnez la vie,
Vous puissiez, petits Amours,
Me l'ôter, surtout pour toujours.

De vos traits armez mon bras,
Et, sans un regret extrême,
Je me donne le trépas...
Mais quoi! l'on meurt de soi-même
Quand il faut, petits Amours,
Qu'on vous dise adieu pour toujours.

Jurez-moi de ne souffrir
Sur ma tombe aucune pierre ;
Jurez-moi de la couvrir
Ou de mousse ou de fougère...
A ce prix, petits Amours,
Je me vais percer... pour toujours...

Arrêtons dans cet endroit :
La lune ose à peine y luire ;
L'onde y dort, le myrte y croît,
La tourterelle y soupire.
Creusez là, petits Amours,
Creusez là mon lit pour toujours.

Un moment... oui, sur nos pas
Retournons jusqu'à Cythère...
Croiriez-vous que je n'ai pas
Pris congé de votre mère ?
A Vénus, petits Amours,
Je dois dire adieu pour toujours.

Vénus par son doux regard,
Flore par son doux sourire,
Bacchus par son doux nectar,
Phébus par sa douce lyre,
Pourroient bien, petits Amours,
Me ressusciter pour toujours.

Pia.

## Les Regrets.

Au bord d'une fontaine,
Tircis brûlant d'amour,
Contoit ainsi sa peine
Aux échos d'alentour;
Félicité passée
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant,
Perdu le souvenir?

J'aimois la jeune Annette,
J'étois tous ses plaisirs;
Une flamme secrète
Unissoit nos desirs.
Félicité passée, etc.

Il vaut mieux, disoit-elle,
Mourir que de changer;
Cependant l'infidèle
Aime un autre berger.
Félicité passée, etc.

O jours dignes d'envie,
Je ne vous verrai plus!
Au printemps de ma vie
Vous êtes disparus.
Félicité passée, etc.

C'étoit sur ce rivage,
A l'ombre de ce bois,

Qu'avec moi la volage
Se plaisoit autrefois.
Félicité passée, etc.

Un autre amour l'appelle
Loin de ces lieux charmans,
Où je goûtai près d'elle
De si tendres momens.
Félicité passée, etc.

## Vœux d'un Ivrogne.

De tous les dieux que la Fable
A mis dans son panthéon,
Il n'en est qu'un véritable
Qui soit digne de ce nom:
C'est Bacchus que je veux dire;
Pour les autres immortels,
Je crois qu'un buveur peut rire
Jusqu'au pied de leurs autels.

Aussitôt que la lumière
A redoré nos coteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux;
Ravi de revoir l'aurore,
Le verre en main, je lui dis:
« Vois-tu sur la rive more
Plus qu'en mon nez de rubis? »

Le plus grand roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me déclaroit la guerre,
Ne m'épouvanteroit pas.

A table rien ne m'étonne ;
Et je pense quand je boi,
Si le grand Jupiter tonne,
Qne c'est qu'il a peur de moi.

Si quelqne jour étant ivre
La mort arrêtoit mes pas,
Je ne voudrois point revivre
Pour changer ce doux trépas.
Je m'en irois dans l'Averne
Faire enivrer Alecton,
Et bâtir une taverne
Dans le manoir de Pluton.

Par ce nectar délectable
Les démons étant vaincus,
Je ferois chanter au diable
Les louanges de Bacchus ;
J'apaiserois de Tantale
La vive altération ;
Et passant l'onde infernale,
Je ferois boire Ixion.

Au bout de ma qnarantaine
Cent ivrognes m'ont promis
De venir la tasse pleine,
Au gîte où l'on m'aura mis ;
Pour me faire une hécatombe
Qui signale mon destin,
Ils arroseront ma tombe
De plus de cent brocs de vin.

De marbre ni de porphyre
Qu'on ne fasse mon tombeau ;
Je ne veux, pour tout écrire,
Que le contour d'un tonneau ;
Et veux qu'on peigne ma trogne
Avec ces vers alentour :
Ci-gît le plus grand ivrogne
Qui jamais ait vu le jour.

Adam Billaut.

## Le Corbillard.

Que j'aime à voir un corbillard !
Ce début vous étonne ?
Mais il faut partir tôt ou tard,
Le sort ainsi l'ordonne ;
Et loin de craindre l'avenir,
Moi, dans cette aventure,
Je n'aperçois que le plaisir
De partir en voiture.

En voiture nos bons aïeux
Se plaisoient ; mais de reste,
Chez eux quand on fermoit les yeux,
On étoit plus modeste.
Nous n'avons pas, vous le voyez,
Leur ton, ni leur allure ;
Nous mettons les vivans à pieds,
Et les morts en voiture.

Le riche, en mourant, perd son bien,
Moi, je vois tout en rose ;

Je n'ai rien, je ne perdrai rien,
C'est toujours quelque chose :
Je me dirai : « D'un parvenu
« Je n'ai pas la tournure,
« Pourtant à pied je suis venu,
« Et je pars en voiture ».

De ces riches qu'on trouve heureux
Quel est donc l'avantage ?
Ils font par des valets nombreux
Suivre leur équipage :
Ce luxe ne m'est point permis,
Ma richesse est plus sûre ;
Un jour on verra mes amis
Derrière ma voiture.

A mon départ, en vérité,
Je songe sans murmure,
Pourvu que long-temps la gaîté
Remise ma voiture.
O gaîté ! lorsque tu fuiras,
Invoquant la nature,
Je dirai : « Fais, quand tu voudras,
« Avancer ma voiture ».

Armand-Gouffé.

A LA BELLE GABRIELLE.

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dars,
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars :

Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour !

Partagez ma couronne
Le prix de ma valeur ;
Je la tiens de Bellone
Teuez-la de mon cœur.
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie,
Ou sans amour.

*Attribuée à Henri IV.*

### Le vin de Champagne.

Il part, il fuit à flots pressés,
En mousse pétillante :
Voilà mon verre, allons, versez,
Car il faut que je chante :
De mes sons Bacchus est l'objet ;
Versez donc sans attendre,
Remplissez-moi de mon sujet,
Si voulez m'entendre.

O vin d'Aï, digne des Dieux,
Honneur de la Champagne !
Père des Ris, source des Jeux,
Le bonheur t'accompagne.
Quel festin auroit des attraits
Sans toi, sans ta présence ?

Vin mousseux, c'est quand tu parois
Que la fête commence.

Quand le bouchon débarrassé
Du fil qui le captive,
Vole avec bruit au loin chassé
Par la liqueur active,
Je crois, dans les brillans accès
D'une aimable folie,
Voir jaillir d'un cerveau françois
L'éclair de la saillie.

Desprez.

## Le souhait d'un vieux Troubadour.

Apollon, et toi tendre Amour,
Couvrez de quelques fleurs nouvelles
Le luth d'un pauvre Troubadour,
Qui cherche un abri sous vos aîles.
De vos flambeaux joignez les feux,
Et que ce faisceau de lumière,
Du temps éblouissant les yeux,
Me cache à sa faux meurtrière.

Qu'au ciel avare de ses dons
D'autres demandent en partage
Troupeaux nombreux, riches moissons,
Et tout l'or qu'entraîne le Tage;
Leur trésor se grossit en vain,
Leur ame n'en est pas moins vide:
Plutus n'est pas le sacristain
Du temple où le bonheur réside.

Le bonheur! qu'est-il pour les Dieux?
Bacchus, ils ont ton ambroisie,
Dieu des cœurs, tes aimables jeux,
Dieu des vers, ta douce harmonie.
Comme eux, puissé-je encor long-temps
Rire avec Eglé sous la treille,
La bercer de mes sons touchans,
Et boire quand elle sommeille!

*Philippon Lamadelaine.*

## LA CHANSON.

Pour électriser à la fois
Amant, guerrier, poète,
Et pour célébrer leurs exploits
Naquit la chansonnette;
Elle est tour à tour,
L'accent de l'amour,
Le signal de la gloire,
L'appel du désir,
Le cri du plaisir,
Le chant de la victoire.
Tout cède au pouvoir du refrein,
Le ciel, l'enfer, la terre;
Apollon désarme Jupin,
Orphée endort Cerbère;
Le chant au combat
Anime un soldat,
Et près de sa maîtresse,
Gaîment
Un amant

Sait faire en chantant,
Déchanter la sagesse.

Loin de nous, l'amoureux transi
Qu'inspire la romance;
Il se venge par notre ennui
De sa triste souffrance;
Sot qu'on dût trahir,
Pourquoi nous punir
Du malheur qui t'accable?
Rimeur langoureux,
Sois moins amoureux
Et deviens plus aimable.

Avant de m'entendre entonner
La romance fidèle,
Mes amis, vous verrez tourner
Mon vin ou ma cervelle;
Vous ne verrez plus
Que chastes vertus,
Chez nos prudes rigides,
Que du vin amer,
Que des cœurs de fer,
Ou que des tonneaux vides.

Quand sur le berceau d'un enfant
Chante une bonne mère,
Quand un pauvre diable, en chantant,
Etourdit sa misère,
Le penchant
Du chant,
Jamais du méchant
N'a calmé l'insomnie;

Avec nos accords
Le cri du remords
N'est point en harmonie.

Caton, tu glaces mon esprit,
Par tes rêves stoïques ;
Le chansonnier me convertit,
Par ses sermons bachiques :
Jamais ta leçon
Ne vaut la chanson,
Où sa joyeuse verve
Nous fait voir Vénus,
L'amour et Bacchus,
Assis près de Minerve.

Ainsi quand le chansonnier fort
De sa philosophie,
Nous apprend à braver la mort
Sans mépriser la vie ;
Son couplet
Nous plaît ;
A son doux banquet,
Amis, il faut le suivre,
Et nous bien nourrir ;
Nous saurons mourir,
Quand nous saurons bien vivre.

Frédéric Bourguignon.

# MADRIGAUX.

## Les deux dons a madame d'Ussé.

Les dieux jadis vous firent pour tributs
Deux de leurs dons d'excellente nature :
L'un avoit nom, ceinture de Vénus,
Et l'autre étoit la bourse de Mercure.
Lors Apollon dit, par forme d'augure :
De celle-ci largesse elle fera ;
De l'autre non, car jamais créature
De son vivant ne la possédera.

J.-B. Rousseau.

## L'Amour et Vénus.

L'autre jour l'enfant de Cythère,
Sous une treille, à demi gris,
Disoit, en parlant à sa mère ;
Je bois à toi, ma chère Iris.
Vénus le regarde en colère ;
Maman, calmez votre courroux ;
Si je vous prends pour ma bergère,
J'ai pris cent fois Iris pour vous.

Bainville.

### A MADAME MARTEL.

Le tendre Appelle un jour, dans ces jeux tant vantés
Qu'Athènes sur ses bords consacroit à Neptune,
Vit au sortir de l'onde éclater cent beautés,
Et, prenant un trait de chacune,
Il fit de sa Vénus le portrait immortel.
Si de son temps avoit paru Martel,
Il n'en auroit employé qu'une.

Lainez.

### A MADAME DE BOUFFLERS, EN LUI ENVOYANT UN EXEMPLAIRE DE LA HENRIADE.

Vos yeux sont beaux, mais votre ame est plus belle :
Vous êtes simple et naturelle,
Et sans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle,
Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais l'on n'auroit point parlé d'elle.

Voltaire.

### A MADAME DU CHATELET EN LUI ENVOYANT L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

Le voici ce héros, si fameux tour à tour
Par sa défaite et sa victoire.
S'il eût pu vous entendre, et vous voir à sa cour,
Il n'auroit jamais joint, et vous pouvez m'en croire,
A toutes les vertus qui l'ont comblé de gloire,
Le défaut d'ignorer l'amour.

Le même.

### A Madame de ***.

Vous êtes belle, et votre sœur est belle;
Entre vous deux tout choix seroit bien doux:
L'amour étoit blond comme vous,
Mais il aimoit une brune comme elle.

*Bernis.*

### A Madame de ***.

Je veux chanter en vers la beauté qui m'engage;
J'y pense, j'y repense et le tout sans effet:
Mon cœur s'occupe du sujet
Et l'esprit laisse là l'ouvrage.

*Fontenelle.*

### Sur Madame ***.

Iris s'est rendue à ma foi
Qu'eut-elle fait pour sa défense?
Nous n'étions que nous trois, elle, l'amour et moi;
Et l'amour fut d'intelligence.

*Cotin.*

### Les deux amours. A Madame de ***.

Certain enfant qu'avec crainte on caresse,
Et qu'on connoît à son malin souris,
Court en tous lieux précédé par les ris,
Mais trop souvent suivi de la tristesse.
Dans le cœur des humains il entre avec souplesse,

Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il est un autre amour, fils craintif de l'estime,
Soumis dans ses chagrins, constant dans ses desirs,
Que la vertu soutient, que la candeur anime,
Qui résiste aux rigueurs, et croît par les plaisirs.
De cet amour le flambeau peut paroître
Moins éclatant; mais ses feux sont plus doux.
Voilà le dieu que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le servir que par vous.

Voltaire.

A MADAME DE ***. QUI SE PLAIGNOIT D'ÊTRE AGÉE DE 80 ANS.

Avec les qualités à tant d'esprit unies,
Pouvez-vous regretter, Doris, vos premiers jours?
Vous êtes aujourd'hui la reine des génies,
Et vous la fâtes des amours.
Songez qu'il est bien peu d'hivers comme le vôtre.
En vous laissant l'esprit qu'a-t-il pu dérober?
Doris, c'est proprement passer d'un trône à l'autre;
Appelle-t-on cela tomber?

Bernis.

A MADAME DE ***.

La sagesse est sublime : on le dit; mais, hélas!
Tous ses admirateurs souvent ne l'aiment guère,
Et sans vous nous ne saurions pas
Combien la sagesse peut plaire.
Il falloit qu'à nos yeux elle eût tous vos appas.

L'amour pleure en rendant les armes :
Il eût vaincu par vous, par vous il est vaincu ;
Jamais il n'aura tous les charmes
Que vous prêtez à la vertu.
On la voit dans vos yeux ; et qu'on l'y trouve belle
Lorsque vous nous parlez c'est elle qu'on entend :
Vous lui donnez toujours une forme nouvelle :
Tantôt c'est de l'esprit, tantôt du sentiment ;
Enfin, elle est si naturelle,
Elle a si bien vos traits, que nous ignorons tous
Si c'est vous que l'on aime en elle,
Ou bien elle qu'on aime en vous.

Boufflers.

## PORTRAITS.

### DE MADAME DE ***.

Elle est vive, elle est charmante,
Elle est pleine d'enjoûment ;
Elle a l'humeur bienfaisante ;
Elle pense finement ;
Ses yeux depuis peu font naître
Une tendre passion.
Nous n'osons dire son nom ;
Mais, chers amis, pourroit-on
A tout ces agrémens ne la pas reconnoître ?

Chaulieu.

### DE MADAME LA DUCHESSE DE LA VALIÈRE.

Etre femme sans jalousie,
Et belle sans coquetterie ;

Bien juger, sans beaucoup savoir,
Et bien parler sans le vouloir;
N'être haute ni familière;
N'avoir point d'inégalité;
C'est le portrait de la Vallière,
Il n'est ni fini ni flatté.

Voltaire.

## De l'Amitié.

J'ai le visage long et la mine naïve;
Je suis sans finesse et sans art:
Mon teint est fort uni, ma couleur assez vive,
Et je ne mets jamais de fard.
Mon abord est civil; j'ai la bouche riante;
Et mes yeux ont mille douceurs;
Mais quoique je sois belle, agréable et charmante,
Je règne sur bien peu de cœurs.
On me proteste assez, et presque tous les hommes
Se vantent de suivre mes lois;
Mais que j'en connois peu, dans le siècle où nous sommes,
Dont le cœur réponde à la voix!
Ceux que je fais aimer d'une flamme fidèle
Me font l'objet de tous leurs soins.
Quoique vieille, à leurs yeux je parois toujours belle;
Ils ne m'en estiment pas moins.
On m'accuse souvent d'aimer trop à paroître
Où l'on voit la prospérité.
Cependant il est vrai qu'on ne me peut connoître
Qu'au milieu de l'adversité.

Perrault.

## De Clarice.

J'espère que Vénus ne s'en fâchera pas :
Assez peu de beautés m'ont paru redoutables.
Je ne suis pas des plus aimables ;
Mais je suis des plus délicats.
J'étois dans l'âge où règne la tendresse,
Et mon cœur n'étoit point touché.
Quelle honte ! il falloit justifier sans cesse
Ce cœur oisif qui m'étoit reproché.
Je disois quelquefois : qu'on me trouve un visage
Par la simple nature uniquement paré,
Dont la douceur soit vive et dont l'air vif soit sage,
Qui ne promette rien, et qui pourtant engage :
Qu'on me le trouve et j'aimerai.
Ce qui seroit encor bien nécessaire,
Ce seroit un esprit qui pensât finement
Et qui crût être un esprit ordinaire ;
Timide sans sujet, et par là plus charmant ;
Qui ne pût se montrer ni se cacher sans plaire ;
Qu'on me le trouve et je deviens amant.
On n'est pas obligé de garder de mesure
Dans les souhaits qu'on peut former.
Comme en aimant je prétends estimer,
Je voudrois bien encore un cœur plein de droiture,
Vertueux sans rien réprimer,
Qui n'eût pas besoin de s'armer
D'une sagesse austère et dure,
Et qui de l'ardeur la plus pure
Se pût une fois enflammer.
Qu'on me le trouve et je promets d'aimer.
Par ces conditions j'effrayois tout le monde :

Chacun me promettoit une paix si profonde.
Que j'en serois moi-même embarrassé.
Je ne voyois point de bergère
Qui, d'un air nn peu courroucé,
Ne m'envoyât à ma chimère.
Je ne sais cependant comment l'amour a fait :
Il faut qu'il ait long-tcmps médité son projet :
Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice,
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits ;
Jc crois pour moi qu'il me l'a faite exprès.
O que l'amour a de malice !

*Fouteuelle.*

## BOUQUETS.

### A M. Caze, pour le jour de sa fête.

On dit que je ne suis pas bête :
Ccpcndant, n'en déplaise aux donneurs de renom,
Qnand il faut chanter votre fête,
Je ne sanrois tirer un seul vers de ma tête.
Jean ! que dire sur Jean ? C'est un terrible nom,
Quc jamais n'accompagne une épithète honnête.
Jean des Vignes, Jean Logne... Où vais-je ? Trouvez bon
Qu'en si beau chemin je m'arrête ;
Et que, pour comparer vous et votre patron,
Je prenne sur nn autre ton
Ce que la légende me prête.

M'y voilà. Commençons par le saint qn'aujourd'hni
Notre mère la Sainte Eglise
Ordonne que l'on solenuise ;
Et voyons quel rapport vous avez avec lni.

Ou je m'y connois mal, ou vous n'en avez guère,
Point du tout même, à parler franc.
L'évangéliste et vous, plus je vous considère,
Et plus je vais du noir au blanc.
Avoir pu de Satan éviter tous les piéges;
Avoir été d'un Dieu le disciple chéri;
Jusqu'à la fin des temps voir les glaçons, les neiges,
Faire place au printemps fleuri;
Privilége, qui seul vaut tous les priviléges,
N'est pas, selon moi, ce qui fait
De l'apôtre et de vous toute la différence:
Et l'apocalypse est un trait
Qui, fussiez-vous un saint parfait,
Gâteroit trop la ressemblance.
O qu'heureuses auroient été
Quantité de doctes cervelles,
Si Saint Jean eût écrit avec la netteté
Qui, jointe au tour charmant, aux graces naturelles,
Rend vos chansons si belles!
Mais que fais-je! où m'emporte un enjoûment outré?
Comparer un livre sacré
A de profanes bagatelles!
De telles libertés trouvent plus d'un censeur
Qui charitablement en fait un mauvais conte.
Evitons un danger qui n'est jamais sans honte.
Peut-être chez le précurseur
Trouverons-nous mieux notre compte.
Essayons. Ah! c'est encor pis.
Vous n'êtes en rien parallèles.
Il prêchoit au désert, et vous dans les ruelles;
Une peau de chameau faisoit tous ses habits,
Vous donnez volontiers dans les modes nouvelles;

Il se désaltéroit dans un coulant ruisseau,
Se nourrissoit de sauterelles :
Vous ne quitteriez pas les ortolans pour elles ;
Et je me trompe fort, ou vous n'aimez que l'eau
Que boivent à longs traits les neuf doctes pucelles.
Vous le voyez, j'ai beau chercher,
Tourner, approfondir, passer d'un Saint à l'autre,
Vous n'avez rien du tout, soit dit sans vous fâcher,
Du précurseur, ni de l'apôtre.
J'enrage cependant avec mon bel esprit.
Aussi pourquoi faut-il, tourné comme vous êtes,
Porter un nom qui ne fournit
Rien d'agréable à dire aux plus savans poëtes ;
Et sur qui, si j'osois en croire mon dépit,
Je reviendrois aux épithètes ?
Demeurez-en d'accord, ce n'est pas sans raison,
Que de votre nom effrayée,
Je me suis d'abord écriée :
Que dirai-je sur un tel nom ?
J'ai prévu l'embarras. Quand je fais quelque ouvrage,
Je tâte toujours le terrain.
Ah ! que maudit soit le parrain
Qui vous alla donner ce beau nom en partage !
Il étoit sans doute en courroux,
Et vouloit vous faire une injure :
Fut-il jamais un nom d'un plus mauvais augure ?
Croyez-moi, débaptisez-vous.

Desfontaines.

A MADAME LA C. DE S. LE JOUR DE SAINTE ADÉLAIDE.

Adélaïde
Paroît faite exprès pour charmer ;
Et mieux que le galant Ovide,
Ses yeux enseignent l'art d'aimer
Adélaïde.

D'Adélaïde
Ah ! que l'empire semble doux !
Qu'on me donne un nouvel Alcide,
Je gage qu'il file aux genoux
D'Adélaïde.

D'Adélaïde
Fuyez le dangereux accueil :
Tous les enchantemens d'Armide
Sont moins à craindre qu'un coup d'œil
D'Adélaïde.

Qu'Adélaïde
Met d'ame et de goût dans son chant !
Aux accens de sa voix timide,
Chacun dit, rien n'est si touchant
Qu'Adélaïde.

D'Adélaïde
Quand l'Amour eut formé les traits,
Ma foi, dit-il, la cour de Gnide
N'a rien de pareil aux attraits
D'Adélaïde.

Adélaïde,
Lui dit-il, ne nous quittons pas :
Je suis aveugle; sois mon guide;
Je suivrai par-tout pas à pas
Adélaïde.

*Marmontel.*

A MADAME ***, POUR LE JOUR DE SAINTE THÉRÈSE.

Votre patrone eut toutes les vertus :
A sa vocation assidûment fidèle,
Par elle on vit les vices combattus
Et la religon défendue avec zèle.
Ces exemples si beaux vous les imitez tous,
Etant arrivée après elle.
Que ne venoit-elle avant vous ?
Vous eussiez été son modèle.

*Dutens.*

A MADAME LULLIN, EN LUI ENVOYANT UN BOUQUET LE 9 JANVIER 1759, JOUR AUQUEL ELLE AVOIT CENT ANS ACCOMPLIS.

Nos grands pères vous virent belle :
Par votre esprit, vous plaisez à cent ans :
Vous méritez d'épouser Fontenelle,
Et d'être sa veuve long-temps.

*Voltaire.*

A MADAME LA MARÉCHALE DE VILLARS, EN LUI ENVOYANT LA HENRIADE.

Quand vous m'aimiez, mes vers étoient aimables :
Je chantois dignement vos graces, vos vertus :
Cet ouvrage naquit dans des temps favorables ;
Il eût été parfait, mais vous ne m'aimez plus.

*Le même.*

## ÉPIGRAMMES.

CONTRE UN AVOCAT.

On m'a volé : j'en demande raison
A mon voisin, et je l'ai mis en cause
Pour trois chevreaux et non pour autre chose.
Il ne s'agit de fer ni de poison :
Et toi tu viens, d'une voix emphatique,
Parler ici de la guerre Punique,
Et d'Annibal et de nos vieux héros,
Des triumvirs, de leurs combats funestes.
Eh ! laisse là tes grands mots, tes grands gestes :
Ami, de grace, un mot de mes chevreaux.

*Martial, Trad. de la Harpe.*

SUR DIDON.

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes maris le triste sort ?
L'un en mourant cause ta fuite,
L'autre en fuyant, cause ta mort.

*Traduct. d'un Anonyme.*

### Sur la mort du malheureux Samblançay.

Lorsque Maillard, juge d'enfer, menoit
A Montfaucon Samblançai l'ame rendre,
A votre avis lequel des deux avoit
Meilleur maintien ? Pour vous le faire entendre,
Maillard sembloit homme que mort va prendre;
Et Semblançai fut si ferme vieillard
Que l'on cuidoit pour vrai qu'il menât pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillard.

*Clément Marot.*

### Sur l'Iphigénie de le Clerc.

Entre le Clerc et son ami Coras,
Deux grands auteurs, rimant de compagnie,
N'a pas long-temps s'ourdirent grands débats,
Sur le propos de leur Iphigénie.
Coras lui dit : « la pièce est de mon cru ».
Le Clerc répond : « elle est mienne et non vôtre ».
Mais ansitôt que la pièce eut paru,
Plus n'ont vonlu l'avoir fait l'un ni l'autre.

*Racine.*

### L'origine des sifflets.

Ces jours passés, chez un vieil histrion,
Un chroniqueur émut la question,
Qnand dans Paris commença la méthode
De ces sifflets qui sont tant à la mode.

Ce fut, dit l'un, aux pièces de Boyer.
Gens pour Pradon voulurent parier.
Non, dit l'acteur, je sais toute l'histoire,
Que par degrés je vais vous débrouiller.
Boyer apprit au parterre à bâiller;
Quant à Pradon, si j'ai bonne mémoire,
Pommes sur lui volèrent largement;
Mais quand sifflets prirent commencement,
C'est, (j'y jouois, j'en suis témoin fidèle)
C'est à l'Aspar du sieur de Fontenelle.

Le même.

### Sur la Judith de Boyer.

A sa Judith, Boyer, par avênture,
Etoit assis près d'un riche caissier;
Bien aise étoit, car le bon financier
S'attendrissoit et pleuroit sans mesure.
Bon gré vous sais, lui dit le vieux rimeur,
Le beau vous touche, et ne seriez d'humeur
A vous saisir pour une baliverne.
Lors le richard, en larmoyant lui dit:
Je pleure, hélas! pour ce pauvre Holoferne,
Si méchamment mis à mort par Judith.

Le même.

### Contre Desmarets, auteur du mauvais poème de Clovis. A Racine.

Racine, plains ma destinée,
C'est demain la triste journée

Où le prophète Desmarets,
Armé de cette même foudre
Qui mit le Port-Royal en poudre,
Va me percer de mille traits.
C'en est fait, mon heure est venue.
Non que ma muse, soutenue
De tes judicieux avis,
N'ait assez de quoi le confondre :
Mais, cher ami, pour lui répondre,
Hélas ! il faut lire Clovis.

*Boileau.*

### Contre Saint Sorlin.

Dans le palais, hier Bilain
Vouloit gager contre Ménage
Qu'il étoit faux que Saint Sorlin
Contre Arnauld eût fait un ouvrage.
Il en a fait, j'en sais le temps,
Dit un des plus fameux libraires.
Attendez.... C'est depuis vingt ans.
On en tira cent exemplaires.
C'est beaucoup, dis-je en m'approchant,
La pièce n'est pas si publique :
Il faut compter, dit le marchand,
Tout est encor dans ma boutique.

*Le même.*

### Contre un athée.

Alidor, assis dans sa chaise,
Médisant du ciel à son aise,
Peut bien médire aussi de moi.
Je ris de ses discours frivoles :
On sait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de foi.

Le même.

### Sur la manière de réciter du poète Santeuil.

Quand j'aperçois sous ce portique
Ce moine au regard fanatique,
Lisant ses vers audacieux,
Faits pour les habitans des cieux,
Ouvrir une bouche effroyable,
S'agiter, se tordre les mains,
Il me semble en lui voir le diable
Que Dieu force à louer les Saints.

Le même.

### L'Amateur d'horloges.

Sans cesse autour de six pendules,
De deux montres, de trois cadrans,
Lubin, depuis trente et quatre ans,
Occupe ses soins ridicules ;
Mais à ce métier, s'il vous plaît,
A-t-il acquis quelque science ?

Sans doute ; et c'est l'homme de France
Qui sait le mieux l'heure qu'il est.

Le même.

### Sur le Germanicus de Pradon.

Que je plains le destin du grand Germanicus !
Quel fut le prix de ses rares vertus !
Persécuté par le cruel Tibère,
Empoisonné par le traître Pison,
Il ne lui restoit plus, pour dernière misère,
Que d'être chanté par Pradon.

Racine.

### Sur le Sésostris de Longepierre.

Ce fameux conquérant, ce vaillant Sésostris,
Qui jadis en Egypte, au gré des destinées,
Vécût de si longues années,
N'a vécu qu'un jour à Paris.

Le même.

### Sur Andromaque.

Le vraisemblable est peu dans cette pièce,
Si l'on en croit et d'Olonne et Créqui :
Créqui dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse ;
D'Olonne qu'Andromaque aime trop son mari.

Le même.

### Contre Perrault.

Oui, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin,
Laissant de Galien la science infertile,
D'ignorant médecin devint maçon habile:
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,
Perrault, ma muse est trop correcte.
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
Mais non pas habile architecte.

*Boileau.*

### Contre Cotin.

A quoi bon tant d'efforts, de larmes et de cris,
Cotin, pour faire ôter ton nom de mes ouvrages?
Si tu veux du public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

*Le même.*

### Sur ce qu'on avoit lu a l'académie des vers contre Homère et contre Virgile.

Clio vint l'autre jour se plaindre au dieu des vers
Qu'en certain lieu de l'univers
On traitoit d'auteurs froids, de poëtes stériles,
Les Homères et les Virgiles:
Cela ne sauroit être, on s'est moqué de vous,
Reprit Apollon en courroux:
Où peut-on avoir dit une telle infamie?
Est-ce chez les Hurons, chez les Topinambous?
C'est à Paris. C'est donc dans l'hôpital des fous?
Non, c'est au Louvre, en pleine Académie.

*Le même.*

CONTRE LES COURTISANS QUI PRÉTENDOIENT QUE L'AUTEUR ET M. DE LA FARE AVOIENT VOULU TOURNER LA COUR EN RIDICULE DANS UNE PIÈCE DE VERS.

Au bon vieux temps, où le gentil Esope
Pour débiter maint bon enseignement,
Des animaux se fit le truchement,
Point ne fut lors si parfait misantrope
Qui ne louât un tel amusement:
Aujourd'hui donc que notre cour abonde
En discoureurs qui n'ont que du caqnet,
Pourquoi faut-il contre nous qu'elle gronde,
Pour avoir fait parler nn perroquet?

*Chaulieu.*

SUR LE MÊME SUJET.

Autrefois la raillerie
Etoit permise à la conr;
On en bannit en ce jour,
Même la plaisanterie.
Ah! si ce peuple important,
Qni semble avoir peur de rire,
Méritoit moins la satyre,
Il ne la craindroit pas tant.

*La Fare.*

### Sur l'élection de M. de Chamillard a l'Académie.

Hélas ! étoit-elle endormie,
Jouoit-elle à colin-maillard,
La bonne et sage Académie,
Quand elle élut Jean Chamillard ?

Chaulieu.

### Le pouvoir des yeux de Caliste.

Quels sont ces traits qui font craindre Caliste
Plus qu'on ne craint Diane au fond des bois ?
Quel est ce feu qui brûle à l'improviste,
Ravage tout, et met tout aux abois ?
Seroit-ce feu Saint Elme, ou feu Grégeois ?
Nenni ; ce sont flèches, où je m'abuse.
Encore moins. C'est donc feu d'arquebuse ?
Non. Et quoi donc ? Ce sont regards coquets,
Jeux de prunelle en qui flamme est incluse,
Qui brûle mieux qu'arquebuse et mousquets.

J.-B. Rousseau.

### Contre les odes de la Motte.

Le vieux Ronsard, ayant pris ses besicles,
Pour faire fête au Parnasse assemblé,
Lisoit tout haut ces odes par articles
Dont le public vient d'être régalé.
Ouais ! qu'est-ce ci ? dit tout à l'heure Horace
En s'adressant au maître du Parnasse ;

Ces odes-là frisent bien le Perrault.
Lors Apollon bâillant à bouche close :
Messieurs, dit-il, je n'y vois qu'un défaut,
C'est que l'auteur les devoit faire en prose.

Le même.

CONTRE LES FABLES DU MÊME.

Le premier jour du mois de mai,
La Motte a donné son ouvrage ;
Et pour qu'il soit mieux débité,
A pris le temps en homme sage
D'un brûlant et fâcheux été
Dont notre Almanach nous menace.
Dans le malheur d'être sans glace,
Au lieu d'aller, pour boire frais,
Se donner des soins incroyables,
Il ne faut que lire ses fables
Pour se rafraîchir à jamais.

Chaulieu.

CONTRE FONTENELLE.

Depuis trente ans un vieux berger Normand
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle ;
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est le tout : chez l'espèce femelle,
Il brille encor, malgré son poil grison ;
Et n'est caillette en honnête maison
Qui ne se pâme à sa douce faconde.

En vérité caillettes ont raison ;
C'est le pédant le plus joli du monde.

J.-B. Rousseau.

### Contre un ivrogne.

Par trop bien boire un curé de Bourgogne
De son pauvre œil se tronvoit déferré.
Un docteur vient : Voici de la besogne
Pour plus d'nn jour. Je patienterai.
Çà, vous boirez.... Hé bien ! soit : je boirai.
Quatre grands mois.... Plntôt douze, mon maître.
Cette tisane. A moi ? reprit le prêtre.
*Vade retrò*. Gnérir par le poison ?
Non, par ma soif. Perdons une fenêtre,
Puisqu'il le faut ; mais sauvons la maison.

Le même.

### A un critique moderne.

Après avoir bien sué pour entendre
Vos longs discours doctement snperflus,
On est d'abord tout surpris de comprendre
Que l'on n'a rien compris, ni vous non plus.
Monsieur l'abbé, dont les tons absolus
Seroient fort bons ponr un petit monarque,
Vous croyez être au moins notre Aristarque ;
Mais apprenez, et retenez-le bien,
Que qui sait mal (vous en êtes la marque)
Est ignorant plus que qui ne sait rien.

Le même.

### Contre un rimeur braillard.

A son portrait certain rimeur braillard
Dans un logis se faisoit reconnoître ;
Car l'ouvrier le fit avec tel art
Qu'on bâilloit même en le voyant paroître.
Ah ! le voilà ! c'est lui ! dit un vieux reître ?
Et rien ne manque à ce visage-là
Que la parole. Ami, reprit le maître,
Il n'en est pas plus mauvais pour cela.

Le même.

### Sur les procès.

Un vieil abbé sur certains droits de fief
Fut consulter un juge de Garonne ;
Lequel lui dit : Portez votre grief
Chez quelque sage et discrète personne ;
Conseillez-vous au Palais, en Sorbonne ;
Puis, quand vos cas seront bien décidés,
Accordez-vous, si votre affaire est bonne ;
Si votre cause est mauvaise, plaidez.

Le même.

### Contre l'antiquité.

Vieus-je à dire chose assez belle ?
L'antiquité toute en cervelle,
Me dit : je l'ai dite avant toi.
C'est une plaisante donzelle ;

Que ne venoit-elle après moi,
J'aurois dit la chose avant elle.

D'Aceilly.

### Contre Coypel.

On dit que notre ami Coypel
Imite Horace et Raphaël:
A les surpasser il s'efforce;
Et nous n'avons point aujourd'hui
De rimeur peignant de sa force,
Ni peintre rimant comme lui.

Le même.

### Sur le remboursement des rentes.

De nos rentes pour nos péchés
Si les quartiers sont retranchés,
Pourquoi s'en émouvoir la bile?
Nous n'avons qu'à changer de lieu;
Nous allions à l'hôtel de ville,
Et nous irons à l'hôtel Dieu.

Le même.

### Contre un homme très-méchant.

Un gros serpent mordit Aurèle;
Que croyez-vous qu'il arriva,
Qu'Aurèle mourut? bagatelle!
Ce fut le serpent qui creva.

### Contre Ménage.

Laissons en paix monsieur Ménage,
C'étoit un trop bon personnage
Pour n'être pas de ses amis ;
Souffrez qu'à son tour il repose,
Lui de qui les vers et la prose
Nous ont si souvent endormis.

*La Monnoie.*

### Contre le mariage, a M. ***.

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose,
Mais toutefois ne pressons rien ;
Prendre femme est étrange chose,
Il faut y penser mûrement.
Gens sages en qui je me fie
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y penser toute sa vie.

*Maucroix.*

### Sur l'Académie, le jour de la réception de l'auteur.

La Condamine est aujourd'hui,
Admis à la troupe immortelle ;
Mais il est sourd ; tant mieux pour lui,
Et non muet, tant pis pour elle.

*La Condamine.*

### L'avare converti.

Sire Harpagon confondu par le prône
De son pasteur, dit : je veux m'amender :
Rien n'est si beau, si divin que l'aumône,
Et de ce pas je vais.... la demander.

*Le même.*

### Contre l'Académie.

En France on fait, par un plaisant moyen,
Taire un auteur quand d'écrits il assomme :
Dans un fauteil d'académicien
Lui quarantième on fait asseoir mon homme :
Lors il s'endort et ne fait plus qu'un somme ;
Plus n'en avez phrase ni madrigal.
Au bel esprit ce fauteuil est en somme
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

*Piron.*

### Contre un mauvais poète.

Certain rimeur qui jamais ne repose,
Me dit hier arrogament
Qu'il ne sait point écrire en prose :
Lisez ses vers ; vous verrez comme il ment.

### Contre une vieille coquette.

Orphise, depuis plus d'un jour
Coquette décrépite et partant récrépie,
Sur ses ans toujours assoupie,
Veut qu'on la croie encor la mère de l'Amour;
Orphise, j'y consens : oui, vous êtes la mère
De tous ces jolis petits dieux
Que l'on voit régner à Cythère;
Mais votre fils aîné doit être déjà vieux.

*Desselier.*

### Contre un homme qui n'écrivoit que pour son plaisir.

Damon ne sera pas des nôtres;
Il n'écrit que pour son plaisir;
Et lorsque l'on veut réussir,
Il faut écrire un peu pour le plaisir des autres.

*Laudry de Rubel.*

### Sur les prédicateurs modernes.

Louis-le-Grand un jour demandoit à Boileau :
Qu'est-ce qu'un le Tourneur dont m'a parlé Dangeau ?
Est-ce à tort ou raison qu'il passe pour habile ?
Despréaux dit au roi : Sire, sa majesté
Sait qu'on court à la nouveauté;
C'est un prédicateur qui prêche l'évangile.

### Vanité de la grandeur.

Je songeois cette nuit que de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé :
Moi qui ne puis souffrir ce fâcheux voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici :
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin ! me répond-il d'une arrogance extrême,
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même :
Ici, tous sont égaux, je ne te dois plus rien ;
Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien.

*Patrix.*

### Contre un mauvais poème rempli d'amour-propre.

Mévius s'en alloit en criant par la ville :
Messieurs, j'ai le secret des vers du grand Virgile.
Oui, reprit un passant, d'un air persuadé,
Et jamais un secret ne fut si bien gardé.

### Bon Mot de Caton.

Autrefois un Romain s'en vint fort affligé,
Raconter à Caton que la nuit précédente
Son soulier des souris avoit été rongé,
Chose qui lui sembloit tout à fait effrayante :
Mon ami, dit Caton, reprenez vos esprits :
Cet accident en soi n'a rien d'épouvantable ;
Mais si votre soulier eût mangé les souris,
C'auroit été, sans doute, un prodige effroyable.

*Bazaton.*

### Les Gages.

Un jouenr de profession
Aussi mauvais payeur qu'il en fut dans la ville,
Avoit depuis deux ans un valet fort habile
Plein de zèle et d'affection.
Il ne lui payoit point ses gages;
Le valet avoit beau demander de l'argent,
L'autre éludoit toujours et jouoit l'indigent;
Car les mauvais payeurs font bien des personnages.
Le pauvre valet affligé,
Autant qu'en tel cas on peut l'être,
Vint lui demander son congé.
Pourquoi t'en aller, dit le maître?
Je ne t'ai pas payé tes gages jusqu'ici;
Mais tu n'y perdras rien, n'en sois point en souci;
Puisqu'ils courent toujours, que te faut-il au reste?
Oui, lui dit le valet, las de se voir duper;
Ils courent en effet, et si fort, malepeste,
Que je ne puis les attrapper.

*Le même.*

### Contre un mauvais médecin.

Mes malades jamais ne se plaignent de moi,
Disoit un médecin d'ignorance profonde,
Ah! repartit un plaisant, je le croi,
Vous les envoyez tous se plaindre en l'autre monde.

*François de Neufchâteau.*

SUR HERCULE, IMITÉ DE L'ANTHOLOGIE.

Un peu de miel, un peu de lait,
Rendent Mercure favorable.
Hercule est bien plus cher, il est bien moins traitable :
Sans deux agneaux par jour il n'est point satisfait.
On dit qu'à mes moutons ce dieu sera propice,
Qu'il soit béni ; mais entre nous
C'est un peu trop en sacrifice :
Qu'importe qui les mange ou d'Hercule ou des loups ?

Voltaire.

## INSCRIPTIONS.

*Sur une urne placée à l'entrée d'un petit bois qui bordoit une prairie où se rassembloient les jeunes filles d'un hameau voisin.*

*C'est la bergère à qui l'on a consacré ce monument qui parle.*

JEUNES beautés, qui venez dans ces lieux
Fouler d'un pied léger l'herbe tendre et fleurie,
Comme vous, je connus les plaisirs de la vie,
Vos fêtes, vos transports et vos aimables jeux.
L'amour berçoit mon cœur de ses douces chimères,
Et l'hymen me flattoit du destin le plus beau.
Un instant détruisit ces erreurs mensongères.
Que me reste-t-il ? le tombeau.

Lévizac.

*Pour la petite ville d'Arcis sur Aube, brûlée plusieurs fois et rétablie par les bienfaits de M. de Grassin.*

Plus d'une fois la flamme a consumé ces lieux;
Grassin les rétablit par sa munificence :
Que ce marbre à jamais serve à tracer aux yeux
Le malheur, le bienfait et la reconnoissance.

*Piron.*

POUR LA GALERIE DE CIREY.

Asile des beaux-arts, solitude où mon cœur
Est toujours occupé dans une paix profonde,
C'est vous qui donnez le bonheur
Que promettoit en vain le monde.

*Voltaire.*

POUR LA STATUE DE L'AMOUR DANS LE JARDIN DE SCEAUX.

Qui que tu sois, voici ton maître :
Il l'est, le fut, ou le doit être.

*Le même.*

SUR UNE STATUE DE NIOBÉ, IMITÉ DE L'ANTHOLOGIE.

Le fatal courroux des dieux
Changea cette femme en pierre :
Le sculpteur a fait bien mieux ;
Il a fait tout le contraire

*Le même.*

Sur la mort de Collin-Harleville.

D'Harleville n'est plus ! l'aimable comédie
Prend un noir vêtement conforme à son état,
Et le goût applaudit aux graces de *Contat*.
Exprimant, par son deuil, les regrets de Thalie.

*Louis Lemercier.*

## ÉPITAPHES.

De la Fontaine, *par lui-même.*

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant son fonds avec son revenu;
Croyant le bien chose peu nécessaire;
Quant à son temps bien sut le dispenser :
Deux parts en fit, dont il soûloit passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

D'un mauvais auteur.

Ci-gît l'auteur d'un gros livre
Plus embrouillé que savant.
Après sa mort il crut vivre,
Et mourut dès son vivant.

*J.-B. Rousseau.*

De M. * * *.

Sous ce tombeau gît un pauvre écuyer,
Qui, tout en eau sortant d'un jeu de paume,
En attendant qu'on le vînt essuyer,
De Bellegarde ouvrit un premier tome.

Las! en un rien tout son sang fut glacé.
Dieu fasse paix au pauvre trépassé!

*Le même.*

D'UN POÈTE.

Ci-gît un homme dont la gloire
Des siècles atteindra la fin,
Mais qui courant au temple de mémoire,
Sur la route mourut de faim.

*Destouches.*

DE SAINT-PAVIN.

Sous ce tombeau gît Saint-Pavin :
Donne des larmes à sa fin.
Tu fus de ses amis peut-être?
Pleure sur ton sort et le sien :
Tu n'en fus pas? pleure le tien,
Passant, d'avoir manqué d'en être.

*Fieubet.*

D'UN HOMME COMME IL Y EN A TANT.

Ci-gît, justement regretté,
Un savant homme sans science,
Un gentilhomme sans naissance,
Un très-bon homme sans bonté.

*Boileau.*

D'un Homme de lettres.

Ci-gît qui fut toute sa vie
Le triste objet des coups du sort :
Les sots, l'indigence et l'envie,
L'ont poursuivi jusqu'à la mort.

Lévizac.

D'une Femme, *par son mari.*

Ci-gît ma femme : ah ! qu'elle est bien
Pour son repos et pour le mien !

De Piron, *par lui-même.*

Ci-gît, hélas ! qui ne fut rien
Pas même Académicien.

Du Chevalier de Boufflers, *par lui-même.*

Ci-gît un chevalier, qui sans cesse courut,
Qui sur les grands chemins naquit, vécut, mourut ;
Pour prouver ce qu'a dit le sage,
Que notre vie est un passage.

Du célèbre docteur Arnauld.

Au pied de cet autel de structure grossière,
Gît sans pompe, enfermé dans une vile bière,
Le plus savant mortel qui jamais ait écrit,
Arnauld, qui, sur la grace instruit par Jésus-Christ,
Combattant pour l'Eglise, a, dans l'Eglise même,
Souffert plus d'un outrage et plus d'un anathême.

Plein du feu qu'en son cœur souffla l'esprit divin,
Il terrassa Pélage, il foudroya Calvin,
De tous les faux docteurs confondit la morale;
Mais, pour fruit de son zèle, on l'a vu rebuté,
En cent lieux opprimé par leur noire cabale,
Errant, pauvre, banni, proscrit, persécuté;
Et même par sa mort leur fureur mal éteinte
N'auroit jamais laissé ses cendres en repos,
Si Dieu lui-même ici de son ouaille sainte
A ces loups dévorans n'avoit caché les os.

Boileau.

## Vers pour mettre au bas des Portraits de Mademoiselle de Lamoignon.

Aux sublimes vertus nourrie en sa famille
Cette admirable et sainte fille
En tous lieux signala son humble piété;
Jusqu'aux climats où naît et finit la clarté
Fit ressentir l'effet de ses soins secourables,
Et, jour et nuit pour Dieu pleine d'activité,
Consuma son repos, ses biens et sa santé
A soulager les maux de tous les misérables.

Le même.

## De Racine.

Du théâtre François l'honneur et la merveille
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits;

Et, dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide, et balancer Corneille.

Le même.

### De Boileau Despréaux.

La vérité par lui démasqua l'artifice;
Le faux, dans ses écrits, par lui fut combattu;
Mais toujours au mérite il sut rendre justice;
Et ses vers furent moins la satire du vice
Que l'éloge de la vertu.

J.-B. Rousseau.

### De Mlle. le Couvreur, célèbre actrice.

Seule de la nature elle a su le langage;
Elle embellit son art, elle en changea les lois;
L'esprit, le sentiment, le goût fut son partage;
L'amour fut dans ses yeux et parla par sa voix.

Voltaire.

### De Pierre le Grand.

Ses lois et ses travaux ont instruit les mortels;
Il fit tout pour son peuple, et sa fille l'imite:
Zoroastre, Osiris, vous eûtes des autels,
Et c'est lui seul qui les mérite.

Le même.

### De M. le Noir.

Magistrat éclairé, bienfaisant, équitable,
Le crime à son aspect demeure confondu ;
Mais si son œil actif veille sur le coupable,
Il veille aussi sur la vertu.

Vigée.

### Du Comte de Tressan.

Savant illustre, intrépide guerrier,
Poëte aimable et galant romancier,
Le compas de Newton occupa sa jeunesse ;
Les chants des Troubadours bercèrent sa vieillesse ;
De nos preux chevaliers il conta les tournois,
Imita leur vaillance et chanta leurs exploits.

Delille.

### De M. Carron, prêtre François, qui a formé plusieurs établissemens pour les émigrés.

Des François exilés seconde providence,
Dans leur secret asile il cherche les malheurs ;
Il soigne la vieillesse, il cultive l'enfance ;
Il instruit par sa vie, il prêche par ses mœurs,
Et quand sa main ne peut secourir l'indigence,
Il lui donne ses vœux, sa prière et ses pleurs.

Le même.

### Du Pape Pie VI.

Pontife révéré, souverain magnanime ;
Noble et touchant spectacle et du monde et du ciel,
Il honore à la fois, par sa vertu sublime,
Le malheur, la vieillesse, et le trône et l'autel.

*Le même.*

## QUATRAINS.

### Sur des œillets arrosés par le grand Condé.

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissoit des murailles ;
Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier.

*Mlle. de Scudery.*

### Sur Léandre. Imité de l'Anthologie.

Léandre conduit par l'amour,
En nageant disoit aux orages ;
Laissez-moi gagner les rivages ;
Ne me noyez qu'à mon retour.

*Voltaire.*

### A Madame De ***

Un tendre aveu semble vous offenser :
Je me tairai, puisqu'il faut y souscrire,
Et ce qu'on dit souvent sans y penser,
Je le penserai sans le dire.

*Saint Péravi.*

SUR LE MAGASIN DE PORCELAINES DE VERSAILLES.

Fragiles monumens de l'industrie humaine,
Hélas ! tout vous ressemble en ce brillant séjour :
L'amitié, la faveur, la fortune et l'amour
Sont des vases de porcelaine.

*Boufflers.*

SUR L'INGRATITUDE DES HOMMES.

On ne se souvient que du mal :
On ne voit qu'ingrats dans le monde ;
L'injure se grave en métal,
Et le bienfait s'écrit sur l'onde.

*Baratou.*

A M. BERNARD, *auteur de l'*ART D'AIMER. *Invitation à souper chez Madame du Châtelet.*

Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil Bernard, sois averti
Que l'art d'aimer doit Samedi
Venir souper chez l'art de plaire.

A M. DE LA HARPE, *qui avoit prononcé un compliment en vers sur le théâtre de Ferney, avant une représentation d'Alzire.*

Des plaisirs et des arts vous honorez l'asile ;
Il s'embellit de vos talens.
C'est Sophocle dans son printemps
Qui couronne de fleurs la vieillesse d'Eschyle.

# SONNETS.

## Contre le Cardinal de Richelieu.

Par votre humeur le monde est gouverné ;
Vos volontés font le calme et l'orage ,
Et vous riez de me voir confiné ,
Loin de la cour , dans mon petit village.

Cléomédon , mes desirs sont contens ;
Je trouve beau le désert où j'habite ,
Et connois bien qu'il faut céder au temps ,
Fuir l'éclat et devenir hermite.

Je suis heureux de vieillir sans emploi ,
De me cacher , de vivre tout à moi ,
D'avoir dompté la crainte et l'espérance ;

Et si le ciel qui me traite si bien
Avoit pitié de vous et de la France ,
Votre bonheur seroit égal au mien.

Maynard.

## La Belle Matineuse.

Le silence régnoit sur la terre et sur l'onde ;
L'air devenoit serein et l'Olympe vermeil ;
Et l'amoureux zéphire , affranchi du sommeil ,
Ressuscitoit les fleurs , d'une haleine féconde.

L'aurore déployoit l'or de sa tresse blonde ,
Et semoit de rubis le chemin du soleil ;

Enfin ce dieu venoit au plus grand appareil,
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand la jeune Philis au visage riant,
Sortant de son palais plus clair que l'orient,
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux;
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

Malleville.

### Contre Colbert.

Ministre avare et lâche, esclave malheureux,
Qui gémis sous le poids des affaires publiques,
Victime dévouée aux chagrins politiques,
Fantôme révéré sous un titre onéreux,

Vois combien des grandeurs le comble est dangereux;
Contemple de Fouquet les funestes reliques,
Et tandis qu'à sa perte en secret tu t'appliques,
Crains qu'on ne te prépare un destin plus affreux.

Il part plus d'un revers des mains de la fortune:
La chute, comme à lui, te peut être commune.
Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.

Cesse donc d'animer ton prince à ton supplice,
Et près d'avoir besoin de toute sa bonté,
Ne le fais pas user de toute sa justice.

Saynault.

### Sur l'avorton.

Toi qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'être et du néant,
Triste avorton, informe enfant,
Rebut du néant et de l'être;

Toi que l'amour fit par un crime
Et que l'amour défait par un crime à son tour;
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime;

Donne fin aux remords par qui tu t'es vengé,
Et du fond du néant on je t'ai replongé,
N'entretiens point l'horreur dont ma faute est suivie.

Deux tyrans opposés ont décidé ton sort;
L'amour, malgré l'honneur, t'a fait donner la vie;
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

Renaud.

### Apollon et Daphné.

Je suis, crioit jadis Apollon à Daphné,
Lorsque tout hors d'haleine il couroit après elle,
Et lui contoit pourtant la longue kirielle
Des rares qualités dont il étoit orné;

Je suis le dieu des vers; je suis bel esprit né;
Mais les vers n'étoient point le charme de la belle.
Je sais jouer du luth; arrêtez. Bagatelle;
Le luth ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine ;
Je suis n'en doutez point dieu de la médecine.
Daphné conroit plus vite à ce mot si fatal.

Mais s'il eût dit : voyez quelle est votre conquête :
Je suis un jenne dieu, beau, galant, libéral ;
Daphné, sur ma parole, auroit tourné la tête.

*Fontenelle.*

### Au Marquis de la Fare.

L'autre jour la cour du Parnasse
Fit assembler tous ses bureaux,
Pour juger au rapport d'Horace
Du prix de certains vers nouveaux.

Après maint arrêt toujours juste
Contre mille ouvrages divers,
Enfin le courtisan d'Auguste
Fit rapport de vos derniers vers.

Aussitôt le dieu du Permesse
Lui dit : je connois cette pièce,
Je la fis en ce même endroit.

L'amour avoit monté ma lyre ;
Sa mère écoutoit sans mot dire :
Je chantois : la Fare écrivoit.

*J.-B. Rousseau.*

# RONDEAUX.

## A Benserade.

A la fontaine où s'enivre Boileau,
Le grand Corneille, et le sacré troupeau
De ces auteurs que l'on ne trouve guère,
Un bon rimeur doit boire à pleine aiguière,
S'il veut donner un bon tour au rondeau.
Quoique j'en boive aussi peu qu'un moineau,
Cher Benserade, il faut te satisfaire;
T'en écrir un, eh! c'est porter de l'eau
A la fontaine.

De tes refreins un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'heur de plaire;
Mais quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers, qu'il falloit laisser faire
A la Fontaine.

Perpétit de Grammont.

## Conseils a Iris.

Entre deux draps de toile belle et bonne
Que très-souvent on réchauffe, on savonne,
La jeune Iris, au cœur sincère et haut,
Aux yeux brillans, à l'esprit sans défaut,
Jusqu'à midi volontiers se mitonne:
Je ne combats de goûts contre personne;
Mais franchement sa paresse m'étonne;

C'est demeurer seule plus qu'il ne faut
Entre deux draps.

Quand à rêver ainsi l'on s'abandonne,
Le traître amour rarement le pardonne;
A soupirer on s'exerce bientôt,
Et la vertu soutient un grand assaut
Quand une fille avec son cœur raisonne
Entre deux draps.

*Madame Deshoulières.*

## Remède contre l'amour.

Contre l'amour voulez-vous vous défendre?
Empêchez-vous et de voir et d'entendre
Gens dont le cœur s'explique avec esprit:
Il en est peu de ce genre maudit,
Mais trop encor pour mettre un cœur en cendre.
Quand une fois il leur plaît de nous rendre
D'amoureux soins, qu'ils prennent un air tendre,
On lit en vain tout ce qu'Ovide écrit
Contre l'amour.

De la raison il ne faut rien attendre:
Trop de malheurs n'ont su que trop apprendre,
Qu'elle n'est rien dès que le cœur agit.
La seule fuite, Iris, nous garantit:
C'est le parti le plus utile à prendre
Contre l'amour.

*La même.*

# TRIOLETS.

### Sur M.*** qui étoit fort obscur dans ses écrits.

Pindare étoit homme d'esprit,
En faut-il d'autres témoignages ?
Profond dans tout ce qu'il écrit,
Pindare étoit homme d'esprit.
A qui jamais rien n'y comprit,
Il sut bien vendre ses ouvrages :
Pindare étoit homme d'esprit,
En faut-il d'autres témoignages ?

### Contre Danchet, Nadal et Saint-Didier.

Dépêchez-vous, monsieur Titon,
Enrichissez votre Hélicon.
Placez-y sur un piédestal
Saint-Didier, Danchet et Nadal ;
Qu'on voie armés du même archet
Nadal, Saint-Didier et Danchet,
Et couverts du même laurier
Danchet, Nadal et Saint-Didier.

Voltaire.

# VILLANELLE.

### Complainte de deux bergers.

J'ai perdu ma tourterelle ;
Est-ce point elle que j'oi ?
Je veux aller après elle.

Tu regrettes ta femelle,
Hélas ! aussi fais-je moi,
J'ai perdu ma tourterelle.

Si ton amour est fidèle,
Aussi est ferme ma foi :
Je veux aller après elle.

Ta plainte se renouvelle :
Toujours plaindre je me doi,
J'ai perdu ma tourterelle.

En ne voyant plus la belle,
Plus rien de beau je ne voi :
Je veux aller après elle.

Mort que tant de fois j'appelle,
Prends ce qui se doune à toi :
J'ai perdu ma tourterelle,
Je veux aller après elle.

*Passerat.*

## LAI.

### SUR LA GRANDEUR HUMAINE.

La grandeur humaine
Est une ombre vaine,
Qui fuit ;
Une ame mondaine,
A perte d'haleine,
La suit ;
Et pour cette reine
Trop souvent se gène
Sans fruit.

# COURS
# DE LITTÉRATURE.

## LIVRE CINQUIÈME.

## SCÈNES DRAMATIQUES.

### COMÉDIES.

#### Scène du Misantrope.

ALCESTE.

Madame voulez-vous que je vous parle net ?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait :
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble.
Oui, je vous tromperois de parler autrement :
Tôt ou tard nous romprons indubitablement,
Et je vous promettrois mille fois le contraire
Que je ne serois pas en pouvoir de le faire.

CÉLIMÈNE.

C'est pour me quereller donc, à ce que je voi,
Que vous avez voulu me ramener chez moi.

ALCESTE.

Je ne querelle point, mais votre humeur, madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre ame;

Vous avez trop d'amans qu'on voit vous obséder,
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

CÉLIMENE.

Des amans que je fais me rendez-vous coupable ?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable ?
Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors ?

ALCESTE.

Non, ce n'est pas, madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leur voix moins facile et moins tendre.
Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux ;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux :
Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes,
Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant espoir que vous leur présentez
Attire autour de vous leurs assiduités ;
Et votre complaisance un peu moins étendue
De tant de soupirans chasseroit la cohue.
Mais au moins, dites-moi, madame, par quel sort
Votre Clitandre à l'heur de vous plaire si fort.
Sur quel fonds de mérite, et de vertu sublime
Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime ?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit ?
Vous êtes-vous rendue avec tout le beau monde
Au mérite éclatant de sa perruque blonde ?
Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer ?
L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer ?
Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave,
Qu'il a gagné votre ame en faisant votre esclave ?

Ou sa façon de rire et son ton de fausset
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret?

CÉLIMENE.

Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage!
Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage,
Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis?

ALCESTE.

Perdez votre procès, madame, avec constance
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

CÉLIMENE.

Mais de tout l'univers vous devenez jaloux.

ALCESTE.

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

CÉLIMENE.

C'est ce qui doit rasseoir votre ame effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée;
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

ALCESTE.

Mais moi que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, madame, je vous prie?

CÉLIMENE.

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

ALCESTE.

Et quel lieu de le croire à mon cœur enflammé?

CÉLIMÈNE.

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.

ALCESTE.

Mais qui m'assurera que dans le même instant
Vous n'en disiez peut-être aux autres tout autant ?

CÉLIMÈNE.

Certes pour un amant la fleurette est mignonne,
Et vous me traitez là de gentille personne.
Hé bien ! pour vous ôter d'un semblable souci,
De tout ce que j'ai dit je me dédis ici,
Et rien ne sauroit plus vous tromper que vous-même :
Soyez content.

ALCESTE.

Morbleu ! faut-il que je vous aime !
Ah ! que si de vos mains je rattrape mon cœur,
Je béuirai le ciel de ce rare bonheur !
Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible ;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici ;
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

CÉLIMÈNE.

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

ALCESTE.

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde :
Mon amour ne se peut concevoir, et jamais
Personne n'a, madame, aimé comme je fais.

CÉLIMENE.

En effet la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle;
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,
Et l'on n'a vu jamais un amour si grondeur.

ALCESTE.

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe:
A tous nos démêlés coupons chemin, de grace;
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter....

Molière.

AUTRE SCÈNE DU MISANTROPE.

PHILINTE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

ALCESTE, *assis.*

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie!...

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens, au moins sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre
Et quoiqu'amis, enfin je suis tout des premiers.

ALCESTE, *se levant brusquement.*

Moi, votre ami ! rayez cela de vos papiers :
J'ai fait jusques ici profession de l'être ;
Mais après ce qu'en vous je viens de voir paroître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte ?

ALCESTE.

Allez vous devriez mourir de pure honte ;
Une telle action ne sauroit s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses
De protestations, d'offres et de sermens
Vous changez la fureur de vos embrassemens,
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme :
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent ?
Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son ame ;
Et si par un malheur, j'en avois fait autant,
Je m'irois de regret pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable ;
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable

Que je me fasse un peu grace sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grace !

PHILINTE.

Mais sérieusement que voulez-vous qu'on fasse ?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur,
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnoie,
Répondre, comme on peut, à ses empressemens,
Et rendre offre pour offre, et sermens pour sermens.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeans diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant ?
Non, non, il n'est point d'ame un peu bien située

Qui veuille d'une estime ainsi prostituée ;
Et la plus glorieuse a des regards pen chers ,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers.
Sur qnelque préférence une estime se fonde ,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Pnisque vous y donnez, dans ces vices du temps ,
Morbleu , vous n'êtes pas pour être de mes gens ;
Je refuse d'nn cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucnne différence ;
Je veux qu'on me distingue; et, pour le trancher net ,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelqnes dehors civils que l'nsage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devroit châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblant d'amitié ;
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre;
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentimens
Ne se masquent jamais sous de vains complimens.

PHILINTE.

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Devieudroit ridicule et seroit pen permise,
Et par foi, n'en déplaise à votre austère honneur ,
Il est bon de cacher ce qn'on a dans le cœur ;
Seroit-il à propos et de la bienséance,
De dire à mille gens tout ce qne d'eux on pense ?
Et qnand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est ?

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi ! vous iriez dire à la vieille Emilie,
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun ?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas qu'il est trop importun,
Et qu'il n'est à la cour oreille qu'il ne lasse,
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race ?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point ;
Et je vais n'épargner personne sur ce point :
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile.
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font.
Je ne trouve par-tout que lâche flatterie.
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie :
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

PHILINTE.

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage :
Je ris des noirs accès où je vous envisage ;

Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,
Ces deux frères que peint l'Ecole des Maris.

ALCESTE.

Eh mon Dieu, laissons-là vos comparaisons fades.

PHILINTE.

Non; tout de bon quittez toutes ces incartades;
Le monde par vos soins ne se changera pas;
Et puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai tout franc que cette maladie
Par-tout où vous allez donne la comédie;
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu, tant mieux; c'est ce que je demande:
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande.
Tous les hommes me sont à tel point odieux
Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine?

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien dans le siècle où nous sommes....

ALCESTE.

Non; elle est générale, et je hais tous les hommes;
Les uns, parce qu'ils sont méchans et malfaisans,

Et les autres pour être aux méchans complaisans,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses,
Que doit donner le vice aux ames vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès :
Au travers de son masque on voit à plein le traître,
Par-tout il est connu pour tout ce qu'il peut être;
Et ses roulemens d'yeux, et son ton radouci
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied plat, digne qu'on le confonde,
Par des sales emplois s'est poussé dans le monde;
Et que par eux son sort, de splendeur revêtu,
Fait gronder le mérite, et rougir la vertu.
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne :
Nommez-le fourbe, infâme, et scélérat maudit,
Tout le monde en convient, et nul ne contredit;
Cependant sa grimace est par-tout bien venue;
On l'accueille, on lui rit, par-tout il s'insinue;
Et s'il est par la brigue un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Tête-bleu ! ce me sont de mortelles blessures
De voir qu'avec le vice on garde des mesures;
Et par fois il me prend des mouvemens soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE.

Mon Dieu ! des mœurs du temps mettons-nous moins en peine
Et faisons un peu grace à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut parmi le monde une vertu traitable;

À force de sagesse on peut être blamable :
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages ;
Elle veut aux mortels trop de perfection :
Il faut fléchir au temps sans obstination ;
Et c'est une folie à nulle autre seconde
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours
Qui pourroient mieux aller, prenant un autre cours ;
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paroître,
En courroux comme vous, on ne me voit point être.
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont ;
J'accoutume mon ame à souffrir ce qu'ils font,
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe, autant que votre bile.

ALCESTE

Mais ce flegme, monsieur, qui raisonnez si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien ?
Et s'il faut par hasard qu'un ami vous trahisse,
Que pour avoir vos biens on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchans bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux ?

PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts dont votre ame murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature ;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisans, et des loups pleins de rage.

ALCESTE.

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois....Morbleu! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence!

PHILINTE.

Ma foi, vous feriez bien de garder le silence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point : c'est une chose dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite?

ALCESTE.

Qui je veux? la raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE.

Aucun juge par vous ne sera visité?

ALCESTE.

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord; mais la brigue est fâcheuse,
Et....

ALCESTE.

Non, j'ai résolu de ne pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remuerai point.

PHILINTE.

Votre partie est forte,
Et peut par sa cabale entraîner....

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit, j'en veux voir le succès.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin....

ALCESTE.

Je verrai dans cette plaiderie,
Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchans, scélérats, et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme!

ALCESTE.

Je voudrois, m'en coûtât-il grand'chose,
Pour la beauté du fait avoir perdu ma cause....

PHILINTE.

On se riroit de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE.

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?
Je m'étonne, pour moi, qu'étant comme il le semble,
Vous et le genre humain si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux:
Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
La sincère Eliante a du penchant pour vous;
La prude Alsinoé vous voit d'un œil fort doux;
Cependant à leurs vœux votre ame se refuse,
Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse,
De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
Semblent si fort donner dans les mœurs d'à présent.
D'où vient que, leur portant une flamme immortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en vient cette belle?
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?
Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous?

ALCESTE.

Non: l'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve;

Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais avec tout cela, quoi que je puisse faire,
Je confesse mon foible; elle a l'art de me plaire:
J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer:
Sa grace est la plus forte; et sans doute ma flamme
De ces vices du temps pourra purger son ame.

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez être donc aimé d'elle?

ALCESTE.

Oui parbleu!
Je ne l'aimerois pas, si je ne croyois l'être.

PHILINTE.

Mais, si son amitié pour vous se fait paroître,
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui?

ALCESTE.

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui,
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE.

Pour moi, si je n'avois qu'à former des desirs,
Sa cousine Eliante auroit tous mes soupirs;
Son cœur qui vous estime est solide et sincère,
Et ce choix plus conforme étoit mieux votre affaire.

ALCESTE.

Il est vrai, ma raison me le dit chaque jour,
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux, et l'espoir où vous êtes
Pourroit....

*Le même.*

SCÈNE DU TARTUFFE.

MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DAMIS, DORINE, FLIPOTE.

MADAME PERNELLE, *à sa servante.*

Allons, Flipote, allons; que d'eux je me délivre.

ELMIRE, *sa belle-fille.*

Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

MADAME PERNELLE.

Laissez, ma bru, laissez; ne venez pas plus loin:
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit envers vous l'on s'acquitte.
Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite?

MADAME PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que de me complaire on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous très-mal édifiée;
Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée;
On n'y respecte rien; chacun y parle haut,
Et c'est tout justement la cour du roi Pétaut.

DORINE, *suivante de Mariane.*

Si....

MADAME PERNELLE.

Vous êtes, ma mie, une fille suivante
Un pen trop forte en gueule, et fort impertinente;
Vous vous mêlez sur tont de dire votre avis.

DAMIS, *fils d'Orgon.*

Mais...

MADAME PERNELLE.

Vous êtes nn sot, en trois lettres, mon fils:
C'est moi qni vous le dis, qui suis votre grand'mère;
Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père,
Qne vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE, *fille d'Orgon.*

Je crois...

MADAME PERNELLE.

Mon dieu! sa sœnr, vons faites la discrète,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette!
Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,
Et vons menez, sous cape, un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mère...

MADAME PERNELLNE.

Ma brn, qu'il ne vous en déplaise,
Votre conduite, en tout, est tout à fait mauvaise;
Vous devriez lenr mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mère en usoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépensière; et cet état me blesse,

Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉANTE, *beau-frère d'Orgon.*

Mais, madame, après tout...

MADAME PERNELLE.

Pour vous, monsieur son frère,
Je vous estime fort, vous aime, et vous révère;
Mais enfin, si j'étois de mon fils, son époux,
Je vous prierois très-fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
Je vous parle un peu franc; mais c'est là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

DAMIS.

Votre monsieur Tartuffe est bien heureux, sans doute...

MADAME PERNELLE.

C'est un homme de bien, qui faut que l'on écoute;
Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
De le voir quereller par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne usurper céans un pouvoir despotique,
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir?

DORINE.

S'il le faut écouter et croire à ses maximes,

On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes ;
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

MADAME PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du ciel qu'il prétend vous conduire ;
Et mon fils à l'aimer vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père, ni rien,
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien :
Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte.
Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte :
J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied-plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise ;
Qu'un gueux, qui quand il vint, n'avoit pas de souliers,
Et dont l'habit entier valoit bien six deniers,
En vienne jusque-là que de se méconnoître,
De contrarier tout, et de faire le maître.

MADAME PERNELLE.

Hé ! merci de ma vie ! il en iroit bien mieux
Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un saint dans votre fantaisie :
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

MADAME PERNELLE.

Voyez la langue.

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fierois, moi, que sur un bon garant.

MADAME PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal, et ne le rebutez
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oui; mais pourquoi, surtout depuis un certain temps,
Ne sauroit-il souffrir qu'aucun hante céans?
En quoi blesse le ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête?
Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous?
(*montrant Elmire*)
Je crois que de madame il est, ma foi, jaloux.

MADAME PERNELLE.

Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites.
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces carroses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien:
Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.

CLÉANTE.

Hé! voulez-vous, madame, empêcher qu'on ne cause?
Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose,

Si, pour les sots discours où l'on peut-être mis,
Il falloit renoncer à ses meilleurs amis.
Et quand même on pourroit se résoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire?
Contre la médisance il n'est point de rempart.
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné, notre voisine, et son petit époux,
Ne seroient-ils point ceux qui parlent mal de nous?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
Sont toujours sur autrui les premiers à médire:
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie.
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,
Et sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

MADAME PERNELLE.

Tous ces raisonnemens ne font rien à l'affaire.
On sait qu'Orante mène une vie exemplaire;
Tous ses soins vont au ciel, et j'ai su par des gens
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple est admirable, et cette dame est bonne!
Il est vrai qu'elle vit en austère personne;

Mais l'âge dans son ame a mis ce zèle ardent,
Et l'on sait qu'elle est prude à son corps défendant.
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages;
Mais voyant de ses yeux tous les brillans baisser,
Au monde qui la quitte elle veut renoncer,
Et, du voile pompeux d'une haute sagesse,
De ses attraits usés déguiser la foiblesse.
Ce sont là les retours des coquettes du temps:
Il leur est dur de voir déserter les galans.
Dans un tel abandon leur sombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude;
Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose et ne pardonne à rien;
Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie,
Qui ne sauroit souffrir qu'une autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs.

MADAME PERNELLE, *à Elmire.*

Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire,
Ma bru. L'on est chez vous contrainte de se taire:
Car madame, à jaser, tient le dé tout le jour.
Mais enfin je prétends discourir à mon tour:
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage;
Que le ciel au besoin l'a céans envoyé
Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé;
Que, pour votre salut, vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.
Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont du malin esprit toutes inventions.

Là jamais on n'entend de pieuses paroles :
Ce sont propos oisifs, contes et fariboles :
Bien souvent le prochain en a sa bonne part ;
Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.
Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées
De la confusion de telles assemblées.
Mille caqnets divers s'y font en moins de rien ;
Et comme l'autre jonrun doctenr dit fort bien,
C'est véritablement la tour de Babylone,
Car chacun y babille, et tout du long de l'aune ;
Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea...
*( montrant Cléante )*
Voilà-t-il pas monsieur qni ricane déjà !
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
*( à Elmire )*
Et sans.... adieu, ma bru : je ne venx plus rien dire.
Sachez que ponr céans j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pié.
*( donnant un soufflet à Flipote ).*
Allons, vous, vous rêvez, et bayez aux corneilles.
Jour de Dieu ! je saurai vous frotter les oreilles,
Marchons, gaupe, marchons.

Le même.

## Scène du Glorieux.

Le Comte de Tuffière, Lisimon, *riche bourgeois*, M. Josse, *notaire*, Lisette, *Sœur du Comte*, Isabelle, *fille de Lisimon.*

M. Josse *vis-à-vis d'une table après avoir mis ses lunettes, lit :*

« *Par devant...*

Lisimon, *à Lisette qui parle.*

Ecoutez.

M. Josse *lit :*

« *Les conseillers du roi,*
« *Notaires soussignés, furent présens...*

Lisimon, *à Valère qui parle d'action à Lisette.*

Eh quoi !
Vous ne vous tairez point ? Est-il temps que l'on cause ?
Valère, ici, laissez cette fille ; et pour cause.

M. Josse, *au Comte.*

Votre nom, s'il vous plaît, vos titres, votre rang ;
Je ne les savois point, ils sont restés en blanc.

Le Comte.

Je vais vous les dicter, n'oubliez rien, de grace.
Vous avez pour cela laissé bien peu de place.

M. Josse.

La marge y suppléera, voyez quelle largeur !

LE COMTE *dicte.*

Ecrivez donc. « *Très-haut et très-puissant seigneur...*

M. JOSSE *se levant.*

Monsieur, considérez qu'on ne se qualifie....

LE COMTE.

Point de raisonnemens, je vous le signifie.

M. JOSSE *écrivant.*

*Et très-puissant seigneur....*

LE COMTE *dictant.*

*Monseigneur Carloman,*
*Alexandre, César, Henri, Jules, Armand,*
*Philogènes, Louis...*

M. JOSSE.

Oh! quelle kirielle!
Ma foi, sur tant de noms ma mémoire chancelle,
*(Il répète.)*
*Philogènes, Louis....* après?

LE COMTE *dictant.*

*De Monsurmont.*

M. JOSSE *répétant.*

*Surmont.*

LE COMTE *dictant.*

*Chevalier.....*

M. JOSSE, *repétant.*

*lier.*

LE COMTE, *au notaire.*

Continuez. « *Baron*

« *De Montorgueil.*

M. JOSSE, *répétant.*

*Orgueil.*

LE COMTE, *d'un ton ampoulé.*

Bon. « *Marquis de Tuffière.*

LISIMON.

Quoi ! vous êtes marquis ?

LE COMTE.

Proprement, c'est mon père;
Mais comme après sa mort j'aurai ce marquisat,
J'en prends d'avance ici le titre en mon contrat.

LISIMON, *lui frappant sur l'épaule.*

C'est bien fait, mon garçon; la chose t'est permise.
(*à Isabelle.*)
Je te fais compliment, madame la marquise.

M. JOSSE, *au Comte.*

Est-ce tout ?

LE COMTE, *se levant.*

Comment tout ? « *Seigneur....*

M. JOSSE.

*et cætera.*

Cette tirade-là jamais ne finira.

LE COMTE.

Mettez « *Et autres lieux* » en très-gros caractères.

ISABELLE, *à Lisette.*

En lettres d'or.

LISETTE, *à Isabelle.*

Paix donc.

ISABELLE, *à Lisette.*

Je ne saurois me taire ;
Je ne puis me prêter à tant de vanité.

LISETTE, *à Isabelle.*

C'est le foible commun des gens de qualité.
Leurs titres bien souvent sont tout leur patrimoine.

M. JOSSE, *à Lisimon.* (*Il lit*).

A vous présentement, monsieur, « *Messire Antoine*
« *Lisimon*....

LE COMTE *d'un air surpris.*

*Antoine*

LISIMON.

Oui.

LE COMTE.

Quoi ! c'est là votre nom ?
*Antoine !* Est-il possible ?

LISIMON.

Et ! parbleu, pourquoi non ?

LE COMTE.

Ce nom est bien bourgeois !

LISIMON.

Mais pas plus que les antres.
Je crois qne mon patron valoit bien tous les yôtres.

LE COMTE, *d'un air dédaigneux.*

Passons, monsieur, passons; vos titres? c'est le point
Dont il sagit ici.

LISIMON.

Qui, moi? je n'en ai point.

LE COMTE.

Comment donc? vous n'avez aucune seigneurie?

LISIMON.

Ah! je me souviens d'une; écrivez, je vous prie.
(*Il dicte.*)
*Antoine Lisimon, écuyer.*

LE COMTE.

Rien de plus?

LISIMON.

Et seigneur suzerain.... d'un million d'écus.

LE COMTE.

Vous vous moquez, je crois? l'argent est-il un titre?

LISIMON.

Plus brillant que les tiens; et j'ai dans mon pupitre
Des billets au porteur, dont je fais plus de cas,
Que de vieux parchemins, nourriture des rats.

M. JOSSE.

Il a raison.

LE COMTE.

Pour moi, je tiens que la noblesse....

M. JOSSE.

Oh! nous autres bourgeois nous tenons pour l'espèce.
(*à Lisimon.*)
Ça stipulons la dot.

LISIMON.

Le gendre que je prends
M'engage à la porter à neuf cent mille francs.

M. JOSSE, *au Comte.*

Voilà pour la future un titre magnifique,
Et qui soutiendra bien votre noblesse antique.

LE COMTE, *bas à M. Josse.*

Monsieur le garde-note, oui, l'argent nous soutient,
Mais nous purifions la source dont il vient.

M. JOSSE.

Et quel douaire aura l'épouse contractante?

LE COMTE.

Quel douaire, monsieur? vingt mille francs de rente.

LISETTE, *à part.*

Mon frère est magnifique. En tout cas, je sais bien
Que s'il donne beaucoup, il ne s'engage à rien.

M. JOSSE, *au Comte.*

Sur quoi l'assignez-vous ?

LISIMON.

Oui

LE COMTE.

Sur la Baronnie
De Montorgueil.

M. JOSSE *se levant.*

Voilà votre affaire finie.

LISIMON.

Signons donc maintenant, la noce se fera
Aussitôt qu'à Paris ton père arrivera.

LE COMTE.

Mon père, dites-vous ? il ne faut point l'attendre,
Jamais en ce pays il ne pourra se rendre.
La goutte le retient au lit depuis six mois.

LISETTE, *à part.*

Mon frère, en vérité, ment fort bien quelquefois.

LE COMTE.

Mais nous irons le voir après le mariage.

LISIMON.

Avec bien du plaisir je ferai le voyage.

Destouches.

## Scène du Joueur.

Valère, *joueur qui a perdu son argent*, Hector.

Valère.

Non, l'enfer en courroux, et toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés :
Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés ;
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi, cherche une autre victime.

Hector, *à part.*

Il est sec.

Valère.

De serpens mon cœur est dévoré ;
Tout semble en un moment contre moi conjuré.
(*Il prend Hector à la cravate*).
Parle, as-tu jamais vu le sort et son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner ! perdre tous les paris,
Vingt fois le coupe gorge, et toujours premier pris !
Réponds-moi donc, bourreau ?

Hector.

Mais ce n'est pas ma faute.

Valère.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute ?
Sort cruel, ta malice a bien su triompher,
Et tu ne me flattois que pour mieux m'étouffer !
Dans l'état où je suis, je peux tout entreprendre,
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou,
Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper ?

VALÈRE.

Que la foudre t'écrase.
Ah ! charmante Angélique ! en l'ardeur qui m'embrase,
A vos seules bontés je veux avoir recours ;
Je n'aimerai que vous ; m'aimerez-vous toujours ?
Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,
N'est point si malheureux, puisque enfin il vous aime.

HECTOR, *à part.*

Notre bourse est à fond, et par un sort nouveau
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALÈRE.

Calmons le désespoir où la fureur me livre ;
Approche ce fauteuil : va me chercher un livre.

HECTOR.

Voilà Sénèque.

VALÈRE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Sénèque ?

VALÈRE.

Oui, ne sais-tu pas lire ?

HECTOR.

Hé, vous n'y pensez pas ;
Je n'ai lu de mes jours que dans les almanachs.

VALÈRE.

Ouvre et lis au hasard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pièces.

VALÈRE.

Lis donc.

HECTOR, *lit.*

Chapitre VI, du mépris des richesses.

*La fortune offre aux yeux des brillans mensongers :*
*Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers ;*
*Leur possession trouble et leur perte est légère :*
*Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire.*
Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,
Il avoit, comme vous, perdu tout son argent.

VALÈRE *se levant.*

Vingt fois le premier pris ! dans mon cœur il s'élève
(*Il s'assied*).
Des mouvemens de rage. Allons, poursuis, achève.

HECTOR.

*L'or est comme une femme, on n'y sauroit toucher*
*Que le cœur par amour ne s'y laisse attacher :*
*L'un et l'autre en ce temps sitôt qu'on les manie,*
*Sont deux grands remoras pour la philosophie.*
N'ayant plus de maîtresse, et n'ayant plus un sou,
Nous philosopherons maintenant tout le soul.

VALÈRE.

De mon sort désormais vous serez seule arbitre,
Adorable Angélique. Achève ton chapitre.

HECTOR.

*Que faut-il ?....*

VALÈRE.

Je bénis le sort et ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR.

*Que faut-il à la nature humaine ?*
*Moins on a de richesse, et moins on a de peine :*
*C'est posséder les biens que savoir s'en passer.*
Que ce mot est bien dit, et que c'est bien penser !
Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme.
Étoit-il de Paris ?

VALÈRE.

Non, il étoit de Rome.
Dix fois à carte triple être pris le premier !

HECTOR.

Ah ! monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

VALÈRE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre.
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre,
La rivière, le feu, le poison et le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, monsieur, chanter un petit air,
Votre maître à chanter est ici : la musique
Peut-être calmeroit cette humeur frénétique.

VALÈRE.

Que je chante !

HECTOR.

Monsieur...

VALÈRE.

Que je chante, bourreau !
Je veux me poignarder ; la vie est un fardeau
Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
Qu'un joueur est heureux ! sa poche est un trésor ;
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or,
Disiez-vous.

VALÈRE.

Ah ! je sens redoubler ma colère.

HECTOR.

Monsieur, contraignez-vous, j'aperçois votre père.

Regnard.

# TRAGÉDIES.

## Scène de Cinna.

Cinna, *petit-fils du grand Pompée, et* Maxime *sont à la tête d'une conspiration prête à éclater contre* Auguste. *Ce prince qui l'ignore, les consulte sur le projet qu'il médite d'abdiquer l'empire.*

Auguste.

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne, et cet illustre rang
Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.
L'ambition déplaît quand elle est assouvie;
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie:
Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque desir,
Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre;
Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.
J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu;
Mais en le souhaitant, je ne l'ai pas connu.
Dans sa possession j'ai trouvé, pour tous charmes,
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tout propos,

Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême;
Le grand César, mon père, en a joui de même:
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé:
Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen, dans le sein de sa ville;
L'autre, tout débonnaire, au milieu du sénat
A vu trancher ses jours par un assassinat.
Ces exemples récens suffiroient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on devoit se conduire.
L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur.
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur;
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées,
N'est pas toujours écrit dans les choses passées.
Quelquefois l'un se brise ou l'autre s'est sauvé;
Et par où l'un périt, un autre est conservé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
Vous, qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécène,
Pour résoudre ce point avec eux débattu,
Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu.
Ne considérez point cette grandeur suprême,
Odieuse aux Romains, et pesante à moi-même:
Traitez-moi comme ami, non comme souverain.
Rome, Auguste, l'état, tout est en votre main.
Vous mettrez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique
Sous les lois d'un monarque, ou d'une république:
Votre avis est ma règle; et par ce seul moyen,
Je veux être empereur, ou simple citoyen.

CINNA.

Malgré notre surprise, et mon insuffisance,
Je vous obéirai, seigneur, sans complaisance,

Et mets bas le respect qui pourroit m'empêcher
De combattre un avis où vous semblez pencher.
Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire,
Que vous allez souiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez votre ame à ces impressions,
Jusques à condamner toutes vos actions.
On ne renonce point aux grandeurs légitimes;
On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes,
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas, seigneur, cette honteuse marque
A ces rares vertus qui vous ont fait monarque.
Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat
Que vous avez changé la forme de l'état.
Rome est dessous vos lois par le droit de la guerre,
Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre.
Vos armes l'ont conquise; et tous les conquérans,
Pour être usurpateurs, ne sont pas des tyrans.
Quand ils ont sous leurs lois asservi des provinces,
Gouvernant justement, ils s'en font justes princes.
C'est ce que fit César : il vous faut aujourd'hui
Condamner sa mémoire, ou faire comme lui.
Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
César fut un tyran, et son trépas est juste;
Et vous devez aux dieux compte de tout le sang
Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.
N'en craignez point, seigneur, les tristes destinées;
Un plus puissant démon veille sur vos années.
On a dix fois sur vous attenté sans effet;
Et qui l'a voulu perdre, au même instant l'a fait.
On entreprend assez; mais aucun n'exécute.
Il est des assassins; mais il n'est plus de Brute.

Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,
Il est beau de mourir maître de l'univers.
C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire ; et j'estime
Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME.

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver,
Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,
Il a fait de l'état une juste conquête ;
Mais que, sans se noircir, il ne puisse quitter
Le fardeau que sa main est lasse de porter ;
Qu'il accuse par là César de tyrannie,
Qu'il approuve sa mort ; c'est ce que je dénie.
Rome est à vous, seigneur, l'empire est votre bien.
Chacun en liberté peut disposer du sien ;
Il le peut, à son choix, garder ou s'en défaire.
Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire !
Seriez-vous devenu, pour avoir tout dompté,
Esclave des grandeurs où vous êtes monté !
Possédez-les, seigneur, sans qu'elles vous possèdent :
Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent ;
Et faites hautement connoître enfin à tous
Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.
Votre Rome autrefois vous donna la naissance ;
Vous lui voulez donner votre toute-puissance ;
Et Cinna vous impute à crime capital
La libéralité vers le pays natal !
Il appelle remords l'amour de la patrie !
Par la haute vertu la gloire est donc flétrie ?
Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,
Si de ses pleins effets l'infamie est le prix ?

Je veux bien avouer qu'une action si belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle ;
Mais commet-on un crime indigne de pardon,
Quand la reconnoissance est au-dessus du don ?
Suivez, suivez, seigneur, le ciel qui vous inspire ;
Votre gloire redouble à mépriser l'empire ;
Et vous serez fameux chez la postérité,
Moins pour l'avoir conquis, que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême ;
Mais, pour y renoncer, il faut la vertu même ;
Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,
Après un sceptre acquis, la douceur de régner.
Considérez d'ailleurs que vous régnez dans Rome,
Où de quelque façon que votre cœur vous nomme,
On hait la monarchie ; et le nom d'empereur,
Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.
Il passe pour tyran, quiconque s'y fait maître,
Qui le sert, pour esclave, et qui l'aime, pour traître :
Qui le souffre, a le cœur lâche, mol, abattu ;
Et pour s'en affranchir, tout s'appelle vertu.
Vous en avez, seigneur, des preuves trop certaines.
On a fait contre vous dix entreprises vaines ;
Peut-être que l'onzième est prête d'éclater ;
Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter
N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie,
Qui pour vous conserver n'a plus que cette voie.
Ne vous exposez plus à ces fameux revers.
Il est beau de mourir maître de l'univers ;
Mais la plus belle mort souille notre mémoire,
Quand nous avons pu vivre, et croître notre gloire.

CINNA.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir;
Et cette liberté, qui lui semble si chère,
N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses états.
Avec ordre et raison les honneurs il dispense,
Avec discernement punit et récompense,
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter, de peur d'un successeur.
Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte,
La voix de la raison jamais ne se consulte :
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus séditieux.
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de le laisser à celui qui les suit.
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent,
Assurés que chacun leur pardonne aisément,
Espérant à son tour un pareil traitement.
Le pire des états, c'est l'état populaire.

AUGUSTE.

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.
Cette haine des rois, que depuis cinq cents ans
Avec le premier lait sucent tous ses enfans,
Pour l'arracher des cœurs, est trop enracinée.

MAXIME.

Oui, seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée :
Son peuple qui s'y plaît, en fuit la guérison,
Sa coutume l'emporte, et non pas la raison ;
Et cette vieille erreur, que Cinna veut abattre,
Est une heureuse erreur dont il est idolâtre ;
Par qui le monde entier asservi sous ses lois,
L'a vu cent fois marcher sur la tête des rois,
Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces,
Que lui pouvoient de plus donner les meilleurs princes ?
J'ose dire, seigneur, que par tous les climats,
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'états :
Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne sauroit changer sans lui faire une injure.
Telle est la loi du ciel, dont la sage équité
Sème dans l'univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique :
Les Parthes, les Persans veulent des souverains ;
Et le seul consulat est bon pour les Romains.

CINNA.

Il est vrai que du ciel la prudence infinie
Départ à chaque peuple un différent génie ;
Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des cieux
Change selon les temps, comme selon les lieux.
Rome a reçu des rois ses murs et sa naissance ;
Elle tient des consuls sa gloire et sa puissance,
Et reçoit maintenant de vos rares bontés
Le comble souverain de ses prospérités.
Sous vous, l'état n'est plus en pillage aux armées ;

Les portes de Janus par vos mains sont fermées :
Ce que sous ses consuls on n'a vu qu'une fois,
Et qu'a fait voir, comme eux, le second de ses rois.

MAXIME.

Les changemens d'état que fait l'ordre céleste
Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste.

CINNA.

C'est nn ordre des dieux, qui jamais ne se rompt,
De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils nons font.
L'exil des Tarquins même eusanglanta nos terres,
Et nos premiers consuls nons ont coûté des guerres.

MAXIME.

Donc votre aïeul Pompée an ciel a résisté,
Quand il a combattu pour notre liberté ?

CINNA.

Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue,
Par les mains de Pompée il l'auroit défendue :
Il a choisi sa mort, pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement ;
Et devoit cette gloire aux mânes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.
Ce nom depuis long-temps ne sert qu'à éblouir,
Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.
Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,
Depuis que la richesse entre ses mains abonde,
Et que son sein, fécond en glorieux exploits,
Produit des citoyens plns puissans que des rois,
Les grands, pour s'affermir, achètent les suffrages,
Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,

Qui, par des fers dorés se laissant enchaîner,
Reçoivent d'eux les lois qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre, ils mènent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.
Ainsi de Marius Sylla devint jaloux,
César de mon aïeul, Marc-Antoine de vous:
Ainsi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorsque par un désordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal.
Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse
En la main d'un bon chef à qui tout obéisse.
Si vous aimez encore à la favoriser,
Otez-lui les moyens de se plus diviser.
Sylla, quittant la place enfin bien usurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompée,
Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir,
S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.
Qu'a fait du grand César le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,
Si César eût laissé l'empire entre vos mains?
Vous la replongerez, en quittant cet empire,
Dans les maux dont à peine encore elle respire;
Et de ce peu, seigneur, qui lui reste de sang
Une guerre nouvelle épuisera son flanc.
Que l'amour du pays, que la pitié vous touche;
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Considérez le prix que vous avez coûté;
Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté:
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée;
Mais une juste peur tient son ame effrayée.

Si, jaloux de son beur, et las de commander,
Vous lui reudez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez son intérêt an vôtre,
Si ce funeste don la met au désespoir,
Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
Conservez-vous, seigneur, en lui laissant un maître
Sous qui son vrai bonheur commence de renaître;
Et pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte.
Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte;
Et, quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
Je consens à me perdre, afin de la sauver.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire,
Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire;
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,
Et que chacun de vous dans l'avis qu'il me donne,
Regarde seulement l'état et ma personne.
Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile:
Allez donner mes lois à ce terroir fertile;
Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez,
Et que je répondrai de ce que vous ferez.
Pour épouse, Cinna, je vous donne Émilie:
Vous savez qu'elle tient la place de Julie,
Et que si nos malheurs et la nécessité
M'ont fait traiter son père avec sévérité,

Mon épargne, depuis en sa faveur ouverte,
Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
Voyez-là de ma part; tâchez de la gagner :
Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner;
De l'offre de vos vœux elle sera ravie.
Adieu, j'en veux porter la nouvelle à Livie.

*Corneille.*

## Scène d'Andromaque.

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

ORESTE.

Madame, c'en est fait, et vous êtes servie.
Pyrrhus rend à l'autel son infidèle vie.

HERMIONE.

Il est mort?

ORESTE.

Il expire, et nos Grecs irrités
Ont lavé dans son sang ses infidélités.
Je vous l'avois promis; et, quoique mon courage
Se fît de ce complot une funeste image,
J'ai couru vers le temple, où nos Grecs dispersés
Se sont jusqu'à l'autel dans la foule glissés.
Pyrrhus m'a reconnu, mais sans changer de face;
Il sembloit que ma vue excitât son audace;
Que tous les Grecs, bravés en leur ambassadeur,
Dussent de son hymen relever la splendeur.
Enfin, avec transport prenant son diadême,
Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même.

*Je vous donne*, a-t-il dit, *ma couronne et ma foi*,
*Andromaque, régnez sur l'Epire et sur moi.*
*Je voue à votre fils une amitié de père;*
*J'en atteste les dieux, je le jure à sa mère*,
*Pour tous mes ennemis je déclare les siens*,
*Et je le reconnois pour le roi des Troyens.*
A ces mots, qui du peuple attiroient le suffrage,
Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage;
L'infidèle s'est vu par-tout envelopper,
Et je n'ai pu trouver de place pour frapper.
Chacun se disputoit la gloire de l'abattre.
Je l'ai vu dans leurs mains quelque temps se débattre,
Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober;
Mais enfin à l'autel il est allé tomber.
Du peuple épouvanté j'ai traversé la presse,
Pour venir de ces lieux enlever ma princesse;
Et regagner le port, où bientôt mes amis
Viendront couverts du sang que je vous ai promis.

HERMIONE.

Qu'ont-ils fait!

ORESTE.

Pardonnez à leur impatience.
Ils ont, je le vois bien, trahi votre vengeance.
Vous vouliez que ma main portât les premiers coups;
Qu'il sentît en mourant qu'il expiroit pour vous.
Mais, c'est moi, dont l'ardeur leur a servi d'exemple.
Je les ai, pour vous seule, entraînés dans le temple,
Madame; et vous pouvez justement vous flatter
D'une mort que leurs bras n'ont fait qu'exécuter.
Vous seule avez poussé les coups....

HERMIONE.

Tais-toi, perfide,
Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.
Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur;
Va, je la désavoue, et tu me fais horreur.
Barbare, qu'as-tu fait! Avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie!
Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui,
Sans que tout votre sang se soulevât pour lui!
Mais, parle. De son sort qui t'a rendu l'arbitre?
Pourquoi l'assasiner? qu'a-t-il fait? à quel titre?
Qui te l'a dit?

ORESTE.

O dieux! quoi, ne m'avez-vous pas
Vous même ici, tantôt, ordonné son trépas?

HERMIONE.

Ah! falloit-il en croire une amante inseusée?
Ne devois-tu pas lire au fond de ma pensée?
Et ne voyois-tu pas, dans mes emportemens,
Que mon cœur démentoit ma bouche à tous momens?
Quand je l'aurois voulu, falloit-il y souscrire?
N'as tu pas dû cent fois te le faire redire?
Toi-même avant le coup me venir consulter?
Y revenir encore, ou plutôt m'éviter?
Que ne me laissois-tu le soin de ma vengeance?
Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence?
Voilà de ton amour le détestable fruit:
Tu m'apportois, cruel, le malheur qui te suit.
C'est toi, dont l'ambassade, à tous les deux fatale,
L'a fait, pour son malheur, pencher vers ma rivale.

Nous le verrions encor nous partager ses soins ;
Il m'aimeroit peut-être, il le feindroit du moins.
Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Epire ;
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire ;
A toute ma famille, et c'est assez pour moi,
Traître, qu'elle ait produit un monstre tel que toi.

*Racine.*

THYESTE RECONNU PAR ATRÉE.

ATRÉE, THYESTE.

ATRÉE.

Etranger malheureux, que le sort en courroux,
Lassé de te poursuivre, a jeté parmi nous ;
Quel est ton nom, ton rang? quels humains t'ont vu naître?

THYESTE.

Les Thraces.

ATRÉE.

Et ton nom?

THYESTE.

Pourriez-vous le connoître?
Philoclète.

ATRÉE.

Ton rang?

THYESTE.

Noble sans dignité,
Et toujours le jouet du destin irrité.

ATRÉE.

Où s'adressoient tes pas? et de quelle contrée
Revenoit ce vaisseau brisé près de l'Eubée?

THYESTE.

De Sestos, et j'allois à Delphes implorer
Le dieu dont les rayons daignent nous éclairer.

ATRÉE.

Et tu vas de ces lieux? . . .

THYESTE.

Seigneur, c'est dans l'Asie,
Que je vais terminer ma déplorable vie,
Espérant aujourd'hui que de votre bonté
J'obtiendrai le secours que les flots m'ont ôté.
Daignez . . .

ATRÉE.

Quel son de voix a frappé mon oreille?
Quel transport tout à coup dans mon cœur se réveille?
D'où naissent à la fois des troubles si puissans?
Quelle soudaine horreur s'empare de mes sens!
Toi, qui poursuis le crime avec un soin extrême,
Ciel, rends vrais mes soupçons, et que ce soit lui-même!
Je ne me trompe point, je reconnois sa voix.
Voilà ses traits encore: ah! c'est lui que je vois:
Tout ce déguisement n'est qu'une adresse vaine;
Je le reconnoîtrois seulement à ma haine;
Il fait pour se cacher des efforts superflus;
C'est Thyeste lui-même, et je n'en doute plus.

THYESTE.

Moi, Thyeste, seigneur !

ATRÉE.

Oui, toi-même, perfide !
Je ne le sens que trop au transport qui me guide ;
Et je hais trop l'objet qui paroît à mes yeux,
Pour que tu ne sois point ce Thyeste odieux.
Tu fais bien de nier ce nom si méprisable :
En est-il sous le ciel un qui soit plus coupable ?

THYESTE.

Eh bien ! reconnois-moi, je suis ce que tu veux,
Ce Thyeste ennemi, ce frère malheureux.
Quand même tes soupçons et ta haine funeste
N'eussent point découvert l'infortuné Thyeste,
Peut-être que la mienne, esclave malgré moi,
Aux dépens de mes jours m'eût découvert à toi.

ATRÉE.

Ah, traître ! c'en est trop, le courroux qui m'anime
T'apprendra si je sais comme on punit un crime.
Je rends graces au ciel qui te livre en mes mains :
Sans doute que les dieux approuvent mes desseins,
Puisqu'avec mes fureurs leurs soins d'intelligence
T'amènent dans des lieux tout pleins de ma vengeance.
Perfide, tu mourras : oui, c'est fait de ton sort ;
Ton nom seul en ces lieux est un arrêt de mort ;
Rien ne t'en peut sauver ; la foudre est toute prête ;
J'ai suspendu long-temps sa chute sur ta tête,
Le temps, qui t'a sauvé d'un vainqueur irrité,
A grossi tes forfaits par leur impunité.

THYESTE.

Que tardes-tu, cruel, à remplir ta vengeance?
Attends-tu de Thyeste une nouvelle offense?
Si j'ai pu quelque temps te déguiser mon nom,
Le soin de me venger en fut seul la raison.
Ne crois pas que la peur des fers ou du supplice
Ait à mon cœur tremblant dicté ce sacrifice.
Ærope par ta main a vu trancher ses jours;
La même main des miens doit terminer le cours:
Je n'en puis regretter la triste destinée.
Précipite, inhumain, leur course infortunée,
Et sois sûr que contre eux l'attentat le plus noir
N'égale point pour moi l'horreur de te revoir.

ATRÉE.

Vil rebut des mortels, il te sied bien encore
De braver dans les fers un frère qui t'abhorre.
Holà, gardes, à moi.

*Crébillon.*

## CÉSAR INSTRUISANT BRUTUS DU MYSTÈRE DE SA NAISSANCE.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

Demeure. C'est ici que tu dois m'écouter;
Où vas-tu, malheureux?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie.

CÉSAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achève et prends ma vie.

CÉSAR.

Brutus, si ma colère en voulait à tes jours,
Je n'aurois qu'à parler, j'aurois fini leur cour;
Tu l'as trop mérité : ta fière ingratitude
Se fait de m'offenser une farouche étude.
Je te retrouve encore avec ceux des Romains
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins,
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont bravé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parloient en Romains, César, et leurs avis,
Si les dieux t'inspiroient seroient encor suivis.

CÉSAR.

J'excuse ton audace, et consens à t'entendre,
De mon rang avec toi je me plais à descendre;
Que me reproches-tu ?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le sang des nations, ton pays saccagé,
Ton pouvoir, tes vertus qui sont tes injustices,
Qui de tes attentats sont en toi les complices;
Ta funeste bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un appât pour tromper l'univers.

CÉSAR.

Ah! c'est ce qu'il falloit reprocher à Pompée;
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée :
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine
Eût laissé respirer la liberté ro ma ?
Sous un joug despotique il t'auroit accablé,
Qu'eût fait alors Brutus?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CÉSAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine?
Tu ne t'en défends point ; tu vis pour ma ruine,
Brutus!

BRUTUS.

Si tu le crois, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir?

CÉSAR, *lui présentant la lettre de Servilie*

La nature et mon cœur.
Lis, ingrat, lis; connois le sang que tu m'opposes ;
Vois qui tu peux haïr et poursuis si tu l'oses.

BRUTUS.

Où suis-je? qu'ai-je lu? me trompez-vous, mes yeux ?

CÉSAR.

Eh bien, Brutus! mon fils!

BRUTUS.

Lui, mon père! grands dieux!

CÉSAR.

Oui, je le suis, ingrat! quel silence farouche!
Que dis-je? quels sanglots échappent de ta bouche?
Mon fils... quoi, je te tiens muet entre mes bras!
La nature t'étonne et ne t'attendrit pas!

BRUTUS.

O sort épouvantable et qui me désespère!
O sermens! ô patrie! ô Rome toujours chère!
César.... ah, malheureux! j'ai trop long-temps vécu.

CÉSAR.

Parle. Quoi! d'un remords ton cœur est combattu!
Ne me déguise rien. Tu gardes le silence!
Tu crains d'être mon fils; ce nom sacré t'offense:
Tu crains de me chérir, de partager mon rang;
C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang!
Ah! ce sceptre du monde, et ce pouvoir suprême,
Ce César, que tu hais, les voulois pour toi-même;
Je voulois partager avec Octave et toi
Le prix de cent combats, et le titre de roi.

BRUTUS.

Ah, dieux!

CÉSAR.

Tu veux parler, et te retiens à peine:
Ces transports sont-ils donc de tendresse ou de haine?
Quel est donc le secret qui semble t'accabler?

BRUTUS.

César...

CÉSAR.

Eh bien ! mon fils ?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CÉSAR.

Tu n'oses me nommer du tendre nom de père ?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CÉSAR.

Parle, en te l'accordant je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fais-moi mourir sur l'heure ou cesse de régner.

CÉSAR.

Ah ! barbare ennemi, tigre que je caresse !
Ah ! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse !
Va, tu n'es plus mon fils ; va, cruel citoyen,
Mon cœur désespéré prend l'exemple du tien :
Ce cœur à qui tu fais cette effroyable injure
Saura bien, comme toi, vaincre enfin la nature.
Va, César n'est pas fait pour te prier en vain,
J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain :
Je ne te connois plus. Libre dans ma puissance,
Je n'écouterai plus une injuste clémence.

Tranquille à mon courroux je vais m'abandonner;
Mon cœur trop indulgent est las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ses violences,
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis :
Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.
On sait ce que je puis, on verra ce que j'ose :
Je deviendrai barbare, et toi seul en es cause.

BRUTUS.

Ah ! ne le quittons point dans ses cruels desseins,
Et sauvons, s'il se peut, César et les Romains.

Voltaire.

Google

# TABLE

## DES MATIÈRES

DU

## TROISIÈME VOLUME.

---


DISCOURS SUR LA VERSIFICATION FRANÇOISE. Page 1

COURS DE LITTÉRATURE.

### LIVRE PREMIER.

POÉSIE DIDACTIQUE.

Histoire de la poésie françoise depuis Villon jusqu'à Malherbe, *Boileau, art poétique, chant premier.* pag. 45

Manière de lire les Vers, par *François-de-Neufchâteau.* 53

Préceptes sur l'Agriculture, par *Delille, Géorgiques, chant premier.* 65

Prodiges qui accompagnèrent la mort de César, par *le même, ibid.* 69

Eloge de l'Italie, par *le même, ibid.* 71

Description du printemps, par *le même, ibid.* 73

Le Vieillard des rives du Galèse, par *le même. ibid.* 74

Episode d'Aristée, par *le même, ibid.* 75

Premiers effets de la naissance du printemps, par *Saint-Lambert. Saisons, chant premier.* 9

La campagne après une pluie de Mai, par *le même, ibid.* 88
Invocation au soleil, naissance d'une multitude d'êtres, par *le même, chant deuxième.* 90
L'été dans nos climats, par *le même, ibid.* 91
Eloge de l'agriculture, par *le même, ibid.* 92
Vie heureuse d'un grand Seigneur, par *le même, ibid.* 94
Beaux Jardins qu'on peut proposer d'imiter, par *Delille, Jardins, chant premier.* 98
Bois et Bocages, par *leméme, ibid., chant 2ème.* 105
Les Fleurs, par *le même, chant troisième.* 108
La Chartreuse de Paris, par *Fontanes.* 110
La chasse du Cerf, *Delille, Homme des champs, chant premier.* 116
Le Curé de campagne, par *le même, ibid.* 119
Jardins de Lima, Canal du Languedoc, combat d'Hercule et du fleuve Achélous, par *le même, ibid., chant deuxième.* 121
Les fleurs et le jardin des plantes, par *Fontanes,* 125
Les religions antiques, par *Delille, poëme sur l'imagination.* 127
Eve se voyant pour la première fois dans le cristal d'une onde pure et limpide, par *Delille, Paradis perdu.* 129

Poésie épique.

Passage du Rhin par l'armée Françoise, le 12 juin 1672, par *Boileau.* 131
Mort d'Eriphile, par *Racine, Iphigénie.* 134
Mort d'Hippolyte, *Racine, Phèdre.* 136

Henri s'embarque à Dieppe, et relâche à Jersey, où il est reçu par un vieillard, par *Voltaire*, *Henriade*, *chant premier.* 138
Mort de l'amiral de Coligny, par *le même*, *ibid.* *chant troisième.* 141
Massacre de la Saint-Barthélemy, par *le même*, *ibid.* 143
Portrait du duc de Guise, par *le même*, *ibid.* 145
Bataille de Coutras, par *le même*, *ibid.* 146
Le temple de l'amour, par *le même*, *ibid*, *chant neuvième.* 147
Description d'une tempête, par *Crébillon*; *Idoménée.* 149
Autre description d'une tempête, par *le même*, *Electre.* 150
Invocation, par *Le Mierre* *einture*, *chant premier.* ibid.
Le Milon du Puget, par *le même*, *ibid.* pag. 151
Sort de la peinture et de la sculpture à Rome, dans le temps de l'inondation des barbares, par *le même*, *ibid.* ibid.
Expressions des passions, par *le même*, *ibid*, *chant troisième.* 152
Clair de Lune, par *le même*, *ibid.* 153
Les Fables anciennes, par *Rosset*, *Agriculture.* 154
Le Coq, par *le même*, *ibid.* ibid.
Les Fleurs d'Avril, par *Roucher*, *les Mois.* ibid.
Les Glaciers des Alpes, par *le même*, *ibid.* 155
Beauté des nuits d'Eté, par *le même*, *ibid.* 156

Le Jour des Morts, par *Fontanes*; 157

Poésie héroi-comique.

La Discorde troublant la paix dont jouissoit la Sainte Chapelle, par *Boileau*, *Lutrin*, chant premier. 163

Le Carême Impromptu, par *Gresset*. 168

Poésie lyrique.

Cantate.

Circé, par *J.-B. Rousseau*. 175

Bacchus, par *le même*. 177

Diane, par *le même*. 181

Amymone, par *le même*. 182

L'Hyver, par *le même*. 186

Les Bains de Tomeri; pour S. A. S. madame la Duchesse Douairière, par *le même*. 188

## LIVRE SECOND.

Religion.

Essence et Majesté de Dieu, par *Voltaire*. 191

Mouvement d'une Ame, qui s'élève à la connoissance de Dieu par la contemplation de ses ouvrages, par *J.-B. Rousseau*. 192

Existence de la loi naturelle imprimée dans le cœur de l'homme, par *Voltaire*. 195

Nécessité de s'assurer de l'Immortalité de l'Ame, par *L. Racine*, *Poëme de la Religion*. 198

Tableau du déluge, par *Bernis*, *Religion vengée.* 201
Naissance de l'Idolâtrie, par *Racine*, *fils.* 202
Cantique d'Ezéchiel sur la ruine de Tyr, par *le Franc de Pompignan.* 204
Le séjour des bienheureux, par *Voltaire.* 209
Que rien ne peut troubler la paix de ceux qui s'assurent en Dieu, par *J.-B. Rousseau.* 210
Le Temps, par *Thomas.* 213
L'Immortalité, par *Delille.* 215
Le Jugement dernier, par *Gilbert.* 223

MORALE.

La Pitié, par *Delille.* 228
Vicissitudes de la fortune et du bonheur, par *Young*, *imitation de Colardeau.* 230
De l'Orgueil, par *le card. de Bernis.* 231

## LIVRE TROISIÈME.

ODES.

A la Fortune, par *Horace*, *trad. de Laharpe.* 233
Au prince Eugène, par *J.-B. Rousseau.* 236
A Malherbe, par *le même.* 244
A la Fortune, par *le même.* 250
Sur la vie humaine, par *le même.* 255
Sur la mort de J.-B. Rousseau, par *le Franc de Pompignan.* 256
Sur la journée de Fontenoi, par *Fréron.* 260
Sur le système de Copernic, par *Malfilâtre.* 265

A Buffon, sur ses détracteurs, par *le Brun.* 268
A Malherbe, sur les douceurs de la vie champêtre, par *Racan.* 272
Sur Fontenai, par *Chaulieu.* 275
Sur le siècle pastoral, par *Gresset.* 278
Sur la violence et les fureurs de l'amour, par *Sapho*, trad. *de Delille.* 283
L'Amour mouillé, par *Anacréon*, *imit. de la Fontaine.* ibid.
Danger de réveiller l'Amour, par *la Motte.* 285
Le Ruisseau, par *Pannard.* 286
L'Amour fouetté, par *Bernard.* 287
La Rose, par *le même.* 288
L'Amour et les Nymphes, par *Bernis.* 289

ÉPITRES.

A Racine, par *Boileau.* 291
A madame la marquise du Châtelet, sur la philosophie de Newton, par *Voltaire.* 294
A Marmontel, par *le même.* 297
Sur la paresse, par *Bernis.* 299
Aux Poëtes, par *Marmontel.* 301
A madame la duchesse de Devonshire, par *Delille.* 312
A l'Amitié, par *le marquis de St. Aulaire.* 315

DISCOURS.

Qu'il y a dans toutes les conditions une mesure de biens et de maux qui les rend toutes égales, par *Voltaire.* 317
Sur la liberté de l'Homme, par *le même.* 322

SATIRES.

A mon esprit, par *Boileau*. 328
Fragment d'une satire intitulée le Dix-huitième Siècle, par *Gilbert*. 338

## LIVRE QUATRIÈME.

ÉLÉGIES.

Ovide sur son départ pour le lieu de son exil, par *le Franc de Pompignan*. 343
Sur la disgrace de M. Fouquet, surintendant des finances, par *la Fontaine*. 350
Trois Elégies sur la mort d'une fille, âgée de cinq ans, par *madame Victoire Babois*. 352

IDYLLES.

Sur la Paix, par *Racine*. 357
Les Moutons, par *madame Deshoulières*. 360
Le Berceau, par *Lévizac*. 362

EGLOGUES.

Climène, par *Segrais*. 366
Ismène, par *Fontenelle*. 369
Combat pastoral, par *Houdart de la Motte*. 371

CONTES.

Philémon et Baucis, par *la Fontaine*. 375
Théleme et Macare, par *Voltaire*. 382

L'ennui et le Plaisir, par *Rivarol.* 386
Daphné, métamorphosée en laurier, par *de Saint-Ange.* 389

FABLES.

La Mort et le Bûcheron, par *la Fontaine.* 395
Le Chêne et le Roseau, par *le même.* ibid.
L'Oiseau blessé d'une flèche, par *le même.* 397
Le Renard et les Raisins, par *le même.* ibid.
Les Loups et les Brebis, par *le même.* ibid.
L'Imagination et le Bonheur, attribué à *mademoiselle Bernard.* 398
Mercure et les Ombres, par *la Motte.* 400
Le Portrait, par *le même.* 402
Le vieux Poirier et le jeune Abricotier, par *Pessellier.* 403
Les deux Potiers, par *Richer.* 404
Le Livre de la Raison, par *l'Abbé Aubert.* 405
L'Enfant et la Poupée, par *Vadé.* ibid.
Le sommeil du Tyran, par *Bret.* 406
L'Araignée et le Ver à soie, par *Boisard.* 407
Le Père et ses deux Fils, par *Nivernois.* ibid.
La Coquette et l'Abeille, par *Florian.* 410
Le Jardinier et son Maître, par *le chevalier de Lisle.* 411
Le Merle et le Ver luisant, par *Dorat.* 413

STANCES.

Conseils à Thémire, par *Montcrif.* 414
Les Regrets, par *La Harpe.* 416
Sur le nouvel an, par *J.-B. Rousseau.* 420
Sur l'Opéra, par *Pannard.* 422

Le bonheur de la solitude, par *Florian.* 424

A Madame la Dauphine, Infante d'Espagne, par *Voltaire.*

A la Mélancolie, par *Collin d'Harleville.* 425

ROMANCES.

Amours infortunées de Gabrielle de Vergi et de Raoul de Coucy, par *le duc de la Vallière.*, 428

Alexis et Alis, par *Montcrif.* 434

Sur un enfant dans un berceau, par *Berquin.* 442

Plaintes d'une femme abandonnée, par *le même.* 444

Pétrarque, par *Marmontel.* 446

Clémence Isaure, par *Florian.* 448

VAUDEVILLES.

Le Temps passé et le Temps présent, par *Pannard.* 452

Le Chasseur et le Pêcheur, par *Piis.* 455

Pouvoir de l'Or, par *Pannard.* 458

CHANSONS.

La Fanvette, par *la Marquise d'Antremont.* 461

Légèreté de Lisette, par *La Harpe.* 463

L'Enterrement différé, par *Piis.* 464

Les regrets. 467

Vœux d'un Ivrogne, par *Adam Billaut.* 468

Le Corbillard, par *Armand Gouffé.* 470

La belle Gabrielle, attribué à *Henri IV.* 471

Le vin de Champagne, par *Desprez.* 472

Le sonhait d'un vieux Troubadour, par *Philippon de la Madelaine.* 473
La Chanson, par *F. Bourguignon.* 474

MADRIGAUX.

Les deux dons à Madame d'Ussé, par *J. B. Rousseau.*
L'Amour et Vénus, par *Bainville.* *ibid.*
Sur la maîtresse d'un cabaret, par *Bernis.* 478
A Madame la Marquise du Châtelet, au nom de Madame de Boufflers, en lui envoyant une étrenne, par *Voltaire.* ibid.
Réponse de Madame du Châtelet. ibid.
A Madame Martel, par *Lainez.* 479
A Madame de Boufflers, en lui envoyant un exemplaire de la Henriade, par *Voltaire.* ibid.
A Madame du Châtelet en lui envoyant l'Histoire de Charles XII, par *le méme* ibid.
A Madame de ***, par *Bernis.* 480
A Madame de ***, par *Fontenelle.* ibid.
Sur Madame de ***, par *Cottin.* ibid.
Les deux Amours, à Madame de ***, par *Voltaire.* ibid.
A Madame de ***, qui se plaignoit d'être âgée de 80 ans, par *Bernis.* 481
A Madame de ***, par *Boufflers.* ibid.

PORTRAITS.

De Madame de ***, par *Chaulieu.* 482
De Madame la Duchesse de la Vallière, par *Voltaire* ibid.

De l'Amitié, par *Perrault.* 483
De Clarice, par *Fontenelle.* 484

BOUQUETS.

A M. Caze, pour le jour de sa fête, par Madame *Deshoulières.* 486
A Madame la Comtesse de S., le jour de Sainte Adélaïde, par *Marmontel.* 488
A Madame ***, pour le jour de Sainte Thérèse, par *Dutens.* 489
A Madame Lullin, en lui envoyant un bouquet, par *Voltaire.* ibid.
A Madame la Maréchale de Villars, en lui envoyant la Henriade, par *le même.* 490

EPIGRAMMES.

Contre un Avocat, par *Martial, trad. de la Harpe.* ibid.
Sur Didon. ibid.
Sur la mort du malheureux Samblançay, par *Clément Marot.* 491
Sur l'Iphigénie de le Clerc, par *Racine.* ibid.
L'origine des sifflets, par *le même.* ibid.
Sur la Judith de Boyer, par *le même.* 492
Contre Desmarets, auteur du mauvaise Poëme de Clovis, à Racine, par *Boileau.* ibid.
Contre Saint-Sorlin, par *le même.* 493
Contre une Athée, par *le même.* 494
Sur la manière de réciter du Poëte de Santeuil, par *le même.* ibid.

L'Amateur d'Horloges, par *le même.* ibid.
Sur le Germanicus de Pradon, par *Racine.* 495
Sur le Sésostris de Longepierre, par *le même.* ibid.
Sur Andromaque, par *le même.* ibid.
Contre Perrault, par *Boileau.* 496
Contre Cotin, par *le même.* ibid.
Sur ce qu'on avoit lu à l'Académie des Vers, contre Homère et Virgile, par *le même.* ibid.
Contre les Courtisans qui prétendoient que l'Auteur et M. de la Fare avoient voulu tourner la Cour en ridicule dans une pièce de Vers, par *Chaulieu.* 497
Sur le même sujet, par *la Fare.* ibid.
Sur l'élection de M. de Chamillard à l'Académie, par *Chaulieu.* 498
Le pouvoir des yeux de Caliste, par *J. B. Rousseau.* ibid.
Contre les Odes de la Motte, par *le même.* ibid.
Contre les Fables du même, par *Chaulieu.* 499
Contre Fontenelle, par *J.-B. Rousseau.* ibid.
Contre un Ivrogne, par *le même.* 500
A un Critique moderne, par *le même.* ibid.
Contre un Rimeur babillard, par *le même.* 501
Sur les Procès, par *le même.* ibid.
Contre l'Antiquité, par *d'Aceilly.* ibid.
Contre Coypel, par *le même.* 502
Sur le remboursement des rentes, par *le même.* ibid.
Contre un Homme très-méchant. ibid.
Contre Ménage, par *la Monnoie.* 503
Contre le Mariage à M.***, par *Maucroix.* ibid.
Sur l'Académie, le jour de la réception de l'Auteur, par *la Condamine.* 503

L'Avare converti, par *le même.* 540
Contre l'Académie, par *Piron.* ibid.
Contre un mauvais Poëte. ibid.
Contre une vieille Coquette, par *Pesselier.* 505
Contre un Homme qui n'écrivoit que pour son plaisir, par *Laudry de Rubel.* ibid.
Sur les Prédicateurs modernes. ibid.
Vanité de la Grandeur, par *Patrix.* 506
Contre un mauvais Poëme rempli d'amour-propre.
Bon mot de Caton, par *Baraton.* ibid.
Les Gages, par *le même.* 507
Contre un mauvais Médecin, par *François de Neufchâteau.* ibid.
Sur Hercule, imité de l'Anthologie, par *Voltaire.* 508

INSCRIPTIONS.

Sur une Urne placée à l'entrée d'un petit bois qui bordoit une Prairie où se rassembloient les jeunes filles d'un Hameau voisin, par *Lévizac.* ibid.
Pour la petite ville d'Arcis, par *Piron.* 509
Pour la Galerie de Cirey, par *Voltaire.* ibid.
Pour la Statue de l'Amour dans le Jardin de Sceaux, par *le même.* ibid.
Sur une Statue de Niobé, imité de l'Anthologie, par *le même.* ibid.
Sur la mort de Collin-d'Harleville, par *Louis Lemercier.* 510

ÉPITAPHES.

De la Fontaine, par *lui-même.* ibid.
D'un mauvais Auteur, par *J.-B. Rousseau.* ibid.
De M.***, par *le même.* ibid.
D'un Poëte, par *Destouches.* 511
De Saint-Pavin, par *Fieubet.* ibid.
D'un Homme comme il y en a tant, par *Boileau.* ibid.
D'une homme de lettres, par *Lévizac.* 512
D'une femme, par *son mari.* ibid.
De Piron, par *lui-même.* ibid.
Du Chevalier de Boufflers, par *lui-même.* ibid.
Du célèbre docteur Arnauld, par *Boileau.* ibid.

Vers pour mettre au bas des portraits

De Mademoiselle de Lamoignon, par *le même.* ibid.
De Racine, par *le même.* ibid.
De Boileau Despréaux, par *J. B. Rousseau.* 514
De Mademoiselle le Couvreur, célèbre actrice, par *Voltaire.* ibid.
De Pierre-le-Grand, par *le même.* ibid.
De M. le Noir, par *Vigée,* 515
Du Comte de Tressan, par *Delille.* ibid.
De M Carron, par *le même.* ibid.
Du Pape Pie VI, par *le même.* 516

QUATRAINS.

Sur des œillets arrosés par le grand Condé, par *Mademoiselle de Scudéry,* ibid.

Sur Léandre. Imité de l'Anthologie, par *Voltaire.* ibid.
A Madame de ***, par *Saint Péravi.* ibid.
Sur le magasin de Porcelaines de Versailles, par *Boufflers.* 517
Sur l'ingratitude des hommes, par *Baraton.* ibid.
A M. Bernard. ibid.
A M. de la Harpe. ibid.

SONNETS.

Contre le Cardinal de Richelieu, par *Maygnard.* 518
La belle Matineuse, par *Malleville.* ibid.
Contre Colbert, par *Haynault.* 519
Sur l'avorton, par *Hénault.* 520
Apollon et Daphné, par *Fontenelle.* ibid.
Au Marquis de la Fare, par *J.-B. Rousseau.* 521

RONDEAUX.

A Benserade, par *Perpétit de Grammont.* 522
Conseils à Iris, par Madame *Deshoulières.* ibid.
Remède contre l'amour, par *la même.* 523

TRIOLETS.

Sur M***, qui étoit fort obcur dans ses écrits, 624
Contre Danchet, Nadal et Saint-Didier, par *Voltaire.* ibid.

VILLANELLE.

Complainte de deux bergers, par *Passerat.* ibid.

LAI.

Sur la grandeur humaine. 525

## LIVRE CINQUIÈME.

COMÉDIES.

Scène du Misantrope, par *Molière.* 526
Autre Scène du Misantrope, par *le même.* 530
Scène du Tartuffe, par *le même.* 542
Scène du Glorieux, par *Destouches.* 550
Scène du Joueur, par *Regnard.* 557

TRAGÉDIES.

Scène de Cinna, par *Corneille.* 562
Scène d'Andromaque, par *Racine.* 572
Thyeste reconnu par Atrée, par *Crébillon.* 575
César instruisant Brutus du mystère de sa naissance, par *Voltaire.* 357

FIN DE LA TABLE.

005669298